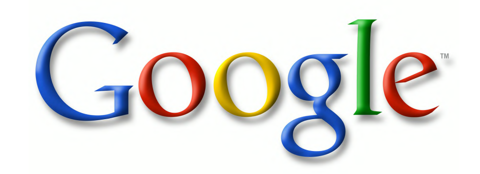

Google




LIBRARY



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

BRANTHÔME

Paris, imprimé par GUIRAUDET et JOUAUST, 338, rue S.-I
avec les caractères elzeviriens de P. JANNET.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE PIERRE DE BOURDEILLES

abbé et seigneur

DE BRANTHÔME

Publiées pour la première fois selon le plan de l'auteur augmentées de nombreuses variantes et de fragments inédits

SUIVIES DES ŒUVRES D'ANDRÉ DE BOURDEILLES

ET D'UNE TABLE GÉNÉRALE

Avec une Introduction et des Notes

PAR M. PROSPER MÉRIMÉE
De l'Académie françoise

ET M. LOUIS LACOUR
Archiviste Paléographe

TOME I



A PARIS
Chez P. JANNET, Libraire

MDCCCLVIII



ÉTUDE

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES

DE BRANTHÔME.

I

On ne sait pas grand'chose sur la vie de Pierre de Bourdeilles, abbé et seigneur de Branthôme [1], auteur des écrits que nous publions. Nous ne savons de lui que ce qu'il a bien voulu nous

1. Le nom de Branthôme est l'objet d'un grand nombre de variantes orthographiques. On le voit dans les différentes éditions, sous la plume des secrétaires de l'auteur, dans ses manuscrits autographes, écrit de huit manières : *Brantholme, Branthosme, Branthôme, Branthome, Brantolme, Brantosme, Brantôme, Brantome.* Nous avons adopté *Branthôme*, quoique dans le texte nous conservions partout *Branthosme;* mais ces trois modes : *Brantholme, Branthosme, Branthôme*, peuvent passer pour n'en faire qu'un, soumis aux changements indispensables que le temps apporte. Les premiers éditeurs donnèrent la préférence à *Brantome;* de notre temps on a choisi *Brantôme* (Ed. Monmerqué), puis l'on est revenu à *Brantome* (Voy. le titre de l'édition de M. Buchon). Néanmoins, dans le courant du texte, M. Buchon écrit plus volontiers *Branthome*, on ne sait pourquoi. Les plus anciennes chartes latines portent *Brantholmum* et *Brantolmum*, nous écrit M.

apprendre; mais il étoit Gascon, aimoit à parler de lui-même; et nous ne le croyons pas menteur. Sa naissance, son caractère, ses goûts, le mirent de bonne heure en relations assez intimes avec la plupart des personnages qui ont joué un grand rôle dans la seconde moitié du XVI[e] siècle. Il paroît avoir été recherché dans le monde de ce temps pour sa gaîté, son esprit, son commerce sûr. Tel qu'il se montre à nous dans ses ouvrages, il fut surtout un homme comme il faut, ou plutôt comme il le falloit pour son siècle, dont il nous offre un type fidèle, moins les grands vices et les grandes vertus. C'est une excellente moyenne à étudier pour savoir ce qu'étoient les mœurs et les opinions d'il y a trois cents ans.

La date et le lieu de sa naissance ne sont nulle part exactement indiqués. Il y a grande apparence qu'il est né dans le Périgord, où sa famille étoit établie et résidoit ordinairement. Il dit quelque part qu' « *en 1552 il étoit fort petit, au collége* »; ailleurs, *qu'il avoit sept ans lorsqu'il perdit son père*. Or, on a découvert un testament de son père daté de 1547; on croit qu'il le fit

Dessalles, archiviste de la Dordogne, qui a bien voulu prendre la peine de s'en assurer dans le dépôt confié à ses soins. Un manuscrit cité dans les *Archives de l'art françois* (t. 7, p. 30) ne se sert que de la forme *Brantholmensis*. On ne nous blâmera donc pas plus d'avoir rendu l'*h* au surnom de Pierre de Bourdeilles qu'on n'a blâmé M. Génin de la restitution qu'il a faite de cette même lettre au populaire Pathelin, également châtré par les XVIIe et XVIIIe siècles.

peu avant sa mort : Branthôme serait donc né vers 1540.

Il étoit le troisième fils de François, vicomte de Bourdeilles, et d'Anne de Vivonne de la Chastaigneraie. François de Bourdeilles avoit été homme d'armes dans la compagnie de Bayard ; il avoit été blessé à Pavie, et laissa la réputation d'un brave soldat, un peu mauvaise tête, et médiocrement dévot, ayant vu d'un peu trop près la cour de Rome. Sa veuve accepta la place de Dame du corps auprès de Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre. Louise de Daillon, dame douairière de la Chasteigneraie, mère de madame de Bourdeilles, remplissoit déjà, auprès de la même princesse, les fonctions de dame d'honneur. Branthôme passa les premières années de son enfance auprès de sa mère et de sa grand'-mère, jusqu'à la mort de Marguerite, en 1549. Il nous assure que la reine de Navarre mourut en bonne catholique ; nous aimons à le croire, quoiqu'il fût bien jeune pour en juger et qu'à aucune époque de sa vie il n'ait été une bonne caution en matière religieuse. Peut-être dans la petite cour lettrée de Marguerite reçut-il, tout enfant, des leçons de tolérance dont il profita bien. Très probablement il y prit ce goût pour la lecture et les amusements de l'esprit qui nous a valu ses ouvrages.

Sa famille ayant quitté la Navarre pour retourner en Périgord, il fit ou acheva ses huma-

nités à Poitiers, école illustre alors, où il apprit plus de latin que n'en savoit un gentilhomme à cette époque. Cela ne veut pas dire qu'il en sût beaucoup, mais il étoit en état de citer quelques vers dans l'occasion, et de traduire pour les dames, *à la cavalière*, des inscriptions latines et des passages d'auteurs classiques. On le destinoit à l'église, et, tout enfant, il avoit des bénéfices: le doyenné de Saint-Yrieix et les prieurés de Royan et de Saint-Vivien. C'étoient des bénéfices de famille, qui se transmettoient. En 1553, la mort de Jean de Bourdeille, son frère aîné, tué bravement au siége de Hesdin, attira sur sa famille les faveurs de Henri II, qui donna à notre auteur, âgé d'environ seize ans, l'abbaye de Branthôme, valant à peu près 3000 livres de revenu. Dès lors, selon l'usage du temps, Pierre de Bourdeilles prit le nom de son principal bénéfice, à l'exemple de la plupart des gentilshommes, qui changeoient leur nom de famille pour celui d'une seigneurie.

Tout abbé qu'il fût, il voulut voir la guerre et le beau pays où son père avoit combattu à côté du chevalier sans peur et sans reproche. Il partit pour l'Italie à la fin de l'année 1557 ou au commencement de 1558, ayant dessein de servir dans l'armée du maréchal de Brissac, comme volontaire de qualité, c'est-à-dire avec une suite de cinq ou six gentilshommes entretenus à ses frais, bien armés et montés « *sur bons courtaux* ».

Pour mettre ce train sur pied, il avoit fait une coupe dans sa forêt de Saint-Yrieix et réalisé une somme de 500 écus d'or. Malgré les *courtaux*, Branthôme alloit servir dans l'infanterie, arme qui commençoit à être en honneur. Mais on ne se battoit guère en Italie en 1558 : aussi Branthôme se crut dispensé de faire grande diligence pour s'y rendre. Il s'arrêta d'abord à Genève, où il vit Poltrot de Méré, celui qui, cinq ans plus tard, assassina le duc François de Guise, alors pauvre exilé faisant des boutons pour vivre, avec le baron d'Aubeterre, autre réfugié protestant, voisin de Branthôme, et un des plus zélés calvinistes du Périgord. Genève étoit l'asile de la plupart des François persécutés pour leurs opinions religieuses. Branthôme y rencontra, entre autres, un apothicaire de Paris, qui édifioit les Genevois par sa piété, après s'être rendu célèbre par son adresse à tirer d'embarras les filles qui avoient fait quelque sottise.

Selon toute apparence, les gentilshommes de la suite de Branthôme avoient pour mission de ne pas l'exposer aux occasions trop périlleuses; il fut cependant blessé à Portofino, près de Gênes, par ce qu'il appelle « *un accident d'arquebusade au visage* », que ses biographes ont pris pour une blessure reçue sur le champ de bataille. Mais, outre qu'on ne connoît pas de combat livré en cet endroit, il est fort rare qu'un coup de feu au visage ne soit pas une blessure grave;

or, il en fut quitte pour être six jours aveugle. Il est évident qu'il s'agit ici d'une arquebusade à poudre et d'un accident pendant quelque exercice militaire. Rien de plus fréquent alors que les soldats chargeoient leur arme en tenant entre leurs doigts une mèche allumée. Une belle Génoise le guérit promptement et gracieusement. Elle lui « jectoit dans les yeux du laict de ses beaux et blancs tetins, car elle n'avoit que trente ans, et de ses blanches mains lui oignoit le visage de quelque graisse composée par elle. » C'étoit le commencement d'un joli roman ; mais il n'eut pas de suite, ou la modestie de notre auteur ne nous l'a pas révélée.

Bien guéri, Branthôme parcourut l'Italie, et fut bon ménager de ses 500 écus d'or, car il fit de longs séjours à Rome, à Milan, à Ferrare et dans d'autres villes. A l'exemple d'Ulysse, « il voyoit les cités et observoit les mœurs des hommes », questionnoit beaucoup, et partout se faisoit montrer les différentes façons de faire la guerre et l'amour. Ce fut dans ce voyage qu'il se lia d'amitié avec Philippe Strozzi, et qu'il s'attacha au Grand Prieur de France, François de Guise, général des galères. Branthôme étoit neveu de la Chastaigneraie, celui qui fut tué en duel par Jarnac, et sa parenté avec un homme que les princes de la maison de Lorraine avoient fort aimé lui fut une excellente recommandation auprès du Grand Prieur. Il le suivit à Naples

en 1559, où il vit la cour brillante du vice-roi, le duc d'Alcala, et les salons de Marie d'Aragon, veuve du fameux marquis del Vasto, une des femmes les plus distinguées de ce temps par l'élégance de ses manières et les grâces de son esprit. A bord de la galère du Grand Prieur, Branthôme essuya une violente tempête à la hauteur de Livourne, et il ne paroît pas éloigné de croire que la bourrasque leur fut attirée par les blasphèmes d'un capitaine génois qui s'en prenoit au ciel de ses pertes de jeu.

Nous le retrouvons en France, à la Cour, en 1560, sans emploi, mais familier de la maison de Guise, alors toute-puissante. Il étoit à Amboise au moment où éclata la conjuration tramée par La Renaudie, et rapporte à ce sujet plusieurs anecdotes intéressantes sur ce chef audacieux, encore si mal connu.

En 1561, il accompagna en Ecosse le Grand Prieur, qui ramenoit Marie Stuart, désolée de quitter la France. Il se trouva sur la galère où cette reine étoit embarquée, ainsi que Chastelard, et vit commencer la passion qui mena ce pauvre gentilhomme à l'échafaud. Après avoir pris congé de la reine d'Ecosse, il s'arrêta à Londres, et fut présenté à Elisabeth, dont il admira la beauté et le grand air. De retour en France la même année, il s'étonna fort de trouver les protestants devenus hardis et se vantant presque tout haut d'avoir pris part à la conjuration d'Am-

boise. Il n'étoit pas difficile de prévoir que la guerre civile alloit éclater. Elevé catholiquement, bien qu'assez peu scrupuleux, abbé d'ailleurs, de plus attaché à la maison de Guise, Branthôme ne pouvoit hésiter sur le choix d'un drapeau. Il accompagnoit le duc François dans une escarmouche assez vive sous les murs de Paris, en 1562, puis aux siéges de Bourges, de Blois et de Rouen. Il assista à la bataille de Dreux, sur laquelle il fournit des détails curieux et vrais, et, grâce à la privauté dont l'honoroit le duc, il fut du petit nombre de gentilshommes admis, le soir de la bataille, à voir le prince de Condé, prisonnier, se chauffant au coin de la cheminée et se disposant à partager le lit de son vainqueur. Dans toutes ces occasions Branthôme se conduisit en brave soldat, suivant au feu le duc, mais sans témérité, portant à la tranchée un chapeau de fer couvert de feutre noir, pour que l'éclat du métal ne lui attirât pas d'arquebusades : précaution fort louable, et que je ne cite que comme une preuve de son bon sens, remarquable à une époque où beaucoup de jeunes extravagants croyoient le courage inséparable de folles bravades. Le duc de Guise portoit la prudence beaucoup plus loin que Branthôme ; car, à Dreux, il donnoit son cheval de bataille et son armure à un sien écuyer, à qui cet honneur valut d'être criblé de vingt coups de pistolet.

Branthôme étoit encore dans l'état-major de

François de Guise en 1563, au siége d'Orléans, où il vit arriver au *my-diner* son ancienne connoissance de Genève, Poltrot de Méré, quelques jours avant qu'il fît son coup. Le duc traitoit Poltrot avec faveur, comme un déserteur de quelque importance; ce jour-là, il le fit asseoir et manger avec lui. Nous devons à Branthôme la connoissance de plusieurs faits intéressants sur les derniers moments de François de Guise. Tout fanatique qu'il étoit, Poltrot n'ambitionnoit pas de mourir pour « la cause », et attendoit l'occasion de trouver sa victime seule ou mal accompagnée. Or, le duc, après une reconnoissance, voulant retourner à son quartier général, à Olivet, passa le Loiret dans un petit bateau, avec trois ou quatre serviteurs seulement, n'ayant pas voulu qu'on dépensât quatre ou cinq cents écus à refaire le pont sur la rivière, qui auroit permis à son escorte de passer avec lui. « Espargnons, « disoit-il, l'argent de notre roy; il en a assez de « besoing ailleurs..., car un chascun le mange et « le pille de tous costés.» Cette honorable parcimonie le livra à son assassin. Mortellement blessé et déjà abandonné des chirurgiens, on lui amena un certain Saint-Just d'Alègre, qui s'offrit à le guérir au moyen de paroles ou autres sortiléges dont il disoit avoir le secret. Le blessé, qui croyoit aux arts magiques comme tous les hommes de son temps, refusa d'en faire usage, « aimant mieux « mourir que de s'adonner à tels enchantements

prohibés de Dieu. » Branthôme, qui questionna l'assassin, ne dit pas qu'il ait chargé l'amiral, et cependant il laisse clairement voir ses soupçons, partagés alors par tous les catholiques. Il entendit le jeune Henri de Guise, âgé de treize ans, jurer « qu'il ne mourroit pas avant qu'il n'eût « vengé la mort de son père. »

L'assassinat de François de Guise fut suivi d'une paix, ou plutôt d'une trève, entre les catholiques et les protestants, et les troupes réunies des deux factions naguère ennemies allèrent assiéger et prendre le Havre aux Anglois. Il ne paroît pas que Branthôme ait servi dans cette expédition.

En 1564, il entra dans la maison du duc d'Orléans, qui fut depuis Henri III, en qualité d'un de ses gentilshommes, à 600 livres de gages. Cette charge, qui n'avoit rien de commun avec celle des mignons, lui ouvroit un accès à la Cour, sans lui donner, comme il semble, beaucoup d'occupation, car il quitta bientôt après la France pour s'engager dans une expédition que les Espagnols préparoient contre les Barbaresques. Probablement les relations que Branthôme avoit eues avec quelques seigneurs espagnols pendant son séjour à Naples l'avoient entraîné dans cette campagne, qui ne fut ni longue ni meurtrière. Une armée de 10,000 hommes, sous les ordres de D. Garcia de Tolède, attaqua en août 1564 le Peñon de Velez, place assez forte, mais n'ayant pour toute gar-

nison que 60 Turcs, qui s'enfuirent après les premières volées de canon. Le fort pris, la campagne fut terminée, et Branthôme alla débarquer à Lisbonne, où il fut reçu comme un gentilhomme de distinction et un héros vainqueur. Le roi Don Sébastien, qui alloit bientôt apprendre à ses dépens que les Maures n'étoient pas des ennemis à dédaigner, se fit conter les détails de l'expédition, et donna à notre auteur son ordre du Christ. De Lisbonne, Branthôme se rendit à Madrid, et ne fut pas moins bien accueilli par la reine Elizabeth, charmée de voir un de ses compatriotes porteur de nouvelles assez fraîches de la Cour de France. Elle pria le duc d'Albe de le présenter à son mari, Philippe II, à Don Carlos et à Don Juan d'Autriche. C'est à Branthôme que l'on doit les détails les plus exacts sur Don Carlos, dont il paroît avoir bien connu l'esprit borné et le caractère sournois et malveillant. Au moment de repartir pour la France, il fut chargé par la reine d'Espagne d'une commission dont ni lui ni elle ne comprirent alors la portée. Il s'agissoit de faire part à Catherine de Médicis du vif désir que sa fille avoit de la revoir, et de lui proposer une entrevue à la frontière de leurs Etats. En réalité, Philippe II vouloit détacher la France d'une alliance avec les insurgés des Provinces-Unies, et l'on croit que l'entrevue de Bayonne, en 1565, eut pour résultat de resserrer l'alliance de Catherine avec l'Espagne, et de redoubler ses ri-

[illegible]

Brantôme [illegible] à [illegible] en Pr [illegible] de sa mission, fit un voyage de [illegible] et aussitôt après repartit pour une [illegible] expédition. Malte étoit attaquée par l'a [illegible] Soliman, et la résistance héroïque de l'o [illegible] Saint-Jean excitoit dans toute la chréti [illegible] enthousiasme religieux et chevaleresque. [illegible] ment le grand-maître, Parisot de la Valet [illegible] toit adressé à la France pour obtenir des s [illegible] Le gouvernement de Catherine avoit de [illegible] avec la Porte, et depuis François Ier on [illegible] accoutumé à la regarder comme une allié [illegible] Mais cette politique étoit hautement blâ [illegible] la jeune noblesse, et les plus grands perso [illegible] de l'État ne s'y soumettoient eux-mêmes [illegible] catholiques ou protestants, [illegible] gentilshommes, tout pleins des [illegible], partoient pour Malte [illegible], brûlant de batailler contre l [illegible] Philippe Strozzi, entre autres, co [illegible] régiment des gardes, obtint un [illegible] beaucoup de peine pour ca [illegible] dont il vouloit l'employer. Bran [illegible] son frère cadet, le baron d'Ardelay, [illegible], le fils du maréchal, et quelqu [illegible] tres, se mirent de la partie, et tous en [illegible] se cotisèrent pour lever un régiment d

900 hommes, vieux soldats qu'ils prirent à leur solde et dont ils se partagèrent le commandement. Tandis que les soldats étoient dirigés par mer vers la Sicile, où étoit le rendez-vous général de l'expédition, Branthôme, avec ses amis, traversa l'Italie pour les rejoindre. Il s'arrêta d'abord à Milan, et s'y équipa avec tout le luxe possible dans cette ville, très renommée pour ses fabriques d'armures et d'arquebuses. Il fit encore quelque séjour à Naples, où il revit la marquise del Vasto et en fut reçu aussi bien que la première fois; mais tous ces retardements eurent pour effet que les volontaires et leur régiment n'arrivèrent à Malte qu'après la levée du siége.

Là, Branthôme eut quelque velléité d'entrer dans l'ordre de Saint-Jean; mais il en fut dissuadé par son ami Strozzi, qui lui démontra que les grands événements qui se préparoient en France lui fourniroient de plus belles occasions de faire fortune. Il quitta Malte sur une galère de l'ordre, espérant qu'il pourroit toucher à Naples et se retrouver encore dans l'agréable compagnie de la marquise del Vasto; mais le vent le porta à Terracine, et il fallut y débarquer. A Rome, où il se rendit ensuite avec ses compagnons, le pape accueillit avec les plus grands honneurs les nouveaux croisés. Quelques protestants de la bande ayant fait gras un jour maigre, ou peut-être donné un plus grand scandale, le Saint-Père arrêta les poursuites du saint-office et ferma les yeux sur l'étourderie de

4

ces jeunes gens. Branthôme, qui se permet parfois des suppositions hardies contre les gens d'église, insinue que la présence de quelques vaisseaux turcs en vue d'Ostie auroit pu déterminer le Saint-Père à ménager de vaillants soldats dont bientôt peut-être il auroit besoin. Nous aimons mieux ne voir dans la conduite de Pie V qu'un effet de sa douceur et de sa bénignité naturelles. Trop bon catholique pour manger de la chair le vendredi, Branthôme se contentoit de « donner chez les dames romaines », pour parler comme Molière, ou de *voisiner* chez elles, comme disent les Italiens. Une beauté célèbre qu'il avoit trouvée cruelle à son dernier voyage, lorsque ses 500 écus tiroient à leur fin, se montra repentante et douce maintenant qu'il revenoit avec une bourse assez bien garnie. D'ailleurs la dame s'étoit mariée, dans l'intervalle, à un galant homme qui étoit bien aise d'avoir pour amis des étrangers de distinction.

Avant de revenir en France, Branthôme s'arrêta quelques semaines à Milan, pour se perfectionner dans l'art de l'escrime, à l'école d'un maître fameux nommé le Grand Tappe. Nous avouerons à regret qu'il nous a été impossible de savoir s'il devoit cette épithète honorable à son génie, comme Alexandre et Pompée, ou seulement à sa taille. Tout en ferraillant, notre auteur méditoit alors une expédition nouvelle. Il étoit cruel d'être allé à Malte sans voir de Turcs, mais

on en trouvoit beaucoup en Hongrie, où tous les ans ils venoient butiner. On annonçoit pour cette année une invasion formidable, et l'Allemagne étoit sous les armes. En arrivant à Venise, pour de là gagner la Hongrie, Branthôme apprit la mort de Soliman, et aussitôt il jugea que les infidèles laisseroient les chrétiens en repos pour quelque temps. Toutes les occasions de faire la guerre lui échappant, il prit le parti de retourner en France. En passant par le Piémont, il alla présenter ses hommages à madame Marguerite de France, duchesse de Savoie, dont il se prétendoit un peu parent. Cette princesse, toujours bienveillante pour ses compatriotes, jugea que de sa croisade notre auteur rapportoit une bourse assez plate, et lui offrit 500 écus. Branthôme répondit qu'il avoit assez d'argent pour achever son voyage, fierté rare pour le temps, et que nous citons avec plaisir, comme une preuve de ses sentiments élevés. A cette époque, peu de gentilshommes, même plus riches que Branthôme, auroient imité son désintéressement.

Toujours tourmenté de l'envie de faire la guerre, Branthôme avoit résolu de s'enrôler sous la bannière d'un général qui ne laissoit guère chômer ses soldats. Il alloit offrir en Flandre ses services au duc d'Albe, lorsque la guerre civile, éclatant en France, vint donner ample satisfaction à son humeur aventureuse. Il obtint du Roi la permission de lever deux compagnies

'infanterie. Soit que l'argent lui manquât, s
par tout autre motif, il n'en recruta qu'une seul
mais il eut soin de faire valoir son titre de co
mandant de deux compagnies, titre aussi sing
lier alors qu'aujourd'hui, qui étoit moins q
celui de mestre de camp, c'est-à-dire colon
mais plus que celui de capitaine. « Il n'en co
rien, dit le baron de Fæneste, d'appeler
choses par noms honorables. » Après la batai
de Saint-Denis, où Branthôme assista sans av
grand'chose à faire, car la cavalerie des de
armées fut presque seule engagée, il fut envo
en Auvergne avec sa compagnie, et prit p
à quelques affaires assez chaudes. En 1568 il
trouvoit en garnison à Péronne, mécontent de
Cour, comme il semble, pour une cause qu'il n
pas voulu nous faire connoître. Probablement
protestants en furent informés, et lui dépêch
rent Theligny, gendre de l'Amiral, et de long
date ami de Branthôme, dans l'espoir de le
baucher à leur cause. On lui offroit, s'il voul
livrer Péronne, de lui donner le gouvernem
de la ville, et de lui garantir la possession
cette charge à la paix, selon l'usage du temps,
tous les traités commençoient par des stipulati
en faveur des transfuges. Branthôme refusa n
tement, mais sans se brouiller avec Theligi
circonstance qui ne diminue en rien le mérite
son action, mais qui peint le désordre d'un tem
où sans se déshonorer ou pouvoit faire des p

positions semblables. La paix qu'on appela si justement la *Malassise* fut conclue, et Branthôme revint à la Cour, où il fut nommé gentilhomme ordinaire du Roi. Il assistoit en cette qualité à une espèce de petite guerre sur la Seine, où plusieurs barques assailloient une galère montée par le Roi. Bien que le combat se livrât d'après un programme réglé d'avance, les accidents ne pouvoient manquer en ce jeu de mains. Le baron de Montesquiou, capitaine des gardes du duc d'Anjou, poussé dans l'eau par Fervacques, se seroit noyé sans Branthôme, qui le saisit et le tira dans la galère. On sait quelle influence eut ce petit événement. Quelques mois plus tard Montesquiou assassinoit le prince de Condé à Jarnac Il appeloit toujours Branthôme son père, qui n'étoit pas trop embarrassé d'avoir un tel fils.

Les troisièmes guerres civiles éclatèrent en 1569. Branthôme fit une partie de la campagne, non plus à la tête de sa compagnie, qu'il avoit résignée dans un jour de mauvaise humeur, mais dans l'état major de Monsieur, général de l'armée royale. Il nous semble douteux qu'il ait assisté aux batailles de Jarnac et de Montcontour. Dès le début de la campagne il avoit été atteint d'une fièvre intermittente, et bientôt obligé de se retirer dans son abbaye. Elle étoit alors fort exposée, le Périgord étant envahi par le gros des forces calvinistes. Ce fut à peu de distance de Branthôme que les reitres allemands comman-

mandés par le duc de Deux-Ponts firent leur jonction avec l'armée de l'Amiral. Tous les chefs protestants, moins le duc, qui mourut d'indigestion en arrivant, se logèrent dans l'abbaye, où se trouvèrent à la fois Henri IV, âgé de 16 ans, son cousin le prince de Condé, les princes d'Orange et de Nassau, et l'Amiral lui-même. La courtoisie de l'abbé commendataire, ses relations anciennes avec les chefs protestants, valurent à l'abbaye un traitement auquel les moines ne s'attendoient guère. On ne pilla point, on ne cassa pas les verrières, on ne mutila pas les statues des saints, exploits ordinaires des réformés; bien plus, on permit aux religieux de dire leurs offices comme à l'ordinaire. Coligny s'entretint familièrement avec Branthôme, qui étoit parent de sa femme, Charlotte de Laval, sœur d'Antoinette de Daillon, grand'mère de Branthôme. Il sembloit profondément dégoûté de la guerre civile, résolu pourtant à ne déposer les armes que lorsqu'il auroit obtenu la liberté de conscience pour ses coreligionnaires.

Guéri de sa fièvre, Branthôme fut vivement pressé par Lanoue de l'accompagner en Flandre, où on l'invitoit à guerroyer contre les Espagnols à la tête de l'armée des Etats. On se rappelle que peu auparavant Branthôme songeoit à prendre du service parmi les Espagnols contre les Flamands insurgés; mais, pourvu qu'il vît du pays et qu'il se trouvât avec des camarades, il ne

tenoit guère au drapeau sous lequel il devoit combattre. Pourtant il donna la préférence à Strozzi, qui, de son côté, méditoit une expédition en Amérique. Il ne se proposoit rien moins que de conquérir ou de rançonner le Pérou, entreprise moins facile alors qu'elle ne le fut un siècle plus tard, lors des étonnants exploits des flibustiers, mais qui offroit à une imagination aventureuse toutes les tentations de gloire et de butin. Les préparatifs de l'armement durent être surveillés par Branthôme, qui paroît avoir été assez entendu en matière de navigation. Cet armement le retint à Brouage pendant une partie des années 1571 et 1572, et il eut le bonheur de ne pas voir la Saint-Barthélemy. Pendant qu'i s'occupoit à Brouage des affaires de Strozzi, celui-ci se conduisit mal à son égard, et Branthôme, d'ailleurs sans s'expliquer catégoriquement, l'accuse d'avoir trahi les lois de l'amitié. Quelques biographes ont cru que, pendant que notre auteur étoit à Brouage, Strozzi cherchoit à épouser madame de Bourdeilles, sa belle-sœur. Il se peut qu'il lui fit la cour, mais l'épouser étoit impossible, car André de Bourdeilles, frère de Branthôme, étoit encore vivant. Ce qui paroît incontestable, c'est que Strozzi, fort égoïste, ne s'occupoit nullement de la fortune de son ami; il en exigeoit beaucoup, et ne le payoit pas de retour. Dans un moment de dépit, Branthôme voulut quitter Brouage et s'engager dans l'armée

de don Juan d'Autriche, pour la campagne navale qui se termina par la bataille de Lépante, mais Strozzi lui fit faire commandement par le Roi de demeurer en France. Branthôme nous dit qu'à cette époque il avoit à se plaindre d'un *grand*, qu'il ne nomme point; on hésite entre Monsieur [Henri III] et le duc de Guise, grands tous les deux, tous les deux courtisés par Branthôme et protecteurs fort tièdes à son endroit.

Le siége de la Rochelle, dernier asile des réformés après la Saint-Barthélemy, tira Branthôme de sa retraite. Il en a parlé longuement, et s'y montre commensal de Strozzi, qui commandoit les gardes françoises, et familier de Monsieur et du duc de Guise, alors liés d'une étroite amitié. Le siége fut, comme on sait, long et pénible, surtout pour l'armée royale. Branthôme y revit Henri IV, espèce d'otage qu'on menoit combattre contre ses anciens amis. Notre auteur lui prêta la première arquebuse qu'il eût tirée sur des François. Très probablement Branthôme n'y entendoit pas malice, mais le duc de Guise et Monsieur étoient charmés de compromettre ainsi leur prisonnier. De son côté, Henri IV aimoit la poudre et tiroit pour tirer. On tenta une escalade sur une brèche mal faite, et Strozzi, qui commandoit l'attaque, fut culbuté dans le fossé. Branthôme, qui le suivoit à quelques échelons de distance, aida à le retirer de dessous les morts et les pierres éboulées. Il reçut dans cette affaire plusieurs arque-

busades dans son armure. Une autre fois il fut couvert du sang et de la cervelle d'un de ses camarades, atteint d'un boulet. Il avoit des amis partout et étoit beau parleur. Pendant une trève qui suivit l'assaut repoussé par les Rochellois, les assiégés plantèrent sur un de leurs bastions six drapeaux enlevés par eux aux troupes royales, comme pour les défier d'aller les reprendre. Branthôme persuada aux Rochellois de faire disparoître ces trophées, qui exaspéroient les soldats catholiques et qui pouvoient empêcher un accommodement : car, malgré les assauts et les sorties continuels, on traitoit toujours. Le siége finit enfin par un traité médiocrement honorable pour l'armée assiégeante.

La paix ramena Branthôme à la Cour, où nous le retrouvons assidu auprès de la Reine-mère, auprès du jeune duc de Guise, accueilli par eux comme un homme aimable et un ami sûr, mais aussi comme un homme sans importance. On ne parvenoit guère à cette époque qu'en se faisant craindre.

En 1574, il alla au devant de Henri III, qui laissoit le trône de Pologne pour celui de France, le rejoignit à Lyon et eut l'honneur de le débotter. Cependant la guerre civile s'étoit rallumée dans le Midi; tandis que les royalistes faisoient le siége de Lusignan, Branthôme fut dépêché de Lyon en Saintonge auprès de Lanoue son ami, chef des réformés, pour quelque négociation dont

il ne nous a pas fait connoître le but. Selon toute apparence, il s'agissoit de propositions de paix qui pour lors ne paroissent pas avoir été acceptées.

Après le sacre de Henri III à Reims, où il assista en vertu de sa charge, en 1575, il fut sollicité de nouveau par Lanoue, qui, libre enfin de la guerre civile, alloit prendre en Flandre le commandement de l'armée des Etats. Branthôme refusa encore; mais, apprenant, la veille de son départ, que l'ambassadeur d'Espagne avoit aposté des gens pour assassiner Lanoue, il se constitua son garde du corps, et le ramena à son logis avec une escorte de domestiques bien armés. Ces occasions étoient assez fréquentes à la fin du XVIe siècle, et quelques années auparavant il avoit rendu le même service à Bussy d'Amboise, son parent, mal vu du Roi et obligé de s'exiler. Peu s'en fallut que cette hardiesse n'entraînât Branthôme dans la disgrâce de Bussy.

Cette même année 1575, il obtint un succès flatteur pour son amour-propre : il fit un évêque; c'étoit un sien cousin, François de Bourdeille, qu'à sa sollicitation le Roi nomma au siége de Périgueux. Mais Branthôme n'avoit pas la main heureuse : le nouvel évêque se montra peu reconnoissant; Branthôme l'accuse d'ingratitude, et l'appelle « un âne bâté, et caparaçoné, quand il avoit sa chape. »

L'année suivante, il accompagna la Reine-mère

dans le voyage qu'elle fit en Poitou pour ramener le duc d'Alençon, brouillé avec la Cour et en traité avec les protestants. Il fit encore partie de la suite de cette princesse en 1578, lorsqu'elle conduisit en Navarre sa fille Marguerite de Valois.

Au milieu des plaisirs de la Cour, Branthôme n'oublioit pas ses amis malheureux. Lanoue, en Flandre, s'étoit fait battre par les Espagnols, et il étoit leur prisonnier, durement traité, comme hérétique et chef des rebelles. La Cour de France, qui le haïssoit et le craignoit, ne faisoit aucune démarche pour adoucir sa captivité. Branthôme sollicita le Roi à plusieurs reprises et avec beaucoup de hardiesse; il s'adressa également à tous les personnages qui pouvoient avoir quelque influence; mais de tous les côtés ses efforts furent inutiles.

Le frère aîné de Branthôme, André de Bourdeilles, mourut en janvier 1582. Il étoit sénéchal et gouverneur du Périgord, capitaine de 50 hommes d'armes des Ordonnances, chevalier de l'ordre et conseiller privé. Pendant les guerres civiles, sa fidélité ne s'étoit jamais démentie, et il avoit rendu de véritables services en conservant au Roi une province souvent menacée par l'ennemi. Branthôme demanda à Henri III la survivance de la charge de sénéchal du Périgord pour son neveu, le fils d'André de Bourdeille, garçon âgé de neuf ans à peine. Il est assez difficile de

le croire lorsqu'il nous dit qu'il n'ambitionn
pas cette charge pour lui-même « et qu'il s'
soucioit comme d'une prune (*tridet*) ». Il préte
doit seulement, assure-t-il, garder la char
pour son neveu, par respect pour les droits de
branche aînée, de même que plus tard, en s'a
tachant à la veuve d'André et l'empêchant
contracter un nouveau mariage, il conserva da
sa famille les biens considérables de cette dam
Quoi qu'il en soit, le Roi comprit qu'il étoit in
possible de confier une charge importante à
enfant de neuf ans, et il dit à Branthôme qu
la lui donneroit à lui-même, ajoutant obligea
ment que plus tard il lui permettroit de s'en d
faire en faveur de son neveu. Peu de jours aprè
au moment d'expédier le brevet, le Roi app
qu'André de Bourdeilles avoit déjà disposé de
sénéchaussée de Périgord en faveur de son ge
dre, le vicomte d'Aubeterre. Il avoit élevé ce ge
tilhomme, fils d'un chef protestant fameux,
même que Branthôme avoit trouvé faisant des bo
tons à Genève en compagnie de Poltrot, l'av
converti et lui avoit donné sa fille. Par son test
ment, il laissoit à cette fille dix écus seulemen
mais dans son contrat de mariage il s'étoit obli
à résigner sa charge au vicomte d'Aubeterr
avantage qui devoit lui tenir lieu de compléme
de dot et de legs. Le Roi se crut obligé
respecter les dernières volontés d'André
Bourdeilles, et Branthôme en fut piqué au vi

plutôt, dit-il, pour l'affront personnel que pour le dommage fait à sa famille; car le vicomte d'Aubeterre annonçoit l'intention de céder sa charge à Henri de Bourdeilles, fils d'André, lorsqu'il seroit en âge de l'exercer. Le Roi s'excusant, Branthôme lui dit : « Vous m'avez donné « ce coup grand subject de vous faire jamais « service comme j'ay faict. » En sortant du Louvre, il jeta sa clef de chambellan dans la Seine, et pendant quelque temps il ne parut plus chez le Roi; pourtant il continuoit de faire sa cour à la Reine-mère.

Mécontent de son maître, mécontent des Guises, qu'il accuse de payer mal le dévouement de leurs créatures, Branthôme fut tenté un instant de s'attacher à la fortune du duc d'Alençon, prince ambitieux et hardi jusqu'à la témérité, qui flattoit tour à tour les protestants et les catholiques pour se faire un parti et profiter de l'anarchie générale. Arrivé à la maturité de l'âge, Branthôme commençoit à s'apercevoir qu'il avoit employé ses plus belles années d'une manière assez inutile à sa fortune. Satisfait de l'apparence, il avoit négligé la réalité. Il avoit recherché avec passion la familiarité des grands; mais il leur avoit trop laissé voir qu'un sourire et quelques bonnes paroles suffisoient pour assurer son dévouement. Il avoit affecté une insouciance cavalière pour les honneurs, et on l'avoit pris au mot. Cependant il voyoit ses anciens camarades

poûrvus de charges considérables, deven grands seigneurs, tandis que lui, ami de monde, étoit traité par tous comme un persc sans conséquence. Longtemps bien venu des dames, après beaucoup de galanteries meuroit sans établissement à un âge où il lu noit plus difficile de former une liaison légit presque ridicule de chercher des aventures ces sombres pensées, il se souvint de l'a qu'il avoit reçu à différentes reprises de pl grands seigneurs espagnols. Les connoissant à fond que les François, il étoit disposé à ger plus favorablement. La gravité casti si opposée à la légèreté françoise, lui se une preuve de bonne foi et de sincérité. I tune du connétable de Bourbon, et, pour élever si haut ses visées, celle de Le P serviteur de ce prince, comblé d'honneu Charles-Quint et ramené par lui en France me pour y braver son ancien maître, main exemple de défections magnifiquement r pensées, lui revinrent en mémoire, et i avoue qu'il songea sérieusement à offrir se vices à l'Espagne contre sa patrie. A la vé ne pouvoit se flatter d'apporter un grand dans la balance, et, quelque bonne opinio eût de son mérite, il n'osoit guères espére le prudent Philippe II estimât à un bien ha une épée encore assez peu connue. Cepen avoit navigué, pratiqué les ports de l'oues

France et ceux de la Méditerranée ; chargé de diriger les armements de Strozzi à Brouage, il avoit recueilli beaucoup de documents précieux sur l'état de notre marine et de nos ports ; il se proposoit d'étudier de nouveau les points foibles de nos côtes, et, muni d'un plan de surprise de sa façon, d'aller le présenter au gouvernement espagnol. Pour traverser la frontière, il comptoit demander la permission du Roi ; mais il étoit résolu à s'en passer, si on la lui refusoit. Un accident qui paroît lui être arrivé vers 1584, et sur lequel nous reviendrons dans la suite, le préserva de cette trahison. Un cheval « dont le malheureux poil blanc » présageoit quelque accident, superstition qui se conserve encore parmi nos cavaliers, qui se défient d'un cheval à quatre balzanes, se renversa sur lui et lui fracassa les reins. Il dut passer quatre ans entiers dans son lit, et tout le reste de sa vie il demeura infirme et souffrant. Dans son malheur il trouva une amitié dévouée. La veuve de son frère André fut sa garde assidue, et lui prodigua les soins les plus empressés. Branthôme, qui oublie souvent les confidences qu'il nous a faites pour se vanter de ses bonnes ou mauvaises actions, se fait un mérite d'avoir été toujours une garde vigilante auprès de madame de Bourdeilles, de l'avoir empêchée de se remarier et de porter dans une autre famille sa fortune, qui étoit considérable pour le temps. On peut se demander qui

des deux gardoit l'autre et de quel côté étoit le dévouement à la famille.

Depuis son accident, Branthôme paroît avoir demeuré ou dans son abbaye, ou aux environs. Son oisiveté forcée nous a valu probablement ses volumineux ouvrages. Cloué sur un lit de douleurs, il trouva quelque soulagement à écrire ses souvenirs et ses réflexions. Il varioit ses distractions par de nombreux procès contre ses parents, ses voisins, et les moines de son abbaye. Plaideur acharné, dans son testament il lègue des procès à ses héritiers et leur recommande de poursuivre ses adversaires à outrance. Sauf un commerce littéraire avec quelques beaux esprits du temps et quelques personnages illustres, entre autres la reine Marguerite, pour laquelle il professoit une admiration chevaleresque, il cessa toutes relations avec le monde où il avoit toujours vécu. On devine par ses ouvrages et par les railleries d'un écrivain calviniste qu'il avoit un secret penchant pour la Ligue, et peut-être l'a-t-il servie à sa manière, car d'Aubigné lui donne une petite place, celle de porteur de sonnettes, dans sa caricature de la procession catholique qui eut lieu pendant le siége de Paris. Il mourut le 15 juillet 1614, dans un oubli profond, sans que ses héritiers songeassent à exécuter un des articles de son testament qui prescrit de publier ses manuscrits, et sans que les personnes auxquelles ils furent sans doute communiqués se soient avisées d'y ajouter

un commentaire, qui seroit pour nous si intéressant.

Ce qu'on vient de lire de la vie de Branthôme doit disposer à l'indulgence pour ses écrits. Il faut attribuer à la maladie de l'auteur l'amertume de certaines de ses réflexions, et la gaîté qui l'emporte presque toujours mérite d'autant plus d'être remarquée qu'elle n'a pu être vaincue par la souffrance.

Sauf une manière parfois un peu avantageuse de présenter les faits qui le concernent, Branthôme nous paroît remarquablement sincère; peut-être parce qu'il étoit de ces gens qui, ayant toujours besoin de parler d'eux-mêmes, aveuglés d'ailleurs par leur amour-propre, disent le bien comme le mal, incapables de dissimuler, car toute action où ils ont pris part leur paroît digne de mémoire.

Notons pourtant deux points à la louange de Branthôme. Il écrivit, comme on sait, un livre sur les duels, et il est évident qu'il affectionnoit beaucoup ce sujet; cependant, il ne nous a jamais parlé d'une affaire qui lui fût personnelle, et à l'époque où il vivoit cela peut passer pour une singularité. Il falloit qu'il fût doué d'une politesse et d'une douceur de mœurs dont la Cour de France présentoit alors bien peu d'exemples.

Il a également écrit sur l'amour et la galanterie, fort au long et avec complaisance, sans jamais faire allusion à ses bonnes fortunes; on doit

lui savoir gré de sa discrétion. En outre, lorsqu'il a parlé des dames de son temps et de leurs aventures, ç'a toujours été avec une certaine réserve, non peut-être dans les termes, mais dans les précautions qu'il a prises pour qu'on ne pût reconnoître les personnages de mainte anecdote scandaleuse qu'il raconte. Il nous paroît vraisemblable qu'il n'a écrit que pour quelques personnes bien instruites, dont il vouloit seulement réveiller les souvenirs, sans répandre le scandale où il n'avoit pas pénétré.

Le plus grand reproche que la postérité puisse adresser à Branthôme, c'est non point un fait, mais une pensée de trahison. Il ne faut pourtant pas le juger avec la rigueur que mérite aujourd'hui le François qui vend ses services à l'ennemi. De son temps, les gentilshommes prétendoient encore à une complète indépendance, et se croyoient libres de changer de suzerain lorsqu'ils avoient à se plaindre du maître que le hasard de la naissance leur avoit donné. Au quatorzième siècle il y avoit en Castille, à l'usage des *Ricos omes*, une procédure particulière pour se *dénaturer*, c'est-à-dire pour changer de roi et de patrie. Bien qu'en France on ne trouve point de trace d'une semblable coutume, est-il surprenant qu'à la fin du XVIe siècle, après trois guerres civiles où les deux partis avoient appelé l'étranger à combattre pour leurs querelles, le sentiment du devoir fût très affoibli dans tous les cœurs ? Il y avoit alors

quantité de gentilshommes dont l'honneur n'avoit jamais été soupçonné, qui, à la tête de reitres allemands, avoient sabré leurs compatriotes, qui pouvoient même avoir croisé l'épée contre leur Roi ou les princes de sa maison. Branthôme, lorsqu'il étoit, à Lyon, de service auprès de Henri III, avoit entendu la fière réponse du baron de Montbrun, chef des protestants dauphinois. — « Nous sommes en guerre, disoit-il, et je ne connois plus les ordres du Roi lorsque *j'ai le cul sur la selle.* » Remarquons encore qu'à cette époque la patrie étoit un mot à peu près vide de sens; on ne connoissoit guère alors cet être de raison, ou bien il falloit le confondre avec l'amour du souverain, et la France avoit pour rois Charles IX et Henri III.

Les opinions exprimées par Branthôme sur les choses et les hommes fourniront souvent au lecteur l'occasion de comparer son époque à la nôtre. Dans tous les cas, il faut se garder de juger les actions des hommes du XVIe siècle comme nous jugeons celles du XIXe. Nous ne sommes pas de ceux qui croient que nos aïeux valussent beaucoup mieux que nous; nous ne pensons pas non plus que nous leur soyons très supérieurs en moralité. Il n'y a pas de nation probablement qui ait moins changé que les François; leur portrait par César est encore ressemblant, et, pour remonter plus haut que César et Posidonius, les Gaulois vainqueurs à l'Allia ne sont ils pas bien

un homme au coin d'une rue pour lui casser tête. Le monde des indifférents n'y trouvoit ri à gloser; tout au plus un regret pour le mor parfois un éloge pour la hardiesse des meu triers, s'ils s'étoient attaqués à quelque bra reconnu.

Les relations, fréquentes depuis le commence ment du siècle, entre la France et l'Italie, avoie eu aussi une funeste influence sur les mœurs. C dit que la renommée des vins d'Italie détermir nos ancêtres les Gaulois, grands ivrognes, passer les monts. Pour les François du XVI siècle l'Italie avoit bien d'autres attractions. Le soldats de Charles VIII, de Louis XII et d François Ier, arrivant dans les plaines qu'arrose l Pô, ne furent pas sans doute moins délicieus ment surpris que ceux de Brennus. Ils y trouv rent toutes les séductions que la nature, les ar une civilisation raffinée, pouvoient offrir à hommes ardents à tous les plaisirs et croyoient les rencontrer pour la première f Une langue facile, dont les nombreux diale se confondent par une transition presque in sible avec ceux de nos provinces méridion favorisoit les rapports des conquérants av gens du pays. L'Italie donna la mode; les tilshommes de Touraine ou de Normandie toient des toques à la guelfe ou à la gib revêtoient des armures de Milan, montoie chevaux du Règne ou de la Polesine; il

loient avoir des *loges* dans leurs châteaux du Nord, au risque de périr de froid. Jusque-là le mal n'étoit pas grand; mais il étoit impossible que ces admirateurs enthousiastes n'imitassent bientôt jusqu'aux mœurs de ceux qu'ils avoient pris pour maîtres. Or, la plus épouvantable anarchie régnoit alors dans la Péninsule; partout le pouvoir appartenoit au plus scélérat et au plus rusé. L'Italie étoit en proie à la dernière des calamités qui puisse accabler une nation, car elle servoit de champ de bataille aux barbares et ne se défendoit que par des armes étrangères. Les Italiens avoient tous les vices des esclaves et s'en faisoient honneur. Ils avoient des professeurs de politique qui apprenoient, avec le plus grand respect pour la logique et le plus grand mépris pour la morale, l'art de gouverner les peuples. « Tous les hommes sont méchants, disoient-ils, et ce seroit une duperie que de se conduire avec eux comme s'ils étoient honnêtes. L'important, c'est d'être fin et d'être préparé à tout événement. Si vous avez besoin de vous débarrasser d'un homme gênant, expédiez en même temps sa famille, pour n'avoir plus l'inquiétude d'une vengeance à venir; expédiez-les tous le même jour; quel que soit le nombre des victimes, cela ne compte que pour un coup... » Et il existoit en Italie, à cette époque, bien d'autres professeurs que Macchiavel, non tous aussi bien disants sans doute, mais qui joi-

gnoient la pratique à la théorie : petits tyrans ayant leurs sicaires à gages, cultivant la chimie pour fabriquer des poisons ; d'ailleurs gens d'esprit, amis des arts et des lettres, les encourageant, et tenant leurs petites cours avec une grâce et une magnificence qui charmoient. Tels étoient les princes et les seigneurs italiens auxquels nos François eurent affaire ; et comme nous pardonnons tout à l'esprit, nous nous prîmes d'admiration pour ces monstres aux formes séduisantes : témoin le bon Chevalier sans peur et sans reproche, qui fit choix pour dame de ses pensées d'une personne accomplie, c'est à savoir, madame la duchesse de Ferrare, Lucrèce Borgia ; il porta toujours ses couleurs, gris et noir, et l'aima chevaleresquement et platoniquement. Tous les chevaliers françois n'étoient pas des héros naïfs comme Bayard, et beaucoup rapportèrent dans leur pays d'autres souvenirs qu'un amour platonique. Il leur arriva ce qui arrive aujourd'hui aux sauvages limitrophes des Européens : ils prirent des vices inconnus, croyant se civiliser.

Le contact avec les Italiens n'altéra pas moins sensiblement la foi de nos pères, simple et irréfléchie dans sa sincérité. Des souverains pontifes tels qu'Alexandre VI et Jules II étoient pour elle des adversaires plus dangereux que Luther et Calvin. Le plus grand nombre échangea ses vieilles croyances pour des superstitions nouvel-

les; mais à l'école des philosophes sceptiques de l'Italie se forma une petite secte de libres penseurs, qui, armés de la terrible raillerie gauloise, devoit achever de porter le désordre dans les esprits.

Des rapports que la guerre établit entre deux peuples il résulte d'ordinaire un échange de vices plutôt qu'un échange de vertus; chacun imite le mal plus facilement que le bien. Cependant, malgré les influences étrangères, le caractère national se conserve et reparoît toujours sous l'affublement d'emprunt dont il se déguise par caprice ou par accident. Nos politiques avoient beau étudier Macchiavel et chercher à pratiquer les leçons qu'il donne dans le *Prince*, le fruit d'une semaine de dissimulation étoit perdu par un instant d'étourderie. Patience et prudence, passion, haine et ruse, ces vertus et ces vices italiens n'étoient pas à notre usage. Un franc Picard, un Parisien, après avoir repassé les Apennins et les Alpes, rapportoit de l'*acqua tofana* et des stylets de verre. Même, blessé par un quolibet de son voisin, il se figuroit qu'il avoit un ennemi, tiroit de sa malle ses dangereux instruments de mort; mais avant tout il éclatoit en menaces, prévenoit le quartier, et cependant les deux ennemis oublioient, le soir, de tourner les coins de rue *all largo*, comme le recommande Benvenuto Cellini; ils se rencontroient en plein jour, se battoient à la chaude, ou alloient trinquer ensemble dans un cabaret voisin.

Grand voyageur et admirateur décidé des cours étrangères, Branthôme, après avoir fait tout ce qu'il put pour s'inoculer des vices élégants, n'en est pas moins resté un François de la vieille roche, avec tous les défauts de son pays et de sa province, bonhomme au fond, quoique un peu insouciant du mal comme du bien. Pour nous, qui cherchons dans ses ouvrages une peinture fidèle des mœurs du XVIe siècle, cette indifférence a son prix : elle nous garantit l'exactitude de ses portraits.

Nous devons dire quelques mots du style de Branthôme, ou plutôt de sa langue. En écrivant à la cavalière, comme il dit, il ne visoit pas à l'éloquence, et peut-être avoit-il la prétention, assez fréquente chez nous, de faire des livres sans être homme de lettres. Sa langue, à notre avis, est le parler courtisanesque de son temps ; mais la Cour, étant alors presque nomade, et fréquentée par un grand nombre d'étrangers, avoit un vocabulaire beaucoup plus riche et moins pur qu'il ne le fut depuis. En parlant tout à l'heure des influences de l'Italie, nous aurions dû citer celle qu'elle exerça sur la langue françoise. Tout idiome encore rude et inculte emprunte avidement des mots à un langage plus poli et travaillé. Le seizième siècle fut pour le françois une époque de révolution. Tandis que les érudits y introduisoient une foule de latinismes, voire d'hellénismes de formes inconnues au génie gaulois, les gens de guerre rapportoient d'au-delà des Alpes

force mots nouveaux, estropiés pour la plupart, qui formèrent une espèce de jargon adopté aussitôt par le monde élégant. Il fallut, pour arrêter cette double invasion de la pédanterie et de la barbarie, le bon sens et la verve ironique d'écrivains tels que Rabelais et Henri Estienne, nourris de fortes études classiques, mais vivant parmi le peuple, excellent conservateur du langage.

A son françois italianisé, Branthôme mêle encore quelques bribes d'espagnol, et surtout une grande quantité de mots gascons et périgourdins: car ni ses voyages, ni sa résidence à la Cour, ne lui firent jamais perdre ses habitudes d'enfance. Son gascon n'est pas ce qu'il nous a été le plus facile d'interpréter, et nous ne sommes pas assurés de l'avoir toujours bien traduit.





II.

La composition des écrits que l'on va lire fut lente et difficile. Entreprise, comme on est porté à le croire, lors de la disgrâce de l'auteur, elle n'étoit pas achevée à sa mort. Durant cette période de plus de trente ans, Branthôme recommença maintes et maintes fois son travail. Tantôt il le recopioit lui-même, tantôt il chargeoit un scribe de ce soin, ou lui dictoit, et chaque rédaction nouvelle lui fournissoit l'occasion d'élargir son cadre et un prétexte à des additions qui changeoient toute l'économie des essais précédents. Ce furent à l'origine des récits distincts, sans connexité entre eux; des *beaux-mots*, *histoires*, *discours*, recueillis au Louvre et en voyage de la bouche ou sur le compte de rois, princes et seigneurs; car il n'eût pas *chaffouré son papier* de personnes d'un rang inférieur.

Exilé de la Cour en 1582, puis condamné à la retraite par l'accident dont on a parlé ci-dessus, Branthôme consacra une partie du temps qui s'écoula entre ces deux événements à composer le rudiment du second livre des Dames, bien improprement appelé depuis « Les Dames Gallantes ». Nous disons rudiment, parce que ce second livre, objet, dans la suite, de retouches étudiées, est cependant encore demeuré incomplet, puisqu'il y manque un discours. La dédicace au duc d'Alençon nous apprend qu'il fut écrit avant « les Discours sérieux », et au plus tard en 1584, époque de

la mort du duc d'Alençon. Les Discours sérieux, commencés, selon toute apparence, après l'accident de Branthôme, se présentèrent d'abord sous la forme d'un livre respectable et portant pour titre les *Rodomontades Espaignolles*. Cet ouvrage, que Branthôme gardoit en projet depuis plusieurs années et dont il avoit exposé le plan à la reine de Navarre, fut, avec une louangeuse dédicace, offert par lui à cette princesse pendant un séjour à la triste solitude d'Usson qu'il fit vers 1590[1]. Satisfait de l'accueil royal — c'est peut-être aussi à ce moment qu'il remit à Marguerite le Discours sur sa vie — il s'engagea à placer sous les mêmes auspices les autres écrits qu'il avoit encore la pensée de composer, comme sa protectrice le savoit bien.

Ces Rodomontades et la lettre qui les précède étoient celles que nous connoissons, à un petit nombre près de paragraphes où l'on parloit plus amplement de capitaines étrangers dans la compagnie desquels la reine avait pu trouver quelque agrément ou qu'elle avoit entendu vanter.

Plus tard, Branthôme, se voyant en main deux ouvrages, l'un concernant des dames, l'autre des hommes, résolut d'en faire deux divisions qu'il prendroit pour base de ses travaux historiques. Nouvelles copies, revues, corrigées, remaniées, et finalement rendues aussi indéchiffrables que les précédentes; ce qui amenoit un sourire sur les lèvres du mémoriographe improvisé : « Je pense bien, s'écrie-t-il, que plusieurs personnes qui me liront diront que je suis un grand estravagant en mes discours, et que je suis fort confus; mais qu'on prenne le cas que j'en fais comme les cuisiniers qui font un pot pourry de plusieurs viandes qui ne laissent pourtant à estre très bonnes et bien friandes; de mesmes en sera la confusion de mes propos : si

1. Voy. une lettre de Marguerite reproduite par Petitot dans son Introduction aux Mémoires de Marguerite.

« Le Ier traicte de tous nos couronnels françois
maistres de camp et d'aucuns de leurs particulie
beaux exploits depuis leur première institution jusqu
à ce temps.

« Le IIe parle et traicte d'aucuns duels, combat
champ-clos, appels, desfis qui se sont faicts, tant e
France qu'ailleurs.

« Le IIIe traicte d'aucunes belles rodomontad
espaignolles, mises en leur langue et traduites e
françois.

« Le IIIIe traicte à sçavoir à qui on est plus ten
à sa patrie, à son roy ou à son bienfaicteur.

« Le Ve parle d'aucunes retraictes de guerre qu'o
faict aucuns capitaines, et comment elles valent bie
autant quelquefois que les combats.

« Le tout dedié à nostre roine Marguerite.

« Pour le recueil des Dames, il est aussi rédigé e
deux grands volumes.

« Le premier est dedié aussy à notre susdicte roin
Marguerite, qui contient plusieurs longs et grand
discours :

« Le Ier parle et traicte de la roine Anne de France
duchesse de Bretaigne, et d'aucunes de ses vertus
mérites et louanges, comme font tous les autres cy
après de mesmes.

« Le IIe, de la roine, mère de nos derniers roi

« Le IIIe, de la roine d'Escosse et roine douairiè
de France.

« Le IIIIe, de la roine d'Espaigne, Madame Elisa
beth de France.

« Le Ve, de la roine de France et de Navarre
Madame Marguerite de France, fille à nous resté
maintenant seule de la noble maison de France.

« Le VIe, de Mesdames les filles de France qui o
esté depuis cent ans.

« Le VIIe, des deux roines Jehanne de Naples
extraictes du noble sang de France.

« Le deuxiesme volume est dedié à M. le du

d'Alançon, de Brabant et conte de Flandres, qui contient aussy plusieurs beaux discours.

« Le I[er] traicte de l'amour de plusieurs femmes mariées, et qu'elles n'en sont si blasmables comme l'on diroit, pour le faire, le tout sans rien nommer et à mots couverts.

« Le II[e], sçavoir qui est la plus belle chose en amour, la plus plaisante et qui contente le plus, ou la veue, ou la parole, ou le touchement.

« Le III[e] traicte de la beauté d'une belle jambe, et comment elle est fort propre et a grand' vertu pour attirer à l'amour.

« Le IIII[e], quel amour est plus grand, plus ardent et plus aysé : ou celuy de la fille, ou de la fame mariée, ou de la vefve, et quelle des trois se laisse plus aisement vaincre et abattre.

« Le V[e] parle de l'amour d'aucunes fames vieilles, et comment aucunes y sont autant ou plus subjectes et chaudes que les jeunes, comme se peut parestre par plusieurs examples, sans rien nommer ni escandalliser.

« Le VI[e] traicte qu'il n'est bien séant de parler des honnestes dames, bien qu'elles fassent l'amour, et qu'il en est arrivé de grands inconvénients pour en mesdire.

« Le VII[e] est un recueil d'aucunes ruses et astuces d'amour, qu'ont invantées et osées aucunes fames mariées, vefves et filles, à l'endroit de leurs maris, amans et autres : ensamble de plusieurs capitaines, à l'endroit de leurs ennemis, le tout en comparaison, à sçavoir quelles ont esté les plus rusées, cautes, artificielles, subellines, et mieux invantées et pratiquées, tant des uns que des autres : aussy Mars et l'Amour font leur guerre presque de mesme sorte ; et l'un a son camp et ses armes comme l'autre.

« Le VIII[e] traicte comment les belles, honnestes et genereuses dames ayment coustumierement les braves, vaillans et genereux hommes, aussi tels ayment

les dames belles et courageuses, ainsin que j'en allegue des examples d'aucuns et aucunes de nos temps. »

Plus tard, à ces lignes Branthôme ajouta les suivantes, où le silence qu'il garde sur ses prémiers essais montre en quelle médiocre estime il les avoit; ils contenoient cependant le germe que ces quatre gros volumes developpèrent :

« J'estois, cecy escrivant, dans une chambre et un lit, assailly d'une malladie, sy cruelle ennemie, qu'elle m'a donné plus de mal, plus de douleurs et tourmans que ne receut jamais ung pauvre criminel estandu à la gesne. Helas! ce fut ung cheval malheureux, dont le poil blanc ne me presagea jamais de bien, qui, s'estant renversé sur moy contre terre, par une tres rude cheute, m'avoit brisé et fracassé tous les reins. De sorte que j'ay demeuré l'espace de trois ans et demy perclus et estropié de mon corps; tellement que je ne me povois tenir, remuer, tourner et aller qu'avecques les plus grandes douleurs du monde, jusqu'à ce que je trouvay ung tres grand personnage et operateur, dict M. Saint-Cristophle, que Dieu me suscita pour mon bien et ma guerison, qui la me remit ung peu, apprès que plusieurs autres medecins y eurent failly. Cependant, durant mon mal, pour le soulager, privé de tout autre exercice, je m'advisé et me proposé de mettre la main à la plume, et faisant reveue de ma vie passée et de ce que j'y avois veu et appris, feis cest œuvre. Ainsin faict le laboureur, qui chante quelquefois pour alleger son labeur; et ainsin le voyageur faict des discours en soy pour se soutenir en chemin; ainsin faict le soldat estant en garde, à la pluie et au vent, qu'il songe en ses amours et advantures de guerre, pour autant se contanter.

« Je prie doncq tous ceux et celles qui me liront excuser les fautes qu'on cognoistra icy, sur ma malladie, qui me rend, comme le corps, mon esprit imbécille, bien que tel ne l'aye de nature. »

Telle étoit l'avant-dernière rédaction des ouvrages

de Pierre de Bourdeilles. Il la revit bien des fois, et enfin se décida à la faire recopier avec soin par Mathaud, son secrétaire à gages. Cette rédaction définitive étoit complète en sept volumes à l'époque du décès de l'auteur. Un grand in-folio couvert de velours vert donnoit tous les discours sur les Dames; cinq volumes de moyenne dimension et couverts de différents velours, noir, vert, bleu, renfermoient les deux anciens volumes des Hommes, moins les *Rodomontades*, contenues dans un cahier relié en vélin et doré par dessus. Ce texte fut encore amendé avec beaucoup de zèle, et chaque jour y voyoit apporter des améliorations. « Ces volumes, dit Branthôme dans son testament, sont tous très bien corrigés avec une grande peine et un long temps; lesquels j'eusse plus tost achevés et mieux rendus parfaicts, sans mes fascheux affaires domestiques et sans mes malladies. »

De cette dernière rédaction l'on possède, ou plutôt l'on connoît peu de chose. Le volume vraiment important, celui des Dames, ne s'est pas retrouvé; celui des *Rodomontades* a eu le même sort. On a seulement les 1er, 3e et 4e livres du recueil des Hommes, et le discours sur les Couronels; ce sont les nos 8771 (1er liv.), 8772-3 (3e liv.), et 8772 (4e livre et Couronels) du fonds Béthune de la Bibliothèque impériale.

Heureusement que certaines des copies antérieures comblent tant bien que mal ces lacunes déplorables.

Aucune Bibliothèque ne possède les premiers manuscrits de Branthôme, c'est-à-dire ceux du second livre des Dames et les discours sur Marguerite et sur les *Rodomontades*, remis à l'origine par l'auteur au duc d'Alençon et à la reine de Navarre; mais il existe quelques fragmens des nombreux essais dont nous avons parlé.

Dans la famille de Bourdeilles on conserve une rédaction des *Rodomontades* et du recueil des Hommes consistant en douze ou quatorze volumes minces reliés en parchemin, et dont les couvertures portent en-

core des notes manuscrites de la main de Branthôme.

A la Bibliothèque impériale on trouve six manuscrits autographes de ce genre; ce sont, en commençant par les plus anciens : 1° (8776 *Beth.*) le *Discours sur les femmes mariées, les vefves et les filles, à sçavoir desquelles les unes sont plus chaudes à l'amour que les autres* (Dames, liv. II, disc. IV.); copie bien incorrecte, si l'on en croit l'auteur, et qui fait d'autant plus regretter la dernière version : « Ce discours subsequant doit estre mis avecques l'autre et second volume que j'ay faict des Dames et dedié à M. le duc d'Alançon; mais, par faute de papier qui a manqué à l'autre volume, je l'ay icy mis et inséré en attendant que je les reduise tous ensemble et en bon ordre. » Lorsque Branthôme eut fait cette rédaction, il fit précéder de celle-ci la note qu'on vient de lire : « Ce livre est du tout incorrect et imparfait, parquoy n'y faut nullement jeter la veue. Mais qui le veut veoir bien corrigé lise mon livre qui est couvert de velours turc (?) ou mon grand livre couvert de velours verd, où sont tous mes discours escrits touchant les Dames. » Ce volume vert doit être le même que celui dont il est question au testament.

2° (Fin du Mss précéd.) *Les Rodomontades Espaignolles*. (Hommes, part. II, disc. III.)

3° (8775, Beth.) *Anne de Bretaigne, roine de France*. (Dames, liv. I, chap. I.)

4° (8774, Beth.) *Elisabeth de France, roine d'Espaigne*. (Dames, liv. I, chap. IV.)

5° (8773, Beth.) *Mesdames filles de la noble maison de France*. (Dames, liv. I, chap. VI.)

Enfin 6°, le premier volume des quatre de l'avant-dernière rédaction. Il porte le n° 120 du supplément; c'est un grand in-f°, écrit par un secrétaire autre que Mathaud, et couvert de ratures, d'annotations et d'additions autographes, en feuilles et en cahiers. Il renferme près de 170 articles.

Quelque imparfaits que fussent ces manuscrits, en

l'absence des originaux il a fallu s'en contenter. Grâce à eux, nous pouvons imprimer une foule de passages qui, quoique Branthôme eût jugé à propos de les supprimer, ne manquent pas d'une certaine importance ; on trouvera jusqu'à des chapitres entiers. C'est le manuscrit 120 qui nous a le plus servi ; la lecture en étoit d'ailleurs relativement facile. Dans le nº 8776, les phrases élaguées ont dû être cherchées sous une couche d'encre qui ne trahissoit pas sans peine ses secrets.

Quant aux parties pour lesquelles il n'existe pas de copies authentiques, nous avons été forcés de les collationner sur des manuscrits exécutés, il semble, d'après les originaux, peu après la mort de Branthôme. Les discours II, IV et V de la seconde partie du recueil des Hommes; les chapitres II, III, V et VII du premier livre des Dames, et les chapitres I, II, III, V, VI et VII du second livre, n'ont pu être revus que sur des copies de ce genre.

Branthôme est aussi l'auteur de divers travaux que l'on ne peut séparer d'un recueil complet de ses œuvres : ce sont des traductions, des oraisons funèbres, des tombeaux, auxquels on réunit son long et bizarre testament. Il faut, pour collationner ces pièces, se servir d'anciens et défectueux imprimés. L'original du testament seul est entre les mains de la famille de Bourdeilles, et nous en avons sollicité en vain la communication.

Notre édition regrette de n'avoir pu s'enrichir des écrits dont les titres suivent, et que Branthôme, en différents endroits de ses œuvres, annonce avoir composés ou commencé de composer. Nous en donnons la liste exacte, avec renvois aux œuvres, dans l'espoir que des recherches, nous ne dirons pas plus patientes, mais plus heureuses, en amèneront enfin la mise en lumière :

1º *Discours où je déduis la comparaison de six grands princes et capitaines qui voguent aujourd'huy en ceste*

chrestienté, qui sont : le roy Henry III, le duc d'Alançon, le roy de Navarre, M. de Guise, M. du Maine et M. le prince de Parme.

(*Dédicace du second livre des Dames.*)

Il pensa ensuite à faire entrer deux autres grands capitaines dans cette comparaison, le duc Biron et le comte Maurice. (*Vie de Don Juan d'Austrie. — Vie de Charles IX.*)

Il rappelle particulièrement le projet qu'il a d'écrire ces différentes vies :

Celle d'Henri III, dans le *second livre des Dames*, *Disc.* 6e; et *vie de M. de Montpensier;*

Celle d'Henri IV, dans les *vies de M. de Nemours, de M. d'Aumale, du roi de Navarre, Ant. de d'Bourbon, de M. de Guise le grand* (deux fois) *et de M. de Montpensier;*

Celle du duc d'Alençon, dans la *vie de M. de Guise le Grand;*

Celle du prince de Parme, dans la *vie du comte d'Arembergue*, dans les *Rodomontades*, et *Disc. V de la* 2e *part. du* recueil des Hommes.

2° *Discours sur les Duels, second livre.*

(*Discours sur les Duels.* — deux fois.)

3° *Discours sur la guerre de la Ligue.*

(*Vie de M. d'Aumale.*)

4° *Discours sur la justice, laquelle a pouvoir sur les plus grands, et s'ils l'offensent les punit griefvement.*

(*Couronnels.*)

5° *Discours contenant une centaine d'harangues militaires, très courtes, tant de notre temps que d'autres.*

(*Rodomontades.*)

6° *D'aucunes ruses et astuces d'amour...... ensemble d'aucunes de guerres de plusieurs capitaines, etc.*

(*Vie du maréchal de Strozze.*)

Discours destiné, comme on l'a vu ci-dessus, à prendre une place dans le second livre des Dames.

Branthôme désiroit que le public n'eût connoissance de ses écrits qu'après sa mort; en dédiant les *Rodo-*

des à la reine Marguerite, il lui dit : « Je n'ay
e livre que pour vous »; et dans son testament
›rime d'une façon bien autrement formelle : « Je
‹oulu que mes écrits fussent imprimés durant
'ivant. » Un cercle de personnes très restreint
t connoissance à cette époque : la reine Mar-
e, le duc d'Alençon, et leur entourage, enfin
ıes imprimeurs de Paris et de Lyon. Il dit qu'il
montré à ces derniers certains fragments pour
leur avis, qui fut très favorable. On lui offrit
endre ses manuscrits sans qu'il lui en coûtât
on alla jusqu'à le prier de les céder. Des refus
nts firent taire ces sollicitations; mais son tes-
t prouve qu'elles ne blessoient point son amour-
: « Je charge expressément mes héritiers, héri-
de faire imprimer mes livres, note-t-il dans
rit. J'en donne la charge, dont je l'en prie, à
ıe la comtesse de Durtal, ma chère niepce, ou
si elle ne le veut; et, pour ce, j'ordonne et
u'on prenne sur ma totale hérédité l'argent qu'en
valoir l'impression, et ce advant que mes
rs s'en puissent prévaloir de mon dict bien, ni
ser advant qu'on aye pourvu à ladicte impres-
ɿui ne se pourra certes monter à beaucoup; car
force imprimeurs.. ..qui les ont voulu imprimer
en, s'asseurant qu'ils en tireroient bien profit...
ıt je veux que ladicte impression en soit en
:t grande lettre, et grand volume, pour mieux
:re, et avecques privilége du Roy, qui l'octroye-
lement, ou sans privilége, s'il se peut faire.
prendre garde que l'imprimeur n'entreprenne
›ose autre nom que le mien, comme cela se faict;
ıent je serois frustré de ma peine et de la gloi-
m'est deue. »

prescriptions ne furent peut-être pas lettre-
pour les héritiers, mais ils n'y donnèrent pas
soit que, n'ayant point trouvé d'imprimeur,
l'affirmation si nette de Branthôme, ils n'aient

voulu rien soustraire à leur part d'hérédité; soit que la nature des écrits et le scandale qu'ils pouvoient faire naître leur ait répugné après lecture; soit enfin refus du privilége royal. Des corrections nombreuses exécutées dans les manuscrits de Branthôme, postérieurement à lui, donneroient une sorte de vraisemblance à plusieurs de ces hypothèses. On a effacé tous les passages échappés à la colère de l'auteur, et qui sentoient le fagot, et ceux où il exposoit si nettement le profit d'aller offrir ses services à l'étranger.

Cependant des copies des œuvres de Branthôme se répandirent dans le public, sous le titre de Mémoires, à l'époque de la mort de madame de Duretal, et un jour vint où les cabinets des curieux qui ne les possédoient pas furent regardés comme incomplets. Ce n'est pas qu'on reconnût grande valeur historique à ces soi-disant Mémoires : bien des années s'étoient écoulées depuis la mort de leur auteur; dans ce siècle oublieux, les traditions commençoient à s'effacer; mais ils amusoient, on les lisoit comme un roman. Cependant les compilateurs les mirent à contribution, sans souffler mot — comme c'est l'habitude.

L'un des premiers écrivains qui aient cité Branthôme est Tallemant des Réaux, qui écrivoit en 1657 ou 1658 [1].

L'année suivante, Jean le Laboureur, dans ses additions aux Mémoires de Castelnau, en faisoit un bien plus grand usage, et le premier donnoit à la masse des lecteurs une exacte idée de Branthôme, en publiant une grande partie des quatre livres du recueil des Hommes.

« J'ay recherché, dit-il, les Mémoires de tous ceux qui ont écrit en ce temps là, et me suis aidé particulièrement de ceux de Pierre de Bourdeilles, abbé de Brantosme. Il est vray que les six volumes manu-

1. Voy. son Historiette de Biron le fils, t. 1, p. 95, de l'édit. in-12. (1845.)

scrits qu'il nous a laissez se rendent assez communs; mais j'ay à répondre à ceux qui m'objecteront que j'en ay grossi mes commentaires, qu'outre qu'ils sont assez mal transcrits, qu'il y a peu d'ordre, et que l'auteur est sujet à des disgressions qui luy font prendre le change à chaque démarche; c'est que j'estime luy faire plus d'honneur de le contraindre à propos dans les matières qu'il traite et que j'éclaircis, que si on le mettoit tout entier au jour. De la façon que je l'employe, il sert beaucoup à l'intelligence de l'histoire; il la brouilleroit autrement, et mesme on y verroit des choses qui pourroient nuire à son estime et qu'il est besoin de supprimer[1]. »

Ces dernières réserves ne l'empêchent pas d'adresser les éloges suivants au génie de Branthôme : « Il y a quelque chose à redire à l'ordre dans ce qu'il a escript; mais le nom de Mémoires l'excuse de ce défaut; et quoi qu'il en soit, on y ramasse plusieurs connoissances fort importantes à nostre histoire, et la France lui est si obligée de son travail, que je ne feins point de dire que tous les services de son espée le doivent céder à ceux de sa plume[2]. »

D'autres écrivains recommandoient de leur côté la lecture des œuvres du gentilhomme périgourdin.

En 1664, Sorel, dans la première édition de sa *Bibliothèque françoise*, écrivoit : « Si l'on veut voir quelque chose de très hardy et où les humeurs et les actions des hommes fameux des derniers siècles soient naïvement dépeintes, il faut voir les Mémoires de M. de Brantosme, dont il y a cinq ou six volumes manuscripts. Jusques à maintenant les curieux ont esté fort aises de se reserver cecy comme un trésor, mais on en a tiré beaucoup de pièces qu'on a placées en divers endroits. » (P. 137.)

Il ajoutoit trois ans plus tard : « Et même l'on as-

1. Préface du 1er vol.
2. T. 2, p. 702, édit. de 1731.

seure que le tout sera bientôt imprimé. Peut estre que quand cela sera mis au jour, on n'en fera plus tant d'estime, à cause que cela sera commun, et qu'on ne se plaira guère à la rudesse du stile[1]. »

A cette dernière époque, Branthôme avoit été, en effet, imprimé depuis peu de temps, grâce aux presses de Hollande, ce qu'apprenoient au public les *Mélanges d'histoire et de littérature* de Bonaventure d'Argonne : « Ces mémoires de Brantôme, qui étoient demeurez depuis le commencement du siècle jusqu'à présent dans les cabinets, viennent d'être imprimez en Hollande avec bien des fautes[2]. »

Ce religieux avoit lu Branthôme dans les manuscrits, et il faisoit grand cas des minutieux détails dont ses œuvres sont pleines : « Ces choses, dit-il, sont d'autant plus estimables dans Brantôme, que plus un écrivain a de ces particularités, plus il s'élève au dessus du commun et se rend utile au public. Ceux qui les débitent doivent seulement prendre garde qu'elles soient vraies et bien fondées.... Quoi qu'il en soit, toute particularité est bonne à remarquer; et il arrive souvent que des choses singulières qui ne paroissent presque rien en les lisant deviennent importantes quant l'occasion se présente d'en faire l'application à des événements qu'on n'avoit pas prévus. » Cependant nous

1. *La Bibl. franç. par Sorel, premier historiographe de France,* 2e édit., Paris, libr. du Palais, 1667. — Mais nous croyons qu'il n'en parloit que par ouï-dire; car, s'il en avoit eu connoissance, il n'auroit pas manqué de le mentionner dans son chapitre consacré aux histoires des rois de France de la 3e race, p. 288-331 (1664), ou dans celui des Histoires de France, 332-348 (même édit.).

2. On lit aussi dans les lettres de Gui-Patin à la date du 28 avril 1665 :

« On parle ici de quelques livres nouveaux et curieux, imprimés en Hollande, tels que sont les *Mémoires de M. de Montrésor*, les *Mémoires de M. de Bassompierre*, les *Mémoires de M. l'abbé de Brantôme* et le *Procès de M. Fouquet.* »

ignorons ce qui a pu autoriser cet auteur à représenter Pierre de Bourdeilles comme un roi de la mode. « M. le chevalier de Meré, dit-il, célèbre par les écrits qu'il a donnez au public, a été de nos jours parmi le grand monde ce qu'étoit dans son temps Brantôme, l'un des plus galands de son siècle. » Où Vigneul Marville a-t-il vu cela ? Pendant que les manuscrits, et, par suite, le nom de Branthôme, devenoient publics, son existence restoit complétement ignorée. On ne se faisoit pas même une idée du temps où il avoit vécu. Parcourant un jour les tables de Sauval, nous trouvâmes ces mots : « BORDELLE (*Pierre*), *de Brantosme, son hôtel, liv. I, p.* 118. » Nous recourons au texte, et voici ce que, non pas Sauval peut-être, mais ses éditeurs, avoient cru devoir rapporter à l'auteur des Rodomontades : « La porte et la rue Bordelle doivent leur nom à P. Bordelle, Bordelles ou de Bordeille, qui se nommoit, *il y a quatre ou cinq cens ans*, Petrus de Bordellis; car cette rue et cette porte ont pris ces différents noms avec celui de la rue de la porte Bordelle; et bien que ce mot de Bordelle fasse penser en mal, et même que chacun croye que c'estoit un lieu affecté à la débauche, c'est une erreur populaire qui n'a d'autre fondement que la ressemblance des noms. »

De ces manuscrits exécutés d'après les copies de Branthôme et dont s'étoient enrichis les cabinets des curieux, plusieurs sont entrés dans les bibliothèques de Paris. Nous allons donner les titres et l'indication de ceux que nous avons consultés pour la collation des œuvres de Branthôme, et principalement dans les parties dont les originaux n'existent plus :

BIBLIOTH. IMP. *Du Puy* : 608, 609, 610, 611, 612, 613, reliés en 3 vol.

— *Saint-Germ.* : 1001 ; 6 vol.

— Suppl. : 3683 ; 6 vol.

— *Gèvres* : 24; 1 vol. (le 1er livre des Hommes).

— *De Mesmes* : 8776, 4 vol. (les 4 livres des Hommes).

— *Miss. étrang.* : 137; 1 vol (le 1er livre des Hommes).

— *Suppl.* : 1652 (Disc. sur la roine de France, Marguerite).

BIBLIOTH. MAZARINE. — *Les œuvres*, etc. 1912, 1912 a., 1912 b., 1912 c., 1913, 1913 *a.*, 1913, *b.* — Cette copie complète a appartenu à une branche de la maison de Montmorency.

— 2079 (*Rodomontades*).

— H. 2959 A (Additions aux œuvres imprimées de Branthôme, tirées des Mss 120 de la Bibl. imp. et des copies de du Puy. Une note d'un bibliothécaire indique que ce Mss renvoie à l'édition de Leyde, 1722, 10 vol. in-18; c'est une erreur, il renvoie à l'ed. de 1665).

BIBLIOTH. DE L'ARSENAL. — *Les œuvres*, etc. : 878-886.

La Bibliothèque de l'Institut a aussi possédé une copie des manuscrits de Branthôme, qui ne s'est pas retrouvée. Parmi toutes, celle de du Puy, à la Bibl. imp., est la plus exacte et celle qui offre le plus d'intérêt.

Les œuvres de Branthôme furent imprimés pour la première fois cinquante et un ans après la mort de leur auteur 1. Ce fut le premier livre des Dames que l'on mit d'abord sous les yeux du public, avec ce titre : *Mémoires de Messire Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantome, contenant les vies des Dames illustres de France de son temps*; avec la Sphère; à Leyde, chez Jean Sambix le jeune (Bruxelles, F. Foppens), 1665, pet. in-12 de 3 ff. et 407 pp.

Un avis de l'éditeur, gros de promesses, donne à penser combien les manuscrits s'étoient répandus : « Les Mémoires de Brantome contenant des particularitez de l'histoire de son temps qui ne se trouvent

1. Car il y a une erreur dans le journal de P. de L'Estoille, qui (édit. in-12, V, 245) signale une édition des œuvres de Branthôme *imprimée en l'an* 1656, *chez La Tourrelière.*

point autre part, j'ay cru les devoir donner au public. Vous les trouverez plus amples et plus fidèles que ceux qu'on voit dans les cabinets des curieux, le volume des Femmes ayant été presque augmenté de la moitié. »

On publia, 2° *Mémoires*, etc., *contenant les vies des Dames Galantes de son temps*; avec la Sphère; Leyde, chez J. Sambix le jeune, 1666; 2 tom., le 1er de 4 ff. et 424 pp.; le 2e de 504 pp.

On ne sait si ces 2 tomes sortent des presses Elzeviriennes d'Amsterdam, de celles de Wolfganck ou de celles de Boom.

Pour la première fois, le second livre des Dames se changea en Dames Galantes, titre que nous supprimons et que nous conseillons de supprimer avec le même soin qu'on a mis jusqu'ici à le conserver : les manuscrits de l'auteur en font un devoir. S'il fut un temps où les éditeurs disoient aux écrivains : « Faites nous des lettres persanes ! » plus d'un siècle auparavant leurs prédécesseurs demandoient à tout venant des histoires galantes. Chaque jour les ruelles voyoient éclore plusieurs de ces vaines compositions qui ne faisoient des tablettes de Barbin *qu'un saut chez l'épicier*. « Comme on aime aujourd'hui ces sortes de choses et que les libraires ont veu que cela se vendoit bien, plusieurs ont fait de petits recueils de leur part, sous le nom *d'œuvres galantes*. » Cette mode, que Sorel signaloit en 1664, dans sa Bibliothèque françoise, étoit plus que jamais en faveur deux ans après, lorsqu'il s'agit de mettre sous presse le second livre des Dames, de Pierre de Bourdeilles. Les éditeurs n'imaginèrent rien de mieux que le titre de Dames Galantes pour faciliter le débit d'un livre assez attrayant cependant pour ne pas réclamer une couverture de contrebande. A la fin du XVIIe siècle le mot « galantes » avoit un sens presque honnête, qu'on ne lui a pas conservé, de sorte qu'aux deux époques il a été déplacé sur le titre du Second Livre des Dames; car dans cet ouvrage

il est question de bien des femmes auxquelles le mot « galantes » dans son sens actuel ne sauroit nullement s'appliquer, tandis que, dans son sens ancien, il ne convenoit pas à la plupart des autres.

Voici quelques-uns des différents titres donnés par Branthôme aux soi-disant « *Dames galantes* » :

Deuxiesme volume des Dames;

Second Livre des Dames;

Le Traicté des Dames faict en second lieu;

Le second volume que j'ay faict des Dames et dedié à M. le duc d'Alançon.

Les autres sont des variantes des précédents. Où il s'est le plus étendu, c'est dans le titre de l'avant-dernière rédaction déjà cité; et parmi plusieurs épithètes, on ne trouve pas une seule fois celle de *galantes: Recueil d'aucuns discours... de plusieurs roines, princesses illustres, vertueuses et généreuses dames, tant grandes que moyennes, basses que communes, que j'ay peu veoir moy-mesmes, etc.*

Dans les manuscrits exécutés après sa mort, nous lisons (BIBL. IMP., S. G. 1001) : *Memoires de P. de Brantome, sieur de Bourdeille* (sic), *contenans divers comptes plaisans concernans les dames de la cour de France.*

(MAZARINE, 1913, A.) : *Divers comptes faicts sur plusieurs dames qui ont vescu dans le dernier siècle, recueillis par, etc.*

Enfin J. le Laboureur, qui ne connoissoit Branthôme que par ses manuscrits, ne désignoit pas autrement que leur auteur les discours auxquels nous faisons allusion : « Je ne parle point du *second ni du troisième volume des Dames*, pour ne point condamner la mémoire d'un gentilhomme que ses autres ouvrages rendent digne de tant d'estime, et j'en repans le crime sur la dissolution de la cour de son temps, dont on pourroit faire de plus terribles histoires que celles qu'il rapporte[1]. »

1. T. 2, p. 702 de l'édit. de 1731.

3° *Memoires, etc., contenans les vies des Hommes illustres et grands capitaines estrangers de son temps*, avec la sphère. A Leyde, chez J. Sambix le jeune (Bruxelles, Fr. Foppens), 1666, 2 tomes in-12; le 1er de 4 ff. et 304 p., le 2e de 300 p.

4° *Memoires, etc., contenans les vies des Hommes illustres et grands capitaines françois de son temps*, avec la sphère. A Leyde, chez J. Sambix le jeune, 1666; 4 tomes in-12: le 1er de 4 ff. et 417 p., le 2e de 2 ff. et 404 p., le 3e de 2 ff. et 442 p., et le 4e du feuillet du titre et 352 p., dont la dernière, qui contient la table, n'est pas chiffrée.

On lit dans la préface : « Après le favorable accueil qu'on a fait à ce qui a déjà paru des Mémoires de M. de Brantome, ce seroit faire tort au public de ne point donner la suite, qui contient les vies des Hommes illustres françois de son temps, dont il a écrit les principales actions... Son langage, à la vérité, pourroit choquer l'oreille de ceux qui ne prennent plaisir que dans la lecture des romans, dont le discours est tout à fait poly et bien tourné, si on ne considéroit point qu'on parloit alors de cette manière. Il n'est pas nécessaire de faire un plus long éloge de ces Mémoires; il suffit qu'ils portent le nom de Brantome pour estre leus de tout le monde... Cette suite contient cent vies des plus grands princes et plus illustres seigneurs de la France, qu'on a divisées en quatre petits tomes, avec lesquels on finit ces mémoires; car, quelque diligence qu'on ait faite, on n'a pu découvrir qu'il y eût quelque chose davantage. »

Ces différents volumes, quoiqu'on en dise, brillent par la multitude de leurs incorrections. Les phrases espagnoles sont retranchées; on compte parmi les omissions plusieurs discours et des alinéas importants.

Leur éditeur n'est pas connu. Si Bayle avoit parlé de Branthôme, il auroit pu nous faire des révélations intéressantes à ce sujet; car il est de toute évidence

que l'édition de 1740 se trompe lorsqu'elle prétend que les publications de 1665-1666 furent faites à La Haye, chez les frères Steucker, par les soins de Claude de Bourdeilles, comte de Montrésor. Ce petit-neveu de Branthôme, qui s'est fait connoître aussi par des Mémoires, étoit mort avant le mois d'août 1663. Tout au plus a-t-il pu communiquer ses manuscrits.

Les Œuvres de Branthôme, accueillies avec faveur par le public, furent dès lors regardées comme une autorité par les historiens, qui, la veille, ne les consultoient qu'à la dérobée. « Ce qui ne paroît pas vraisemblable, dit Vigneul-Marville, est quelquefois très vrai, et ce qui sembloit vrai est quelquefois très faux. Avant que les Mémoires de Branthôme fussent imprimez, la plupart du monde se moquoit de certaines particularitez que ceux qui avoient lu ces Mémoires manuscrits rapportoient comme vraies. Présentement que le livre est entre les mains d'un chacun, l'on n'en doute plus; Brantôme étoit témoin de ces choses, elles se passoient à ses yeux : il n'y a point d'appel. »

Le succès donna naissance aux contrefaçons, qui furent si nombreuses, que, suivant un expert, on ne les sauroit compter : « Je crois que ces neuf volumes ont été souvent contrefaits et qu'ils sont difficiles à réunir d'édition originale, écrit M. Ch. Pieters; les contrefaçons ont le même nombre de pages que leurs originaux. Le catalogue de la librairie de Daniel Elsevier de 1674 cite ces Mémoires avec leurs dates de 1665-1666; mais, contre son habitude, sans indiquer le lieu d'impression [1]. »

Ces nombreuses contrefaçons donc mises à part [2], l'édition de 1665-1666 ne fut réimprimée qu'en 1722 [3],

1. *Annales de l'Imp. elzev.* Gand, 1851, in-8, p. 360.

2. Nous en connoissons une de Trévoux, 1699.

3. Il faut cependant prendre note de ce passage du *Manuel du Libraire* de M. Brunet, à l'énumération qu'il donne

à Trévoux [1], avec la fausse indication de Leyde, J. Sambix le jeune, et la sphère; 10 volumes in-12.

Cette édition n'a pas corrigé les fautes de la précédente, mais elle a donné de plus le Discours sur les Duels, sous ce titre de même fabrique que celui de *Dames galantes : Les Anecdotes de la cour de France sous les rois Henri II, François II, Henry III et Henry IV, touchant les Duels,* pet. in-12 de 2 ff. et 331 p. Les bibliophiles joignent ce volume et les neuf de 1665-1666 à la collection des Elzevier, et réunis ils atteignent dans les ventes un prix assez élevé.

L'édition suivante parut en 1740, par les soins de Le Duchat, Lancelot et Prosper Marchand, qui l'augmentèrent de quelques fragments et d'assez pauvres notes : *Œuvres du seigneur de Brantome, nouvelle édition, considérablement augmentée et accompagnée de remarques historiques et critiques.* La Haye, aux dépens du libraire, 15 vol. in-12. — *Les Rodomontades* y sont publiées pour la première fois, d'après un original venant, dit-on, d'un petit neveu de Branthôme,

des éditions de Branthôme : *Dialogue ou Entretiens des femmes savantes, nouvelles galantes, par P. de Bourdeille, seigneur de Brantome;* Amsterdam, Foppens, 2 tomes en 1 vol. in-12 : « Ouvrage porté dans le catalogue de Barré, no 4385, avec cette note : « Faux titre substitué au véritable; ce ne sont point des Nouvelles galantes, et l'auteur « n'est point M. de Brantôme. » Le rédacteur du catalogue ne dit point quel est le véritable titre de ce livre, et cette réserve me fait croire qu'il s'agit de quelque ouvrage obscène. »

1. « Un œil exercé reconnoît facilement les éditions de Trévoux. La plupart des in-12 édités sous une des fausses rubriques de Hollande ou d'Allemagne portent dans le titre une sphère sur bois grossièrement faite et bien différente de celles employées par les libraires de ces deux pays. Ne pouvant assez exactement la décrire, nous en donnons, à la fin de notre article, un dessin fidèle. C'est une marque certaine pour reconnoître les produits des presses trévoltiennes. » (*Imp. de Trévoux*, par Guigue, in-8, p. 14.)

nommé Nicolas Le Broc. Ce dernier nom p
venté à plaisir, ainsi que celui du soi-disant tr
des passages espagnols, « le sieur Marc I
dorp ». On a joint aussi à cette édition les c
lettres d'André, et la généalogie des Bourdeil
Clérambaut.

Une quatrième édition de Branthôme paru
dres (Maestricht), 1779, en 15 vol. in-12.
reproduction de la précédente, avec intervers
gnifiantes dans l'ordre des matières.

Elle fut suivie de celle-ci, dédiée aux
l'auteur, autre réimpression de la troisième, à
tion des notes et d'un portrait de fantaisi
vers ouvrages classés dans un ordre nouve
maladroit : *Œuvres, etc., nouvelle édit.* Paris,
1787-1790, 8 vol. in-8°.

A l'époque où Bastien terminoit son édi
autre se publioit dans la *Collection universell*
moires particuliers relatifs à l'Histoire de Franc
dres, et se trouve à Paris, in-8°. Les trois
volumes, cotés LXIII, LXIV, LXV, viren
jour avant les événements qui ferment le
contiennent : LXIII : *Notice sur la vie et les o*
P. de Bourdeille; compilation d'après les r
superficielles de Clérambaut — *Testament.*
Fr. de Bourdeille, père de Brantôme. — *Dames*
— *Observations.* — LXIV : Fin des *Dame*
Dames galantes, Disc. I. — *Observations.* -
Fin des *Dames galantes*, Disc. II, III, IV
VII. — *Observations.*

Les propriétaires de cette collection se r
l'œuvre au rétablissement de la paix, et s'effo
donner suite à leur édition de Branthôm
Suite de la Collection universelle des Mémoire
liers relatifs à l'Histoire de France, dédiée à
tesse impériale Monseigneur le prince Joachi
amiral de France, duc regnant de Clèves et de l
etc. Paris, 1806, de l'impr. d'Orizet, in

autres volumes virent le jour, contenant les deux premiers livres des grands capitaines, jusqu'à la vie de François Ier, inclusivement (tomes LVI, LVII, LVIII).

Le manque de souscripteurs fit échouer ce projet; un faux titre utilisa seulement les trois volumes dont nous venons de parler, et ils devinrent dès lors : *Vies des Hommes illustres et des grands capitaines françois et étrangers du XVI siècle,* nouv. éd., augmentée de notes intéressantes. Paris, 1810, 3 vol. in-8°.

Ces six volumes, imprimés d'après ceux de 1665-1666, ne sont qu'un amas de fautes; mais la naïveté de leurs notes les rend curieux. On y puiseroit autant de détails sur l'histoire de la fin du XVIIIe siècle que sur celle du XVIe. Dans le chap. III du 2e livre des Dames, à l'endroit des profusions de Poppea Sabina : « Ces profusions, disent les éditeurs, en rappellent de plus modernes. Chaque siècle a eu ses Poppée et ses Messaline. » Branthôme paroît-il douter du libertinage de François Ier, l'on s'écrie : « Nous le demandons, François Ier peut-il être considéré comme exempt de vices, lorsque l'histoire atteste que, pendant tout le cours de son règne, il eut des maîtresses en titre et mourut victime de son incontinence ? » Autre : « Si Brantôme revenoit actuellement, il avouerait que cette merveille de la chrétienté n'est rien moins que belle (*Fontainebleau*). Ce château, construit pièce à pièce, n'est curieux que sous un rapport : c'est qu'on y voit la marche progressive des arts et de l'architecture. On peut appliquer à Chambord ce que nous venons de dire de Fontainebleau. » Quand Branthôme, chap. VI du 2e livre des Dames, appelle le duc de Guise « vray aisné et parangon de toute valeur », ils écrivent, par parenthèse : « Patagon », et lancent cette belle exclamation : « Brantôme a presque toujours l'art d'exagérer quand il loue ou quand il médit. Le duc de Guise dont il parle ici est celui qui fut assassiné à

Blois. Si, pour être un héros, il faut avoir l'audace d'un démagogue, le duc de Guise, en ce cas, meritoit le titre que Brantôme lui donna. » Ces messieurs finissoient par se répéter; ils avoient déjà dit : « Si c'est être femme d'état que de recourir à tous les crimes pour arriver à ses fins, la duchesse de Montpensier est digne de cette dénomination. »

Cent ans après la défectueuse édition de Trévoux, M. Monmerqué donna, pour compléter la *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France* publiée par M. Petitot, une réimpression des œuvres de Branthôme, dont le texte ne fit pas oublier ce qui avoit été fait jusqu'alors : *Œuvres complètes du seigneur de Brantôme, accompagnées de remarques historiques et critiques, nouvelle édition, collationnée sur les manuscrits autographes de la Bibliothèque du roi et augmentée de fragments inédits*. Paris, Foucault, 8 vol. in-8°. Ce titre n'est point véridique, en ce que le texte publié « est celui de l'édition de 1740, que le libraire-éditeur a été *obligé* de suivre », et qu'on n'y a fait d'autres additions que celles trouvées dans les copies de Du Puy mentionnées ci-dessus. Les manuscrits autographes, dont il faut louer M. Monmerqué d'avoir provoqué la recherche, n'ont point été consultés. Des très importantes variantes du mss 120 l'on n'a inséré que de courts fragments dans la notice et le 4e volume. Le petit nombre des notes, les fautes dont elles sont émaillées, les fréquentes erreurs du texte [1] ont décrédité depuis longtemps cette édition.

D'ailleurs, il faut reconnoître que M. Monmerqué n'a avoué que l'introduction de cet ouvrage, contenant la seule notice complète qui ait été écrite jusqu'à ce jour sur la vie de Branthôme [2].

1. Voy. de judicieuses critiques de quelques-unes de ces fautes dans les *Négociations relatives au règne de François II* par Louis Paris, in-4, p. xv, xxxvij, xliij.

2. Cette notice et les fragments ont été tirés à part, pour joindre aux éditions anciennes.

La dernière édition complète des œuvres de P. de Bourdeilles a paru en 1838, par les soins de M. Buchon, dans le *Panthéon littéraire*. Paris, Desrez, 2 vol. gr. in-8.

Le texte, revu avec plus d'attention que celui de 1822, contient encore un nombre incalculable de fautes, et des plus grossières. Toutes les variantes et additions du mss 120, un grand nombre d'autres, ont été négligées. La division des matières est logique et plus en rapport avec le plan de l'auteur. — Pas de notes.

On a en outre publié diverses fois dans ces dernières années le second livre des Dames, avec son titre obligé de *Dames galantes*. Ces éditions, qui ne s'adressent qu'à des lecteurs frivoles, sont :

Les Dames galantes, par le seigneur de Brantôme, nouv. édit., avec une préface de M. Ph. Chasles. 2 vol. in-8°. Paris, Abel Ledoux, 1834.

Vies des Dames galantes, par le seigneur de Brantome. Paris, Garnier, 1848, 1851, 1857; 1 vol. in-12.

Vies des Dames galantes, ed. par H. Vigneau. Paris, A. Delahays, 1857; 1 vol. in-12 sur papier vergé; in-18 angl. sur papier ord.

On a aussi publié des extraits de Branthôme. Voici les titres de deux ouvrages de ce genre :

Histoire des hommes illustres, tirée de Brantosme, par Bodot de Sulli. Paris (s. d.), 2 vol. in-12.

Anecdotes historiques et littéraires racontées par L'Estoile, Brantôme, Tallemant des Réaux, Saint-Simon, Bachaumont, Grimm, etc. Paris, Hachette, 1853, in-16.

Il nous reste à parler de la présente édition. Son utilité ressort du tableau bibliographique qu'on vient de faire passer sous les yeux du lecteur. Ce qu'elle donne, c'est un texte aussi complet que possible, puisé aux sources véritables, dans les manuscrits autographes. Pas une variante importante n'a été laissée de côté. Le plan de l'auteur étant le seul guide de ce tra-

vail, les fausses rubriques des premiers éditeu nies avec le plus grand soin, sont remplacée titres définitivement choisis par Branthôme.

Nous avons dit que Branthôme n'avoit jam dessein bien arrêté de faire deux parts de se capitaines; et en effet, la dernière rédactic tre elle-même une certaine indécision : ainsi, b jusqu'à l'article qui concerne Charles VIII soit guère question que d'étrangers, on pourtant une page ou deux sur le duc de Ferr: tre Lautrec et Lescun. Cela n'est rien; mais phrases, l'une au commencement de son c l'autre à la fin, sont plus significatives : « Or, que j'ay dict que je veux commancer par le gnols et finir par nos François, je vais, etc.

« Il faut doncques finir *ce livre;* et tout ai le commancement a esté pris d'un très gran reur, Charles V, la fin se fera par un très gr de France, Charles IX. » Cependant, l'es dernières dédicaces et du dernier titre indiqu rement que Branthôme auroit tôt ou tard f livres de ce livre unique, nous avons suivi l ments des anciens éditeurs.

Nous n'avons pas respecté avec le même sc sous-divisions, faites avec une négligence Branthôme, en établissant les siennes sur la n ses manuscrits, avoit simplement voulu indic imprimeurs la place de ces manchettes dont étoit général dans la typographie de son temps l'équivalent n'existe pas dans la nôtre. Pour des articles distincts, on a coupé à tort et à tr milieu des phrases, sans prendre garde au s plutôt en le choquant outrageusement.

1. Il s'agit ici, non des sous-divisions en livres arbitrairement par les copistes et formant chacune le d'un des petits volumes manuscrits de la dernière ré mais des *vies* ou *articles*.

On s'est efforcé dans cette édition de concilier les deux systèmes. Ne pouvant user des manchettes, nous avons fait des chapitres séparés partout où la pensée de Branthôme l'a permis rigoureusement, ce qui se présente en général après la vie d'un souverain, celle des capitaines d'une même nation ou entre lesquels certaines circonstances permettent d'établir un parallèle. Puis, dans l'en-tête du chapitre, un numéro d'ordre renvoie à chacun des personnages dont il est question, numéro qui se trouve répété à l'endroit du chapitre où la manchette auroit été placée. Grâce à ce numéro d'ordre et au titre courant, l'article dont on a besoin se trouve sans effort, et à la fois le bon sens n'est point offensé de scissions répétées et inopportunes.

Les capitaines étrangers, les capitaines françois, ont les uns et les autres leurs séries distinctes quant aux chapitres ; mais pour faciliter les renvois et les citations, et rappeler l'unité qui existe dans ces deux parties, nous n'aurons qu'une seule série de numéros d'ordre ou d'articles.

L'orthographe seule a dû être modifiée et ramenée à une unité bien importante dans une aussi longue publication. Si l'on eût voulu conserver la façon d'écrire de Branthôme, il eût fallu défigurer le plus grand nombre des mots par l'introduction de l'*y* à la place de l'*i* ; ainsi : *faysoient*, *dysoyent*, *gybyer*, *amytyé*, *infynytyf*[1]. C'étoit à laisser le livre dès la première pa-

1. Si Branthôme eût pratiqué un peu plus M. de Ronsard, qu'il se vante d'avoir connu, il se seroit corrigé de ce vilain défaut : « Lecteur, dit ce poëte dans une de ses judicieuses préfaces, j'avois délibéré suivre en l'orthographe de mon livre la plus grand'part des raisons de Louis Maigret (homme de sain et parfait jugement, qui a le premier osé desiller les yeux pour voir l'abus de nostre écriture). Bien qu'il n'ait totalement raclé la lettre Y, comme il dévoit, je me suis hasardé de l'effacer, ne la laissant servir sinon aux noms propres grecs, comme en *Téthys*, etc., non pas en ces vo-

ge; nous ne respecterons cet y qu'à la fin d(
bles : *moy*, *luy*, *j'ay*, etc. En récompens(
avons pris garde de changer celles de ses for
thographiques pouvant rappeler la manière
prononçoit : ainsi s'écrit *ainsin;* après, *am*
finale ien se change en *ian* dans la plupart d
et adjectifs : Amiens, *Amians;* Gratien, (
Italien, *Italian;* chrestien, *chrestian* 1. Dans
tous les cas où l'*e* se prononce *a*, Branthôme
stitue cette lettre : *souvant*, *invantion*, *ap*|
insolant. Il change en beaucoup de cas en *a* la
e suivie d'une liquide : *resarrer, Guyanne.* C
habitude prise par lui d'écrire ainsi l'impa
subjonctif de certains verbes : *décidarent*, *re*
donnarent 2. Nous ne manquons pas d'écrir
nuellement, comme Branthôme, *ast'eure* au l
cette heure; et, nous assujettissant à respe
différentes habitudes de l'écrivain que nous (
nous croyons avoir assez fait pour que les bi
nes nous pardonnent la suppression de l'y a

cables : *abismes*, *cigne*, *nimphé*, *lire*, *sire*, lesquels
receus entre nous comme françois, sans les marqu
epouvantable crochet de Y, ne sonnant non plus en
nostre *i* en *ire*, *simple*, *lime*. »

1. Cependant, pour favoriser les recherches e
dérouter le lecteur, dans les noms propres nous g
l'orthographe usuelle.

2. Quelques auteurs du XVIe siècle ont employé (
me. Tallemant des Réaux rapporte dans ses Histori
le maréchal de la Force n'avoit pas pu se défair
mots en *arent*. Il étoit né pourtant à Paris, mais d
mille gasconne (éd. Monmerqué, in-12, I, p. 1
quoi M. Fallot fait cette réflexion : « L'autorité (
thôme et celle du vieux maréchal de la Force (né (
mort en 1652) peuvent faire penser que cette
n'étoit pas bannie de la cour des Valois, comme e
de la bonne compagnie dès le XVIIe siècle. » (*Reche*
les formes de la langue françoise au XIIIe siècle, |
Cette prononciation n'étoit pas seulement gasco(

des mots. Ils auront cette indulgence, surtout s'ils nous comparent à nos devanciers, qui ne connoissoient aucune règle et dont l'orthographe étoit de fantaisie toute pure.

Cette édition est enfin l'objet d'une dernière amélioration. Elle se termine par une table générale des noms de personnes et de lieux. Jusques à présent privées de cet index, les œuvres de Branthôme n'ont pu rendre aux érudits tous les services qu'on en attendoit. Il faut les avoir étudiées longtemps pour s'assurer que Branthôme ne reparle pas en maints endroits du personnage dont on lit la vie. Quant aux faits des journées célèbres, ils sont éparpillés dans les articles consacrés à tous les capitaines qui y ont pris part. Notre *index* sera le fil à l'aide duquel on sortira pour la première fois de ce labyrinthe.

en trouve trace dans Nicolas de Montreuil (Olénix de Mont-Sacré), poëte breton, qui écrivoit à la même époque que Branthôme :

> Et ne permettez pas que ce mechant pro*fane*
> Vostre saincte maison, sur toutes an*cienne*.
>
> (*La miraculeuse délivrance de M. de Guise*; Nantes, Favergie, 1591, in-8.)



ŒUVRES

DE PIERRE DE BOURDEILLES

abbé et seigneur

DE BRANTHÔME

RECUEIL

DES HOMMES

Les passages tirés des manuscrits et imprimés pour la première fois sont entre crochets [—].



A LA ROINE

DE FRANCE ET DE NAVARRE[1].

MADAME,

Si j'ay eu quelquefois, par vostre permission, cest honneur de parler à Vostre Majesté aussy privément que gentilhomme de la Cour, abaissant en celà, par vostre généreuse bonté, vostre grandeur, j'ay remarqué en vous telle curiosité, qu'encor que vous soyez la princesse et la dame du monde la plus accomplie en toutes vertus et sciences, si voulez vous toujours apprandre quelque chose de plus s'il se peut. Que c'est que d'une belle âme, qui despand du ciel en toute perfection, et toutes fois elle s'applique en tout!

Je le dis, Madame, d'autant que je vous vis un jour curieuse d'ouir racompter des rodomontades espaignolles; en quoy vous printes tel plaisir, que, dès lors, je m'advisay de faire cest œuvre, où vous

1. Première dédicace générale du Recueil des hommes, dont nous avons parlé ci-dessus, et qui nous est conservée par le mss. 120.

y en verrez de toutes façons, non pas seulement de celles des Espaignols, mais de celles de vos nobles François et autres.

Je vous le dédie, Madame, et l'appands à vos pieds, n'estant digne d'estre touché de vos belles et royalles mains; car, et qui est l'œuvre, tant parfaict soit-il, qui se puisse toucher de vous, si ce n'est ce qui vient de vous-mesme, qui estes toute parfaicte? Toutes fois, Madame, pour la confiance que j'ay en vostre curiosité, j'ay opinion que possible, en passant, vous y jetterez vos beaux yeux. Et par ainsin, je le vous adresse, vous priant, Madame, de l'asseurer et le fortifier de vostre sacré et divin nom. Que s'il en peut estre le moins du monde supporté, il peut braver par dessus toutes.

Des rodomontades qui sont icy escrites, je n'en ay mis aucunes estrangères en leurs langues, si non les espaignolles, d'autant que le langage en est plus bravasche et ressant mieux sa superbeté. Aussy l'empereur Charles le Quint le disoit fort brave, superbe et de soldat, comme il tenoit l'italien pour le courtisan et l'amoureux; et le françois le reservoit pour les rois, les princes et les grands.

Au reste, Madame, s'il vous prand envie, par curiosité, à quelque meschante heure de loisir, en lire quelques feuillets, et qu'y remarquiez quelques fautes, excusez, je vous supplie, le peu de profession que j'ay faict du sçavoir et de l'art de bien escrire et de bien dire: car, depuis que j'ay commencé à veoir le monde, je me suis amusé toujours à faire voyages en plusieurs endroicts, servir les rois mes maistres en leurs armées, les suivre et les courtiser en leurs Cours, et passer aussy mon temps en autres exercices.

Je seray doncques excusé, Madame, si vous ne voyez point icy ung seul bel ordre d'escrire, ny aucune belle disposition de paroles eloquantes. Je les remets aux mieux disans : j'antands de ceux qui vous ont peu imiter en vostre beau parler. Bien vous diray-je, Madame, que ce que j'escris est plain de verité : de ce que j'ay veu, je l'asseure ; de ce que j'ay sceu et appris d'autruy, si on m'a trompé, je n'en puis mais. Si tiens-je pourtant beaucoup de choses de personnages et de livres très véritables et dignes de foy.

Voilà comme je me présante à vous, avecque vœu et dédication que je faicts à Vostre Majesté de vous demeurer pour jamais vostre très humble et très obéissant subject et très affectionné serviteur,

BOURDEILLES.



PREMIER LIVRE

—

LES VIES

DES

GRANDS CAPITAINES

DU SIÈCLE DERNIER

PREMIÈRE PARTIE

—

LES VIES

DES GRANDS CAPITAINES ESTRANGERS

DU SIÈCLE DERNIER

Empereurs, Rois, Princes et Gentilz-hommes
avec celles de leurs partisans

Recueillies en forme d'histoires

PAR MESSIRE PIERRE DE BOURDEILLES

Vivant Seigneur de Branthosme et des baronnies de Richemont
et Crespin et La Chapelle Montmoreau, chevalier de l'ordre
du Roy et de l'Habito de Christo de Portugal

*(Il faudra mettre icy les armes de Bourdeilles
et de Vivonne[1])*

1. Les armes que Branthôme recommande de mettre sur le titre de son livre étoient : *Bourdeilles*, d'or à trois pattes de griffon onglées d'or ; *Vivonne*, d'hermines au chef de gueules.

A LA ROINE MARGUERITE[1]

MADAME,

Vostre Majesté a reçu de si grands advantages du ciel, qu'il n'y a puissance qui ne se veuille soubmettre à la sienne; vous le voyez, Madame, par les respects que lui viennent randre les empereurs, rois et grands capitaines estrangers du siècle dernier, lesquels ont passé de leur pays dans le vostre avecque leurs partisans, non pour y arborer leurs estandarts et y faire une vaine parade de leur courage et valeur, mais bien pour s'y randre encore le subject des victoires du nom que vous portez, et pour y servir de trophées à vostre royalle grandeur, de laquelle ilz employent le sauf-conduit et la protection, et moy, Madame, avec eux, puisque je leur sers de maistre de cérimonies et d'interprete, par l'honneur des commandemens que j'en ay reçu de Vostre Majesté,

De laquelle je suis,

MADAME,

Le très humble, très obéissant et très affectionné serviteur et subject,

BOURDEILLES.

De Branthosme, le dernier de mars 1604.

1. Marguerite de France, fille de Henri II et première femme de Henri IV, née en 1552, morte en 1615.



LES VIES
DES
GRANDS CAPITAINES
ESTRANGERS

Je commance mon livre par les louanges[1] *et gloires d'aucuns grands capitaines et grands personnages de guerre qui ont esté, comme j'ay dict cy devant en l'intitulation de mes livres, de nos temps et de nos peres, et me prendray premierement aux Espaignols et estrangers, et puis je viendray à nos François.*

Et, pour cest effet, à ce commancement des vies des estrangers, je veux imiter ces divins architectes, lesquels embellissent leurs bastimens par des plus orgueilleux frontispices qu'ilz peuvent, soit de la matiere de leur marbre beau, de leur porfyre, ou de quelqu'autre belle pierre, comme il leur en vient la fantaisie, ou soit de l'art industrieux de leur main admirable, afin que l'œil humain, au premier aspect, juge la perfection de l'œuvre. Mais en cecy pourtant,

1. Var. : *l'exaltation*.

il m'est impossible de les ensuivre du tout, car ilz ont les deux choses, la belle matière et l'art, et moy je n'ay que la matiere, belle certes par le beau subject et très hault qui se presante, mais le dire fort bas et foible.

J'appose donc à ce premier front de la louange des estrangers le plus grand empereur qui ait esté despuis Jules Cæsar et nostre grand Charlemaigne; je le puis dire ainsin, le tenant de grands hommes [1] selon ses exploictz signallez, ayant eu affaire à de si grands guerriers comme il a eu, autres certes que les ennemis de Jules Cæsar et de Charlemaigne

---

CHAPITRE I.

1. *L'Empereur Charles le Quint.*

C'est donc Charles le Quint[2], dict Charles d'Autriche, dont je parle, que les anciens François de son temps, brocardans, et mesmes les Picardz, qui sont grands ocquineurs, mot propre à eux pour dire grands causeurs, appeloient *Charles qui tri-*

1. Var.: *cerveaux.*

2. Charles de Luxembourg, fils aîné de l'archiduc Philippe le Bel et de Jeanne de Castille, né le 24 février 1500, devenu en 1516, après le décès de Ferdinand le Catholique, souverain de tous les Etats de la monarchie espagnole, et des royaumes de Naples et de Sicile, empereur en 1519, sous le nom de Charles V. Il abdiqua toutes ses couronnes à Bruxelles le 25 octobre 1555, et mourut au monastère de Saint-Just le 21 septembre 1558.

che, faisant une allusion badine et vraie pourtant sur *Autriche* : qui triche, autant à dire qui trompe, vieux mot ; comme de vray, l'allusion, toute badine qu'ell' estoit, n'estoit point mauvaise, car il a esté un grand trompeur, et un peu trop manqueur de foy. J'ay donc si grande fiance à ce grand empereur, qu'il couvrira l'imbecillité de ma plume, par l'ombre de ses hautes conquestes, et ses exploicts les nompareils. Je diray donc de luy, comm'autresfois j'ay ouy raconter à feu monsieur (je ne luy donneray point de surnom, car ses hautes valeurs, merites, entreprises, et leurs executions, luy en donnent assez, sans le nommer M. l'admiral) de Chastillon[1], lorsqu'il fut envoyé de par nostre grand Roy Henry second en Flandres vers ce grand empereur Charles, comme de son costé il envoya le comte de Lalaing, pour jurer la trefve faite entr'eux deux, si heureuse et advantageuse pour toute la France, et si malheureuse aussi quand elle se rompit. Advint un jour qu'en devisant avec Sa Sacrée Majesté[2], et tombant de propos

1. Gaspard de Coligni, amiral de France. Il fut chargé par Henri II, en 1554, de négocier avec l'empereur une trève de cinq ans. Elle fut rompue bien avant l'expiration du terme fixé.

2. Le sens des lignes suivantes n'est pas suffisamment clair ; il l'étoit encore moins dans la première rédaction, que voici : « Et venant à discourir des guerres passées et des grandz cappitaynes qu'y avoient commandé, il luy dist s'en estre tant perdus qu'il n'en sçavoit plus de ce temps restez qui meritassent emporter ce grand nom que trois ; qu'estoit luy premierement, se donnant le premier lieu, comme de raison, etc. » Est-ce l'empereur qui parle ? est-ce l'amiral ? Sans la suite, cette question resteroit irrésolue. Il faut s'habituer à rencontrer dans Branthôme ces tournures amphi-

en propos, elle vint à discourir des guerres pas
sées et des grands capitaines qui avoient com
mandé, et s'en estre tant perdu, qu'il n'en sça
voit plus, de ces temps, restez qui meritassen
le nom de grands capitaines que trois : luy pre
mierement, se donnant le premier lieu, comm
de raison (ainsin que fit Annibal en son pour
parlé de mesme subject avec Scipion chez le ro
Antiochus); M. le connestable, oncle dudict sieu
admiral, pour le second, et le duc d'Albe pour l
tiers : non qu'il voulust faire tort à la suffisanc
du roy Henry, son maistre; mais, pour son pe
d'aage et sa jeune experiance, il ne pouvoit avo
encore attaint, ce disoit-il, ce grand nom et per
fection; mais qu'avecque le temps, luy, qui esto
si brave et courageux, et fils de France, et am
bitieux qu'il estoit, il y parviendroit fort aise
ment. Il en dist autant de M. de Vandosme, d
M. de Guyse, et dudict sieur l'admiral, à qui
parloit. Mais il falloit que le temps, maistre d
tous arts et mestiers, leur apportast une longu
experiance et maturité, en ce qu'ilz apprissen
tousjours, et continuassent leurs leçons [1] à bie
faire, sans estre divertis de leurs plaisirs, de leu

bologiques; une des plus bizarres est celle-ci, qu'on trou
plus tard dans la vie de M. de Taix (*Couronnels françois*)
« J'ay ouy dire et asseurer à une infinité que le dict jo
de la bataille [de Cerisolles], ainsin que son page, se pre
senta devant les bataillons, où il estoit monté sur un tr
bon et beau cheval d'Espaigne; il le fit descandre de des
sus, et le fit attacher à un arbre, et commanda à deu
ou trois soldats de luy tirer des harquebusades et le tuer; c
qu'ilz firent aussy tost, ce qui fut un grand dommage. »
faut deviner qu'il s'agit du cheval.

1. Var. : *escolles*.

oisivetez, de maux aussy, ny de disgraces qui viennent coustumierement en guerre, et advisassent à luy, qui n'y avoit nullement espargné son corps tout royal, mol et tandre, l'y ayant abandonné comme le moindre soldat; de telle sorte qu'il n'en rapportoit qu'une fascheuse possession de gouttes, qui le tourmentoient si fort qu'il n'eust pas la force d'ouvrir des lettres qu'il luy presenta une autre fois du roy, son maistre; dont il lui dist, la larme à l'œil : « Vous voyez (Monsieur « l'admiral) comme mes mains, qui ont faict et « parfaict tant de grandes choses, et manié si « bien les armes, il ne leur reste maintenant la « moindre force et puissance du monde pour « ouvrir une simple lettre. Voilà les fruicts que « je rapporte pour avoir voulu acquerir ce grand « nom, plain de vanité, de grand capitaine et « très capable et puissant empereur; et quelle « recompense! » Or, par ce discours que faisoit ce grand empereur, de ces grands capitaines, il samble qu'il nous veuille monstrer et assurer que la longueur du temps, engendrant les experiances, est du tout propre pour assaisonner et façonner un grand capitaine, comme ne le pouvant estre sans ce moyen. Sur quoy, dans ce livre, j'espere et veux alleguer des exemples de plusieurs bons et grands capitaines, desquels l'aage et vieille experience a beaucoup servy en cela, et d'autres ausquels une continuelle et assidue pratique d'armes, encor qu'ilz soient esté assez jeunes, a fort aydé à les rendre pairs aux vieillards, voire les surpasser; comme nous en avons l'exemple de ce grand Scipion, de la rodomontade qu'il fit à Fabius Maximus, lorsqu'il

voulut empescher le senat de luy donner la charge, en l'aage jeune où il estoit, et peu praticq, d'aller en Affrique, en faisant le morceau si gros, que c'estoit tout (disoit-il) ce que luy, vieux et experimanté capitaine, ou son fils, qui estoit faict de sa main, sçauroient mordre ou digerer. En quoy ce jeune Scipion, plein de courage et d'esprit, le renvoya bien loing avec sa comparaison qu'il faisoit, disant : que tant s'en falloit qu'il voulust se comparer à eux, qu'advant qu'il fust long-temps il leur fairoit telle honte, qu'en peu de temps il mettroit fin à une guerre laquelle ilz n'avoient eu la valeur, le courage, l'esprit et addresse de parfaire en tant d'années qu'ilz y avoient consommées avec tant de tresor public. Et de faict, ainsin que ce jeune capitaine le dit, il le tint et le fit. J'espere en alleguer plusieurs en ce livre qui ont faict tout de mesme; mais advant il faut retourner encor à ce brave empereur, lequel certes il fault advouer avoir esté un très grand capitaine. Toutesfois, si l'on considere bien toutes choses, il se mit fort tard au mestier de Mars [1], et si advancé en l'aage, que c'est chose toute esvidante qu'il se fit de grands exploicts de guerre et fort signallez par ses lieutenantz-generaux en Italie, et d'aussy beaux qu'il en soit esté faict de son temps, sans jamais s'y estre trouvé. Et c'est ce que le grand roy François luy sceut très bien reprocher sur cela, qu'il ne le voyoit jamais en ses armées, où il l'y peust rencontrer, et là vuider leur differend de personne à

1. Charles V commanda pour la première fois une armée vers 1531, pour repousser les Turcs, qui avoient envahi la Hongrie. Il avoit alors 31 ans.

personne; lequel reproche, possible, fut cause de faire sortir l'empereur de ses Espaignes et monts Pyrénées pour prendre le vent et charger les armes. Ce grand Jules Cæsar en fit de mesmes, qui, arrivant au sepulchre d'Alexandre, se mit à plorer qu'il n'eust faict encores aucune chose signallée en l'aage auquel Alexandre avoit conquis tout le monde. L'empereur, pour son premier essay, certes, en fit un très signallé, quand luy-mesme en personne chassa ce grand sultan Soliman (grand certes le peut-on dire en toutes sortes) de la Hongrie, laquelle il ravageoit et pilloit à son [bel] aise, comme il luy plaisoit, et l'achevoit de ruiner et emporter sans l'aigle de l'empereur, qui l'eust empietté [1] luy-mesme, sans qu'il se mit à la fuitte ou à la retraicte; bien marry qu'il ne le peust combattre, car il avoit une très belle armée, de laquelle en ayant faict la reveue devant Vienne, il se trouva avoir nonante mil hommes de pied payez et trente mille chevaux; car tous y avoient frayé, et pape et potentats d'Italie et d'Allemaigne [2]. Qui plus est, il voulut le poursuivre jusques aux fins de l'Hongrie, voire par dela [3]; mais tous s'excuse-

1. *Empietté*, c'est-à-dire, je crois, mis sous ses pieds. *Empietement*, pour invasion, se trouve dans les auteurs du moyen âge.

2. Les confédérés protestants eux-mêmes fournirent des troupes à l'armée impériale.

3. Sleidan, dont Branthôme fait peu de cas, comme on le verra par un passage que nous rétablissons plus loin, n'est pas de cet avis. Selon lui, à la retraite de Soliman, Charles-Quint repoussa le conseil de ceux qui vouloient qu'on le poursuivît. (V. t. 1, l. 8, p. 344 de la traduction.)

rent, et sur tous les Allemans, qui, pour leurs excuses, dirent ne vouloir passer outre, n'estant là assemblez ny venus que pour deffandre leurs frontieres et leur patrie, non pour deffendre ni conquerir l'autruy; dont l'empereur en fut fort mal content d'eux, et en deprima beaucoup, ainsin que je l'ay ouy conter à aucuns vieux capitaines et soldats espaignols, qui enrageoient tous de passer plus outre, selon la devise de leur general[1], lequel prist tel goust à ceste curée premiere, que despuis il fit et continua choses très memorables. Et si l'on veut croire l'opinion d'aucuns grands guerriers, et qu'on leur demande, comme j'ay veu, desquels des deux merite plus de louanges en ses actes, ou luy, ou Jules Cæsar, certes Cæsar a esté fort estimé de ce qu'il a faict en la Gaule l'espace de huict ans, si l'on veut bien considerer la vaillance de ces Gaulois, qui pourtant ont faict leurs guerres plus par le grand nombre de gens et de leurs partialitez que par leur grande valeur; mais l'empereur eut affaire contre ce grand roy François, et Henry second, leurs grands capitaines, leurs braves et vaillans subjects et soldats très bien aguerris, contre lesquelz il a plus acquis (comme je tiens d'aucuns) de gloire et reputation, que ce qu'il a jamais entrepris et faict contre les Turcs, les Italiens, les Mores, les Indiens et les Allemans en sa guerre des protestans, tant vantée des Espaignols et autres nations. Non pourtant qu'il y demenast si souvant ni si longuement les mains contre les François, qui luy donnarent bien

1. *Plus ultra*, devise de Charles-Quint. (V. plus loin, p. 95.)

plus d'affaires que les autres, et nous en a bien donné aussi, sans pourtant nous faire ployer soubz le joug de celuy des Allemans, que dict Louys d'Avila [qui a escrit très bien la guerre d'Allemagne [1], bien que Sleidan le desapreuve; mais il le faut croire mieux que l'autre, car, tant qu'elle durast, il y fust tousjours avecque l'empereur [2], et la vist, et l'aultre n'en ouyst que parler. Et qui fust un grand cas, dist cet autheur espaignol, exaltant son maistr[3]e], que Charlemaigne demeura trente ans à subjuguer les Saxons, et l'empereur Charles n'y demeura que trois mois; print prisonnier leur principal chef, le duc de Saxe, avec d'autres de ses grands seigneurs et capitaines[4]; les autres furent en fuitte, et à qui sauve qui peut, comme le landgrave, lequel, se retirant de ville en ville, ainsin qu'on luy demandoit ce qu'ils avoient affaire, il ne leur respondoit que, comme dict l'espaignol : *cada raposa guarda su coda*, chasque renard garde sa queue. Voilà un bon reconfort et bon payement pour avoir tenu son party! Enfin, il fallut qu'il

1. Branthôme a consulté, pour écrire son ouvrage, un grand nombre de livres dont nous donnerons plus tard la liste aussi complète que possible : qu'on ne s'étonne donc pas de ne point trouver dans nos notes les indications bibliographiques qu'on seroit en droit d'y chercher.

2. Il commandoit un corps de gendarmes ou cavaliers de Charles-Quint.

3. Var. : *Louys d'Avila, qui a escrit la guerre comme y estant, et voulant exalter son maistre par trop, dict que ç'a esté un grand cas de luy*, etc.

4. A la bataille de Mühlberg, gagnée par les impériaux le 24 avril 1547, contre les princes protestants confédérés de la ligue de Smalkalde, commandés par l'électeur de Saxe Jean-Frédéric et par le landgrave Philippe de Hesse.

vint boucquer, et se rendre prisonnier à sa mise ricorde, demander pardon, et le prier de ne l tenir point en prison perpetuelle; en quoy il fail lit bien pour un homme d'esprit, car il se prit pa sa bouche (*e cosi si piglia la volpe*[1], dit l'italien) Car, selon qu'il demanda, l'empereur luy prom fort bien; si que le lendemain, pensant sortir e se retirer en sa maison et ses pays, fut mis entı les mains de Guevara, maistre de camp du teı ze[2] de Lombardie, luy ayant commandé le du d'Albe, de par l'empereur, son maistre, et lu dire que, pour la prison perpetuelle, il luy tien droit fort bien la foy et la parole, mais non poı celle qui est prefixe à quelque temps, qui pouı roit monter et durer jusques à quatorze an: Quels mots rusez et ambigus pour tromper so prisonnier en tout honneur! Qui fut estonné? C fut ce prince[3]. Ledict Louis d'Avila et Sleida en parlent assez sans que j'en die d'advantage lesquels pourtant ne s'accordent pas bien. Si r sçauroit nier ledict Sleidan qu'amprès ceste gran victoire de bataille qu'eut l'empereur, les ville; tant grandes que petites, n'apportassent les cle: à ses piedz, estant en son lict et siege imperia J'en ay veu les tableaux portraicts de tels trc

1. Ainsi se prend le renard.

2. Régiment, de l'espagnol *tercio*.

3. Le landgrave se fioit à un engagement écrit par lequ l'empereur s'engageoit à ne lui faire subir *aucune* déteı tion; mais ce mot aucune (*einige*) avoit été mal écrit av intention, et les commissaires impériaux prétendirent qu falloit lire *ewige*, éternelle, et que, par conséque t, le maître n'avoit promis qu'une chose, c'est que la prison (landgrave ne seroit pas perpétuelle. Elle ne dura, en effe que quatre ans.

phées peincts en taille-douce, qu'il faisoit très beau voir. Il gaigna ceste victoire heureuse le 24 d'apvril l'an 1548, après la feste de ce brave chevalier monsieur sainct George, que les Turcz révarent fort, et non d'autres saincts, comme j'en parle ailleurs. Venant aux vespres du jour de Sainct Marc, pensez que ce brave sainct voulut combattre pour luy en sa juste querelle, de sorte qu'il fallut que ledict de Saxe, qui auparadvant ne l'appeloit que Charles de Gand, certes par trop excecifve derision, estant mené devant luy, et s'estant mis à genoux, lui demandast grace, et qu'il le traictast en prisonnier de guerre, l'appelant : sire empereur. Il luy sceut bien reprocher qu'il ne l'appeloit plus Charles de Gand, et il le traicteroit comm' il le meritoit (disent ainsin les Espaignols). J'ai ouy dire à gens qui estoient à la cour de nostre roy Henry II qu'avec les nouvelles que l'on y apporta de cette grand deffaicte, on y apporta aussy par grand merveille une des bottes dudict duc, qui estoit si gros, gras et replect, qu'aucuns courtisans brocqardeurs, la voyant si grosse à toute extremité, rencontrarent là-dessus qu'elle estoit propre et assez bastante pour servir d'un fourreau de bois de lict de camp. Il se dict de ce brave empereur que, le jour mesme de la battaille, il estoit si mal mené de ses gouttes, qu'il portoit une de ses jambes appuyée dans un linceul ou nappe attachée à l'arçon de la selle de son cheval, qui estoit un genest[1] d'Espaigne très beau. Non, il

1. Cheval léger, par opposition au *grand cheval* qui portoit des bardes de fer. Le mot vient de l'espagnol *jinete*,

n'en devoit estre ainsin traicté, ni si tost, n'estant par trop encor advancé sur l'aage. Sur quoy nos farceurs et brocquardeurs françois, pour avoir revanche des mocqueurs et ocquineurs (comme j'ay dict), mesmes ceux d'Arras, qui donnoient souvant sur la fripperie de nos rois François premier et Henry II, firent cette rime pour joyeuse rencontre, et badine pourtant :

L'empereur Charles le Quint,
Ne portant hotte ne mannequins,
Avec ses finesses toutes
Fut fort tourmenté de ses gouttes [1].

Voilà donc comme cet empereur se meit fort tard en la dance de Mars; mais il persevera si bien par l'espace de vingt ans, qu'il devint et fut estimé des meilleurs danseurs de la feste ou de Bellonne, tant qu'elle tint grand bal pour luy; et, s'il ne fust esté par trop tourmenté de ses-dictes gouttes, il en eust faict mieux dire. Et mesmes à la battaille et rencontre de Ranty [2], où il se fit porter en littiere, n'estant point encor assez saoul de l'ambition qui l'affamoit; et là

cavalier équipé à la manière des Maures, ayant des étriers courts et armé à la légère.

1. Les manuscrits nous apprennent (*Art. du maréchal de Cossé*) que ces vers avoient été contés à Branthôme par Cossé.

2. Renty, près de Saint-Omer, où l'armée de Henri II battit les impériaux le 13 août 1554; le duc de Guise et l'amiral de Coligni s'attribuèrent chacun l'honneur de la journée, et d'amis qu'ils étoient auparavant ils devinrent ennemis irréconciliables. Un épisode de cette bataille, peint vers la fin du dernier siècle, est conservé au musée de Versailles.

aussy fut son periode, et dès lors prit occasion de faire la trefve, et se devestir (parce qu'il n'en pouvoit plus : c'estoit bien patiance par force, car autrement ne l'eust pas faict, tant il estoit courageux et magnanime) de son empire, de ses estats et royaumes, pour se retirer en Espaigne près de Valle-Dolit[1], en un monastere (où j'ay esté) retiré du monde, faire une vie très solitaire. Encor, tout religieux, demy-sainct qu'il estoit, ne se peut engarder (ce disoit-on lors, et que la commune voix en couroit par tout) que, quand le roy son fils eust gaigné la battaille de Sainct-Quentin, de demander, aussy tost que le courrier luy apporta les nouvelles, s'il avoit bien poursuivy la victoire, et jusques aux portes de Paris. Et quand il sceut que non, il dit qu'en son aage, et en ceste fortune de victoire, il ne se fust arresté en si beau chemin, et eust bien mieux couru; et, de despit qu'il en eut, il ne voulut voir la depesche que le courrier luy apporta.

Il faut certes confesser, comme j'ouys dire une fois à un vieux capitaine espaignol, que si ce grand empereur eust esté immortel, seulement de cent ans bien sains et disposez, il fust esté par guerre le vray fleau du monde, tant il estoit frappé d'ambition, si jamais empereur le fut. Et il avoit pris la devise des deux coullonnes avec ces mots, *plus outre*[2], voulant en cela braver et

1. Valladolid.

2. *Plus ultra*, que de bons *ocquineurs*, comme dit Branthôme, changèrent au siége de Mets en *plus citra;* au-dessus de cette devise ils avoient peint une écrevisse, qui, tout en voulant se diriger vers les colonnes, s'en éloignoit.

surpasser Hercules, qui les avoit plantées au destroict de Gibertal, sur les deux montaignes qui s'y voyent encores. Sur ce, je vais faire ce compte, que je tiens du feu capitaine Bourdeilles[1] mon second frere, et M. d'Argy[2], qui avoit espousé la belle Sourdis, l'une des filles de la feue roine : je croy qu'il vist encores, et n'y a pas long-temps qu'il m'en rememora le compte, qu'à l'advenement du roy Henry II, que son regne estoit encor en paix, se trouvarent en Piedmont et à la cour quelques jeunes gentilz-hommes françois, ainsin qu'a esté tousjours leur coustume d'aller chercher la guerre ailleurs, et contre estrangers, quand ne la treuvent près d'eux, se faschans d'estre par trop accroppis en oisivetez; desquels estoient le seigneur de Pienne[3] (celui qui mourut à Therouane), de Beaudiné[4], qui y mourut aussy, Estauges[5], qui mourut au voyage d'Allemaigne, le jeune Dampierre et ledict capitaine Bourdeille, qui moururent tous deux aux assaults de Hesdin, et Argy, qui vit encor et les survesquit tous. Tous ces messieurs prirent doncques resolution d'aller en la guerre d'Hongrie; et partans, les uns de Piedmont, où estoit mon

On dit que cette raillerie causa un violent déplaisir à Charles-Quint.

1. Jean de Bourdeilles, frère aîné de Banthôme.

2. Nous pensons qu'il faut lire *d'Ancy*. Un comte de Clermont-Tonnerre, baron d'Ancy, épousa Catherine d'Escoubleau de Sourdis.

3. Halluin, seigneur de Piennes.

4. Jacques de Crussol.

5. Saladin de Savigny, dit d'Anglure, vicomte d'Estauges. Au XVIIe siècle ce nom s'écrivoit *Estoges*. (Voy. Tallemant.)

frere, et les autres de la cour, arrivarent à Vienne en Austriche, où pour lors estoit l'empereur; et pour ce luy allarent faire la reverence, car il avoit desjà sceu leur venue. S'estans donc presentés devant sa cæsarée majesté, il les recueillit tous d'un très bon visage et très belles gratieuses parolles; et ayant tiré d'eux l'occasion de leur voyage pour ceste guerre et pour l'y servir, ne pouvant demeurer en paix, pour leur jeune aage où ilz estoient, il les en loua bien fort, et les en remercia de mesmes et de fort bonne façon; puis leur dit qu'il estoit bien marry qu'ilz avoient failly à leur voyage, et n'avoient eu dequoy monstrer leur brave courage; car la trefve venoit d'estre faicte avec le Turc[1]. « Mais, ce dict-il, « retournez-vous en, Messieurs. Je vous assure « que vous ne serez pas plustost en Piedmont, « que vous y trouverez la guerre ouverte pour « Parme[2], où vous trouverez de la besoigne « taillée pour vous exercer. Priez Dieu seule-« ment pour ma santé et ma vie; car, tant que « je l'auray, je ne vous laisseray point oisifs en « France; et n'aime la paix non plus que vous « autres. Je suis esté nay, faict et accoustumé « pour les armes; il faut que je les continue « jusques à ce que je n'en pourray plus. D'autre

1. Cette trève, qui devoit durer cinq ans, fut conclue en 1546. Le frère de l'empereur, Ferdinand, s'engageoit à payer à la Porte un tribut annuel de cinquante mille écus.

2. Le pape Jules III avoit mis en possession du duché de Parme Ottavio Farnese, à la famille duquel il devoit son élévation. Le duc voulut encore s'emparer du duché de Plaisance, et l'empereur s'y opposa. Le duc de Parme réclama l'appui de Henri II, et la guerre ne tarda pas à éclater entre la France et l'Espagne.

« part, je cognois votre roy, issu du noble sa
« de France (comme j'en suis aussy sorty) : «
« tant jeune comm' il est, et ambitieux au:
« bien que moy, il n'a garde de s'acaignar(
« en oisivetté, ni aux plaisirs de sa cour. J
« mais deux grands voisins puissans et conv(
« teux ne sçauroient guieres demeurer en pa
« Parquoy desormais n'ayez peur d'avoir fa
« d'exercice pour les armes, tant que luy
« moy vivrons et bruslerons d'envies. Vous
« retournerez donc, messieurs, quand il v(
« plaira, amprès avoir veu ma cour, vous es
« pourmenez par la ville, et veu le pays où v(
« drez aller, en remerciant vos bonnes vol(
« tez, que je prise autant que les effects ; v(
« promettant, à foy de gentilhomme, que si, (
« rant les guerres, vous tumbez entre mes ma
« ou des miens prisoniers, en me le faisant s(
« voir, je vous recognoistray ceste affection
« ce plaisir au double. » Et pour ce, voulut s
voir leurs noms et les faire mettre par esc
pour s'en ressouvenir, ayant pourtant ouy pa
de leurs maisons, qu'il tenoit pour fort illust
et genereuses ; et appella M. de Pienne *son v*
sal, comme de vray ceste maison a de gra
biens en Flandres. Ces messieurs donc, ay
pris congé de ceste grande Majesté avecque fo
grandes caresses et honestes offres, s'en reto
narent en Piedmont, où ils ne faillirent
trouver la guerre ouverte pour Parme, com
il leur avoit dict. Et nottez qu'il leur parla t(
jours en très bon françois. Tels propos de
grand prince monstroient bien qu'il aimoit
guerre, l'ambition et une grande gloire.

Or, laissons là ces guerres, car elles sont assez publiées par les histoires : il faut faire d'autres comptes de luy.

Les François, Flamans et Allemans racomptent encor aujourd'huy plusieurs particularités de ses dicts et faicts, comme seroit entr'autres l'edict qu'il fit publier aux Pays Bas, que les Brabançons et Allemans ne peuvent encor oster [1] de leur memoire, car ce fut un' ordonnance observée par toutes les dix-sept provinces, que l'on n'eust plus à faire carroux [2]; car, encor qu'il fust de la patrie, il n'estoit point bon biberon, (que c'est d'une belle naissence et bonne nourriture!) et sur peines de grosses amandes contre les contrevenants; et cela à cause des grands maux qui sortoient de ces brindes ordinaires et dissollus; tellement qu'il sembloit advis à un chascun que l'empereur avoit bien puny tous ses peuples, tant Vallons que Flamans, à cause de ces deffenses faictes de ne plus ainsin carrouser. Pour doncques oublier le mestier à la longue que la nature leur avoit appris, devenus quinaux en leurs festins, s'advisarent d'esnerver cest edict prinsautier en ceste façon, selon le contenu du vieux proverbe italien, *Chi ha fatto la legge, ha trovato l'inganno* [3] : c'est qu'aux banquets qu'ilz faisoient, ilz se monstroient les uns aux autres les godets et les tasses plaines

1. Var. : [*dependre.*]
2. Carrousse, de l'allemand *gar aus* (s. e. *machen*), vider complétement son verre. « Parmi les Allemans et Suisses, il faut faire carroux », dit Blaise de Montluc dans ses Mémoires.
3. Qui fait la loi y trouve l'échappatoire.

de vin, et les soubstenans regardoient à qui il les portoient et vouloient, puis s'entredisoient « Holà, l'entends-tu ? » Celuy qui estoit tenu d pleiger[1] son compagnon respondoit : « Et quoy ? L'assaillant replicquoit : « Ce que l'empereur deffendu. » Et là-dessus, il falloit trinquer e faire raison. Finalement, l'empereur fust con trainct de laisser hausser le temps[2] aux bons bi berons, comme ilz avoient accoustumé.

J'ay ouy faire ce compte à plusieurs, et prin cipalement à madame de Fontaines-Chalandray qui estoit de ce temps en Flandres, fille avec l reyne Eleonor sa maistresse, et avoit tout cel veu pratiquer. On l'appeloit la belle Torcy[3].

Disoient encor les Allemans, Flamans, Val lons et Espaignols, que cet empereur avoit d coustume de saluer souvant les gibets devan lesquels il passoit, monstrant par là qu'il hon noroit grandemant la justice, tenant en cela d son ayeule Ysabelle de Castille, qui s'esjouis soit fort quand elle voyoit les gibets bien gar nis de malfaicteurs[4]. C'estoit une de ses joies

1. Pleiger, répondre en buvant à un toast proposé.

2. Passer le temps. (Voy. Rabelais, Liv. IV, ch. 65.) — « O dit des gens qui font bonne chère *qu'ils haussent le temps qu'ils ont bien haussé le coude*, pour dire qu'ils ont bie bu. » (LEROUX, *Dict. comique.*)

3. Parmi les *Estrenes* de Marot, on en trouve une à l'a dresse de cette personne :

A TORCY.

Damoyselle de Torcy,
    C'est an cy
Tel estrene vous desire
Qu'un bon coup vous puissiez dire
    Grand mercy !

4. Var. : [*Qui disoyt que quatre choses luy plaisoient foi*

j'en parle ailleurs. J'ay veu de mon jeune temps en Italie, et sur tout à Naples, les soldats espaignols suivant les bandes ne passer jamais devant les fourches où il y avoit des pendus et branchez, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits et leurs mochaches [1], qu'ilz ne levassent tous à la file le bonnet ou le chappeau de la teste comme devant une croix, et ce à l'imitation de leur empereur.

On racompte aussy de cet empereur qu'il beuvoit toujours trois fois à son disner et son souper, fort sobrement pourtant, en son boire et en son manger.

Lorsqu'il couchoit avec une belle dame (car il aimoit l'amour, et trop pour ses gouttes), il n'en eust jamais party qu'il n'en eust jouy trois fois.

Il aimoit le jour et feste de sainct Mathias, et le sainct et tout, parce qu'à tel jour il fut esleu empereur, et à tel jour couronné, et à tel jour aussy il prit le roy François prisonnier, non pas luy proprement, mais ses lieutenans.

Entre toutes langues, il entendoit la françoise tenir plus de la majesté que tout autre [2]. Quel bon juge et suffisant pour la mieux honorer!

à veoir : hombre d'armas en campo, obispo en habito pontifical, linda dama en la cama, y un ladron y veillaco en la horca : *un homme d'armes dans le camp, un evesque en son habit pontifical, une belle dame au lict, et un larron et un mechant au gibet.*]

1. De *muchacho*, petit garçon.

2. Le cardinal du Perron dit que Charles-Quint appeloit le françois *langue d'estat ;* c'est peut-être pour l'estime que ce prince en faisoit qu'il parla françois aux états de Bruxelles, en remettant ses royaumes entre les mains de Philippe II. Voy. *Strada, de bello belgico*, liv. I.

Et se plaisoit de la parler, bien qu'il en eust plusieurs autres familieres, repetant et disant souvant, quant il tumboit sur la beauté des langues, selon l'opinion des Turcs, qu'autant de langues que le gentilhomme sçait parler, autant de fois est-il homme; tellement que si un brave homme parloit de neuf ou dix sortes de langages, il l'estimoit autant luy tout seul qu'il eust faict dix autres [hommes ou plus de semblable qualité.

De faict, et affin que j'en die ma ratellée, un homme en pays estrange, s'il n'entand la langue du pays où il est, n'est tenu que pour un porteur de moumon et pour une pièce de chair sans sel; et pour ce il eust bien peu aimer le drogman ou truchemant[1]] du grand sultan Soliman, jusques à luy proposer soubs main de grands gages et pensions; mais il estoit entre trop bonnes mains, qui luy donnoient tout ce qu'il vouloit: il parloit distinctement et bien parfaictement dix sept langues, qui sont: grec vulgaire et litteral, turc, arabe, more, tartare, persan, armenien, hebrieu, hongre, moscovite, esclavon, italien, espaignol, allemand, latin et françois; et s'appelloit Genus Bey, natif de Corfou, homme certes faict par miracle, voire incroyable qu'il eust jamais attainct ceste perfection; et l'empereur le devoit bien estimer et desirer, puis que luy mesmes parloit cinq ou six langues.

J'ay ouy dire qu'il fist traduire l'histoire de messire Philippes de Comines, françoise, en

1. Var.: *Il fut fort curieux d'attirer à soy le drogman du*, etc.

toutes les autres qu'il sçavoit, pour ne les oublier, les pratiquer, et retenir mieux ladicte histoire [1], et pour imiter mieux son ayeul, le brave Charles de Bourgoigne, et le bon rompu [2] le roy Louis XI, en leurs faicts et conditions, et principalement en rompemant de foy, pour regner à l'exemple de Cæsar, qui en disoit et en faisoit de mesmes.

Il fut nourry de très bonn'heure aux affaires par ce sage M. de Chievres [3], que ce prudent Louys XII luy donna pour son curateur second (car luy estoit le premier), qui l'instruisit si bien, que l'on en a veu les effects et la fin.

Il fut fort hault de courage, et presumant fort de soy. Il se dict et se lit que, lors qu'il annonça la guerre aux protestans, il avoit si peu de forces au commancemant, que, si les autres fussent estez tels grands capitaines, vaillans et hasardeux comme luy, ilz l'eussent desfaict, car ilz avoient plus de forces deux fois que luy, n'ayant encor receu celles du pape, d'Italie et de Flandres; et par ainsin son conseil luy persuadoit de temporiser: rien pour cela; par son brave cœur il hazarda tout. [En quoy la fortune le favorisa plus qu'elle ne debvroit.]

J'ay ouy dire aussy que, lors qu'il vint assie-

1. De Thou, sur ce point, est d'accord avec Branthôme. Voy. son Histoire, liv. XI.

2. *Rompu*, homme fin, rusé. Le mot *roué* est plus usité aujourd'hui. *Rompu* est encore employé dans quelques provinces.

3. Guillaume de Croi, seigneur de Chièvres, gouverneur, puis ministre de Charles V. Il mourut à Worms, empoisonné, en 1521. Voy. son article.

ger Metz [1], son conseil le conseilla de l'envoyer sommer avant, selon la mode de guerre. « Non, « dit-il ; ce seroit une cerimonie de peu de val- « leur. Ce M. de Guyse, ce jeune prince, ce « brave et vaillant, ne s'est point renfermé leans « avec si belle noblesse françoise, grandes et « deliberées forces, pour parlementer et se ran- « dre. Aussy ma victoire en la prise de ceste fa- « çon n'en seroit si glorieuse; mais je la veux « avoir par force et de bravade : *Y triunfo*, dist-il, « *mas bravo sera de haber los por mucha sangre* « *derramada, que por gracia y misericordia* [2]. » Il y fut bien trompé. J'en parle ailleurs [3].

Or, si ce prince avoit le cœur haut, brave et valeureux, il avoit aussy l'ambition bien grande, qui le guidoit et conservoit [4] : car, ne se contantant de ce beau et specieux nom d'Empereur, des terres de son empire, et de tant d'autres royaumes qu'il avoit, il fut une fois en resolution (dit l'histoire de Flandres, et que cela y est commun) de se faire roy de toute la Gaule belgique, soubs laquelle l'on peut dire plus de trente-cinq grosses villes très fameuses, superbes et très magniffiques, comme Louvain, Bruxelles, Anvers, Tournay, Mons, Valenciennes, Bois-le-Duc, Gand, Bruges, Ypre,

1. En 1553.

2. Le triomphe sera plus beau de les soumettre par beaucoup de sang que par grâce et miséricorde.

3. Voy. l'article du duc de Guise.

4. *Conservoit*, c'est-à-dire, je crois, animoit, soutenoit. Je ne puis admettre l'interprétation qu'on a donnée à cette expression, qui, suivant certains commentateurs, seroit empruntée au vocabulaire maritime, et auroit le sens d'*aller de conserve*. Voy. le chap. XXV, art. 59.

Malines, Cambray, Arras, Lisle, Liege, Nammur, Utrecq, Amiens, Bouloigne, Sainct-Quentin, Calais, Raims, Treves, Metz, Nancy, Toul, Verdun, Strasbourg, Mayance, Aix, Couloigne, Cleves, Juilliers, et force autres, jusques à Rouen (dict l'histoire), et la pluspart de Paris, asçavoir, celle du costé delà la Seine : toutes lesquelles places sont decorées de toutes dignitez et tiltres imperiaux, royaux, ducaux, marquisats, contez et baronies, archeveschez, eveschez, et de tous autres honneurs et degrez de préeminence. De plus, il y a plus de deux cens villes, lesquelles, pour leurs qualitez et facultez, ont privilleges de villes murées, sans un' infinité de beaux et grands villages, qui paressent villes, ayant clochiers, avec un peuple infini et incroyable. Tout cela est à present bien changé depuis ces guerres civiles d'estats. Ce n'est pas tout; car ell' est embellie et enrichie de grosses rivieres navigables, comme le Rhin, la Meuse, la Seine, l'Escaud; puis de très grandes et belles forêts, comme les Ardennes, Charbonniere et autres.

L'empereur donc, tanté de tant de belles choses et d'envies, proposa à son conseil de faire un royaume tout à part pour luy; mais il y trouva des difficultés, et principallement sur la diversité des poix, mesures, coustumes, des loix et des langues qui sont entre tant de regions et pays particuliers, lesquels l'un à l'autre en chose aucune, comme par union et vraie institution de royaume conviendroit faire, ne voudroient ceder.

Toutes ces difficultez furent debattues, mais

pour cela rien ; car l'empereur en fust bien venu à bout, aussy bien qu'ont faict jadis nos rois sur le royaume de France, où il y a diverses loix, diverses coustumes, diverses mesures, divers poix et divers langages. Mais l'encloueure estoit en ce qu'il eust de grandes guerres de tous costez, et principallement contre ce grand roy François, valeureux comme luy, ambitieux comme luy, envieux et jaloux comme luy, sur tout de voir son vassal plus grand et plus riche que luy, lequel ne l'eust jamais permis, et mesmes qu'il fust venu regenter son royaume si près et aux portes de Paris. Quelque autre roy [1] l'eust enduré; aussy bien luy rompit-il tous ses dessaings en cela.

Sur quoy j'ay veu disputer si c'estoit audict empereur, comm' au nom et tiltre d'empereurs, il pouvoit faire et eriger ce royaume. Aucuns disent que ce privillege appartient aux empereurs de ce faire; les autres tiennent que c'est aux papes : je m'en rapporte à de plus sçavans que moy pour en faire la conclusion. Je penserois pourtant, tout tel que je suis, en faire un traicté selon ma fantaisie ; mais pour ce coup je m'en déporte, craignant de me destourner trop de mon grand chemin.

Tant y a encor que, sans nostre grand roy François, voire sans son ombre seulemant, cet empereur fust venu aisement à ce dessaing. Et autant de petits princes et potentats qui s'y feussent voulu opposer, il en eust autant abatu comme de quilles ; et leur puissance n'y eust eu

1. Var. : *Quelque fat de roy.*

pas plus de vertu que celle des petits diablotins de Rabelais[1], qui ne peuvent par leur pissat que greller et geller les choux et persil d'un jardin. Le quite pape[2] ne luy en eust peu resister, qu'il ne fust pris dans sa forteresse de Sainct-Ange, imprenable pretendue ; mais pourtant, ayant affaire de luy pour sa couronne, il vint s'humilier à luy; ce qui fust très bien et sainctement faict.

Sur quoy j'ay ouy faire un compte plaisant à des Espaignols et Italiens, mesmes dans Boulloigne, où fust faict ce couronnement, qu'advant y aller il y eut aucuns de ses favoris, et mesmes Espaignols, qui sont soubçonneux comme singes de cour parmy des pages, qui luy dirent qu'il seroit bien estonné qu'en faisant sa submission au pape, qu'il luy fist l'affront que fist l'un de ses predecesseurs à l'empereur Frederic, et luy mist le pied sur la gorge, en recompance de ce qu'il l'avoit faict prandre et retenir prisonnier si longtemps. A quoy respondit l'empereur : « S'il se « jouoit à cela, je luy donnerois de mon espée « si estroit sur l'oreille, qu'il s'en ressouvien« droit pour jamais, et l'endormirois bien pour

1. Rabelais, liv. IV, chap. 45.

2. *Quite pape*. *Quite* s'emploie dans plusieurs patois du midi pour *même*. C'est la *quite vertu*, c'est la vertu même. Quelques étymologistes gascons dérivent ce mot de l'anglois *quite*, tout à fait. Ils prétendent que la locution *quitte à quitte* est un témoignage de l'ancienne acception de ce mot dans notre langue. Mais *quitte* et *quite* sont fort différents. *Quitte* ne peut signifier que délivré d'une dette. D'après la phrase de Branthôme, et quelques autres, il me semble plus probable que le sens de *quite* est pauvre, malheureux, malencontreux, et probablement il vient de l'espagnol *cuitado*.

« un long temps ! » Et pourtant, y songeant un peu et ne voulant estre pris sans gantelet, il alla par devers luy, non en petit prince s'humiliant, mais en vray empereur arrogant, et avec telles forces, qu'il fist plus de peur au pape que le pape à luy, bien qu'il fust sur ses terres et en sa ville de Boulloigne.

Paulo Jovio[1] en racompte l'histoire et son entrée ; mais je l'ay mieux leue et apprise dans un livre espaignol, et que je l'ay ouy aussi confirmer à aucuns vieux capitaines et soldats espaignols et italiens de ces temps. Il entra donc ainsin :

Premierement, marcharent à la teste quatre mille Espaignols tous vieux soldats des guerres passées, lesquels menoit dom Anthoine de Leve, porté par des esclaves dans une chaire couverte de vellours cramoisy, et luy très bien en point.

Amprès venoient dix-huict grosses pieces d'artillerie, fournies de tout leur attirail et munitions qu'il n'y manquoit rien, estans suivies de mill' hommes d'armes des vieilles ordonnances de Bourgoigne, tous bien montez et bien armez, et couvers de leurs belles et riches cazacques d'armes, la lance sur la cuisse.

Puis venoient les pages de l'empereur, qui pouvoient monter à vingt et quatre seulement, tous superbement vestus de vellours jaune, gris et violet, estant pour lors ses couleurs, montés sur de très beaux chevaux, les uns à la genette[2],

1. Paolo Giovio, en françois Paul Jove, historien italien fort célèbre, né à Côme le 19 avril 1483, mort à Florence le 11 décembre 1552.

2. Voy. la note, p. 93.

les autres à la commune, que les Espaignols appelloient pour lors à la bastarde. Les pages amprès estoient suivis du grand escuyer de Sa Majesté, armé de toutes pieces d'armes blanches, portant en sa main droicte l'estocq de Sadicte Majesté.

Puis l'empereur marchoit, monté sur un fort beau genet d'Espaigne, bay obscur, armé de fort belles et riches armes dorées et couvertes d'un saye (ainsin l'appelle l'Espaignol) de drap d'or, l'espaule droicte pourtant descouverte, et la moitié du costé et les bras aussy, par où se pouvoient voir les armes aisément, et en la teste un bonnet de velours noir (le livre l'appelle *un bonete de terciopelo negro*[1]), sans panache ny autre garniture.

Le temps passé on en usoit ainsin souvant de ces bonnets à cheval pour une parade, comme j'ay veu les escuyers de nos rois en porter quelquefois, quand ilz picquoient les grands chevaux devant leurs rois; mesmes le roy Charles, je luy ay veu les porter estant jeune, quand il falloit les picquer, non pas toujours, mais quelque fois. Feu M. de Guyse, ce brave dernier mort, comparut ainsin en sa parade et entrée de camp, en un combat à cheval, qui se fit un jour au Louvre aux nopces de M. de Joyeuse[2], sur

1. Un bonnet de velours noir.

2. 1581. L'Etoile nous a appris quelles dépenses considérables occasionnèrent les fêtes du mariage du duc de Joyeuse avec la belle-sœur de Henri III. Sauval, dans son chapitre sur les tournois : « Plus de quinze jours durant, dit-il, ce ne furent que bals, balets, comedies, festins, feux d'artifice et joûtes dans le jardin du Louvre et celui des Tuilleries, car aux Tuilleries ces pavillons de bois couverts

un grand coursier qui alloit fort bien deux pas et un saut, aussy le sçavoit-il fort bien mener, ayant un bonnet d'escarlate en la teste. Et il me dit qu'il l'avoit trouvé dans des vieux meubles de feu M. son père, car de ce temps il s'en portoit fort en la teste, garny de force pierreries et de longs fers d'or, à l'antique; ce que tout le monde trouva fort beau. Aussy à ce prince tout seyoit bien, tant il estoit bien nay et nourry; et pour moy, jamais je ne le vis avoir si bonne et belle grace, non de prince seulemant, mais d'empereur et de roy.

Ainsin donc ce grand empereur s'accommoda de ce bonnet sans porter de chappeau, qu'il n'aimoit pas tant qu'*una gorra ò gorrica*, que l'Espaignol appelle aussy ainsin, bonnet ou petit bonnet, voire de drap, qu'il portoit quasy ordinairement; et que de ces temps les bonnets estoient fort en usage, non comme aujourd'huy les grands fats de chappeaux que l'on porte garnis plus de plumes en l'air qu'une autruche ne peut fournir en chascun [1].

Il a fallu que j'aye faict ceste digression : il faut qu'elle passe pour bardot [2] sans payer peage.

d'ardoises, qu'on voit encore çà et là, sont les restes d'une galerie qui fut faite exprès. » (Voy. liv. XIII, t. 2, p. 689.)

1. On conserve au musée de Cluny un bonnet du genre de ceux dont Branthôme vient de parler, et justement une inscription conçue en ces termes nous apprend qu'il a appartenu à Charles-Quint : *Gorro que pertenecio al emperador Don Carlos V. Guardalo mi hijo es memoria de Juhan de Garnica.*

2. « On dit passer pour bardot (petit mulet), c'est-à-dire passer franc et sans payer, parce que le muletier ne paye rien pour le bardot qui le porte. » (*Dict. de Trévoux.*)

Pour retourner encore à nostre grand empereur, il estoit donc monté sur ce beau genet (comme j'ay dict).

Les cardinaux venoient amprès sur leurs mulles, et leurs grandes chappes sur eux.

Amprès lesquels venoient d'Astorgia [1], qui conduisoit la trouppe de quatre ou cinq cens gentils-hommes de la cour, les uns plus braves que les autres, et très bien montez et armez.

Suivoient encor mille cinq cens chevaux legers et gensdarmes, tous l'armet en teste ou bourguignotte.

Et pour l'arriere-garde, trois mill' hommes de pied, encor, tant Espaignols, Italiens, que lansquenetz.

C'estoit marcher, cela, en brave et grand empereur, pour faire trembler la terre, ainsin qu'il fit aussy trembler le ciel lorsque son artillerie commança à tirer et faire un bruit de diable, que dom Anthoine de Leve fit bravement jouer ce jeu, et avecque les arquebusades redoublées souvant de ses soldats.

Or, de narrer et desduire tout le reste de son entrée [2], et comm'il arriva à l'église, ce qu'il y fit, et comm' il fut receu, c'est chose supperflue, puisque cela se treuve assez par escrit.

Seulement je diray, pour reprandre nostre premier theme, comment il se comporta en son obedience vers le pape.

Branthôme emploie ce mot plusieurs fois. On ne sait où certains éditeurs ont pris le mot de *bardalot*, qu'ils substituent à celui de bardot.

1. Dom Alvaro Osorio, marquis d'Astorga.

2. Cette entrée eut lieu le 5 novembre 1529.

Quand il fut donc joinct à luy, il se mit à genoux, et luy baisa les pieds; et puis, s'estant levé, il luy baisa la main. Le pape aussy tost (les siens luy ayant levé sa mitre par derriere) luy baisa la joue. Cela faict, l'empereur se remist encor à genoux, et le pape, avecqu'un grand geste de faveur (dict ainsin l'histoire), le pria de se lever; et estant ainsin, vint un de l'empereur, qui tira une piece d'or de la bource de drap d'or, qui la donna à l'empereur, laquelle il offrit au pape, en benefice de tout son pouvoir, et luy disant: « Pere sainct, graces « soient rendues à Dieu de là haut, qui m'a « concedé tant de grace que je sois venu icy « en toute seureté à baiser le pied de Vostre « Saincteté, et à estre receu d'elle benigne- « ment plus que je ne merite; et par ainsin je « me mets dès ores en vostre sauvegarde. »

Quels mots saincts et rusez voilà, et quelle sauvegarde, puisque le pape estoit en la sienne, et qu'il estoit le plus fort! De mesmes en fit le loup (de la fable d'Ysope), qui, faignant d'estre chassé et d'avoir peur, se vint randre en la sauvegarde de sa commere madame la chievre, et amprès la mangea; car elle vouloit faire de la gallante avec luy. Mais nostre empereur ne fit pas de mesmes sur le dernier poinct. Et ne faut pas doubter pourtant que si le pape eust voulu abuser de son aucthorité, que l'empereur ne l'eust faict sauter haut comm' une mitaine. Et voilà pourquoy il fut très sage et bien advisé de s'estre bien accompaigné.

Aussy fut sage le pape quand il luy dict: « Ta « Cæsarée Majesté (c'estoit un grand mot, ce-

« luy là du pape) et ta veuë m'a estée fort de-
« sirée ; et pour ce je rends grâces à Dieu de
« vous avoir veu et receu, non comm' elle me-
« rite ; et par ainsin nous nous mettons en sa
« garde. »

C'estoit bien dict au pape, cela, de se mettre en sa garde, et sans faintise comme l'empereur avoit dict la sienne.

Cela dict, le maistre des cerimonies haussa l'empereur, et le mit auprès du pape, près duquel ne demeura guieres ; et s'en alla avecque les cardinaux pour parfaire le reste des cerimonies : et puis, avant que se departir du tout, firent une grand' amitié et reconciliation, comm' il se voit par escrit. Et par ainsin cet empereur demeura fort content, n'ayant rien eu tant en affection que ce couronnement, pour plusieurs raisons, et principalement qu'il n'estoit que myempereur, et ne l'appelloit-on que l'*esleu empereur;* non pas les Espaignols, qui l'appelloient fort bien tout à trac *emperador*, sans le mypartir.

Ce ne fut pas tout ; car encore dict-on qu'il se voulut faire couronner empereur du nouveau monde ; mais il n'estoit pas bien encor achevé d'estre conquis, de la façon que le temps et les guerres qui s'y sont faictes en ayent achevé les conquestes ; où les Espaignols certes y ont acquis de belles reputations, et non sans grandes peines que nous autres François n'eussions pu souffrir, tesmoing la Floride et autres petites terres de sauvaiges, que n'avons sceu guieres bien gaigner ny garder ; au lieu que ces braves Espaignols, n'estans que petites poignées de

gens, y ont faict des effects et des miracles fort estranges, non pas seulement en leurs premières conquestes soubs l'empereur, mais soubs le roy Philippes, qui se sont eslargies estrangement sans aucunes seditions et revoltes, comme fust celle de Francisque Pizarre, ce brave et vaillant capitaine[1]. J'en parle ailleurs.

Ce ne fut aussy sans grandes effusions de sang sur ces pauvres Indiens, dont on en blasme fort les Espaignols, qui n'avoient pas tant de tort qu'on diroit bien; car ces barbares, quant ilz les trouvoient à l'escart, n'en avoient aucune commiseration, jusques à les manger; et, par ainsin, faut que la cruauté soit compensée par cruauté. De sorte qu'il se dict et se treuve par escrit que ces Indiens, estans ainsin si cruellement traictez, s'advisarent de se faire baptiser et de se faire chrestiens pour n'estre plus subjects à ces tourmans cruels, et s'y en abordarent tant à ce sainct mystère[2], que force Espaignols furent contraincts de présenter requestes aux magistrats de l'empereur, que les prebstres et moines n'eussent plus à tant baptiser de personnes, d'autant qu'ilz ne pouvoient plus treuver

1. Je crois qu'ici le texte est altéré. Il faut lire : « sans aucunes séditions et révoltes, *excepté* celle de Francisque Pizarre. » Pizarre, conquérant du Pérou, fut assassiné en 1541 par Almagro, qui s'empara du gouvernement. Almagro, à son tour, fut chassé par Gonzale Pizarre, frère de François, qui paroît avoir eu la velléité de se rendre indépendant. Il gouverna le Pérou en maître absolu pendant quelques années, puis fut battu et mis à mort par le licencié La Guasca, envoyé d'Espagne pour étouffer la rebellion.

2. Les premiers éditeurs avoient lu *ce saint maistre;* nous vous donnons à penser l'embarras des commentateurs.

d'esclaves pour fournir au travail et cavement des mines. Voilà un plaisant traict! Que si on l'eust faict du regne de ceste bonne et devotte la roine Ysabelle de Castille, elle les eust tous faict mourir pour telle requeste, n'estant son intention de conquerir ce nouveau monde sinon d'autant pour gaigner et réduire ces pauvres ames, qui estoient du tout perdues, tant ell' estoit bonne et dévotte chrestianne. Ceste requeste pourtant estoit plaisante pour un leger chrestian.

Or, pour reprendre encor ceste conqueste, ça esté une très grande richesse, non pas seulemement pour l'Espaigne, mais pour toute la chrestianté, qui s'en est quasy saoulée, n'ayant auparavant que fort peu de mines d'or et d'argent. Aujourd'huy il y a parmy la chrestianté, voire ailleurs, plus de pistolles de deux et de quatre qu'il n'y avoit, il y a soixante-dix ans, de petits et simples pistolets, de doubles ducats à deux testes de la roine Isabelle et Ferdinand son mary.

Il n'y en a pas tant certes comme de la première descouverte par Christofle Coulon soubs ce roy et roine, tesmoing M. de Chievres, qui, pour cela, en esmeut une sédition en Espaigne[1], comme chacun scait; mais on a reduict aujourd'huy toutes ces belles et fines pièces en autres especes augmentées et falciffiées.

1. Les exactions du seigneur de Chièvres, ministre de Charles V, l'insolence avec laquelle il traitoit les Espagnols et le mépris qu'il montroit en toute occasion pour leurs antiques franchises, excitèrent une révolte dans la vieille Castille en 1520. On l'a appelée l'insurrection des *comuneros*.

Si fais-je ce compte, que lorsque je vi d'Espaigne, y estant allé pour mon plaisir v(le pays et la guerre, et le siege du pignon (Belys [1], comme j'ay dict ailleurs, je vins treuv le roy à sa cour à Arles [2] en Provence. Ains que j'entretenois la roine mere à son souppe elle me demanda si j'avois esté en Seville, et j'y avois veu arriver la flotte des Indes, et coı bien on l'estimoit. Je luy dis que je l'avois veu et qu'on l'estimoit à vingts millions d'or, moi pour le roy et moitié pour les marchans. Lo elle me dict : « M. de Savoye (qui estoit lors à « cour) m'a dict qu'il ne falloit pas tant vant « toutes ces flottes qu'on diroit bien, car ell « coustoient plus au roy d'Espaigne qu'elles « luy revenoient. » Je ne sçay pas pourqu M. de Savoye disoit cela à la roine, ny à que finesse et intention; car, sans ces flottes et coı merces des Indes, le roi d'Espaigne n'eust sç fournir à tant de frais qu'il luy a fallu support (tant qu'il a regné), qui çà qui là, et surtout ces guerres de Flandres. Or, tant y a, quoy q dict M. de Savoye, ce sont esté de grands tı sors qui sont sortis de là despuis cent ans; M. de Savoye s'en est bien ressanty luy-mesm et tous les jours tout le monde s'en ressant.

1. *Penon de Velez de la Gomera*, sur la côte du Mar pris par les Espagnols et leurs alliés les Génois et les c valiers de Malte en 1504. C'est aujourd'hui un *presidio*.

2. *Artes*, dans les premières éditions. Nous relèverons temps à autre quelques-unes de ces grossières variant qui ne sont pas sans intérêt pour l'histoire de ce texte i portant.

3. Var. : *supposer* (anciennes éditions).

Ce n'est pas tout; car les perles et pierreries nous sont si communes, que les moindres femmes de nos cours et de nos villes s'en ressantent et s'en parent mieux que ne faisoient, il y a cent ans, nos princesses et grandes dames; et tels marchands y a-il en Espaigne et Portugal qui ont plus de belles pierreries et perles que ne valloient du temps passé les bagues de la couronne. Tesmoing la belle et incomparable perle de cet Hernand Cortez, qu'il rapporta des Indes, sur laquelle il fit graver ces mots : *Inter natos mulierum non surrexit major*[1], pour si monstrueuse grandeur et grosseur, qu'elle revenoit à la grosseur d'une poire, bien certes dissamblable à celles de Cleopatre, dont je parle ailleurs; laquelle il perdit depuis devant Alger, la monstrant à un de ses amis, et par malheur, estant sur le tillac de son navire, tumba dans la mer, et ne la peust jamais recouvrer, quelque recherche et pescherie qu'il peust faire : punition possible divine, pour avoir donné à une chose prophane une subscription de nostre Escriture saincte. Il ne la voulut jamais vendre ny mettre à prix, non pas mesmes à l'empereur, la reservant pour en estrainer la fame qu'il vouloit espouser.

Ce Ferdinand fut certes grand capitaine, qui conquesta le Royaume de l'empire de Montezzuma pour l'empereur son maistre. Or, si ceste perle se perdit et se coula dans la mer, et disparut des yeux des hommes, indignes de posseder

1. « Entre les fils des hommes il n'y en a point eu de pareille. » (Evang. de s. Matt., chap. XI, vers. 11.)

un miracle de nature, elle presagea la perte de la belle ame et du beau corps de nostre grand empereur, ainsin que les Affricquains appellent leurs rois et empereurs Pierres Precieuses[1] pour estre recueillie au ciel, et y servir de quelque lumineuse estoille, d'autant que les grands princes sont en ce monde comme les estoilles, qui donnent influance à tous leurs peuples.

S'il eust peu accomplir un dessaing qu'il avoit de se faire pape, comm' il vouloit, il eust encor mieux esclairé le monde, comme estant tout divin; mais il ne peust pas, par les voix des cardinaux, comme fust le duc Amédée de Savoye[2], qui fut esleu, et puis se retira en son monastère de Ripaille, et fit l'empereur aussy au sien; lequel pourtant j'ay ouy dire que, s'il eust eu encor des forces du corps comme de son esprit, il fust allé jusques à Rome avec puissante armée, pour se faire eslire par amour ou par force; mais il tenta ce dessaing trop tard, n'estant si gaillard comme d'autres-fois; aussy que Dieu ne le permit, car il vouloit rendre le papat héréditaire

1. Var. : *Ceste belle ame de nostre empereur, vray* JOCAN BELUL, *c'est-à-dire vraiment pierre precieuse, comme (les Abissins, en Affrique, appellent leur empereur* PRET JOCAN *ou bien* JOCAN BELUL, *c'est-à-dire Pierre Précieuse, car entre les Abissins qui sont chrestiens tous les noms signifient quelque chose) nullement assortissables à autres qu'à soy mesmes. En contre eschange de ceste perle perdue fut recueillie*, etc.

2. Amédée VIII, premier duc de Savoie et fondateur de l'ordre militaire de Saint-Maurice. Il fut élu pape en 1439 et prit le nom de Félix V; mais, contraint d'abdiquer au bout de dix ans, il se retira au monastère de Ripaille, chef lieu de l'ordre de Saint-Maurice, bâti par lui, et y mourut en 1451.

(chose pour jamais non ouye) en la maison d'Autriche [1]. Quel traict, et quel homme ambitieux voilà! Ne pouvant doncq' estre pape, il se fit religieux. C'estoit bien s'abbaisser.

S'il eust au moins tasté de ce papat comme ce duc, encor mieux pour luy, et eust peu dire en mourant qu'il avoit passé par tous les degrets de la bonne fortune, et pris tous les ordres de la grandeur.

Toutesfois, pour le meilleur de son ame et de son salut, il fit mieux de se randre ainsin religieux, quasy à demy sainct, et non par dissimulation, et non aussy ainsin que me dict une fois un soldat espaignol, à Naples, d'un qui faisoit ses pasques, en me le monstrant du doigt: *Señor, mira tal con su pascua; que voto á Dios es una pascua disimulada* [2].

Mais je croy que la conversion et religion de cet empereur ne fut jamais dissimulée, car il en

1. On a taxé cette assertion de fable. Aucun historien contemporain n'appuie de son autorité le dire de Branthôme; seulement, dans un passage d'une de ses lettres au roi, le cardinal du Bellay dit que Charles-Quint propose à son frère Ferdinand de le faire pape, pour l'engager à renoncer à l'empire. Philippe II, selon certains historiens, auroit aussi manifesté un instant le désir d'être pape.

L'auteur des *Mélanges d'histoire et de littérature* dit à ce sujet: « On doit supposer que c'étoit le bruit qui couroit alors dans le monde, car on n'a point de preuve que Charles-Quint ait voulu monter sur la chaire de saint Pierre. » (T. 2, p. 172-173.) Ce qu'on sait plus positivement, c'est que Maximilien I projetoit de se faire élire coadjuteur de Léon X, lorsqu'il fut surpris par la mort. Ce dessein se trouve exposé dans une lettre de ce prince à sa fille, citée dans les annales allemandes de Fugger de Kirchberg.

2. Voyez cet homme faisant sa pasque: je jure bien que c'est une pasque fausse.

porta l'habit très austerement deux ans quelques mois; et bien souvent se fouettoit d'un fouet de penitent.

Advant que se reduire, il avoit près de sa personne ce grand hypocrhatiste et anatomiste, voire fisionnomiste, André Vesalius, medecin flaman très fameux, natif de Bruxelles, qui s'advança de luy dire souvent qu'il n'avoit plus guiere à vivre [1].

De plus, il avoit un grand predicateur espaignol qui preschoit ordinairement devant luy, qui l'exorta de telle façon, luy cria et luy repeta tant de fois devant tout le monde qu'il falloit mourir un jour, et tost, amprès tant de battailles gaignées, espandu tant de sang, cause de tant de maux pour son ambition, et qu'il en falloit faire penitance [2], autrement Dieu s'en pourroit irriter contre luy.

1. C'est à bon droit que Branthôme parle ainsi de Vésale. Ce créateur de l'anatomie, que Charles-Quint s'étoit attaché comme premier médecin, mourut de faim dans l'île de Zante, où il avoit été jeté par la tempête, le 15 octobre 1564. Il étoit né en 1514. On peut consulter sur lui l'excellente étude que Boërhaave et Albinus ont jointe à leur édition de ses œuvres; Leyde, 1725.

2. On trouve à cet endroit, dans le mss. 120, les lignes suivantes, que Branthôme ne conserva pas, mais qui offrent une variante d'un grand intérêt :

Puis offrit son corps et son âme au service de Dieu, et de faict il porta l'habit de religieux (bien different à sa belle cotte d'armes de jadis) l'espace de deux années entières, et davantage, n'aiant jamais plus voulu ouir parler d'affaires despuis qu'il se fut une fois embarqué dans le monastère, ainsin que j'ay ouy dire en Espaigne.

Telle a esté la fin de Charles-le-Quint, le plus brave et magnanime empereur que allaicta oncques mammelles de mère, lequel, amprez avoir cassé le front et abbattu les cor-

Tout cela l'un sur l'autre, et que Dieu desjà commança à le frapper en sa consciance, fit

nes des plus superbes empires qui fussent de son temps, qui sont ceux des Indes et du Pérou, et mis finallement cul sur pointe, et le tiers qui est celuy de Soliman, il le choqua si bien et si rudement que de l'heurt il en demeura estourdy plusieurs années. Et quand à ceux d'Atabalipa et Montezzuma, ilz estoient tels que s'ilz eussent peu trois choses qui leur manquoient en ceste piaffante splandeur de tous biens, qui estoit : la barbe au manton bons hommes, les chevaux et la cognoissance de l'artillerie, je donne ce jugement aujourdhuy, duquel ne sera jamais apellé par cy amprès, c'est qu'ilz eussent surpassé en toute grandeur l'empire de Auguste (a), *principalement celuy de Montezzuma, roy de Mexico, empereur de plus de huict vingts grandes provinces, qui y estoient enclavées, comme le temps les fera cognoistre par leur nom. Il prist ung pape prisonnier, ung grand roy aussy, le plus grand du monde, et force autres princes souverains, grands seigneurs et potentats, et les fist boucquer.*

Tel et si grand empereur fust donq, heureux en sa vie, mais beaucoup plus heureux à sa mort, qui, aiant eu loisir de vacquer serieusement au service de Dieu deux années durant devant que mourir, fraia le chemin à tous les plus sublimes esprits de la terre et leur monstra que, pour gaigner le ciel, il faut fouler aux pieds les grandeurs de ce siècle, fermer la porte au nez du monde, la tenir serrée sur soy pour ne vouloir jamais plus retourner pour entandre ce qui s'y faict de nouveau.

Telle, encore une fois, a esté la fin de cest empereur, solidement religieux en son âme; je puis dire, en un mot, avoir esté les delices et les amours de la chrestienté, ainsin que aucuns ont appellé (b) *Titus les delices du monde. Lequel, amprès avoir arraché des mains des Venitiens, Florentins et Genevois, le commerce de l'espicerie, par la descouverte des Monluques, que fist Magaillan soubs son authorité et à ses despans, fist fermer boutique à tous ces raguedenares qui ratelloient tout l'or et l'argent de l'univers, pour en impatroniser l'empire espaignol, de facon qu'a bon droit le roy Philippes se peut nommer le roy absolu de l'espicerie de tout le monde, pour*

(a) Var. : *De Nabu-chodonozor.*
(b) Var. : *Ainsin que Surius, historiographe, l'appelle.*

qu'il se resolut de faire le saut, maugré luy pourtant, et de resigner l'empire à son frere Ferdinand, et tous ses royaumes à son fils. Et pour ce il fit solempnellement assembler ses estats à Bruxelles[1], dont j'en parle ailleurs, au discours de la reyne d'Hongrie, qui estoit assise lors près de luy, comme gouvernante de ces Pays-Bas. Voilà pourquoy je m'en desiste ast'eure d'en parler, car ce ne seroit qu'une redicte.

Et s'estant ainsin desfaict de tous ses royaumes, estats et terres, il ne se reserva pour tout que l'usufruict de Castille, et la surintendence des commanderies, pour recompenser ses anciens serviteurs. D'autres disent encor qu'il ne se reserva que cent mill' escus sur ladicte Castille.

J'ay leu dans un petit livre faict en Flandres, inscript l'*Apologie du prince d'Orange*, une chose estrange, que je ne veux ni puis croire, ni estre croyable, estant faicte des ennemis du roy d'Espaigne; possible aussy ce pourroit estre (je n'affirme rien, sinon ce que j'ay veu, et bien certainement sceu), et que, de cent mill' escus reservez ou autre revenu, le roy son fils luy en

avoir despuis rendu tributaire la couronne de Portugal à la puissance des Castillans. Vivra certes et ne flestrira jamais la memoire de ce grand empereur chrestian, qui, de plus, a comblé d'or, d'argent et de pierres precieuses toute l'Europe, la pierrerie aiant esté en si grand' abondance en toute l'Espaigne, luy vivant, qu'il se dict que les joyaux que les ancians Espaignols tenoient si rares n'estoient que pois et dragées d'harquebuses pour le gibier, en parangon des grandes et grosses perles qui se voioient communement de son temps, tesmoing en pourra estre la perle de Ferdinand Cortez, etc.

1. En octobre 1555.

rétrencha les deux parts : si bien que la pluspart du temps il n'avoit le moyen de vivre, ni pour luy, ni pour les siens, ni pour donner ses aumosnes, et d'exercer ses charitez envers ses vieux serviteurs et fidelles soldats, qui l'avoient si bien servy; ce qui luy fut un grand despit et creve-cœur qui luy advança ses jours.

Il mourut en l'aage de cinquante-huict ans (peu vescu certes!), et ne demeura religieux que deux ans quelques mois, comme j'ay dict.

Ce livre dict bien pis : qu'il fut une fois arresté à l'inquisition d'Espaigne, le roy son fils present et consentant, de desenterrer son corps et le faire brusler comme heretique (quelle cruauté!) pour avoir tenu en son vivant quelques propos legers de la foy; et pour ce estoit indigne de sepulture en terre saincte, et très bruslable comme un fagot, et mesmes qu'il avoit trop adhéré aux opinions et persuasions de l'archevesque de Tolède [1], qu'on tenoit pour hereti-

1. L'archevêque de Tolède, D. Barthelemi Carranza de Miranda, savant théologien de l'ordre de Saint-Dominique, nommé à l'archevêché de Tolède en 1557. Il avoit été des plus ardents dans la polémique contre les luthériens, et il avoit même exercé avec zèle les fonctions de *qualificateur* du saint-office; mais ses ennemis, alléguant qu'un certain catéchisme qu'il avoit publié contenoit des propositions sentant l'hérésie, le dénoncèrent à l'inquisition, qui le fit arrêter en 1559. Son procès s'instruisit avec une extrême lenteur. Le pape le réclamant pour examiner lui-même l'ouvrage incriminé, il obtint de se rendre à Rome, où il mourut en 1576, presque aussitôt après avoir reçu l'absolution du saint Père pour son hérésie, réelle ou prétendue. (Voy. *Hist. de l'Inquisition*, par Llorente, t. 2, p. 166 et suiv.) Llorente dément en termes exprès l'assertion rapportée

que; et pour ce, demeura long-temps prisonnier à l'inquisition et rendu incapable et frustré de son evesché, qui vaut cent à six vingt mille ducatz d'intrade : c'estoit bien le vray moyen pour faire acroire qu'il estoit heretique, et pour avoir son bien et sa despouille. Moy estant en Espaigne, il n'y avoit pas long-temps qu'il avoit esté encarceré. J'ouys dire qu'on luy faisoit tort, et qu'on luy faisoit acroire qu'il avoit mangé le lard pour jouir de ce bon revenu. J'ay ouy dire que despuis il fut envoyé querir par le pape et mené à Rome, et mis au castel [Saint-Ange], où il fut trouvé innocent, declaré absoubs. Pour fin, ce fut une terrible deliberation contre le corps de cet très auguste empereur et sa très illustre memoire.

J'adjousteray encor ce mot à la fin, et à sa reduction, qu'alors, et en ce mesme temps, il se fit deux estranges metamorphoses, plus qu'il ne s'en void dans celles d'Ovide : que le plus grand mondain, ambitieux, guerrier du monde, se voua et se rendit religieux; et le pape Paul IV, dict Caraffe, qui avoit esté le plus austere theatin, devot et religieux, se rendit mondain, ambitieux et guerrier.

Il se fit de ces temps (dont bien m'en souvient) une comparaison de la grandeur dudict empereur à celle de l'ancienne Rome, pour y

par Branthôme au sujet de Charles V, mais il ajoute qu'au XVIe siècle c'étoit une opinion très répandue en Espagne que l'inquisition l'avoit soupçonné de luthéranisme, et qu'une procédure avoit été commencée contre lui après sa mort. (Voy. encore Mosheim, *Hist. ecclés.*, IV, p. 413.)

avoir eu quelque sympathie : car, tout ainsin que ceste ville, la plus triumphalle des cinq parties du monde, amprès sa gloire qui l'a tousjours accompagnée despuis sa fondation jusques au temps de Constantin; amprès avoir esté la glorieuse demeure des empereurs, qui l'ont gorgée de triumphes, trophées, richesses, et de toutes sortes de grandeurs et splandeurs; amprès avoir faict trembler toutes les plus glorieuses provinces de la terre, et s'estre faict reconnoistre comme un seul soleil posé au milieu de l'Italie, principalle piece de la masse de tout cet univers; outre plus, s'estre faict marquer pour cisterne toute pleine de sang humain, duquel amprès encor s'est reabreuvé en ses guerres civiles [encor en vouleut elle ennivrer les plus martiaux peuples qui bordoient les marches de leur empire]; amprès, dis-je, tout cela, devenant sur son declin vieille et lassée, quicta toutes ses boubances et pompes vanteuses pour espouser une repantance tranquille, saincte et religieuse, comm' ell' a faict y recevant le très-sainct pere spirituel, pasteur et chef, pour passer le reste de ses années soubs l'obeissance de ses saincts commandemens; et tout ainsin qu'elle a commancé par un pasteur, aussy finira-t-elle soubs un pasteur.

Ainsin Charles le Quint, tant de fois auguste, amprès avoir affronté les rois ses voisins, foudroyé toutes les parts de l'univers, deffaict tant d'armées, faict mourir tant de millions de personnes, ensanglanté les mers et la terre, pris un pape et un roy de France, triumphé d'eux, et

voyant qu'il n'en pouvoit plus, se retira au service de Dieu [1], se soubs-mettant à ses saincts commandemens pour les observer, et aussy pour pratiquer le proverbe : *De moço diablo, viejo hermitano*, de jeune diable, vieux hermite.

Or, c'est assez parlé de luy, encor trop, car les livres en sont plains de sa vie particulière; et mesmes on dict qu'il en fit un livre de sa main [en françois], comme Jules Cæsar en son latin [2]. Je ne sçay s'il l'a faict, mais j'ay veu une lettre imprimée parmy celles de Belleforest, qu'il a traduicte d'italien en françois, qui le testifie, et avoir esté tourné en latin à Venise, par Guillaume Marindre, ce que je ne puis bien croire; car tout le monde y fust accouru pour en achepter, comme du pain en un marché en temps de famine, et certes la cupidité d'avoir un tel livre, si beau et si rare, y eust bien mis autre cherté qu'on ne l'a veue, et chascun eust voulu avoir le sien.

Il faut maintenant faire fin aux louanges de ce grand empereur; et qui les voudroit encor mieux apprandre, il faudroit lire les belles subscriptions qui luy furent données aux supperbes

1. Var. : *Luy, dis je, devenu chiragre et podagre par tant de travaux supportés en ses armées, à part luy pensant qu'il falloit mourir quelque fois, et voiant avoir passé ses plus belles années en triumphes et en victoires espouvantables, voulant recognoistre son Dieu, foulant aux pieds la viollance de sa vie passée, s'en fourra en un monastère pour y passer le reste de ses jours*, etc., etc.

2. Var. : *C'est assez parlé de luy, puisque de si grands historiograffes en ont si dignement escript, lesquels en avoient beau subject, entre autres Alfonse Ulloa. Mais, qui est le meilleur ? Ce grand empereur, à l'immitation de Cæsar son patron, a faict et composé un livre de sa vie et ses faicts.*

obseques que le roy Phillippes son fils luy fit faire à Bruxelles, en l'eglise de Sainte-Julle [1], desquelles j'en ay veu et eu le portraict faict en taille-douce.

Entr'autres magniffïcences, il y avoit un navire très-grand qu'on faisoit aller par gentil artifice parmy les rues, lequel estoit tout à l'entour chargé de beaux tableaux representants ses victoires, y estans d'un costé escrits ces mots : *Affrique ruinée, Gueldres prise, la mer seure, Tremisen restably, Soliman chassé.* Au costé gauche, on lisoit : *Monde nouveau trouvé, Milan recouvert, l'Allemaigne et Boëme appaisées, Moron et Coron forcez, Thunis pris et restitué, et les captifs ramenez, la foy plantée en Indie.*

Après ce grand vaisseau marchoient deux coullonnes, posées sur deux grandes roches, tirées par des Tritons, qui disoient qu'à bon droict pour devise il les avoit prises; car, comme heros, il avoit dompté les monstres, et si avoit passé plus advant et plus outre.

En amprès marchoit le roy avec son grand deuil, M. de Savoye, et amprès tous les grands princes, seigneurs, chevalliers de son ordre de la Toizon, et ambassadeurs, tous en deuil, avecque les enseignes et armoiries de tous ses royaumes et seigneuries.

En l'église, on y voyoit d'un costé et d'autre escrit en belle et grosse lettres ce qui s'ensuit :

A l'Empereur Cæsar, Charles cinquiesme, reli-

1. Sainte Gudule. Branthôme n'étoit pas sûr du mot Julle; il fit laisser un blanc dans le mss.; il vouloit donc corriger plus tard.

gieux, heureux, auguste des Gaules, grand des Indes, grand de Thunis, grand d'Afrique, grand de Saxe, grand victorieux et triumphant de plusieurs nations. Combien que les choses par luy faictes par mer et par terre, sa singuliere humanité, son incomparable prudence, sa très fervante religion, soient assez cogneues au monde, toutesfois, la republicque chrestienne, pour la memoire de sa justice, pieté et vertu, a desdié ce navire, pour avoir à nostre monde descouvert un autre monde, et adjousté au nom chrestian plusieurs nations estranges, et accreu l'empire d'Espaigne de plusieurs royaumes et provinces; pour avoir pris un Pape et un grand Roy françois; pour avoir preservé l'Allemaigne de cent mille chevaux et trois cent mill' hommes de pied, avec lesquels Soliman, empereur des Turcs, vouloit envahir ceste region; et pour avoir entré avecque armée navalle dedans la Morée, et pris Patras et Coron [1]*, ville turquesque; pour avoir surmonté le tyran Barberousse en battaille près Cartage, lequel estoit accompagné de deux cent mil' hommes de pied et de soixante mille chevaux; pour avoir chassé deux cens galleres et plusieurs vaisseaux de corsaires, et pris le fort de la Gollette, avec Thunis et Hypone la Royalle; pour avoir pris le royaume de Thunes, et rendu tributaire à la couronne d'Espaigne; pour avoir de là ramené libres en leurs pays vingt mill' ames chrestiannes captives; pour avoir rendu le royaume de Thunes*

1. Sandoval, historien de Charles-Quint (*Historia de la vida y hechos del emperador Carlos V*, Valladol., 1604-1606, 2 vol. in-fol.), a confondu Chòron, ville de la Morée, avec Chéronnée, ville de la Béotie fort avancée dans la terre ferme.

à son roy; pour avoir, par armée navalle, dompté Affrique, havre très renommé de la Barbarie, avec les villes de Suzze, Monestaire, Dupée, et autres maritimes, et les seigneurs d'icelles faits tributaires; pour avoir rompu par deux fois[1] *deux armées de Turcs courans nos mers; pour avoir rendu la mer seure contre les courses ordinaires des pirattes; pour avoir remis la republique de Genes en son ancianne liberté; pour, après avoir chassé six fois les armées ennemies, et trois fois en battaille deffaict les ennemis, remis par deux fois à l'Empire le duché de Milan, et par une fois restitué au Duc; pour avoir, avec une promptitude incroyable, forcé la ville de Dure, et reduit soubs sa puissance la duché de Gueldres; pour avoir reprimé plusieurs peuples d'Allemaigne et provinces esmouvans le tumulte et sedition, forçant leurs villes et chasteaux; et, par amprès la prise des chefs de leur armée, pacifié l'Allemaigne; pour (luy estant empereur) avoir passé le fleuve d'Albis*[2]*, et amprès avoir vaincu en battaille ses ennemis, et les villes reduites soubs son obeissance et puissance, et leurs chefs rendus captifs, estre de là revenu victorieux; pour avoir, de son bon gré, contre les ennemis du nom chrestian, et contre les chrestians, sinon forcé, et en se garantissant de ces outrages, prins les armes. A très puissant catholique et très bon prince, ceste mesmes republicque chrestianne, affectionnée à Sa Majesté, a posé ces tiltres et trophées, adjoustant à son tumbeau les marques et enseignes de ses royaumes, et les tableaux des nations subjuguées.*

1. Var.: *pour avoir rompu près la Mauritanie et près l'isle de Sic.*

2. Var.: *d'Elbe.*

A nostre Seigneur Empereur, Cæsar, Charles, religieux, heureux, auguste, roy de plus. royaumes triumphans, de plus. mil., victorieux des Indes, vict. de Lib., vict. des Mores, victorieux des Turcs, liberateur d'Allemaigne, liberateur d'Italie, liberateur de la mer, liberateur des captifs, pacificateur de l'Allemaigne, pacificateur de l'Italie, pacificateur de l'Espaigne, pacificateur de la mer, restablisseur de plusieurs princes, arbitre de plusieurs princes, et à très glorieux prince des catholiques: La republicque chrestianne a desdié cecy, pour exemple de justice, de clemence et de force, à son très-religieux fils.

Dieu très bon et très puissant, un seul en Trinité, le peuple chrestien vous consacre ces titres et trophées, pour la memoire des gestes de Charles Cæsar Auguste, lequel vous avez faict empereur des Romains, et Roy de plus. royaumes, la pieté, justice, clemence, prudence, magnanimité et force duquel est admirée par tout le monde. Iceluy a, par vostre conduicte, augmenté cet empire et ses royaumes, laissant l'un à son frère, et les autres à son fils, avecqu' un exemple de ses vertus.

Volià les faicts et louanges de ce grand empereur, et le nompareil despuis Charlemaigne.

Ces escriteaux et tableaux sont faicts à l'antique, qui en ont d'autant meilleure grace, comme un que j'ay veu et leu d'autres fois à Rome de ce grand Pompée, qui est tel, et qui ne monstre tant de titres que celuy de nostre empereur.

Pompeius, Sicilia recuperata, Africa tota subacta, magni nominis Judœa capta, ad solis occasum transgressus, erectis in Pyreneo tropheis opid. D. CCC. L. XXXVI. ab Alpibus ad fines Hispaniæ

erectis Sertorium domuit. Bello civili extincto iterum triumphales currus eques romanus indixit. Deinde, ad tota maria et solis ortus missus, non seipsum tantum sed patriam coronavit.

Or, quant au tableau de la prise de nostre roy, celui-là ne fut si immodeste ni si scandaleux qu'un qui fut faict à Rome par l'ambassadeur d'Espaigne qu'y estoit lors, lequel fut si indiscret et insolent, que, venant à celebrer ses mesmes funerailles dans l'eglise de Sainct-Jacques, entr'autres tous pareils tableaux, avoit representé au naturel le roy François pris, lié et garotté comm' un criminel, et entouré de force satelistes: ce qui despita si fort aucuns braves François qui estoient pour lors à Rome, qu'ilz entrarent la nuict par subtil moyen dans l'eglise, et mirent ledict tableau en cent pieces, et tous les autres representans les autres trophées de cy-dessus monstrez; et n'en fut autre chose, sinon que les Espaignols en cuydarent enrager. Le pape et plusieurs cardinaux et braves seigneurs romains le trouvarent fort bon. J'arrivay au bout de deux ans à Rome, la premiere fois que j'y allay, où l'on m'en fit le compte: et disoit-on que le genereux et valeureux cardinal du Bellay avoit faict faire le coup, estant trop obligé à ce roy et à la France pour l'endurer. C'estoit mal recompenser les grandes honneurs et pompes que le roy Henry II luy desdia et fit faire en la grandes eglise de Nostre-Dame de Paris, et autres principalles eglises du Royaume. Pour quant aux autres tableaux et trophées, je n'en parle autrement, sinon que si l'excellent peintre qui les fit les a bien repre-

sentez, le grand ouvrier, qui fut l'Empereur, en donna les bons et vrais subjects, et luy en fournit de bonnes couleurs, fors en l'entreprise d'Alger, laquelle il faillit par une trop despiteuse conjuration de tous les ellémans, qui furent contre luy en un si sainct, chrestian et beau dessaing. Et eust-on dict qu'ilz le faisoient à l'envy; mais par sur tous le ciel et l'air, qui ne firent autre chose que plouvoir; et la mer s'irrita et s'enfla de telle sorte, qu'on eut toutes les peines de gaigner la terre : jusques là que, pour l'appaiser, falut jetter dedans tout ce qu'on avoit de bon de chargé, fors les hommes, car les quites chevaux n'y furent espargnez, tant genets d'Espaigne [1], que beaux coursiers du Regne, et autres si beaux, si bien choisis, et si genereux, qui avoient tant valu et cousté qu'il n'y eut cœur qui n'en fust blessé de pitié et de deuïl, de les voir nager en pleine mer, la fendant à la nage, et s'eforçant à se sauver, si bien que, desesperez de la terre, pour en estre trop loing, suivoient de veule et de nage, tant qu'ilz pouvoient, leurs navires et leurs maistres, qui les aregardoient piteusement perir et noyer devant eux.

J'ay ouy raconter à de vieux mariniers de ces temps, à Genes, que la chose qui leur attendrist plus le cœur en tels naufrages, amprès les hommes, c'estoit ce piteux spectacle de chevaux; et ne tenoient compte ni faisoient douleur d'autres despouilles tant que de celles-là.

1. Var. : [*et jusques aussi aux chevaux, ces beaux chevaux, dis-je, d'Espaigne et de Naples, si beaux*, etc.]

Paulo Jovio en compte prou, mais je l'ay ouy encor mieux dire à d'autres, et comme l'Empereur se despita de ceste malle advanture, maudissant cent fois ciel, astres et mers, voire la terre, qui luy avoient esté si contraires. Aussy eut-il grand tort de s'estre advancé dans ce temps, et n'eust un peu temporisé pour un' autre plus douce saison que de cest' autonne si pleuvieux et orageux, et n'avoir creu ses grands capitaines, tant de terre que de la mer, qui l'en dissuadoient : « Mais quoy ? (disoit-il) pourquoy « Dieu ne l'eust-il favorisé en une si saincte, « juste et chrestianne entreprise, qu'il devoit « faire croire ceste fois au monde que rien n'est « asseuré qu'amprès le faict. »

Les François, bien aises pour lors d'un tel desastre arrivé, en firent ceste rime en forme de dixain, par mocquerie, et mal à propos, certes :

L'aigle voulant tromper la salamandre
Et la surprandre, parurent autour d'elle
Les fœus ardans, qui la sceurent deffandre.
Parquoy, craignant de brusler là son aesle,
Reprist en mer une voye nouvelle.
Mais, ne pouvant aux siens dissimuller
Son double cœur, qu'elle vouloit celler,
Fut d'eux battue, et baignée de sorte,
Qu'elle ne peut nullement revoller,
Et presqu'autant luy valust estre morte.

J'ay treuvé ceste rime dans de vieux papiers de nostre maison : laquelle rime fust estée bonne si elle n'eust touché le mal du chrestian, et le bien de l'infidele. [Par l'aigle, elle entand l'em-

pereur. et par la sallemandre le roy François, qu portoit pour devise la sallemandre aveque ces mots : « *Nutrisco et extinguo.* » Car on tient qu'elle est si froide de son naturel qu'elle se nourrist dans le feu et de sa froideur l'extainct aussy.]

Je faicts à ceste heure fin de ce grand empereur et de ses louanges, bien qu'en cent endroicts de mes livres je parle de luy [1].

CHAPITRE II.

2. *L'Empereur Maximilien I.*

Or, ce grand Empereur succeda à l'Empire par la mort de l'empereur Maximilian son ayeul [2], lequel, et jeune et aagé, fut grand capitaine; car, quand il n'auroit faict autre chose que de s'estre despestré en son jeune aage des menées, des ruses, des entreprises et des mains bonnes, par guerres, par finesses, du roy Louis XI, il fit un beau coup: car j'appelle celuy grand capitaine, qui, ayant en teste et affaire avecqu' un autre grand son pareil, ne s'en estonne point, luy tient visage, et luy faict penser à sa consciance, aussy

1. Le nom de Charles V revient en effet à chaque instant sous la plume de Branthôme. Nous renvoyons pour lui, comme pour tous les autres, à notre table générale.

2. Né le 22 mars 1459, roi des Romains le 16 février 1486, empereur, après son père Frédéric III, le 22 août 1493, mort le 12 janvier 1519.

bien que l'autre à luy. Et faut advouer que si mademoiselle de Bourgoigne[1] se fust mariée avecqu' un autre qui fust esté pusilanime et nullement magnanime, comme Maximilien, le roy Louis la gouspilloit estrangement et la despouilloit de la plus part de ses terres et places, voire des meilleures, comm' il avoit desjà accommancé. En quoy il eut tort et rendit mal la pareille des plaisirs, bienfaicts et nourritures qu'il avoit receu l'espace de cinq ans du bon duc Philippe son ayeul. Que eust-on faict? il en vouloit avoir, à quelque prix de conscience qu'il fust, le bon seigneur! Mais Dieu ne luy voulut permettre, par l'aide qu'il luy suscita de ce Maximilien contre luy[2].

Ce mariage de luy et d'elle fut fort sortable; car, s'il estoit beau et brave prince, ell' estoit aussy fort belle, comme j'en ay veu le portraict au naïf, et bien honneste, bonne et douce, et qui ne meritoit point les maux et les affronts que les siens et les autres luy firent. Mais, amprès avoir espousé ce gentil prince, elle se revira bien[3]; aussy, lorsqu'on parloit de plusieurs mariages pour elle, sa dame d'honneur, madame de Ravastain[4], très sage dame (il parut en sa nourriture), et qui avoit esté sa gouvernante,

1. Fille et unique héritière du duc Charles de Bourgogne, mariée à Maximilien le 20 août 1477.

2. Var.: *Et fault advouer que mademoiselle de Bourgoigne ne se pouvoit mieux marier.*

3. Var.: *elle se revera bien.* (Anciennes éditions. Il falloit y mettre de la bonne volonté pour commettre d'aussi malheureux contresens.)

4. D'Halluyn. Branthôme la désigne constamment sous ce nom de Ravastain.

disoit tousjours qu'elle vouloit un homme pour sa maistresse, et non un enfant.

J'ay leu en un livre de la *Chronique de Guienne* que le roy Louis ne fit jamais telle faute et folie que de ne la marier avec le conte Charles d'Angouslesme, qui l'eust emportée infailliblement s'il eust voulu ; car la pouvre princesse ne sçavoit à quel party recourre, ni quel sainct prendre pour son patron et protecteur, et eust pris celuy-là ; mais ce n'estoit pas ce que vouloit ledict roy.

Il estoit trop ambitieux et jaloux de la grandeur d'autruy, et mesmes de son vassal, qu'il n'eust pas voulu estre si grand, et faire du compaignon avecque luy, et l'eust aimé mieux le ruiner que l'agrandir : il n'avoit garde [le gallant] de faire le coup.

Il valut mieux donc pour ceste belle infante d'espouser ce Maximillien, qui, pour peu de temps, environ cinq ans, luy fit de beaux enfans, l'un, Philippe [1], archiduc, et l'autre, madame Marguerite de Flandres [2], l'une des belles du monde pour lors. Il en fit deux autres (dict l'histoire de Flandres), mais ne vesquirent guieres.

1. Philippe, dit le Bel, marié à Jeanne de Castille et père de Charles-Quint.

2. Marguerite d'Autriche, belle-sœur de Charles III, duc de Savoie, née en 1480, fiancée à Charles VIII, roi de France, en 1482, renvoyée à son père en 1494, mariée en 1497 avec Jean de Castille, fils de Ferdinand le Catholique; veuve dès la même année, elle se remaria en 1501, le 26 septembre, avec Philibert II, duc de Savoie; veuve en 1504, gouvernante des Pays Bas en 1513, elle mourut à Malines le 30 novembre 1530.

Dict aussy que cet honneste mary et honneste femme s'entr'aimoient uniquement; de sorte que, tant qu'elle vesquit, elle luy donnoit tout ce qu'il vouloit, et disposoit privement de ses biens et revenu pour entretenir ses liberalitez; car il estoit fort libéral, et elle aussy.

Elle mourut d'une cheutte de cheval[1], où elle s'aimoit fort, pour tenir aussy compaignie à son mary, qui la regreta fort : car, amprès sa mort, il ne peut pas bien disposer de son revenu comm' auparavant, ayant esté reglé par les estats[2], et elle faisoit tout comme dame souveraine et seulle heritiere.

Il estoit d'un grand cœur et remply d'entreprises, lesquelles il ne pouvoit executer à faute des moyens, pour lesquels il estoit fort changeant : car, pour en avoir, il en prenoit de qui luy en donnoit; et pour ce aisement et souvent il rompoit sa foy, comm' il fit à nostre roy Charles huitiesme, à son retour de son Royaume de Naples, et au Roy Louis XII, qu'il quicta pour se joindre au Roy d'Angleterre, qui l'entretint en ceste derniere guerre de Picardie, et la journée des Esperons, que dict l'histoire, et la moytié de son armée, voire toute, jusques à son vivre et au train de sa maison.

Il eust cet heur et la gloire de gaigner sur nous deux battailles, celle de Guignegate, et celle des Esperons.

Il s'associa avec le roy Louys XII[3] pour faire la guerre aux Venitiens, que nostre roy

1. Le 28 mars 1482.
2. Ils firent en outre, à Arras, la paix avec Louis XI.
3. 1508.

espousseta bien à son esciant; et en peu de temps luy recouvra ses villes qui tenoient de l'empire, les luy rendit fort fidelement, sans que l'autre y fist de grands frais du sien, ni grand assistence de sa personne, sinon pour recouvrer Padoüe, qu'il avoit laissé perdre : et, pour la recouvrer, luy envoya M. de La Palisse avecqu'une gente armée et bien deliberée; mais luy n'y demeura guieres (bien que le siege dura deux mois quelques jours), car, estant sur le poinct de donner l'assault et de l'emporter, il n'y voulut employer que les François (pensez pour s'en deffaire mieux), et sur ce espargner ses seigneurs et grands gentilz-hommes allemands [1]. Voyez le roman de M. de Bayard [2], qui en parle mieux que tout autre livre que j'aye veu, et du levemant de ce siege, et comme ledict Empereur usa de son accoustumée liberalité envers M. de La Pallisse, lieutenant là pour nostre roy, et envers les principaux capitaines qu' y estoient.

Il estoit fort loué de ses liberallitez (dict le livre), et qu'il n'estoit possible de trouver un prince plus liberal et bon, selon sa puissance. Un mal (dict-il) avoit-il en luy, c'est qu'il ne

1. L'assaut projeté n'eut pas lieu, parce que, l'empereur ayant voulu faire donner à la fois ses lansquenets et les gendarmes françois, ces derniers refusèrent de marcher si les gendarmes allemands ne montoient à la brèche avec eux. Ils trouvoient indigne d'eux de combattre à pied avec des roturiers comme les lansquenets. De leur côté, les hommes d'armes allemands déclarèrent que leur métier étoit de se battre à cheval.

2. La chronique de Bayard, par le *Loyal Serviteur*.

se pouvoit fier en personne [1], et tenoit à part luy ses entreprises si secrettes, que cela luy avoit porté beaucoup de dommage en sa vie. Si est-ce qu'en ce voyage et siege de Padoue, cela luy nuisist par trop, pour s'estre fié en un señor Constantin, Grec, qui le gouvernoit et le trahissoit, comme mondict sieur de La Pallisse le voulut combattre sur cela.

Or, c'est assez parlé de cet Empereur, lequel nous fit bien du mal tant qu'il vesquit, et par sa personne, et par ses menées, et qui fut cause de l'hasard de la battaille de Ravenne [2], car il manda à tous les Allemans qui estoient dans nostre camp de se retirer, sur peine de rebellion. Il n'y eut que le bon capitaine Jacob qui tint bon, et fut fort fidel à nostre Roy; j'en parle ailleurs. Car il estoit aimé et redoubté en son Empire, bien qu'il ne fust jamais couronné Empereur des trois couronnes [3].

1. Sa devise étoit : *semper cum cautione.*

2. En 1512 les François remportèrent près de cette ville une victoire signalée, mais ils y perdirent leur général, Gaston de Foix.

3. La première version offre cette variante importante et inédite du chapitre II :

[*Ce grand empereur Charles succeda à l'empire amprès la mort de Maximilien, son grand père, et non sans grandes brigues, lesquelles Sleidan descrit très bien sans que j'en parle.*

D'escrire aussi des hautz faitz, vertus et valeurs dudit empereur Maximilien, aussy je m'en passeray; car les histoires de ces temps là en parlent assez. Je diray seullement que ç'a esté le plus legier, variable et inconstant prince qui fust jamais, et d'aussy peu de tenue en sa foy et sa parolle. Et, sans ce vice, il estoit un très grand et renommé empereur; car de courage il en avoit ce qu'il falloit, comme d'ambition, de grand esprit et de grands dessaings. J'ay ouy dire à de

CHAPITRE III.

3. *L'Empereur Ferdinand I.* — 4. *L'Empereur Maximilien, dernier de ce nom.*



r, c'est assez, pour venir à l'Empereur Ferdinand, frere de Charles, et Roy des Romains [1] qu'il avoit faict tel avecque difficulté; ce qui luy ouvrit

grands discoureurs que tous ces defauts luy provenoient de fautes de moyens, voire de pauvreté, usoient ilz de ces motz, qui luy troubloient ses sens, son esprit, sa foy et ses entreprises, si que la plus part du temps il ne sçavoit ce qu'il vouloit ne ce qu'il faisoit, et puis falloit avoir recours à l'inconstance et au changement. Si fist-il pourtant de belles choses à son advenement amprez qu'il eust espousé madame de Bourgongne, car il la releva très bien de ses pertes et usurpations que le roy Louys XI avoit fait et vouloit faire, dis-je, sur ceste noble et sage princesse, demeurée jeune pauvre orfeline. Je l'apelle pauvre, car elle fut laissée de son père trop bonne heure, abandonnée de secours et persecutée des siens propres : car autrement c'estoit la plus riche heritière de la chrestienté et la plus honneste, et qui ne meritoit d'estre traictée de la façon que la traicta le roy Louis, la gouspillant sans respecter son noble, beau et foible sexe et sa paranté, comme une simple damoiselle, et ses terres comme pays de barbares. Et que pouvoit-elle mais de la faute de son père et de l'animosité que portoit le roy à son père ? Et bien luy servit d'avoir trouvé un si brave mary que Maximilien, qui luy tourna les dens si bien que sans luy elle estoit du tout ruinée et abatue. Il nous donna en son temps deux mauvaises secousses de batailles ou journées, celle de Guignegate et celle des Esperons. Brief, s'il eust eu de grands moyens, il eust fait de grandes choses. Il eust grand tort de varier tant à l'endroit du roy Louis XII, car s'ilz se fussent bien enten-

le chemin pour l'empire, et aussy pour la resignation qu'il luy en fit, rattiffiée par messieurs les eslecteurs, qui l'aimoient et l'estimoient jusques-là, que d'autres fois les protestans l'avoient esleu pour leur principal arbitre, voire total, sur les differans entr'eux et l'empereur Charles [2].

Le pape Paul IV, dict Caraffe, se voulut lors

dus, comme le roy le desiroit, ilz eussent fait trambler toute l'Italie et s'en fussent faitz maistres; et le desir qu'avoit tant l'empereur de se saisir de Romme fust esté totalement accomply. Ilz estoient tous deux bien differans en liberalité; car l'empereur estoit très liberal et magnifique, donnoit fort et despendoit fort; nostre roy estoit, au contraire, fort escarre et fort espargnant. A l'un la liberalité nuisist, pour luy oster les nerfs de la guerre; à l'autre l'espargne nuisist dadvantage, car pour trop espargner son peuple et pour porter le beau titre de père du peuple, il n'en tiroit les finances qu'il debvoit et failloit pour entretenir ses guerres; que s'il l'eust resarré et espuisé un peu dadvantage, il eust entretenu de plus belles armées et fait de plus belles choses qu'il ne fist. Les histoires, tant nostres qu'estrangères, rendent ce dire clair plus que je ne sçaurois dire, ausquelles je renvoie messieurs les lecteurs curieux, tant pour le subject dudit Maximilien que du roy Louis, bien que j'espère icy parler de cestuy nostre roy à son tour.]

1. Ferdinand, archiduc d'Autriche, frère cadet de Charles-Quint, né le 10 mars 1503. Investi de tous les états et domaines de la maison d'Autriche par son frère en 1521, élu roi de Hongrie et de Bohême en 1527, roi des Romains en 1531, empereur en 1556; mort le 21 juillet 1564.

2. Var.: [*A ce grand empereur Charles succeda Ferdinand, roy des Romains par la resignation de son beau frère, et aussy par l'election et confirmation des electeurs de l'empire, qui l'aimoient et l'estimoient beaucoup, jusques là que d'autre fois les protestans l'avoient esleu pour leur principal et total arbitre des differans entre eux et l'empereur Charles.*] De semblables variantes se présenteroient à tout moment dans la suite de ce discours; nous nous abstiendrons de les donner quand elles n'offriront qu'un remaniement de phrases.

opposer à ceste eslection, à cause de la haine qu'il portoit à la maison d'Autriche, fondant ses raisons : que les eslecteurs protestans ne devoient estre receus aux eslections des empereurs, ni estre eslecteurs, à cause de leur religion heretique; mais il fallust qu'il passast par là [ou par la fenestre, comme on dict]; et qu'eust-il faict? [pauvre homme !] S'armer contre l'Allemaigne? Cela luy estoit deffendu, s'il ne se fust armé des armes spirituelles, qui sont censures et fulminations; mais les autres s'en soucient beaucoup! Il me souvient que, de mon jeune temps, cela se disoit pour lors, et aussy qu'il se trouve par escrit.

A ceste nouvelle eslection de l'empereur, fut faicte une diette à Ausbourg [1], où tous les princes d'Allemaigne s'y trouvarent, et où nostre roy Henry II y envoya une ambassade solempnelle, estant la coustume des grands, au changement d'estats et de personnes, de s'entre-visiter les uns les autres. Et de ceste ambassade estoient les chefs : M. de Bourdillon [2], lieutenant de roy en Champaigne, en l'absence de Monsieur de Nevers, et Monsieur de Marillac, archevesque de Vienne, grand et sçavant prelat, qui, du regne du roy François, avoit esté fugitif en Constantinople, à cause de la nouvelle religion, dont il estoit à tort soubçonné, ce qui fut cause de son advancement, dont j'en parle ailleurs, et puis fut archevesque [en laquelle dignité ne croyoit guieres, comm' on le disoit à la cour, ce que j'ay veu].

1. Le 28 mars 1559.
2. Imbert de La Plattière, maréchal de Bourdillon.

Ceste ambassade du roy ouye, qui offroit toutes sortes d'amitiés [à l'empereur] et à tout l'empire et confederation, trop discourtoisement fut respondu : que quand le roy auroit faict restitution des villes imperialles de Metz, Toul et Verdun, qu'ils croiroient à ses paroles.

M. Marillac, qui estoit subelin[1] à bien parler, ne faillist à leur bien replicquer, non pourtant si bravement comme eust faict M. de Bourdillon[2], s'il eust eu la parolle pareille; si en dist-il pourtant sa rastelée, en bravant fort.

Sur ce ilz furent congediez; et eux de retour, en ayant faict leur rapport au roy, il jura qu'il se repentoit cent fois de les y avoir envoyez, et faict si honnestes offres qu'il leur avoit faict. En quoy il y songea pourtant à se tenir sur ses gardes en sesdictes villes, et surtout à Metz, bien qu'on ne les craignist guières; car on n'avoit pas crainct le frere, plus puissant et plus grand homme de guerre, qui n'y avoit rien faict.

Après la mort du roy Henry, le roy François y envoya vers ledict empereur, pour ce mesme subject de visite que j'ay dict, le seigneur de Montpezac, qu'on disoit à la cour une très belle charge et ambassade pour luy, pour estre jeune, et n'estre guieres advancé en charges et grades, sinon qu'il estoit simple lieutenant de la compagnie de M. de Guise; mais son capitaine, qui gouvernoit tout lors, luy valut cela, ce coup. Donc en eschange, lorsque les dix-huict chevalliers furent faicts à Poissy par le petit roy

1. Subtil, adroit.
2. Var.: *un brave capitaine de guerre.*

François II, on passa la paille par le bec [1] audict Montpezac, qui y estoit present, que tous ses compagnons eurent cet ordre, et luy point; d'autant qu'il avoit espousé la fille du marquis de Villars, aujourd'huy madame du Maine, en secondes nopces, et avoit, par ce moyen, pris l'alliance de Montmorancy, qui n'estoit pour lors trop aimée de la maison de Guise [2].

Et voilà la frasque qui fut donnée audict de Montpezac en recompanse de ceste dicte ambassade, lequel s'en acquicta fort bien, car il avoit bonne façon, et parloit fort bien : et, à toutes pareilles offres qu'il fit de la part de son roy à l'empereur, il luy fit toute pareille response pour ces villes, et que luy et les princes de l'empire les vouloient avoir.

Il s'en retourna donc ainsy, amprès avoir esté bien traicté de luy, et eu pour present un beau buffet d'argent [3] de la valeur de dix à douze mille francs, qu'il me montra à son retour à la cour à Amboise, lors de la conjuration, et me

1. C'est-à-dire on le frustra d'un avantage sur lequel il comptoit. Cette métaphore est empruntée, je crois, à la fauconnerie. On agace un oiseau avec une paille ou une plume. Il la saisit, croyant que c'est une proie, et on la lui retire du bec sans qu'il y gagne rien.

2. Henriette de Savoie, fille unique d'Honorat II de Savoie, marquis de Villars, épousa d'abord Melchior Desprez, seigneur de Montpezat, après la mort duquel elle se maria au duc de Mayenne, Charles de Lorraine.

3. Var. : [*Toutefois il s'en acquitta assez bien : il fist toutes pareilles offres à l'empereur, qui luy fist pareille responce qu'aux precedens, s'opiniastrant toujours sus ceste ville de Metz, et que les princes de l'empire s'en alteroient fort, et s'en retourna ainsin amprès avoir esté bien traitté de luy et eu pour present un beau buffet d'argent, etc.*]

conta le tout, car nous estions fort proches parens; et me loüa fort cet empereur, tant pour affaires d'estat que de guerre. Comme de vray, tant qu'il a esté roy des Romains, il a faict tousjours bravement teste à ce grand sultan Soliman, ores le guerroyant comm' il pouvoit, ores l'amadouant par trefve, jusques-là que, luy venant à l'empire, ledict sultan luy envoya demander la trefve.

Si fut-il pourtant fort malheureux en ses guerres faictes par aucuns de ses lieutenans, comme par le seigneur de Roquandolf[1], qui pourtant se monstra tousjours brave et vaillant capitaine, mais malheureux, et qui assista fort bien à ce grand conte Palatin, au siege de Vienne[2].

Il eut aussy d'autres capitaines, bien qu'ilz fussent bons, mais il fut aucunement malheureux en eux, dont on en peut voir les routes, pertes et defaites dans Paulo Jovio, lequel descrit[3]. [N'allant guieres en personne aux grandes expeditions de guerre, mais envoyoist ses lieutenants, non pas pour crainte qu'il eust à s'exposer aux hazards, mais que, despuis la mort du roy Louis d'Hongrie, il sembloit que la destinée deust tousjours ainsin porter sur tous les autres

1. Rockendorf.

2. En 1519 Vienne fut assiégée par Soliman Ier en personne, et défendue par Fréderic III, prince palatin, qui obligea le sultan à se retirer avec perte.

3. Var.: *Paulo Jovio en descrit assez sans que j'en die dadvantage.* Nous avons jugé bon de rétablir la première version de Branthôme, et nous ferons de même toutes les fois qu'elle perdroit de son intérêt à être mise en variante. Les crochets [ ] tiendront d'ailleurs le lecteur averti.

roys d'Hongrie, et deussent ainsin finir malheureusement, et eux et leurs gens avoir toute pareille et desastreuse desconfiture. Voilà une bonne excuse et qui en doit bien remercier Monsieur le *Fatum* ou le destin.]

Or, ce bon empereur Ferdinand n'eust pas grand partage des biens de la roine sa mere [1], estant la coustume d'Espaigne que le tout va à l'aisné de la maison, ni rien de la Flandres, son aisné le traictant en cadet, et prenant tout pour luy, en gaignant l'amitié de ses braves soldats Espaignols, par le moyen desquels il cousoit et tailloit comm' il vouloit : et toutesfois, s'il eust voulu, il l'eust bien brouillé en son estat et son empire, et s'il eust voulu s'allier et joindre avec les princes protestans, qui l'eussent fort desiré; car un brouillon ne recherche qu'à brouiller un autre. Mais luy, qui estoit sage et bien advisé, n'y voulut jamais entendre, considerant le mal et le deshonneur qui luy escheroit de la desunion de son bon frere, et que possible seroit la ruine de tous deux.

Aussi l'empereur l'assistoit de ce qu'il pouvoit, et Ferdinand luy en rendoit de mesmes; tesmoing le secours qu'il donna à Monsieur de Bourbon, pour Pavie, et la prise de nostre roy; ce qui servit fort à l'un, et nuisit fort à l'autre. L'empereur aussi luy ayda bien en ses royaumes de Boëme et de l'Hongrie [2].

1. Jeanne de Castille.

2. Var. : [*Il se maintint toujours en bonne amitié aveq luy, assistant à son frère tout ce qu'il pouvoit; aussy le frère luy en rendoit de mesmes, si bien que s'estant contanté du patrimoine d'Autriche, par ses vertus, valleurs et armes il y adjousta la Boesme et quelque peu de l'Hongrie.*]

Il n'estoit pas si bouillant et mouvant comme l'empereur; il estoit plus froid, et tenoit cela de son ayeul Ferdinand, mais non pourtant si corrompu, et estoit plus homme de bien, dont il en portoit le nom, et l'empereur, celuy de ce brave Charles, son grand ayeul [1]. Souvant ceux qui portent les noms de leurs ayeuls leur ressamblent voulontiers, comme je l'ay veu observer et discourir à aucuns philosophes [2].

Ce Ferdinand, de mesmes que son ayeul, porta ses cheveux tous longs, et ne les fit jamais coupper, dont j'en fais un conte ailleurs plaisant.

Pour fin, cet empereur Ferdinand vesquit et mourut en fort homme de bien [3].

Il se dict et se list que l'empereur Charles, amprès qu'il eust resigné son empire à son frere, comme quasy s'en repantant, il l'envoya prier de le resigner au roy son fils [4], et fit en sorte que les eslecteurs l'esleussent empereur, et que meshuy, estant fort sur l'aage, il devoit faire de mesmes que luy, quicter le monde, et servir Dieu.

1. Charles le Téméraire, duc de Bourgogne. Sa fille Marie, héritière de ses états, avoit épousé l'empereur Maximilien Ier, grand-père de Charles-Quint.

2. Si la mort n'avoit pas interrompu Branthôme dans ses travaux de remaniement et de correction, il auroit, nous en sommes persuadés, changé tout à fait le cachet si remarquable de son style; que l'on compare à la deuxième phrase de ce paragraphe la suivante de la première version : « Voyez comme les fileus quelquefois tiennent de l'humeur de leurs parrains et de ceux dont ils portent le nom, comme j'ay ouï dire souvent à aucuns filosophes ! »

3. Sa devise étoit : *Fiat justicia aut pereat mundus*.

4. Philippe II.

Ledict Ferdinand fit responce qu'il en vouloit parler ou faire parler premierement à Maximillien son fils, et en scavoir son opinion, lequel estoit vice-roy en Espaigne, créé dès que le roy Phillippe alla prendre possession des Pays-Bas; de laquelle charge l'on s'estonna que l'empereur l'en avoit chargé, puis que Ferdinand son pere n'avoit rien eu du bien de sa mere de par delà. Mais il fut si sage, qu'il n'y voulut faire aucune revolte, ni semblant d'en avoir ressantiment; fust, ou qu'il craignist la grand force et bonne fortune de l'empereur, ou que sa fame, fille de l'empereur, très sage et vertueuse, l'en empeschast.

En fin, Ferdinand ayant faict venir son fils vers luy, et luy ayant conféré ceste proposition de l'empereur son frere pour ceste resignation du pere à son fils, il luy fit responce belle et bonne: qu'il le prioit de ne s'en deffaire point, et qu'il le gardast encor, et que pour luy il n'en vouloit quicter sa part à son cousin, et qu'il avoit le cœur assez haut et l'estomach assez bon pour digerer et avaller ce grand morceau, aussy bien que son cousin: comme de faict, après la mort de Ferdinand son pere, les eslecteurs ne faillirent de l'eslire empereur, le cognoissant très valleureux, vertueux, sage, et fort digne à gouverner cet empire.

4. — Ainsin l'ay-je ouy descrire à nostre roy Henry III, qui disoit que c'estoit le prince du monde à qui il desiroit le plus de ressembler, et qui luy revenoit le mieux [1].

1. Maximilien II, fils aîné de Ferdinand Ier, naquit le

Il avoit raison, en ayant faict preuve grande de sa vertu et de sa foy magnanime, lors qu'estant party de Pouloigne à la desrobée et grandes traictes, il se vint jetter, quasy par manière de dire, entre ses bras à sauvetté : il l'y receut, et le traicta très honnorablement, non pas seulement en empereur ny en compagnon, mais quasy luy deferant beaucoup. Et bien qu'il fust fort poussé et persuadé des princes d'Allemaigne sur la remise des villes impérialles, rien pour cela ; il ne luy en parla que fort peu, et comme frere. Il ne faut point doubter que, s'il eust repris le chemin de l'aller, qu'il ne fust esté retenu par les autres princes Allemans ; mais il luy assista fort bien d'un autre chemin, vers la Charantye [1] et ailleurs ; en quoy il monstra bien sa magnanimité et sa sincere conscience, qui d'ordinaire est fort legere et porte petit poix en la balance des roys et princes (dict-on), en chose où il y va de l'ambition et du proffit [2].

Il a supporté, comme son pere, de grandes guerres durant son empire, et en toutes s'est monstré un très sage et vaillant capitaine, surtout lors que ce grand sultan Soliman vint, pour sa dernière main, en personne et avec de très grandes forces [3], luy mettre le siege devant Si-

1er août 1527, fut élu en 1562 roi de Bohême et roi des Romains, parvint en 1564 au trône impérial et mourut le 11 octobre 1576.

1. Carinthie.

2. Var. : [*Quand il y va du profict de leur ambition, ce disoit Cæsar.*]

3. Var. : [*Avecque les plus grandes forces qu'il avoit jamais rammené là bas.*]

guet[1], dont il ne s'en estonna pas, mais bravement se mit en campaigne pour luy livrer bataille, s'il fust venu à propos, ayant assamblé une fort belle et gaillarde armée, non pareille pourtant à celle de son ennemy, qui montoit à plus de cent mil hommes. Il fut pourtant si bien assisté des princes d'Allemaigne, des Italiens et autres, tant d'hommes que d'argant, qu'il monstra bien par là qu'il estoit fort aimé, et avoit une grande creance parmy les chrestians. M. le duc de Ferrare, très brave et vaillant prince, qui avoit espousé sa seur[2] (grand dommage certes dequoy il ne laissast après luy de sa noble et genereuse race), sans y envoyer, l'alla trouver en personne. Il luy mena quatre cens gentilzhommes volontaires, qu'on nomme là Advanturiers, trois à quatre cens arquebuziers à cheval, deux cens chevaux legers[3] et cent hommes d'armes payez, fust, ou d'argent du sien, ou de celuy du roy de France, ayant, tant qu'il a vescu, tenu de luy cent hommes d'armes de ses ordonnances soldoyez[4].

Monsieur de Guise son nepveu[5], lors fort jeune, l'alla trouver pour son plaisir, avecqu'une belle noblesse françoise.

Pour fin, ce brave empereur fit si bien [teste], qu'il se dira d'icy à mill' ans que, dessoubs luy

1. Szigeth en Hongrie. Soliman mourut au siége de cette place en septembre 1566.

2. Barbe d'Autriche, fille de Ferdinand, empereur.

3. La première version porte *cent*.

4. Ce fut pour défendre Vienne contre Soliman que Maximilien fit construire autour de sa capitale les fortifications qu'on a commencé de démolir le 30 mars 1858.

5. Par sa mère Anne d'Este, fille du duc de Ferrare.

et son empire, le plus grand prince en tout, et monarque des Ottomans, voire du monde, mourut en ce siege de Siguet, renommé à jamais par sa belle mort et très honorable, n'ayant voulu mourir ailleurs (dist-il), qu'au mitan de l'exercice qu'il avoit tousjours aimé et mené en sa vie.

Qui voudra plus au long scavoir les faicts et les louanges du pere et fils, Ferdinand et Maximilien, en trouvera prou par les livres qui ont esté escrits de leurs valeurs qu'ilz ont monstré aux guerres d'Hongrie, de Boëme, Pouloigne, Transilvanie, tant faictes de leurs mains que de leurs braves capitaines: pourquoy je n'en parle plus [1].

CHAPITRE IV.

5. *L'Empereur Rodolphe.*



'empereur Rodolphe [2], qui imperie aujourd'huy, bien qu'il n'ait esté souvant en campagne comme ses predecesseurs, si a-il monstré avoir du

1. Var.: [*La gloire n'en sera pas commune, mais très rare: qui voudra plus amplement scavoir des faicts de ce grand empereur et de son pere en trouvera assez à foison tant parmi les guerres de l'Hongrie, de la Boesme, de Transilvanie, de Pouloigne, que des autres pays de là-bas qui se sont ressantis de la valleur de l'espée de ces empereurs et de leurs lieutenants generaux et capitaines, ores vaincueurs, ores vaincus, mais pourtant non jamais subjuguez; voila pourquoy je m'en desporte d'en parler davantage, car il y en a foree livres escripts.*]

2. Rodolphe II, fils aîné de Maximilien II, né le 16 juillet

courage et de l'esprit; et ne s'est point estonné; car il a esté fort traversé quasy tous les ans. Il luy a fallu supporter de grandes forces que le grand Turc luy a jetté sur les bras, ores vainqueur, ores vaincu et battu, et sur tout ne s'est point estonné des grandes menaces et préparatifs qu'il a faicts sur Vienne, de laquelle il ne fut jamais si voisin qu'il est ast'heure, dont Dieu le garde de la prise[1].

Enfin, cet empereur a bien pourveu à tout son faict, que Dieu l'a preservé de grands coups, ayant esté assisté de bons et grands capitaines. Je n'en parle plus, car il s'en est faict plusieurs livres, et s'en faict tous les jours, des belles guerres qui s'y sont faictes et s'y font encores, pour lesquelles s'en sont faictes et se font souvant, par le commandement de sa Saincteté, jubilez, de belles devotions, prières et processions. Et il a esté fort bien servy et assisté de bons et braves capitaines Allemans, Italiens, Hongres, Boëmes, Albanois et autres, et sur tout de ces deux braves capitaines, l'un, ce brave Charles, comte de Mansfeld, qui, très bien s'estant façonné aux guerres de Flandres, de France, et autres, monstra bien ce qu'il avoit appris et scavoit faire : j'en parle ailleurs; l'autre, M. le duc de Mercure[2], brave, vaillant et hazardeux

1552, élu empereur à la fin de 1576, mort le 10 janvier 1612.

1. On sait que sous ce règne la Hongrie tomba presque tout entière entre les mains des Turcs.

2. Le duc de Mercœur, Philippe-Emmanuel de Lorraine, mort à Nuremberg en 1602. Après avoir fait sa paix avec Henri IV, il s'étoit mis au service de l'Empereur, en guerre avec les Turcs.

prince certes, dont j'en parle aussy ailleurs en son discours à part [1].

CHAPITRE V.

6. *Le Duc d'Albe.* — 7. *El gran commandador.*


e les laisse donc là ast'heure pour venir à ce grand duc d'Albe, que l'empereur cy devant a mis et colloqué avecque les trois grands capitaines [2].

1. Var.: [*Voila pourquoy je m'en desporte d'en parler davantage; car il y en a force livres escripts; non plus que je parleray de l'empereur d'aujourd'huy, Rodolphe, fils de Maximilian, pour estre ses faictz tous fraiz soubz l'empire, et par la valeur et la sagesse duquel pourtant le grand Turc s'est ressenti de grandes deffaictes, meurtres et pertes de gens, et si heureusement que de long temps ne s'est veu telles victoires si heureuses et si signalées, et si sanglantes que celles que de nouveau il a obtenu sur les infidelles, qui s'estoient assemblez en si grand nombre et en telle animosité et presomption contre les chrestians, que leur grand seigneur ne les menassoit rien moings qu'en un tour de main emporter et raffler Vienne d'autre façon que le sultan son ayeul, et de la pousser en Allemaigne, et dans deux ans l'empieter pied à pied; mais Dieu ayant colloqué un si brave empereur pour luy faire teste, a mis au vent toutes les vanitez de ses outrecuidez dessaings, et leur en a faict sentir les siens plus aigres par la vertu et valeur de cettuy nostre empereur, et de ce brave et jeune roy de la Transylvanie, et de plusieurs et vaillans seigneurs et capitaines d'Allemaigne, et de ce brave Charles, conte de Mansfeld.*]

2. Charles-Quint, qui, selon Branthôme, ne connoissoit que trois grands hommes de guerre : Charles-Quint, le connétable et le duc d'Albe.

Ce grand duc d'Albe[1] donc suivit l'empereur son maistre, tant en ses guerres qu'il commança, qu'en celles qu'il paracheva avecque luy.

Il eut cet honneur, à la retraicte de son voyage d'Hongrie vers l'Italie[2], l'empereur menant l'advant-garde, de mener l'arrière-garde, avec les lansquenets[3] et la cavalerie Espaignolle : et le marquis del Gouast[4] menoit la battaille avec l'infanterie Espaignolle et les chevalliers de la garde. Avecque l'empereur estoit Ferdinand de Gonzague avecque les chevau-legers, desquels il estoit general.

J'ay ouy raconter à une grand dame de la court, où ell' estoit pour lors du passage de l'empereur par France[5], qu'il luy monstroit grand amitié et faveur, et qu'il paroissoit de bonne fa-

1. Ferdinand Alvarez de Tolède, duc d'Albe, né en 1508, mort le 12 janvier 1582.

2. En 1531.

3. Lands-Knecht, lansquenets ou lanciers, selon Pfeffel (*Abrégé de l'histoire d'Allemagne*, p. 391 ; Paris, 1754, in-8), tel étoit le nom que l'on donnoit alors à l'infanterie allemande, qui étoit formée par les différentes milices des princes de l'empire ; de là la véritable étymologie de son nom, *lands-knecht*, *soldat* ou *fantassin du pays*. La haine de ces troupes contre les Suisses étoit passée jusqu'à la dernière fureur. Les Suisses les avoient cruellement maltraités dans toutes les batailles où ils étoient venus aux prises avec eux : dans la guerre de Souabe, en 1499 ; à la bataille de Novarre, où ils défirent l'armée françoise, etc. Cette haine se soutint avec le même acharnement pendant tout le XVIe siècle. Les batailles de Cerisolles, de Moncontour, etc., en sont des monuments terribles. Louis XII, s'étant brouillé avec les Suisses, avoit pris à sa solde des lansquenets, ce qui avoit redoublé l'indignation des Suisses. La bataille d'Ivry fut le tombeau des lansquenets. (Voy. aussi Zur Lauben, III, 13.)

4. Alphonse d'Avalos, marquis del Vasto.

5. En 1540.

çon, mais fort froide et retirée, et qui ne s'advançoit pas tant que Le Peloux, brave gentilhomme françois, qui avoit suivy Monseigneur de Bourbon en sa defortune ; mais il se monstroit lors plus entrant et plus bravasche que le duc d'Albe, bien qu'il fust de belle façon, comme j'ay dict, et de belle et haute taille [1]. Si bien que l'empereur disoit quelques fois aux dames qu'il entretenoit : « Voilà le duc d'Albe, que j'aime bien ; il est « encor jeune (bien qu'il se monstrast vers l'aage « de trente ans), il n'a pas encor veu ce qu'il « luy faut ; mais je vous asseure qu'il sera un jour « un grand homme de guerre, car il est de fort « bonne et valeureuse race ; aussy qu'il a bon « commancement et que je l'advanceray selon « ses merites, desquels j'ay bonne esperance. « Je voudrois qu'il ressemblast un peu Le Pe« loux d'une chose, qu'il fust plus entrant qu'il « n'est en compagnie ; car Le Peloux, il sçait « aller, venir, et veut entrer partout. Aussy est-il « un François bouillant et effronté ; l'autre est un « Espaignol froid et discret. »

Dont ne faut doubter que Le Peloux ne le fist à dessaing, possible par l'advis et commandement du maistre, parce qu'il avoit de fort bonnes parties en luy, mais principallement pour monstrer, comme bravasche et presomptueux, à son roy, toute sa cour et sa nation, que, pour les avoir quictez, pris et choisy autre party estranger, et autre maistre, le plus grand de la chrestianté, il ne se soucioit guieres de la France ny

1. Var. : [*Il parpissoit peu en ce passage de France au pris de M. du Peloux, gentilhomme françois qui avoit suivy feu M. de Bourbon en sa deffortune, et mesmes que le duc d'Albe le recherchoit quasy si bien que l'empereur*, etc.]

du roy non plus; aussy l'empereur luy faisoit fort bonne chaire.

Bref, il paroissoit et bravoit fort; possible aussy pour cet artiffice, et pour monstrer et faire venir l'envie à d'autres gentilzhommes françois de le suivre, que, puisqu'il traictoit si bien les pauvres bannis de Monseigneur de Bourbon, il en fairoit de mesmes aux autres s'ilz s'y vouloient retirer. Quelle gloire et presomption estoit-ce à ce brave fugitif [1] de faire là telle parade de sa faveur devant son roy et ses compagnons du pays, auxquels il ne celloit sa fortune, qu'il leur faisoit encores plus grande qu'elle n'estoit! Ceste dame disoit que le roy en avoit quelque certain petit despit en soy; mais il le cachoit. Je croy qu'il y a force gens, tant bons François fussent-ilz, ou autres [2], qui voudroient estre bannys à ce prix.

Ledict Peloux aussy servoit son maistre [à traitter] ses amours; car le roy, son bon frere, luy voulut faire chere entière pour luy faire servir une belle et honneste dame de la cour, pour lors, et en tirer ce qu'il voulut, dont il en laissa à la France une race après luy [3] qui ne se peut

1. Le manuscrit 8771, fol. 33 verso, efface le mot *brave* et ajoute après *fugitif* : *et desnaturé François*. Branthôme emploie ce mot *desnaturé* dans le sens qu'il avoit en espagnol, de son temps. *Desnaturarse* signifioit renier l'hommage dû à son seigneur naturel, soit pour se rendre indépendant, soit pour reconnoître un autre seigneur. Il y avoit dans le droit féodal des formules consacrées pour cela.

2. Le manuscrit 8771, fol. 33 verso, donne pour cette phrase la variante suivante : « *Je croy qu'il y a force gens, mauvais François, qui voudroient*, etc. »

3. Var. : [*Il luy aidoit aussy en ses amours, car le roy François luy voulant faire chère entière en sa court, luy avoit*

dire pour ast'heure[1]. [Il servoit quasy de truchement et conducteur, encor que l'empereur parlast et entendist bien le françois ; mais il usa lors de ceste finesse espaignole de caresses ainsin à ce gentilhomme devant les autres, tant pour les gaigner et attirer s'il eust peu, que pour leur monstrer qu'il sçavoit bien n'abandonner les pauvres bannis de M. de Bourbon et qui luy avoient fait service, comme il le fist de mesmes à une infinité.]

J'ay veu le portrait dudict Peloux dans le cabinet de madame de Fontaines de Chalandray (estant fille pour lors de la reyne Leonor, et la disoit-on la belle Torcy), qu'elle me louoit fort. Aussy monstroit-il une belle representation d'un gallant homme, mouricaut pourtant, ressamblant un peu à son frere, que j'ay veu lieutenant du marechal de Brissac en sa compagnie de gens d'armes, qui estoit certes un brave et vaillant capitaine, et qui n'en devoit rien à son frere.

Mais, pour retourner au duc d'Albe, il faut croire que, dès lors qu'il se mit aux guerres, il ne chauma pas d'en apprandre et en faire valoir de bonnes leçons en toutes ces belles expeditions qu'il a faictes en ses lieutenances generalles qu'il a eu de ses maistres à part, ou soubs leurs personnes en la guerre d'Allemaigne, en Italie, en Lombardie, en Piedmont, au royaume de

fait adresser et donner une grand dame de sa court, pour la servir, voyre pour mieux, car il en tira ce qu'il falloit, mesmes qu'il en laissera ce que je dirois bien et aussy qu'a demy, etc.]

1. J'ignore quelle maison prétend à cet honneur.

Naples, en Flandres, et de fraiz en la conqueste de Portugal.

Bref, en tant de lieux le nom du duc d'Albe s'est tant faict sonner, que rien que le duc d'Albe n'oit-on encor que raisonner par la chestianté; et est mort en reputation d'avoir esté un grand capitaine et avoir peu failly soubs ses charges, en despit du dieu Mars, qui est un dieu fort traistre et ambigu, qui faict souvant bruncher lourdement ceux qui le suivent[1].

Il eut cet heur et l'honneur, en la battaille des protestans[2], d'avoir très bien combattu et bien commandé en l'avant-garde avec Monseigneur de Savoye[3], qui y commandoit aussy, mais il estoit encor fort jeune. Aussy l'empereur le luy associa, pour estre vieux capitaine.

Il se monta ce jour sur un cheval d'Espaigne tout blanc, armé tout à blanc, et de grandes et longues plumes blanches qui luy pendoient sur sa sallade et sur les épaules bien bas.

Il monstroit bien par là qu'il vouloit se signaler et parestre par dessus les autres, comm' il fist, tant par ses belles enseignes que par sa prouesse qu'il monstra ce jour : et fut si heureux encor, que le duc de Saxe fust pris si près de

1. Var. : [*Et est mort ayant faict contre l'opinion que nul ne peut est reparfaict capitayne qu'ampres la mort (comme disoit Solon de l'homme heureux); car c'est un estat le plus subject à glisser et à bruncher qu'il en soit point, estant Mars un dieu fort traistre et bien ambigu. Neantmoings le duc d'Albe, en despit de ce dieu traistre, est mort sans qu'on luy puisse rien reprocher, et en la reputation que l'empereur son maistre luy avoit donné.*]

2. La bataille du Mühlberg.

3. Emmanuel Philibert, alors prince de Piémont.

luy qu'il le mena et le presanta le premier à l'empereur [1], beau present certes, et digne de bonne recompanse, avecque les autres qu' y avoient aidé.

Il eut un peu de malheur en Piedmont; car l'empereur et le roy d'Angleterre l'y ayant envoyé, voire en toute l'Italie, pour general, avecqu' une fort grosse et bell' armée, très bien garnie de tout ce qu'il luy falloit, tant de gens de guerre que grand attirail d'artillerie, et sur tout de si grande quantité de pionniers, pour, à la mode des Turcs, remuer de grand terre, et combler les fossez de bois et fascines, qu'il brava et assura, non pas seulement de lever le siege de Vulpian [2], mais de reconquerir en peu de temps tout le Piedmont, ainsi que je l'ay ouy raconter à de vieux capitaines françois et estrangers qui estoient de ce temps. Mais tant s'en fallut qu'il ne peut pas prandre Santiac [3] qu'il assiegea, où Monsieur de Bonnivet, couronnel de l'infanterie françoise, s'estoit jetté dedans avec Ludovic de Birague et autres bons capitaines, dont j'en parle ailleurs; et fust si bien def-

1. Dans son Histoire de Hongrie (t. 16, p. 279), Isthuansius rapporte que l'électeur de Saxe remit son épée à l'un de ses compatriotes, appelé Joseph Lucan. Les historiens diffèrent sur le nom de la personne qui le fit prisonnier (voy. de Thou, t. 1, liv. IV); mais ils reconnoissent généralement que ce fut le duc d'Albe qui le présenta à l'empereur. « Sa grosseur, ajoutent ils, l'avoit empêché de revêtir une autre armure qu'un simple corcelet. » (Voy. plus haut, à propos de ses bottes, le chapitre sur Charles-Quint.)

2. Vulpian, château près de Suze.

3. Senthià. (Voy. le Discours des Couronnels : Branthôme y orthographie Senthià : Sainct-Ya.)

fandu, qu'il en leva le siege. [Dont en ce siege ne fust pas trop loué; car la place ne venoit qu'estre fortifiée de frais par ce bon capitaine Ludovicq de Birague : en quoy j'ay ouy dire à aucuns bons capitaines qu'une place fortifiée de frais et à la haste, comme fust celle la, n'est si bonne ni si tenable comme une vieille, à cause du rampart mieux afermy qu'un nouveau esbranlé encor de la terre nouvellement reportée [1].]

Il eust encor ce malheur, qu'à sa barbe, ce brave entrepreneur et aussy bon executeur, M. de Salvoyson, luy enleva Montcalvo par escalade.

L'on le dict en ce voyage malheureux, mais non qu'il faillist en sa charge et y perdist sa réputation, car, si petite tache, il la rabilla fort bien vers le royaume de Naples, et vers Rome contre le pape, lorsqu'il fit bravement teste contre ce grand capitaine M. de Guise, quand il luy rompit ses dessaings et du pape [et tout], qu'il eust bien faussé dans sa ville de Rome, voire pris, disoit-on lors, comme je l'ay ouy dire dans Rome mesme, s'il eust voulu. Mais il eut respect au Sainct Siege, pour n'estre blasmé d'une telle entreprise et prise, comme fut le prince d'Orange pour celle du pape Clement; dont j'ay ouy dire encor que l'empereur n'en fust pas pourtant trop content de ce respect, et qu'il debvoit avoir poussé plus outre, selon sa devise, et que la gloire fust esté à jamais immortelle pour luy, que d'avoir pris deux papes.

1. Var. : *Dont en ce siege il n'en fut trop loué; car la place ne venoit d'estre fortiffiée que de frais et à la haste.*

S'il se monstra là donc trop respectueux, il se monstra bien de l'autre costé fort sage et advisé, d'avoir rompu les fœuz et furies de cest' armée dudict Monsr. de Guise, si delibere et fraische, qu'elle ne demandoit que combattre; mais, comm' un Fabius Maximus, par sa cunctation et temporisement, fit aller nos fœuz en vapeurs et fumées. Toutesfois, ne faut point doubter que, si le pape n'eust point failly audict M. de Guise et à sa promesse, les choses ne fussent pas allées ainsin; et disoit tout le monde alors qu'il fust demeuré quelque chose dudict duc, et luy eust fallu se retirer viste dans Naples : j'en parle ailleurs.

Ils se cognoissoient tous deux, et à bonnes ensaignes, dès le siege de Metz, où ledict duc estoit lieutenant de l'empereur en cest' armée et en toutes les expeditions qui se firent là : et pour ce M. de Guise ne le craignoit guieres, ni là ni ailleurs.

Quand deux grands capitaines comme ces deux là se sont tastez une fois en tels hazards, sieges, combats et rencontres, celuy qui a eu du pire, comme l'eust ceste fois l'empereur et le duc son lieutenant, volontiers ilz en craignent la seconde touche.

Brief, il n'y alla rien pour ce coup, en ce voyage d'Italie, ni de l'un, ni de l'autre : et comme deux braves combattans en une estocquade, amprès qu'ilz ont bien faict leur devoir, viennent à estre separez par les juges et mareschaux de camp, se retirent avec esgal honneur, ainsin firent ces deux grands capitaines.

Long-temps amprès vint la guerre de Flandres

contre les rebelles qui se faisoient appeller les Gueux, sot nom pourtant et mal heureux et tout! Le roy son maistre l'y envoya son lieutenant, encor son general, où il passa gentiment, non avecqu' un grand embarras ni multitude confuse de gens de guerre, mais se chargea seulement d'une petite et gentille trouppe de braves et vaillans soldats bien choisis des terzes de Lombardie, de Naples, de Sicile, de Sardaigne, et d'une partie de celuy de la Golette, montant le tout à dix mil' hommes de pied, tous vieux et aguerris soldats, tant bien en poinct d'habillemens et d'armes, la pluspart dorées et l'autre de gravées, qu'on les prenoit plustost pour capitaines que soldats : et fut luy le premier qui leur donna en main les gros mousquets, et que l'on veid les premiers en guerre et parmy les compaignies; et n'en avions point veu encor parmy leurs bandes [il est bien vray que du temps de nos peres, aux guerres de delà les monts, l'on usa des mousquets qu'on appelloit des harquebuz à croc et qu'on appuioit sur des fourchettes; mais c'estoient des canons gros et courts, que, despuis, nos soldats par mocquerie appeloient des vits de muletz. J'en ay veu force de pareils parmy les vieilles armes des vieux chasteaux, et me souvient d'en avoir veu au chasteau de Bourdeilles plus d'une vingtaine], lors que nous allasmes pour le secours de Malte; dont despuis nous en avons pris l'usage parmy nos bandes, mais avecque de grandes difficultez à y accoustumer nos soldats, comme j'en parle au livre des couronnels. Et ces mousquets estonnarent fort les Flamans, quand ilz les senti-

rent sonner à leurs oreilles; car ilz n'en avoient veu non plus que nous: et ceux qui les portoient les nommoit-on Mousquetaires; très bien appoinctez et respectez, jusques à avoir de grands et forts goujats qui les leur portoient; et avoient quatre ducats de paye; et ne leur portoient qu'en cheminant par pays: mais quand ce venoit en une faction [1], ou marchans en battaille, ou entrans en garde ou en quelque ville, les prenoient. Et eussiez dict que c'estoient des princes, tant ilz estoient rogues et marchoient arrogamment et de belle grace: et lors de quelque combat ou escarmouche, vous eussiez ouy crier ces mots par grand respect: *Salgan, salgan los mosqueteros! Afuera, afuera, adelante los mosqueteros* [2]! Soudain on leur faisoit place; et estoient respectez, voire plus que capitaines pour lors, à cause de la nouveauté, ainsin que toute nouveauté plaist.

Je les vis alors passans par la Lorraine, et les y allay voir exprèz en poste, tant pour leur renom, qui en resonnoit et retentissoit par tout, que pour y revoir aucuns capitaines et soldats que j'avois veu et cogneu en l'armée que le roy d'Espaigne avoit envoyé à Malte, Monsr. le marquis de Pescaire en estant le general; et n'y avoit qu'un an quasy que je les y avois veuz. J'y

1. Ce mot, dans la langue militaire, avoit alors un sens beaucoup plus étendu qu'aujourd'hui. Il s'appliquoit à toute occasion où un soldat étoit commandé pour un service quelconque, soit pour aller au combat, soit pour monter la garde.

2. Qu'ils sortent, les mousquetaires! qu'ils marchent en avant!

en vis plusieurs, qui me recogneurent avec force caresses gentilles et militaires à l'espaignolle; car je parlois lors espaignol aussy bien que françois [1] et vous diray que, sans la seconde guerre civile que je voyois se preparer, j'allois avecqu'eux; et avois desbauché un gentilhomme provençal, nommé Valon, gentil et vaillant compaignon, mon grand amy (il mourut à La Roche-La-Belle [2], à l'escarmouche et prise de Monsr. de Strozze; j'en parle ailleurs) : il estoit à M. d'Anjou, frere du roy [depuis roy Henry], pour aller tous deux ensamble; car j'avois faict la reverance au duc d'Albe, qui me recogneut, et me fit fort bonne chere, par ce qu'il m'avoit presanté quelques années devant au roy d'Espaigne à Madrid, par la priere de ceste bonne et genereuse princesse la roine d'Espaigne, à mon retour du voyage du Pignon de Belys [3] en Barbarie et de Portugal, et que je l'avois aussi veu et salué à Bayonne, à l'entrevue du roy et des roines.

Or, pour retourner encor à ceste gentille et gaillarde armée, ell' estoit composée, comme j'ay dict, du terze de Naples, dix-neuf ensaignes, maistre de camp don Sanche de Leve [4]; du terze de Sicille, dix ensaignes, maistre de camp Jullian Romero, que j'avois fort cogneu, comme j'en parle ailleurs; du terze de Sardaigne, dix ensaignes, maitre de camp don

1. Var. : [*aussy bien que mon franciman.*]
2. Au combat de la Roche-l'Abeille, en Limousin, contre les protestants, le 22 juin 1569.
3. Le Peñon de Velez.
4. Sancho de Leyva.

Gonzalle de Bracquamont ; du terze de Lombardie, dix ensaignes, maistre de camp don Sanche de Londogna[1] ; et pour maistre de camp general, ou, pour mieux dire, couronnel commandant à tous (car tel l'avoit esleu le duc d'Albe), Chapin Vitelly[2], gentilhomme italien, très grand et advisé capitaine, dont j'en parle ailleurs. Grand cas pourtant que les Espaignols souffrirent un Italien leur commander en telle dignité ; mais ilz le permirent estant choisy de leur brave general, et qu'ilz le trouvarent fort capable, doux et gracieux, et qui leur scavoit commander gracieusement et de grace : j'en parle ailleurs.

Le grand prieur don Hernand[3], son fils bastard, estoit general de la cavallerie, composée de quatorze compaignies de lanciers, et quatre d'arquebuziers à cheval, que despuis on a appellée parmy eux et nous carabins. Plus, y avoit quatre cens courtizanes à cheval, belles et braves comme princesses, et huict cens à pied, bien en poinct aussi.

Ce grand prieur estoit fort aimé de son père, autant que ses enfans legitimes : aussy estoit-il homme de grand valeur et merite. Il fut pris aux premieres guerres par le bastard du roy de Navarre, se tenant à La Rochefoucaud, et y faisant ses courses et retraictes, par l'assistance de madame la contesse de La Roche[4], mais

1. Sancho de Lodoña.
2. Voy. son article.
3. Ferdinand de Tolède.
4. Il faut lire, selon toute apparence : la comtesse de la Roche-Foucauld.

aussy tost eslargy; car la paix avoit esté faicte devant Orleans [1], et la cour retirée à Amboise, où je vis la roine fort en colere de ceste prise contre Monsr. le prince [2] et le conte de La Rochefoucaud, et parla bien à eux; lesquels aussy tost mandarent le lascher, ce qui fut faict: et vint audict Amboise trouver le roy et la roine, qui se monstroit avoir bonne façon, et fit gentiment sa charge. Du despuis je le vis à Malte, où fut notée une chose, que le grand-maistre, qui se faict là respecter quasy plus qu'un roy, et tous luy deferent tout de mesmes et parlent à luy avecque toutes les reverances, tousjours la teste descouverte; mais ne faisoit pas cela ledict grand prieur, que Monsr. le grand-maistre ne le fit aussy tost couvrir, et luy defera beaucoup. Plusieurs notarent cela aussy bien comme moy.

Or, pour faire fin à ceste belle armée que ce duc emmena en Flandres, il fit si bien par la valleur de luy et d'elle, et rangea si bien les Flamands [3] à leur devoir et obeissance, qu'il s'en fit eriger une statue de marbre en signe de triumphe et trophée, qui fut posée en la grand place d'Anvers [4], s'estant donné et attribué un

1. La première paix entre les catholiques et les protestants, en 1563.

2. Louis, prince de Condé, chef du parti protestant, tué au combat de Jarnac.

3. Var.: *Et subjuga si bien les Flamans.*

4. Cette statue fut posée sur un piédestal de bronze fait avec les canons pris à la bataille de Gemmingen. A ses pieds étoient deux autres statues, les mains pleines d'emblèmes qui désignoient le peuple et la noblesse demandant leur pardon. Sur les côtés de ce piédestal on avoit sculpté des bas-reliefs dont l'un représentoit un berger et ses brebis devant lequel des bêtes fauves s'enfuyoient épouvantées. Sur le de-

titre en grec [1] autant à dire que *glorieux et supperbe*. Du despuis, ceux d'Anvers, estans les plus forts, l'abbattirent et rompirent en mille pièces. Pour un autre trophée que le bon pape Pie quinte luy envoya, une salade et un' espée beniste [2], qu' est un present et honneur qui a coustume d'estre donné par les papes aux grands princes et illustres capitaines qui ont combatu pour le soutian de l'Eglise bravement, et en sont sortis victorieux; ainsin que fit de mesmes le pape Paulo [3] terze Ferneze à l'empereur Charles, après sa victoire des protestans, et triumphe d'eux; et comme fit aussy devant tous eux le pape Jules II [le bon rompu] à l'endroict des Suisses, y adjoustant de plus l'estendard general de l'Eglise [4], les baptisans par le beau nom

vant on lisoit cette inscription : « A la gloire de Ferdinand Alvarez de Tolède, duc d'Albe, etc. »; et plus bas : « Fait par Jongeling, avec le bronze pris sur l'ennemi. »

1. Var. : [*s'estant donné ce brave nom d'*Ἀλλεξιοῦχος]. Ce mot signifie plutôt libérateur, protecteur, que glorieux et superbe : c'est sans doute pour ne pas s'exposer à ce qu'on critiquât sa traduction que Branthôme l'a supprimé dans les dernières révisions de son texte.

2. Ce ne furent pas ses seuls présents. En 1568 il lui envoya un rameau d'or. L'épée étoit du même métal, enrichie de diamants.

3. Paul III, de la maison de Farnèse.

4. Le 24 mai 1512, le cardinal de Sion remit aux troupes suisses, de la part de Jules II, une épée à poignée et à lame d'or, avec un fourreau de velours cramoisi garni en perles; une toque ducale, de velours cramoisi, brodée en perles et fourrée d'hermine, et deux grandes bannières aux armes des douze cantons, surmontées des clefs de saint Pierre en sautoir. Le cardinal Schiner remit en même temps un bref dans lequel Jules II confirmoit pour toujours aux cantons le titre de *défenseurs de l'Eglise*.

de restaurateurs et protecteurs de la saincte Eglise : autant de flatterie et de vanité pour eux, si le roy François ne les eust bien battus à Marignan [1]. Le pape Paulo quarto, dit Caraffe, envoya par son nepveu le cardinal au roy Henry II un chappeau que j'ay veu, quasy faict à l'Albanoise [2], de drap d'or, et un' espée dorée, pour luy demander secours, rompre la trefve et faire la guerre ; don certes qui fut très malheureux pour la France.

Il est temps meshuy de finir le discours de ce grand duc ; mais advant faut dire comm' estant retiré en sa maison, où le roy son maistre l'avoit confiné pour quelque consentement d'un certain mariage clandestin que son fils avoit faict en sa cour ou ailleurs, si bien que, sans ses grands services, il en eust paty, tant ce roy estoit grand observateur de la justice ; estant donc ainsin retiré, il se donna la garde que le roy pour un matin luy envoya un courrier, avecqu'une fort petit simple lettre avec ces mots : « Ne faillez, aussy tost la presente veue, de « vous en aller en telle part (il me semble avoir ouy dire que c'estoit à *Aroyo del puerco*, ou à la *Raya de Castilla y de Portugal* [3], où j'ay esté)

1. 13 et 14 septembre 1515. On trouve une description de la bataille de Marignan dans les Mémoires de Robert de la Marck de Fleuranges et dans une lettre écrite par Maximilien à sa fille Marguerite, et datée d'Inspruck, 7 octobre 1515. (Voy. la *Bibliothèque militaire* de Zur-Lauben, t. 3, p. 12 ; Paris, 1760, in-12.)

2. Sorte de chapeau pointu. « Va, respondit Panurge à Her Trippa, fol enragé, au diable ; et te fais lanterner à quelque Albanoys ; si auras un chapeau pointu. » (*Pantagruel*, liv. III, ch. 25.)

3. A la frontière de Castille et de Portugal. Le duc d'Albe

« à un tel jour, vous y trouverez le rendez-vous « de toute mon armée, laquelle vous prendrez, « et la menerez droict et aussy tost en Portugal « pour me le conquester. » Ce qu'il fit sans s'arrester nullement sur son despit et mescontentement, ni sans faire la moindre difficulté du monde. Il voyoit bien à quel maistre il avoit affaire. Ha! que je sais beaucoup de princes, grands seigneurs et capitaines, et gentilzhommes, de par le monde, qui ne fussent pas estez si aisez à partir et à s'appaiser ainsin si malcontens! il eust bien fallu plus d'un courrier et plus que d'une simple lettre. J'en ay bien veu des exemples [1].

Ce grand duc donc, sans aucun respect de serment, d'injure et mescontentement, s'achemine et faict sa conqueste, si prestement et heureusement que son maistre se contanta fort de luy, et s'en faict roy paisible, comme nous avons veu et le voyons encor [2].

soumit en peu de temps le Portugal, où don Antonio, prieur de Crato, s'étoit fait couronner comme successeur de don Sébastien.

1. Var. : ... [*ainsin si malcontens, ni à partir pour si peu de papier, ni pour un simple courrier ni chevaucheur d'escurie. Il en eust bien fallu des courriers sur courriers, et d'autres ambassades plus solempnelles, et, qui plus est, de bons appoinctemens, soit de grades et d'honneurs, soit de bon argent. J'en ay veu des experiences et de bons exemples.*]

2. Var. : [*Or ce brave duc d'Albe n'advisa point de si prez à tous ses mescontantemens; aussy scavoit-il bien à quel maistre il avoit affaire, comme tous ces gouverneurs l'ont bien cogneu despuis, ains bougea soudain et alla fort librement et vollontairement faire le commandement et le service de son maistre, et s'emploia si fidellement et vaillamment à sa besongne que bien tost, avecque un grand heur, il fist son*

Voilà comm' il a bien servy le fils; comm' il avoit bien servy le pere, l'empereur, duquel il n'en parloit jamais que la larme à l'œil, le regrettant extremement et le servant de pure et vraie affection, non de telle qu'il faisoit le fils; lequel, disoit on, il servoit comme quasy par contraincte.

J'ay ouy racompter à un religieux espaignol, très habil homme, que ce grand duc, advant que mourir, il se sentit attaint, en sa conscience, des cruautez qu'il avoit faict ou faict faire en Flandres, dont il s'en confessa, et en monstra une grande contrition et apprehension que son ame en patist. Ce qu' estant rapporté au roy d'Espaigne, il luy manda, pour un grand reconfort, que, quand à celles qu'il avoit exercées par l'espée de sa justice, qu'il ne s'en mist autrement en peine, car il les prenoit toutes sur soy et sur son ame; quand aux autres qu'il avoit faictes par l'espée de guerre, que c'estoit à luy d'y penser et d'en respondre en son propre et privé nom. Quel reconfort pour la fin de ses jours! Julles Cæsar n'en fit pas de mesmes à l'endroict de ses soldats, le jour avant la battaille de Farsale, dans la harangue que Lucain nous represente, où il les prie et remonstre leur devoir; et tant qu'ilz demeneront les mains, qu'ilz n'ayent devant eux nul image de pitié. « Tuez « tout (leur dict-il), n'espargnez ni peres,

maistre encor roy d'un nouveau royaume, dont il en a acquis une grande reputation; puis, au bout de deux ou trois ans, amprès avoir bien servy et contanté son maistre en cest exploict, comm' il avoit faict en un infinité d'autres, et luy et l'empereur son maistre le mieux aimé, etc.]

« frères, cousins, ni aucuns de vos proches, « sans aucun respect ni pardon; je prens tout « sur ma coulpe et sur mon blasme. » Le roy d'Espaigne n'avoit garde d'en dire de mesmes dudict duc, car il scavoit bien que l'un et l'autre en avoient trop faict, et que les diables leur pourroient jouer une trousse en cachette; et par ainsin se deschargeant l'un sur l'autre, qui auroit moins de charge se sauveroit plus aisement d'eux. Voilà ce que m'en dict ce bon religieux de l'un et de l'autre. Enfin ce grand capitaine mourut en l'aage de quatre-vingts ans ou plus, chargé de force chappeaux de victoires, de triumphes et de trophées, monstrant, jettant et produisant encor en son vieux tronc tousjours quelques petits jettons verds, vigoureux, et tous genereux, ni plus ni moins qu'un beau, grand et vieux arbre jette de ses racines quelques gentils et verds arbrisseaux qui denotent bien qu'il a esté d'autres fois l'honneur d'une grande forest, ainsin que ce grand duc l'a esté de son pays d'Espaigne: lequel, outre ses vaillantises, prouesses et sages conduictes, je puis dire que ce seigneur, tout vieil qu'il estoit, monstroit bien une bonne grace et belle apparance en toutes ses actions.

Il fut un des principaux conducteurs, à l'entreveue de Bayonne[1], de la reyne d'Espaigne, sa bonne maistresse, là où il fut veu par tous les seigneurs françois et autres, grands et petis, et les dames, en grand' admiration en tous les

1. En 1565, lorsque la reine Elisabeth, femme de Philippe II, roi d'Espagne, vint visiter sa mère Catherine de Médicis et son frère Charles IX.

combats à la barrière et cources de bagues qui se firent là. Le roy Charles l'avoit esleu pour l'un de ses mareschaux de camp avec M. le connestable. Il faisoit beau voir ces deux braves et honorables vieillards en ces honorables charges, et monstroient bien qu'en un bon jour de guerre ilz avoient sceu mieux faire et à bon escient qu'en un fainct et de plaisir. Monsr. le connestable deferoit tousjours à son compaignon comm' à l'estranger; et la raison et l'usage le vouloient ainsin.

Le duc d'Albe servoit le roy [1] avec autant de respect et reverance comme si ce fust esté son roy, lui donnant sa lance, la luy prenant, luy donnant sa picque, son espée, luy accoustrant son habillement de teste et ses autres armes, comme craignant qu'il ne luy en arrivast de mesme inconveniant qu'au roy son père (qu'il avoit veu mourir) [2], tant il estoit songneux de sa personne, disoit-il. Chascun l'en louoit fort; aussy la roine sa bonne sœur [3] le luy avoit fort recommandé; ce qu'il n'aimoit pas mieux.

Il aimoit le roy naturellement; car, bien qu'il fust fort jeune lors, il en presageoit de grandes valeurs et vertus qui luy escheroient un jour; comme de vray luy fussent-elles estées escheues, sans la mort qui le print advant le temps.

Le roy luy faisoit des demandes de ses guerres passées et de l'empereur, qu'il s'estonnoit merveilleusement de son vif esprit et de son bon ju-

1. Charles IX.
2. Henri II, tué dans un tournoi, en 1559.
3. Elisabeth, reine d'Espagne.

gement, comme certes il l'avoit. Je vous laisse à penser, s'il eust eu plus longue durée, ce qu'il fust esté. J'en parle d'advantage en sa vie.

Le roy l'honoroit fort (en tenant sa petite grandeur pourtant tousjours, comme s'il fust esté plus en aage) pour l'honneur qu'il portoit à la roine sa maistresse [1]. Certes il estoit grand, fust ou qu'il se tint sur sa chaire derrière elle quand ell' estoit à table, ou qu'il l'accompagnast en marchant, ou parlast à elle, tousjours la teste descouverte, bien qu'elle le priast souvent se couvrir; car c'estoit la mesme honnesteté et douceur. Aussy estoit-elle toute noble françoise, comme j'en parle en sa vie.

A tant, c'est assez parlé de ce grand capitaine; car j'en parle encor en plusieurs endroicts de mes livres. Meshuy il est temps de finir en disant ce que deux braves vieux soldats me dirent une fois parlant de luy : *Ha! Señor, el buen padre de los soldados es muerto* [2]. Aussy en sa vie leur a-il donné de bonnes lipées et de bons moyens pour gaigner la pièce d'argent, et mesmes aux curées de la Flandre. Et me disoient encor qu'ilz s'y estoient veuz pour un coup leur estre deues dix-huict payes, sans jamais s'en estre mutinez; aussy n'en perdirent-ilz pas une. Quelle créance parmy eux, et quelle providance au chef!

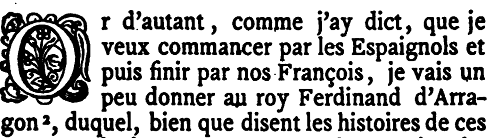
7. — Il partit d'avecqu'eux en grands regrets, quand il laissa sa place au grand commanda-

1. La reine Elisabeth, dont il vient d'être question.
2. Ah! seigneur, le bon père des soldats est mort.

dor [1], qu'ils n'aimarent pas tant ; mais si fut-il un bon capitaine. Il n'en faut autre preuve que la battaille de Lepanto, le roy d'Espaigne l'ayant donné à don Joan d'Austrie pour l'un de ses principaux conseillers et combattans près de sa personne, où il fut plus heureux qu'en Flandres, où les choses commençarent un peu à changer ; dont je m'en rapporte à ceux qui les ont veues ; c'est chose de frais.

CHAPITRE VI.

8. *Le roy Ferdinand d'Arragon. — 9. Le duc d'Albe Federic, le conquierant de Navarre. — 10. Don Gonsalvo Hernandes de Cordova. — 11. Don Diego de Quignone. — Don Raymond de Cardona, vice roy de Naples.*



r d'autant, comme j'ay dict, que je veux commancer par les Espaignols et puis finir par nos François, je vais un peu donner au roy Ferdinand d'Arragon [2], duquel, bien que disent les histoires de ces temps, et le tient-on encor parmy les Espaignols,

1. Le grand commandeur de la langue de Castille, dans l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, D. Luis de Zuniga y Requesens.

2. Ferdinand V, roi d'Espagne, dit le Catholique, naquit en 1453, réunit sur sa tête, en 1479, les royaumes de Léon, de Castille et d'Aragon, et fut le premier souverain qui régna sur toute l'Espagne depuis les conquêtes des Maures. Il mourut le 23 janvier 1516.

qu'il n'a pas faict de grands combats ni de grandes guerres de sa main, ç'a esté un roy fort excellent en vertus et sages conseils[1].

Et si constanment, disent les histoires, il eust gardé ce qu'il promettoit, on n'eust trouvé guières à redire en luy; mais il ne se soucioit de rompre sa foy, pourveu qu'il en tirast proffit. Il le monstra au roy Charles VIII, qui, advant son voyage de Naples, avoit traicté et juré avecque luy solempnelement, et pour ce luy avoit quicté la conté de Roussillon[2]. Il s'alla en un tournemain[3] liguer contre luy, avec ceux qui luy cuidarent oster la vie à la battaille de Fornoue[4], s'il ne se fust bien deffendu.

Il vendit amprès son pauvre oncle Federic[5],

1. Var. : [*Pour le tiers grand capitaine que tenoit l'empereur, qu'est M. le connestable de Montmorancy, nous en parlerons en son lieu; et, pour continuer ce discours entrepris sur les grands cappitaines de nostre temps et de noz pères, j'en ai vouleu faire recherches d'aucuns, tant de ceux qui ont tenu le parti espaignol que de noz François, despuis que le petit roy Charles huictiesme commença à la conqueste de Naples, que nous commençâmes les grandes guerres parmy les espaignolz et imperialistes, affin qu'on cognoisse qu'il y en a bien d'un costé et d'autre de très bons; et ramentevray premièrement un roy qu'est le roy Ferdinand d'Arragon*], etc.

2. Charles VIII avoit cédé la Cerdagne et le Roussillon au roi d'Espagne, pour qu'il ne le troublât pas dans la conquête des Deux-Siciles, dont Charles vouloit dépouiller Ferdinand, bâtard de la maison d'Aragon, qui y régnoit depuis 1448.

3. Var.: [*dans un rien amprez*].

4. 6 juillet 1495.

5. Ferdinand mourut en 1497. Frédéric d'Aragon, prince de Tarente, lui succéda, du gré de Ferdinand, qui s'empara de la Sicile; et, en 1501, Ferdinand s'unit avec Louis XII pour dépouiller ce même Frédéric du royaume de Naples, retenant pour lui la Pouille et la Calabre et cédant le reste à la France. Louis XII, en le dépossédant, lui avoit donné en

comme à beaux deniers, au roy Louys XII; et partagarent son royaume et sa despouille, et le chassarent de son bien.

Il la rendit tout de mesmes audict roy Louys XII; car, pour une querelle legere et faicte à propos [1], il prit subject de le chasser du tout hors du royaume, et prendre tout pour luy.

Voilà comm' il faisoit bon marché de sa foy. Aussy lisez Philippes de Commines; vous y verrez les punitions que Dieu luy envoya. Encor en fut-il quicte à bon marché; car il le devoit despouiller comm' il avoit faict les autres. [En quoy si faut-il que je face ce petit discours par une legiere digression; comm' il faut noter que de ces temps, il peut avoir environ de cent à six vingt ans, à propos de ce roy Ferdinand, l'on a veu la foy violée et le parjure avoir aussy grand vogue comme la plus grand vertu qui eust peu régner quasy jusques aujourd'huy, parmy nos papes, rois, empereurs, princes, segneurs, segneuries et republiques, cantons de Suysses... Au diable! ilz se soucioient autant de tenir leur foy, leur parolle, leur amitié, leurs convantions de paix, comme s'ilz n'eussent point eu de Dieu, pourveu qu'ilz regnassent selon la maxime de Jules Cæsar. Il s'en trouva bien à la fin.

Le plus grand maistre en cet art pour nos temps a esté ce bon rompu le roy Louys XI, qui jouoit de sa conscience et de sa foy comme d'une pelote. Jusques au quite roy Charles VIII, son

indemnité, outre une somme considérable, le duché d'Anjou. Frédéric mourut en France en 1504.

1. Var.: [*car pour une querelle petite ou castille d'un pied de mouche*].

fils, qui estoit la mesme bonté, s'acquita très mal à l'endroit des pauvres Pisans qui si liberalement s'estoient donnez à luy, lesquels encor, outre cela et force maux endurez et receus des François, lorsque M. d'Aubigny, quelque temps amprès, allant pour la conqueste de Naples, ilz donnarent passage à la moitié de ses gens par le beau mitan de leur ville, avecque une grand' allegresse et aplaudissement, tant des François que des habitans.

Le roy Louys XII s'en sentist de la legierté, aussy bien que les papes Alexandre, son fils le Valantinois et Jules premier et Maximilien, roy des Romains, les Vénitiens, Ludovicq Sforce, Ascanio, son frère le cardinal, les Genevois, les Fleurentins, les Siennois, le marquis de Mantoue; bref, une infinité de potentas grands et petits segneurs, capitaines, lesquels tous à l'envy faisoient aussy peu d'estat de changer de foy, de promesses et de parolles, comme de changer de viandes en leurs festins; enfin c'estoient de bons marchands de foy; aussy mille malédictions, maux, ruines et calamitez leur tombarent et sur eux et sur les leurs. Mais ce n'est pas tout, car ilz en semarent si bien la guerre qu'elle en a pris et porté fruict longtemps amprès et prend encor.

Vint un' aultre volée amprès ceux là qui volarent tout de mesmes comme les papes Léon, Clément, l'empereur Charles, le roy Philippe son fils et tous leurs grands capitaines, les Vénitiens, le duc de Milan, les Genevois, Fleurentins et autres comme ceux de devant, qui tous de leur foy en jouoient à la mode des basteleurs: qu'il est dedans, qu'il est dehors.

Nos autres rois de France venuz amprès s'en meslarent aussy un peu, comme le roy François, sur le traité de Madrid; mais ce subject estoit plus que très raisonnable; et sur force d'autres, je m'en rapporte à ce qui en est; car les Espaignols l'accusent qu'il racommençoit toujours la guerre comme celle de Savoie, duquel le duc estoit compris au traité de Cambray, disoit l'empereur. Je le croy bien quant on luy en bailloit les occasions, comme quant on luy tua ses ambassadeurs Manveille, Cesar Frégouse et Rinçon, et qu'on ne luy tenoit ce qu'on luy avoit promis; et par ainsin, il n'estoit si tant blasmable comme l'empereur, qui en donnoit les occasions et si souvent commançoit.

Nostre roy Henry second a esté en cela moins legier que tous, bien qu'on l'accuse de la rupture de la treve faicte entre luy et l'empereur, mais encor y a-t-il là à disputer. Il laissa aussy à son traité de paix, au bout de la plume, les pauvres Siennois et Toscans sous un joug servile, et les pauvres Corses. Le roy François second n'eut loisir de produire aucuns fruicts legiers de sa parolle, car il regna peu, bien que les Hugenots le blasment d'avoir fait venir le prince de Condé à Orléans et puis l'avoir fait emprisonner. Aucuns disent qu'il est permis au roy d'ainsin faire à l'endroit de son subject qui l'a offencé, et que par lettres douces et parolles il le peut apeller à soy, et puis le chastier; d'autres disent que cela sent son Turc, qui mande à ses baschas et capitaines, et puis estans venus leur fait trancher la teste, s'ilz en ont quelque mescontantement; autres disent qu'il est plus beau et plus

magnanime au roy d'envoyer prendre son subject avecque belle justice armée et le faire venir à soy s'il ne veut venir autrement, et le faire punir sans user de ces artifices de renard.

Nostre roy Charles fist bien tout ce qu'il peust pour attraper les grands segneurs huguenots et par justice et par guerres; mais ne les ayant peu vaincre ny attraper, il les attrapa par finesse à la Saint-Barthelemy, les ayant fait venir sous titre de bonne foy. Aucuns ont estimé l'acte, autres l'ont fort detesté, ainsin qu'a esté celuy dont usa nostre roy Henri III à l'endroit de M. de Guise et de M. le cardinal son frère, ayant pardonné les barricades de Paris et tout le passé par une foy solempnellement jurée. S'il fist bien ou mal, je m'en raporte aux grands discoureurs qui sont plus suffisans que moy, qui ne suis pas digne d'en dire mon advis.

Enfin, qu'est-il advenu de tous ces traits de ces grands que je viens de dire, sinon les effects que le courroux de Dieu a produits sur les uns et sur les autres? Nous avons nostre grand roy Henry IV à qui ceste meschante graine de parjure et d'infidelité n'est point encore enracinée ny grainée dans le noble champ de son cueur genereux, les ligués le peuvent bien testifier, qui le vouloient mettre à blanc s'ils eussent peu. Or Dieu le maintienne en ceste belle vertu de loyauté!

Bref, comme j'ay dit, despuis ces longues années une certaine saison, ou, pour mieux dire, un certain destin a couru qu'il n'estoit pas galant prince ou segneurie qui ne jouast du passe-passe sur sa foy, dont j'en ferois, s'il me semble,

un beau et long discours, et en noterois mot par mot tous les cayers et examples qui se peuvent là dessus alleguer et prandre des histoires, tant nostres qu'estrangères, et de ce qu'avons veu en nos temps. Je n'y espargnerois non plus le grand feu roy Henry d'Angleterre ni plusieurs princes d'Allemaigne. Aussy crois-je que nos braves rois françois, qui de tout temps immémoriaux avoient esté si francs et loyaux, aprirent ceste complexion mauvaise de ces estrangers, pour les avoir par trop praticquez; car, comme on dit, on aprend à hurler avec les loups.

Je voudrois fort qu'un galant discoureur entreprist ce chapitre, afin que sur un tel miroir se mirassent non les petits seullement, mais les plus grands, dont je m'estonne que les grands prescheurs ne leur en ont fait des remonstrances, voire des reprimandes; car il leur semble que ce n'est rien que de violer sa foy et sa parolle; mais tant s'en faut qu'ilz les en aient preschez, au moins aucuns, que lors qu'on leur venoit demander advis sur le point, selon les subjects qu'ilz leur presentoient, gaignez ou par belles parolles ou par bons benefices ou par argent ou autrement, leur disoient soudain qu'à un meschant homme, à un rebelle, à un parjure, à un hereticque, il ne failloit nullemant garder sa foy, ains à un traistre estre traistre, non à demy seulement, mais à toute outrance et plenière liberté; et sur ce s'aidoient de quelques passages qu'ilz alloient soustraire de l'Escriture Saincte pour leur faire trouver la sausse bonne, qu'ils goustoient assez par le bon apetit qu'ils y prenoient, le diable y ait part! sans l'assaisonner dadvantage,

t en faisoient pis qu'on ne leur conseilloit! Il 'en pourroit là dessus alleguer force exemples, euillet par feuillet, qu'il n'y auroit rien à dire; ur quoy j'ay ouy dire à de grands théologiens t jurisconsultes que jamais ils n'ont veu profter les personnes qui avoient esté condemnées t mises à prester le sermant sur une chose inertaine en jugemant, et sur les Sainctes Evangiles ou reliques, qui le faisoient faux et se peruroient.

Que doivent donc craindre les grands, et quels naux, peines, et misères et fins que volontiers e particulariserois sont tombées sur tous ces grands que je viens d'alleguer! Je parle aussy bien pour les grandes dames et princesses, qui ont aussy variables en leur foy que les hommes, et quasy tous et quasy toutes la changent et liversifient aussi souvent qu'ung commediant change d'habits en un eschafaut. Si faut-il croire qu'il y a un Dieu qui ne manque, quoy qu'il arde, aux vangeances! [1]]

Or, pour retourner à ce bon et parjure roy Ferdinand, on le disoit fort tenant [2] en sa desbanse; et pourtant, quand il fut mort, on ne luy rouva grands amas de thresors.

Il est vray aussy qu'il soutint de grandes guerres, et contre les François et contre les Mores de Barbarie et Grenade [3], qu'ilz avoient tenue plus de huict cens ans, et à ses portes; reduisant ce beau royaume, et l'unissant à celuy de

1. Nous n'insisterons pas pour faire remarquer l'importance de ce morceau inédit de plus de six pages.

2. Ménager, avare.

3. Les royaumes de Valence et de Grenade furent conquis en 1491, mais après dix ans d'une guerre sanglante.

Castille, ce qui fut certes un œuvre bien pi
sainct; et croy que Dieu luy en sceut plus
gré que de s'attaquer à nos rois de France
sacrez. Et à ceste saincte entreprise disoit
que la roine Ysabelle de Castille l'y avoit au
ou plus poussé, car c'estoit une fort devot
religieuse princesse, qu'aucun grand zelle qu
eust, n'estant devotieux que par hypochri
couvrant ses actes et ambitions par ce sa
zele de religion [comme beaucoup d'autres
je scay], il prit le royaume de Navarre pa
moyen.

Les entreprises et prises qu'il fit sur Or
Alger et autres places de Barbarie et Africq
luy raportarent aussy bien de l'honneur et d
reputation.

Estant fils second du roy Jehan d'Arrago
il vint à la couronne par la mort de son f
aisné, et fut roy de Castille par sa femme Y
belle. Deux heurs grands arrivez à luy tou
coup. Il fit faire la descouverte des Indes pa
grand personage Christofle Coulom, pour le z
sainct de sa femme qu'ell' avoit à convertir
pauvres gens, plus tenant des bestes que
hommes; et luy [le galant], le fit pour la c
voitise d'avoir de ce bel or, dont il en fit faire
beaux doublons.

Il regna quarant' ans [2] assez heureuseme
car s'il fut heureux d'un costé, il fut malheur

1. Il étoit fils du second lit. Sa mère, disent cert
historiens, empoisonna son frère aîné, du premier mari
pour lui assurer la couronne. (Voy. Guichardin, t. 2
433.)

2. Un peu plus de quarante-deux ans sur la Castill
de trente-sept ans sur l'Aragon.

de l'autre, parce qu'il perdit son fils unique, qui luy mourut, et sa fille Jehanne, au moyen d'une certaine melancolie qui la prit amprès la mort de son mary le roy Philippe[1], et devint perdue de son sens et entendement, ayant laissé ses enfans jeunes, dont l'aisné[2] n'avoit pas encor dix ans. Ce qui fut cause que ledict Ferdinand ne s'amusa guieres à Naples, où il en estoit allé prandre possession, bien que le peuple de là l'aïmoit et le tenoit en grande estime, et l'eust fort voulu là ; et s'en retourna en Espaigne avec sa seconde femme, Germaine de Foix, niepce du roy Louys XII, et sœur de ce brave Gaston de Foix ; et passa à Savonne, où les deux rois se virent par une grande admiration et contentement, à voir leur façon de faire et apparance faincte ou vraie, et avec grande joie de toute la grande assemblée qui se trouva là pour voir ceste entrevue bien estrange de ces deux rois, qui un peu auparavant avoient esté si grands ennemis à se couper la gorge, et alors devenus si bons amis et si bien reconciliez, non seulement de par ce nouveau parantage et alliance, mais d'assoupissement de toute hayne et d'offanses passées[3].

Nostre roy l'alla voir le premier dans sa gallere, par un pont de bois qu'il avoit faict faire tout exprès sur le port. Et puis Ferdinand des-

1. Il étoit archiduc d'Autriche, et prit le titre de roi en 1504, lorsque Jeanne devint reine de Castille par la mort de sa mère Isabelle-la-Catholique.

2. Ce fils aîné fut Charles-Quint.

3. Voy., sur l'entrevue de Savonne, Jean d'Auton, les chapitres 37, 38 et 41.

cendit en terre, et nostre roy le logea au chasteau qu'il avoit faict preparer pour luy, et le roy à l'evesché.

La roine avoit son mary à la main droicte et son oncle à l'autre, tant brave et parée de pierreries et somptueux habillemens que rien plus, et y fut trouvée fort glorieuse et altière : j'en parle ailleurs [1].

Voilà un grand changement de haines et de reconciliations ; mais toutes ces amitiés fainctes ne durarent guières ; car bien tost amprès survindrent les affaires de la Romanie et la battaille de Ravanne, où ce roy Espaignol se banda totalement contre nostre roy : et fiez-vous en telles reconsiliations, voire en telles gens de legere foy !

J'ay ouy raconter à un grand personnage ancien, qui le tenoit de son père, que plusieurs, en ceste susdicte entrevue de Savonne, voyant ces deux rois ensemble, allarent faire une comparaison de tous deux, comme par une certaine forme et maniere de sympathie. Tous deux avoient beaucoup de vertus et de valeurs, mais le nostre l'emportoit. Tous deux en premieres nopces espousarent deux belles, sages et très honnestes princesses : nostre roy, la roine Anne de Bretaigne ; l'autre, Ysabelle de Castille ; très riches heritières, car la Bretaigne, encor que ce ne fust qu'une duché, valloit bien le royaume de Castille ; toutes deux fort magnanimes, liberales et entreprenantes ; toutes deux bien aimées de leurs maris et de leur peuple ;

1. Voy. aussi les *Mémoires* de Fleuranges, ch. 14.

aussy fort regrettées amprès leur mort. Et puis ces deux rois, pour la fin de leurs jours, et pour leur advancement à plustost mourir, espousarent deux secondes femmes, jeunes, belles princesses, qui les emportarent aussy tost dans le tombeau.

Nostre roy ne traisna guieres en sa maladie qui l'emmena, et mourut dans sa belle et noble ville de Paris. Et Ferdinand traisna fort d'une longue indisposition, et mourut en un meschant village, nommé Madrigalego [1] (où j'ay esté), allant avec sa femme et sa cour à Seville pour changer d'air.

Sa mort vint mal à propos, disoit-on lors, pour la France : car, sans elle, son petit-fils Charles, du costé maternel, et le roy François, se devoient entrevoir et couper le chemin à toutes les guerres qui vindrent après : possible n'estoit-il pas de besoing; car il luy fallut aller en Espaigne, en son nouveau royaume, amprès la mort de son père, pour y mettre ordre.

Nos François appelloient ce roy Ferdinand Jehan Gipon [2], je ne scay pour quelle desrision,

1. Madrigalejo, près de Trujillo, en Estramadure.

2. On pretendoit peut-être, par le sobriquet de *Jean Jupon*, donner à entendre qu'il étoit mené par sa femme, laquelle lui avoit apporté en dot un royaume plus grand que le sien. C'étoit d'ailleurs fort mal connoître Ferdinand et Isabelle. Martin du Bellay, dans ses *Mémoires*, et Vignier, dans sa *Bibliothèque historiale*, relatent ce surnom de Jean Jippon, qui semble faire allusion à la prépondérance de la reine Isabelle, signant avec lui tous les actes du gouvernement, et gouvernant plus que lui en apparence, comme s'il fût la femme. Mais *gippon* signifiant un pourpoint plutôt qu'un jupon, le peuple entendoit peut-être par là que Ferdinand étoit souple et boutonné dans sa politique. » (Lacroix

mais il nous cousta bon, et nous fit bien du mal, et fut un grand roy et sage. [Il ne faut jamais prandre pied à ces causeries; car les nostres mesmes apeloient bien le grand roy François quelquefois le grand Colas ou le bonhomme Colas; voire amprès sa mort, j'ay veu en ma jeunesse force vieux seigneurs et dames de sa court qui l'appeloient ainsin en voyant son portrait. Tant y a, quelque causerie que soit, ce sont estez deux grands rois.]

Il envahit injustement le royaume de Navarre au roy Jehan de Navarre, pour estre très bon et très loyal [et trop à la couronne de France] soubs ombre de quelque [meschante] excommunication que le pape Jules [1], ennemy de nostre roy et de sa couronne (comme j'en parle ailleurs), avoit fulminé et jetté [par trop legerement].

9. — En ceste conqueste de Navarre il s'aida fort de Federic, duc d'Albe, oncle de nostre duc d'Albe [2], [non père, comme aucuns ont voulu

Histoire du seizième siècle, t. 3, p. 111.) — Noël du Fail, n'a pas oublié ce surnom dans la liste de ceux qu'il dit avoir été donnés à des souverains : « Ces mots *Faineant*, *Proconime* ou *Chie-en-fons*, *le Court*, *Grisegonnelle*, *Barbetorte*, *Mauclerc*, *Gippon*, et grand nombre d'autres, ne sont qu'adjectifs moqueurs attachez aux noms des princes. » (*Contes d'Eutrapel.*)

1. En date du 10 février 1510. On accusoit le roi et la reine de Navarre d'être partisans du roi de France et d'adhérer au concile de Pise. Dès longtemps avant cette bulle, Ferdinand s'étoit immiscé dans les affaires de la Navarre en cherchant à marier son fils à l'héritière de ce royaume.

2. Ce fut en 1512 que ce prince envahit la Navarre.

dire ; car il mourut en Affricque], comme j'en ay parlé cy devant.

Ce Federic donc le servit très bien, l'ayant faict son lieutenant general en ceste dicte conqueste, qu'il fit fort subitement, et, qui plus est, la garda très bien contre les grosses forces que le roy Louis y avoit envoyées, qui n'y firent guieres rien qui vaille; cela se trouve dans un livre espaignol qui s'intitule : *La conquista de Navarra;* bien qu'on lui donnast assez d'affaires, estant assiegé dans Pampellonne, où il acquit beaucoup de gloire et de reputation d'y avoir faict en brave et vaillant capitaine, dont j'en parle ailleurs.

10.—Or, tout ainsin que ce roy Ferdinand s'aida de ce duc d'Albe, et fut bien servy pour ceste conqueste de Navarre, il le fut de mesmes de Gonsalvo Hernandes de Cordova pour celle de Naples, qu'il fit de mesmes là son lieutenant general : et despuis, par ses beaux exploicts et haults faicts d'armes, les Espaignols luy donnarent le surnom et le tiltre de *gran capitan*, comme jadis au grand Alexandre et au grand Pompée. Et certes, il a esté très grand, très bon, vaillant et sage capitaine.

Mais aussy pour meriter tant ce nom superbe de grand, il n'y a pas tant de quoy : car, en son premier advenement en ceste guerre de Naples, qu'il se voulut ahurter et s'esprouver à ce brave chevalier M. d'Aubigny [1], qu'on appelloit de ce

1. Robert Stuart, maréchal de France en 1515, mort en 1543.

temps-là le Chevallier sans reproche, qui commandoit en Calabre, et, venans aux mains, le chargea si bien et si furieusement, luy et ses gens, que, tout gran capitan qu'il estoit (mais il n'avoit encor acquis ce nom), il s'enfuit très bien [1] et beau et à belles erres, et, comme dict l'Espagnol, *à riendas sueltas* [2], jusque dans Rege, que bien luy servit de l'avoir trouvée à propos, car il estoit troussé. Les histoires de ces temps le disent (voire aucuns de ces pays encor, qui disent l'avoir appris de leurs peres et grands peres). Voyez Guichardin [3]. Et, pour ceste faulte et tasche pourtant, il ne se laissa mourir de despit, comm' aucuns que je diray dans ce livre; mais reprenant nouveau cœur, il rabilla bien son faict amprès, certes, par de belles choses qu'il fit. Il faut dire le vray du vray, mais aussy il faut qu'il en remercie les divisions qui se mirent parmy nos capitaines et chefs, qui luy firent bien le passage à sa fortune en toutes ses battailles et rencontres et victoires qu'il gaigna sur nous; et sur tout aussy faut-il qu'il remercie la mort de ce brave et vaillant comte d'Armagnac [4] et le peu de rafraischissemens de secours d'hommes et d'argent qu'eurent les nostres du costé de la France; l'infidelité des estrangers aussy, qui quittarent nostre party contre leur foy promise; les ruses espaignolles et temporisement y servi-

1. Au combat de Seminara, en 1503.
2. A bride abattue.
3. Var. : [*Les histoires de ces temps, et mesmes Guicciardin, n'en font pas petite bouche.*]
4. Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, mort à Cerignole, le 28 avril 1503.

rent beaucoup; bref, tout nous y nuisit, jusques à la fortune et à la destinée, qui à l'envy se bandarent contre nous. Mais, de nous avoir battus, chassez et defaicts tant à l'aise qu'on diroit bien, ce sont abus.

Je m'en rapporte au siege de Venouse, où estoit dedans ce brave Louis d'Ars, qui, amprès l'avoir tenu plus d'un an, en sortit par une très honorable composition, de laquelle j'en parle en son lieu.

Et, pour monstrer qu'audict Gonsalvo ses astuces luy servirent bien autant ou plus que ses vaillantises, il prit pour devise une grande arbaleste de passe, qu'on nomme ainsin, laquelle se bande avecque poulies, et ces mots escrits : *Ingenium superant vires*, comme voulant dire qu'il n'y a si belle force que l'esprit et l'industrie de l'homme ne surpasse; comme de vray, il n'y a homme, si fort soit-il, ni geant, qui peust de la main bander ceste arbaleste; mais avecque cet engin fort aisement elle se bande. Ceste devise pourtant n'estoit point tant à l'advantage de ce grand capitaine; car en fin il n'y a que la vaillance pour bien couronner un brave et grand capitaine.

On dict, et est ainsin, escrit-on, que lors que le roy Ferdinand alla prendre possession de son royaume de Naples, à luy rendu tout paisible par ce grand capitaine, l'y voyant tant aimé et renommé, en conceut quelque mesfiance et jalousie [1], comm' il y estoit subject, le bon prince, et non sans cause possible en cela; et craincte

1. C'est ce que laissa entendre Guichiardin.

qu'il voulust avaller le morceau qu'il avoit coupé, il l'emmena avecque luy en Espaigne, qui fut le dernier de ses jours glorieux; et possible pour le mieux pour luy, parce que despuis il ne sortit point d'Espaigne, et n'eut point le moyen d'exercer sa vertu, ni en guerre ni en paix, le roy lui ayant rouigné ses morceaux si courts, qu'il n'en couppoit ny avalloit aucuns, si non à son vouloir.

Il estoit avecque luy à Savonne à l'entrevue de ces deux rois, que j'ay dicte cy-devant, où il fut fort regardé et admiré d'un chascun pour ses nobles exploits et victoires. Sur tous nostre roy en fit un grand cas, et voulut qu'il souppast en la mesme table où ces deux rois soupparent et la roine d'Espaigne, bien qu'il refusast fort cet honneur: mais nostre roy en pria fort Ferdinand de luy en faire le commandement de s'asseoir; où estant, notre roy prit grand plaisir de deviser avecque luy, et fort l'entretenir : de sorte qu'au jugement de tous les assistans, ce jour-là ne luy fut moins glorieux que celuy auquel il entra avec toute son armée victorieux et triumphant dedans Naples de nos desfaictes françoises, ou de nos partizans, en Calabre, et à Cerignole, et au Garillan.

Hélas! j'ay veu ces lieux-là derniers, et mesmes le Garillan; et c'estoit sur le tard, à soleil couchant, que les ombres et les manes commancent à se paroistre comme fantosmes plustost qu'aux autres heures du jour, où il me sembloit que ces ames genereuses de nos braves François là morts s'eslevoient sur la terre et me parloient, et quasy me respondoient sur mes

plainctes que je leur faisois de leur combat et de leur mort, eux accusants et maugreants par million de fois les endroicts de là, couverts de marests mal advantageux pour la cavallerie et gendarmerie françoise, qui ne peut là si bien combattre comm' ell' eust faict ailleurs ; ainsin que j'ay ouy dire à feu mon pere, qu'y fut blessé à la mort, combattant avecques M. de Bayard, qu'y fut aussy blessé. Belleforest le dict aussy en sa Chronique sur le passage de ceste desconfiture.

C'estoient ces braves François, lesquels les Espaignols et Napolitains ayant à combattre, et apprehendant leur vaillance, faisoient difficulté de les attaquer, comme jadis ces braves Romains de Jules Cæsar craignirent de mesmes les Suisses.

Le conte de Montelon [1], pour les assurer, leur dist : « Ah! compaignons, ne pensez pas « que ces François que vous voyez là soient ces « François que les histoires anciannes ou fables « (c'estoient pourtant veritez) nous ont repre- « sentez par ces braves paladins et braves che- « valiers errans qui fendoient et fondoient tout « ce qui se presentoit devant eux. Non, ce ne « sont ceux-là, ains ce ne sont autres gens de « guerre comme nous : allons à eux! » Ce petit mot d'harangue les asseura.

Pour retourner d'où j'estois party, il faut sçavoir que si nostre roy fit bonne chere à ce grand capitaine, Ferdinand la fit de mesmes à M. Louis d'Ars et à M. de Bayard, disant au roy ces

1. Matalona ?

propres mots : « Monsieur et frere, voilà deux « bons et braves serviteurs que vous avez là. « Qui en a de tels les doibt bien garder. » Quel los pour eux ! Voyez le roman de Mons. de Bayard.

Or en fin, pour achever, ce grand Gonsalvo mourut un peu advant le roy Ferdinand [1], retiré de sa cour en sa maison, mal content. Toutesfois le roy voulut, en memoire de sa vertu, que, tant en sa cour qu'en son réaume, on luy fit les mesmes honneurs qu'on a accoustumé en Espaigne faire aux plus grands princes ; ce qui fut faict, tant le peuple l'aimoit et l'estimoit : et le voilà bien guery et resuscité ! Le roy François en fit faire de mesmes à M. de Lautrec, dont j'en parle ailleurs. Voilà comme plusieurs grands rois et princes traictent leurs vieux serviteurs, ni plus ni moins que font les mariniers, lesquels, amprès s'estre servis en plusieurs voyages de leurs vaisseaux, quand ilz sont vieux, ou qu'ilz s'en faschent, les jettent là sur le sable, et n'en font plus de compte, comme dict un jour à son fils le pere de Themistocle, le pourmenant le long d'un port et des orées de la mer [luy monstrant de quoy]. Pourtant, j'ay veu souvent reprandre aucunes vieilles quilles et carenes de navires et galleres, et sur elles en bastir de bons vaisseaux, et s'en trouver aussy bien que de plus neufs.

Voilà la belle recompanse que fit ce roy à ce grand capitaine, à qui il estoit tant obligé. Je croy encor que si ces grands honneurs mor-

1. En 1516.

tuaires et funerailles luy eussent beaucoup cousté, et qu'il les luy eust fallu faire à ses propres cousts et despans, comm' à ceux du peuple, il n'y eust pas consommé cent escus, tant il estoit avare; et n'eust pas faict comme le roy Louys XI, qui, voulant un jour faire un présent à quelques ambassadeurs d'Angleterre, il demanda à Monsr. de Brezay[1] quel il leur pourroit donner qui luy coustat beaucoup et ne luy servist de rien. L'autre, qui estoit bon brocardeur, luy respondit : « Et mon Dieu (sire), donnez-luy « vostre chapelle et tous vos chantres, qui vous « coustent beaucoup et ne vous servent de rien.» Bon celuy-là[2] !

11. — Ce grand capitan eut pour lieutenant à sa compaignie de cent hommes d'armes don Diego de Quignones, qui luy haussa bien la main en ses combats et en ses victoires, et de vray luy fut bon et brave lieutenant.

Amprès sa mort, il eut sa compagnie en chef de cent hommes d'armes, comme la meritant très bien. Il la mena en la battaille de Ravenne, où il mourut en brave et vaillant capitaine. Et si tous eussent faict comme luy (disent les Espaignols vieux), la victoire que les François y acheptarent leur eust cousté plus qu'elle ne fit, bien qu'elle coustast bon. J'en parle ailleurs en son lieu.

12. — En ceste battaille, don Raymond de

1. Louis de Brezé, comte de Maulevrier, grand sénéchal de Normandie, mort à Anet le 23 juillet 1531. Il étoit fils de Jacques de Brezé et de Charlotte, bâtarde de Charles VII.

2. On retrouve ce conte dans plusieurs recueils d'anecdotes de l'époque.

Cardona [1] fut plus malheureux qu'il ne pensoit; car les livres italiens, françois et espagnols, le blasment d'y avoir faict une assez honteuse retraicte; voire usent-ilz aucuns de ce mot, *fuite*, pour le rang de general qu'il tenoit, et pour avoir tant bravé et piaffé au partir de son gouvernement, dont il tira et traisna après luy toute la fleur des cavaliers napolitains et espaignols, si braves, si bien en poinct, si bien montez et si dorez, que j'en ay veu un petit traicté en espagnol, qui s'intitule *Questiones de amor*, où il descrit leurs superbes parures et devises d'eux, et garnitures de leurs chevaux, jusques aux livrées de leurs pages, estafiers et laquais, qu'il n'y avoit rien à voir si beau ni si superbe, tant tout estoit or, azur et argent; de sorte que par là ilz pensoient en espouvanter toute la France; ce qui fut autrement: et mesmes don Raymond se mit fort legerement à la retraicte, qui fut plus viste que le pas, et emporta sur le front plus de honte que n'avoient de livrées ses cavaliers, pages, estafiers et lacquais. Et, sans ce malheur, les Espaignols l'avoient tenu pour brave et vaillant capitaine, comm' il l'avoit mieux que là faict parestre ailleurs, mesmes en Calabre, en une victoire qu'il obtint sur nous. Et puis, quelque temps amprès, fut tué devant Gayette d'une canonnade [2].

1. Raymond de Cardone fut établi vice-roi de Naples par Ferdinand V, le 24 octobre 1509, livra et perdit, le 11 octobre 1512, la sanglante bataille de Ravenne; s'étant tourné contre les Vénitiens, qu'il avoit commencé par défendre, il leur livra bataille près de Vicence, le 7 octobre 1513, et les battit. — Le pape Jules II se plaisoit à l'appeler madame de Cardonne.

2. Ce ne fut pas Raymond, mais Hugues de Cardonne

CHAPITRE VII.

13 *et* 14. *Fabricio et Prospero Colomne, cousins de père.* — 15. *Le marquis de La Padule.* — 16. *Don Pedro de Pax.* — 17. *Don Caravajal.* — 18. *Le seigneur Alarcon.* — 19. *Le duc de Termens.* — 20. *Don Pedro de Navarre.*

Fabricio [1] et Prospero Colomne [2] ont estez tousjours estimez aussy deux bons capitaines ; mais ilz furent blasmez d'un des plus grands vices qui soient au monde, qui est l'ingratitude : car le roy Charles VIII, à sa conqueste du royaume de Naples, les fit très grands, et les honnora de biens et de grandeurs, jusques là qu'eux et les autres Colomnes, ennemis quasy hereditaires des François (non tous), furent agrandis et préferez aux Ursins, toujours bons et vrais François (dis-je aucuns aussy). En quoy le roy Charles eut très grand blasme et son conseil aussy ; mais il vouloit gaigner ceux-là, et laisser les autres, qui luy estoient tous gaignez et acquis. Et c'est une faute que plusieurs grands princes ont, qui laissent et quictent souvent les

qui périt devant Gaëte. La mort de Raymond n'arriva qu'en 1522.

1. Fabrice Colonne, fils d'Edouard Colonne de Celano, duc d'Amalfi, fut élevé, en 1507, à la dignité de grand connétable d'Espagne, et mourut en 1520.

2. Prosper Colonne, fils d'Antoine Colonne, prince de Salerne, né en 1452, mort le 30 décembre 1523.

certains et fideles serviteurs, pour en faire de nouveaux et incertains, où bien souvent ilz sont trompez, et comme mal en prit audict roy Charles : car ce furent ces deux Fabricio et Prospero qui, quasy les premiers de ces pays, luy firent la fausse poincte, et se revoltarent contre luy, et en firent encor, qui pis est, force autres revolter. Mais aussy Dieu, ennemy de l'ingratitude, les en punit.

Fabricio, en la battaille de Ravenne, combattant vaillamment, et enfonçant furieusement un gros de cavallerie françoise, fut fort blessé et pris prisonnier, non sans grand peur et belle vesarde[1] qu'il eut que le roy de France Louis XII ne lui fist payer la menestre[2] de sa revolte, comme infalliblement il eust faict sans Monsr. le duc de Ferrare, Alfonse, ce brave, vaillant et bon prince, auquel ayant esté mené, et l'ayant prié d'avoir pitié de luy, et qu'il ne tumbast sur tout devant le roy, il en eut pitié, et le fit très bien panser, guerir et delivrer.

A la guerre qu'il fit aussy à Naples [par advant], M. d'Aubigny le prit dans Capoue; et, estant fort desiré et menacé du pape Alexandre et de Cæsar Borgia qu'il tumbast entre leurs mains, pour luy faire beaucoup de maux, comm' ilz le haïssoient à mort, les nobles François ne le voulurent livrer. Ceste obligation encor estoit très grande à la nation françoise. La rançon et la grace à un tel ingrat n'estoit pas bien

1. Allusion à un vilain effet de la peur.

2. La soupe. Métaphore tirée des exigences des aubergistes, qui font payer chèrement aux voyageurs les repas qu'ils ont faits.

employée, ains plustost la mort, ou prison perpetuelle.

Il fut malheureux aussy à la rencontre qu'il eut à Soriane[1] contre Charles Ursin et Vitello, très braves et vaillans capitaines[2], si bien que s'il n'eust gaigné de bonn' heure Ronçillon[3] il estoit troussé; car ces braves capitaines estoient bons François, partizants, et l'eussent livré au roy, qui l'eust bien chastié. Et ne fut pas trop contant de quoy Monsr. de Ferrare l'avoit delivré; car les grands et principaux capitaines estoient à luy et en sa disposition, par le droict de guerre. Encor le faut-il louer que s'il fut ingrat envers nos rois, il ne le fut envers ce grand duc : car, amprès la bataille de Ravenne, que les François eurent quitté leur part de l'Italie, ce fut à Monsr. de Ferrare d'adviser à ses affaires, et faire sa paix avec le pape Jules II, qui le menaçoit tousjours; et à chasque coup il disoit : *Ferrare, Ferrare, al corpo di Dio! io t'havro!* (Car il juroit, le bon pape, aussy bien qu'un autre, aussy tenoit-il plus de l'advanturier que de l'ecclésiastique.) [Et estoit-il tout marchant, et bien qu'il nous fist beaucoup de mal, si faut-il advouer que ç'a esté un des grands, braves et genereux papes qui se soit assiz il y a longtemps sur la sege de Saint-Pierre, et autant zellé à la

1. Sorano.

2. Var.: [*Car d'un tel parjure la rançon ny la grace n'en valoit rien; et si ne valoit pas plus qu'un autre, car à la journée et rancontre de Soriane, il fuist très bien avecque le légat apostolique, et ce, pour faire compagnie à l'esglise; et s'il n'eust gaigné, etc.*]

3. Ronciglione.

conservation et augmentation de son patrimoine, l'advizant plus que le sien particulier. Le pape Jules III, portant ce mesme nom (tant ces deux noms de Jules ont estez fataux à la France!), le voulust imiter, et par ses armes spirituelles et temporelles nous faire mal; mais il ne mist pas la main luy mesme à la besongne, comme l'autre; ce fist-il ce qu'il pust pour nous nuire, et non ce qu'il voulust, car il enbourbe ce grand roy Henry II, qui le rangea bien, et à son nez luy fist faire la revolte de Sienne et luy traversa bien son siège de Parme[1].]

Le duc de Ferrare donc, se voyant abandonné des François ses bons amis, fit tant qu'il fut receu du pape à submission, pardon et repantance. Et, pour ce, estant venu à Rome sur un bon sauf-conduict, furent suscitez soubs main par Sa Saincteté, ou autre faisans pour elle, aucuns créanciers à demander quelqu' argent que le duc leur devoit, dont ilz en firent priere à Sadicte Saincteté d'en permettre la justice; ce qu'il accorda très volontiers, disant que le general ne peut prejudicier à l'interest du particulier; ce qui estonna fort le duc, et en fust esté en peine, sans que ledict Fabricio Colomne, recognoissant les courtoisies qu'il avoit receues dudict duc, monta aussy tost à cheval avecque plusieurs de ses amis, parents, et son cousin Prospero, qui, en forme de retraicte et arriere garde, le suivoit de loing, et le firent tous deux

1 Var.: *Car il la vouloit fort, pour la dire appartenir à M. sainct Pierre et la remettre à son domaine, tant il étoit zelé au bien de l'eglise plus qu'à son particulier, dont il a acquis une grande louange.*

bravement sortir par le petit portereau de Sainct Jehan de Latran, qu'ilz trouvarent renforcé d'une garde plus que de l'ordinaire, laquelle fut faucée [1] par Fabricio, qui estoit le plus fort, sortit le duc, et le conduisit jusques à Marine [2], et de là se sauva et s'en alla seurement à Ferrare.

L'obligation, certes, en fut grande, et qui paya bien celle qu'il avoit au duc, donc il le faut louer; car ne faut point doubter que le pape, luy voulant mal mortel, ne luy eust faict mauvais party sur sa vie, son honneur, et sur ses biens et terres, ou il luy eûst pardonné de la mesme façon d'une pareille infamie que fit amprès luy le pape Leon aux deux cardinaux Bernardin Caravajal [3] et Federic de Sainct Sevrin, partizans du concile de Basle [4]; lesquels ayant estez par advant desgradez de leurs chappeaux et rouges cappes par ledict pape Jules, et desirant entrer en leurs premiers estats et en grace du pape Leon, il les fit un jour venir et entrer à la veue du pape, et d'un chascun, et d'un' infinité de monde amprès, dans le consistoire, vestus de quelques meschantes robbes noires, comme [pauvre haires et] simples prebstres de village ou de Medoc en Gascoigne; et

1. Peut-être faut-il lire *forcée*. Faussée peut s'expliquer par : mise en défaut.

2. Marino.

3. B. Carvajal, ambassadeur de Ferdinand à Rome, neveu du cardinal Jean Carvajal. Il prit le parti de Louis XII et de ses alliés contre le pape Jules II. Rentré en grâce auprès de Léon X, il mourut le 16 décembre 1522, à 67 ans.

4. Il faut lire de Pise, concile dont B. Carvajal fut chef (1511).

ainsin firent amande honnorable au pape, luy demandant pardon les genoux en terre, et avecque autres signes de grande humiliation, et se desdirent par confession ignomignieusement tout haut de ce qu'ilz avoient faict ou dict contre ledict feu pape Jules; et puis saluarent tous les cardinaux très reverentieusement, sans que les autres leur rendissent la pareille, ce qui estoit un trop grand desdain et une ignominie insupportable. J'ay bien cogneu force généreux cardinaux qui n'eussent pas faict ce traict, quand ce ne seroit autre que le courageux cardinal d'Est, dernier, dont j'en parle èn son lieu [1].

Ceste ignominie amprès avoir esté beue de ces messieurs douce comme lait, furent revestuz de leurs bonnets et robes rouges, ayant estez devestuz de leurs robes noires, et mis en pourpoinct, comme laquais en propre place marchande; et puis furent admis en leur places premieres de cardinaux. Mais voicy le pis, car ilz ne furent remis en leur offices, benefices et biens, d'autant que le feu pape les en avoit despouillez et donnez à d'autres qui avoient bonnes dents, et ne les vouloient desmordre : mauvaise excuse pourtant et hors de raison. Il eust mieux vallu qu'ilz eussent quicté le rouge et l'escarlatte et s'habiller d'autre livrée, qui leur fust esté plus proffitable.

1. Cette dernière phrase compte parmi les rares additions dont M. Monmerqué a enrichi son édition (t. 1, p. 84), additions d'ailleurs fort incommodément indiquées par des guillemets. Nous ne savons pourquoi M. Buchon les a données dans la sienne (t. 1, p. 37) comme nouvellement retrouvées.

Il eust voulu bien faire de mesmes à nos cardinaux françois et leurs partizans, s'il eust peu; mais ilz avoient un bon garrieur que nostre brave roy, qui estoit très bon et très fort partizan dudict concile de Basle.

Je quicte là ma disgression (bien plaisante pourtant, qu'on doit plus s'amuser à l'imaginer qu'à la lire), pour dire encor un mot dudict Fabricio. Il fut estimé en son temps un si bon capitaine, que ce bon galant Machiavel, mauvais instruiseur de guerre certes, en son livre de l'*Art militaire*, le faict le principal chef de son parlement en cela, et comme à qui il falloit deferer beaucoup. Il y introduit ledict Fabricio, comme donnant à entendre que ce qu'il y dict ce sont comme arrestz ou sentences: [en quoy il y a eu bien des absurditez, et m'asseure que si nos grands capitaines qui sont aujourd'huy et ont esté, qui sont dans ce livre, s'ilz ont leu force passages dudict livre de Machiavel, qu'ilz s'en sont bien mocqués ensemble de monsr. le juge Fabricio Colomne[1].]

Quant au segnor Prospero Colomne, il fut le premier qui commança à se revolter advant son cousin Fabricio, qui se laissa par amprès aller à luy; et de faict fit quelques guerres pour nous, et son cousin contre nous, vers Naples. Et il fut amprès eslu, par sa valeur et merite, chef general de la ligue contre la France, encor qu'aucuns l'ayent blasmé de n'avoir pas trop bien faict en la battaille de Ravenne. Il fut fort blasmé

1. Var.: *Et Dieu scait si nos grands capitaines y ont trouvé à dire.*

et mesprisé de n'avoir sceu garder le passage des monts contre le roy François, l'attendant de pied-coy dans Villefranche, pour lui donner la venue s'il eust peu, disant à tous coups: « *Questi Francezi sono miei come gli pigioni en la gabia*[1]. » Mais il fut bien autrement circonvenu; car il fut pris luy et les siens dans la cage, qui estoit sa ville, où il s'estoit retiré luy et sa trouppe de douze cens hommes d'armes des ordonnances, qui estoit la plus belle et la mieux montée qu'on avoit veu il y avoit long temps pour estrangers; car nos François avoient autrement paru auparavant. Il estoit bien plus à presumer qu'il seroit plustost pris dans sa cage, resairé dans sa ville, puis qu'il s'y estoit enfermé, et que nos François tenoient la campaigne. Tant y a qu'il fut pris et mené au roy François, qui ne faillit de luy faire une reprimande de son ingratitude. Je ne sçay s'il le donna à Monsr. de la Trimouille; mais il fut emmené prisonnier à Montegu en bas Poictou, chasteau et ville de forteresse qui appartient à Monsr. de la Trimouille : m'estonnant comm' il fut mené là ; car ce furent messieurs de Imbercourt et de Bayard qui firent bravement la premiere poincte, et Monsr. de La Pallice amprès.

Ceste place escheut despuis en partage à madame la princesse de Condé, sœur de Monsr. de la Trimouille dernier mort, que despuis le mareschal de Raitz fit raser et desmolir; dont Monsr. le prince luy en voulut si grand mal, que

1. Ces François sont à moi, comme des pigeonneaux en cage.

s'il l'eust trouvé, il l'eust tué en despit de tout le monde; qui fut cause qu'il n'osa aller au dernier parlement que fit la roine mere, près de Cognac [1], avec le roy de Navarre; [il ne le menassoit pas moins que luy donner cent coups de dague]; et, pour revanche, [ne le pouvant tuer], luy fit brusler et raser son chasteau de Dampierre.

Ce Prospero, estant sorty de prison, se banda encor plus que jamais contre nous en la guerre de l'estat de Milan; et en fut cause de la perte, pour en avoir pris le chasteau [2], l'ayant assiegé par le dehors de grandes, hautes et fortes trenchées, comm' est la coustume: et, sçachant que M. de Lautrec le venoit secourir, il s'advisa encor de faire autres tranchées par delà les premieres, et se loger et camper (ayant aussy retranché par le dedans de la ville) avecque toutes ses forces entre toutes deux, et là attendre son ennemy, où il se rendit si fort imprenable, qu'il fut impossible à M. de Lautrec de l'y forcer, ni de l'appeller au combat, ni non plus secourir le chasteau.

J'ay leu cela dans un livre espaignol, qui dict de plus ledict Prospero avoir appris ceste forme de Jules Cæsar lorsqu'il assiegea Allexia, que ledict livre asseure estre Arras [3]; mais d'autres y contrarient, et mesmes Monsr. Viginaire [en sa traduction], qui en parle plus au vray. Nostre

1. En 1586, à Saint-Bris.
2. En 1522.
3. Alexia est Alise ou Alaise; car ces deux petites villes se disputent aujourd'hui cet honneur, et le procès est pendant.

grand roy d'aujourdhuy[1] en fit de mesmes devant Amiens. [Possible que luy ou aucun des siens pouvoient avoir leu ces deux traits et passages de livres.]

Ce fut en ce siege du chasteau de Milan où Marc Anthoine Colomne[2], bon partizan françois, fut tué par une grand mesadventure, dict le livre; car, s'estant là paru avecque l'armée, par dessus les autres signallé par belles armes dorées et de grandes pennaches et belles plumes, Prospero Colomne l'advisant, sans le recongnoistre pourtant, luy mesmes ayant affusté et bracqué une longue couleuvrine, et long-temps miré et adressé sa visée, fit donner le feu, dont la balle alla si droict, qu'au mitan de Monsr. de Pontdormy et Camille Trivulse, elle alla choisir ledict Marc Anthoine Colomne, son propre nepveu; et despuis, ayant sceu que de sa propre main il avoit tué son nepveu, il en cuida mourir de despit et de deuil. Quel desadvanture pour l'oncle, et perte de nepveu pour nos François! car il en estoit bon partizan, et brave et vaillant capitaine.

On dict que ç'a esté luy le premier qui a donné les invantions de fortifier bien des places; M. de Langeay[3] le dict aussy en son livre de

1. Henri IV, lorsque les Espagnols essayèrent de lui faire lever le siége, en 1597.

2. Marc-Antoine Colonne, né le 3 septembre 1478, mort en 1522. Il combattit contre les François jusqu'en 1516, où François Ier l'attira dans son parti.

3. Var.: *Languery*. Cette variante ne se trouve pas dans les manuscrits, mais dans certaines éditions tout à fait incorrectes.

l'*Art militaire*, et aussy pour les bien garder et ramparer au dedans, et les opiniastrer[1].

Auparavant, les chasteaux de Naples, la ville de Gayette et autres forteresses de là, ne tindrent rien en la conqueste du roy Charles, Ravenne aussy peu, et tant d'autres. Pour fin, il fut fort estimé parmy les Italiens, Espaignols et François. Sa vieillesse et ses maladies l'empescharent de faire encores mieux qu'il ne fit.

Le marquis de Pescaire, encor qu'il eust espousé sa niepce Victoria Colomne[2], et luy, ne se pouvoient jamais guieres bien accorder; car c'estoit un jeun' homme bouillant, qui alloit viste selon son aage et son cœur, comme j'en parle ailleurs; et l'autre froid, qui pesoit toutes choses: si bien qu'à chaque coup ilz avoient des disputes de guerre, jusques là que, sans le legat du pape, une fois ledict marquis, ayant mis la main à l'espée à demy, luy en voulut donner; mais il l'empescha, et se mit au devant: à quoy il n'eust eu grand honneur, pour sa vieillesse, foiblesse et parentelle; et de despit, ledict marquis se retira des armées à Naples, jurant qu'il ne combattroit jamais sous sa charge, et s'en alla amprès en Espaigne trouver l'empereur pour s'en excuser. J'en parle en son lieu. Cela se trouve dans aucuns livres espaignols [et italians] dont je le tiens.

Telles contentions, [riotes et divisions] entre

1. Les défendre opiniâtrement.

2. Victoire Colonne, fille de Fabrice Colonne et d'Agnès de Montefeltre, naquit en 1490, épousa en 1507 Ferdinand François d'Avalos, marquis de Pescaire, et mourut à Rome à la fin de février 1547.

ces deux capitaines m'ont faict resouvenir de celles qui se passoient souvent en nos armées entre Monsr. le mareschal de Tavanes et Monsr. de Brissac, qui ne se pouvoit jamais accorder avecque luy, tant il luy portoit d'envie et de jalouzie, bien qu'il fust fort vieil et pratiq capitaine, et l'autre jeune, brave, vaillant et entreprenant : j'en parle à son tour ailleurs.

Le dict Prospero et Fabricio avoient chascun une compaignie de cent hommes d'armes, des vieilles ordonnances du royaume, qui ont esté tousjours très belles, et sur tout bien montées. [Qui estoit alors un très grand honneur pour eux.] Ceux de Fabricio furent bien estrillez à ceste battaille de Ravenne, comm' il le confessa luy mesmes à Ferrare, y estant prisonnier (ainsin que j'ay dict), et s'y faisant panser, que d'un seul coup de canon il vist emporter devant luy trente hommes de ses hommes d'armes. Que s'il eust creu don Pedro de Navarre à s'opiniastrer de ne bouger de leur retranchement, ilz fussent mieux esté esclaircis [1], de sorte que, comme par une desesperade, il sortit de son retranchement, en disant : « Faut-il qu'à l'appetit d'un marrane [2] opiniastre, nous nous faisions ainsin tuer à coups de canon, sans de-

1. Var. : [*On dist et se list que ce fut Fabricio qui mesprisa le conseil et l'advis de don Pedro de Navarre à se tenir coy et ressarré dans leurs tranchées, fossez et lieux serrez.*]

2. *Marrano* en espagnol, sanglier apprivoisé. Ce mot est devenu une injure qui s'adresse particulièrement aux gens soupçonnés d'avoir eu des ancêtres juifs ou musulmans. Au seizième et au dix-septième siècles, les François et les Italiens donnoient souvent ce sobriquet aux Espagnols.

« battre nos vies vaillamment? » Et sortant, ce fut alors qu'il fit le premier la charge sur un gros des nostres, comme j'ay dict. C'est assez parlé de ces deux frères, car les histoires [1] en parlent assez.

15.—Le marquis de La Padule[2] eut charge aussy en ceste battaille de quatre vingtz hommes d'armes, où il fit très bien, et y fut blessé en un œil, et pris: puis, estant sorty de prison, il commanda pour peu à l'infanterie espaignole, et puis s'en deschargea au marquis de Pescaire (disent les histoires espaignolles), qui luy estoit allié; et cependant, durant la prison de don Pedro de Navarre, l'infanterie espaignolle estant demeurée quelque peu de temps sans chef pour commander, le capitaine Solys y commanda; mais fort peu; car, encor qu'il fust brave et bon capitaine, force braves et nobles capitaines se fascharent de luy deferer, d'autant qu'il n'estoit de trop bonne maison, pour estre commandez de luy: et, pour ce, ceste charge fut donnée audict marquis de La Padule.

16. — Don Pedro de Pax fut tenu aussy des Espaignols brave et très vaillant capitaine, encor qu'il fut de fort petite stature, et telle que, quand il estoit à cheval, enfoncé dans ces grandes selles d'armes du temps passé, il estoit si caché, qu'on ne le voyoit que fort malaisement;

1. Var.: [*car les livres italiens.*]
2. Guichardin le nomme marquis della Palude. (Voy. liv. X.)

et disoit-on de luy par risée, quand il estoit ainsin à cheval, qu'on estoit en queste de luy, on disoit : qu'on avoit bien veu un cheval bien bridé et sellé, mais non d'homme dessus. Cela luy pouvoit beaucoup aider à sa vaillance, pour estre si petit et de si petite prise, autant pour les arquebuzades que de la lance et de la picque. Il emmena d'Espaigne quatre cens hommes d'armes, que le roy luy donna à mener pour ceste bataille [1], où il fit très bien, et fut despuis fort estimé des Espaignols, et a vescu long temps fort heureusement, et tousjours en bonne estime.

17. — Don Caravajal [2] mena aussy six cents genetaires, montez à la genete et la zagaye en la main, qui servoient de chevaux legers. Les livres espaignols disent qu'il mena aussy des hommes d'armes ; mais les plus veritables assurent que ce fut don Pedro de Pax, et que pour le seur il y commandoit.

Ledict Caravajal fut blasmé aussy des siens un peu de n'y avoir trop bien faict en ce combat de battaille [3] : aussy disent-ilz que volontiers sont fort subjectz de n'opiniastrer guières un grand combat, et n'estre trop bons pour une solempnelle et grande battaille comme celle-là, et fort prompts, amprès avoir faict leurs premiers

1. Dans cet article et les suivants *cette bataille* désigne la bataille de Ravenne.
2. ...Carvajal.
3. Je crois qu'il faut lire combat de *batailles*, c'est-à-dire le choc de deux corps considérables : ces deux infanteries s'abordèrent résolument et combattirent main à main.

coups de lance, gaigner au pied, à mode des Mores et genetaires. Voilà pourquoy ilz excusent don Caravajal; car il estoit un très bon, brave et vaillant capitaine, comme l'a esté en son temps aussy le seigneur Alarcon, lequel fut en ceste battaille maistre de camp de l'infanterie espaignolle avec don [Diego de] Cornejo.

18. — Ledit seigneur Alarcon commança de bonn' heure à faire ceste charge, comme plusieurs fois il l'a continuée aux guerres de Naples, de Lombardie, de l'Italie, et au voyage de La Golette et Thunes [1]; et si tient cet honneur de commander à toute l'armée impérialle durant la malladie, et amprès la mort de Prospero Columne (les livres espaignols l'honnorent de ceste charge), jusques à ce que Charles de Lannoy fust arrivé pour y commander; car le marquis de Pescayre s'estoit retiré à Naples, comme j'ay dict. Voilà un grand honneur pour luy, et pour avoir la totalle garde du roy François en sa prison [2]; en quoy s'aparut la grande fiance qu'eut l'empereur de sa suffisance, valeur et fidelité, et creance parmy les Espaignols, comme j'en parle ailleurs. Il mourust en la court de l'empereur d'une apoplexie [ou autre mal, pour le moins il tomba de son haut et mourust tout roide. Mort

1. L'expédition contre La Goulette et Tunis.

2. Ses généreuses façons lui concilièrent l'amitié du roi, qui, lors de sa délivrance, lui fit plusieurs présents magnifiques : de la vaisselle, la plus belle qu'on pût rencontrer; une chaîne et une coupe d'or, d'une valeur de vingt mille livres. Les soldats aux ordres d'Alarçon qui s'étoient bien conduits ne furent pas oubliés non plus.

certes peu semblable à sa valeur et belle profession de guerre qu'il avoit tousjours faict en belle reputation toute sa vie].

19. — Le duc de Termens[1] fut fort estimé capitaine en ceste battaille, pour avoir eu l'honneur et le titre de capitaine de l'Eglise, et commandé à cent hommes d'armes.

Si bien, qu'à bien compter, les forces espaignolles qui se trouvarent en ceste battaille encontre nous furent en nombre de douze cens hommes d'armes, six cens chevaux legers, et dix mil' hommes de piedtons Espaignols, Napolitains, qu'aucuns Romains et Italiens : dont bien servit à nos braves François de bien combattre et bien se deffandre, et bien battre les autres, ainsin qu'ilz firent.

Et, pour les excuser, les Espaignols ont escrit et le disent encor, que le tout arriva *por pestilencial consejo de don Pedro de Navarra, que trataba las cosas con tardanza; aquellos hermosos y luzidos escadrones de los cavalleros del papa y Españoles fueron rompidos[2] con l'artilleria francesa, y recibiendo un daño miserable, fueron derramados por toda la campaña* : Que pour un conseil pestilentiel de don Pedro de Navarre, qui traictoit les choses par tardiveté, ces beaux, pimpants, et luisans cavaliers du pape et des Espaignols furent rompus par la fureur de l'artillerie françoise, et par toute la campaigne espandus.

1. Var. : *De Termes*. Guichardin l'appelle *de Termini*.
2. *Rompido*, pour *roto*. Aujourd'hui ce participe ne s'emploie plus que dans le blason.

20. — Ce fut là que ledict don Pedro de Navarre perdit son latin et son espaignol, tout meslé de ses astuces; car il luy sembloit encor avoir affaire avec les Mores de Barbarie, qui font leurs guerres par petites et legeres escarmouches et passades, sans jamais entamer guières bien un gros combat; au lieu que nos braves François, sans point marchander, scavent donner et enfoncer, aussy tost y soubstenir; ce qu'ilz firent, en ayant bien pris le temps, amprès que nostre artillerie eust bien joué.

Il y a eu quelques capitaines espaignols et françois qui ont dict, en excusant ledict don Pedro, que ceste tardance et temporisement valloient beaucoup, s'il eust bien placé ses gens en lieu plus couvert que nostre artillerie ne les eust offensez, mais, s'en voyant ainsin maltraictez, se jettarent hors du retranchement [(j'ai veu le lieu)], comme fit Fabricio Colomne, que j'ay dict cy-devant, et voulurent vandre leur vie plus vaillamment. Aussy, pour dire vray, les Espaignols ne vouloient point combattre, et ne nous vouloient qu'amuser; nos François mesmes ne vouloient non plus de combat, sans que nostre roy les pressa, et le commanda exprez à son nepveu, pour des raisons que je dis ailleurs.

Ce ne fut pas là le coup d'essay dudict don Petro, car le roy Ferdinand lui avoit baillé charge de ceste armée espaignolle qu'il envoya en Barbarie, où il fit très bien, comme j'en parle au discours des couronnels plus amplement.

Les Espagnols pour lors parloient de luy de

ceste façon : *El conde Pedro de Navarra era hombre que avia alcanzado muy grandes honras de guerra por estraña astutia, arte y singular sciencia, y maravilloso artificio y maña en tomar fortalezzas, sin tener ningun esplendor de liñage :* Ce conte Pedro de Navarre estoit un homme qui avoit attaint de grands honneurs en guerre, pour une finesse estrange, art et singuliere façon à prendre places, sans pourtant qu'il eust autrement aucune splandeur de lignage.

Voilà comment ilz en parloient : et pourtant luy donnarent le titre de conte et de don [1]. Prenez le cas qu'il ne le fust de race; mais il l'estoit par sa valeur et ses merites. Je l'ay ainsin ouy dire aussy à M. de Montluc, que les Espaignols le tenoient ainsin; possible de despit qu'ilz eurent contre luy dequoy il les avoit quictez, et pris le party des François : car il n'y a gens au monde qu'ilz haissent plus qu'un revolé, et le deschiffrent [2] le plus, et en disent plus de mal. Mais qu'eust-il faict, le pauvre diable? le voilà pris, le voilà confiné en une prison, et puis mis à rançon. Jamais son roy ne luy voulut donner un seul ducat pour le rachepter. Voilà le roy François qui le void desesperé et malcontant, luy offre la delivrance de sa rançon et prison, et le prend en son service. J'ay

1. Il fut nommé comte d'Alvieto. Du temps de Branthôme les gentilshommes seuls prenoient le *don*.

2. *Sic* dans les manuscrits. Je ne crois pas que ce soit une faute de copiste pour *deschirent;* je crois plutôt que Branthôme s'est servi de ce mot dans le sens de *blasonner.* On disoit alors *chiffre* pour *devise*, et même pour *écu*, *armoiries*. *Deschiffrer*, dans un sens métaphorique, seroit : faire un portrait odieux.

ouy dire que le roy Ferdinand n'en fit plus cas, le soupçonnant qu'il n'eust pas bien faict en ceste battaille, ou qu'il eust joué ce jeu exprez pour faire perdre la battaille, et, pour ce, le quicta là, et le desdaigna: son avarice[1] en fut bien aussy la cause. Tant y a que le roy ne se repentit point de se servir de luy en plusieurs bons endroicts, comm' à la prise du chasteau de Milan, où il cuida mourir soubs la mine et les pierres qui le couvrirent tout, non sans grand danger de sa vie[2].

Il eust aussy de belles charges à Naples soubs M. de Lautrec, commandant à toutes les bandes des Gascons en general, avec lesquels il fut envoyé comme seul chef à Melfe, qu'il prit bravement sur un des grands capitaines qui fussent de par là, qui fut M. le prince de Melfe, qui l'attendit si bien qu'à beau jeu et beau combat fut beau retour[3].

1. De Ferdinand.

2. Var. : [*J'ay ouy dire à aucuns que le roy Ferdinand avoit eu tort de l'avoir laissé pourrir en prison, et que pour ce il avoit eu raison de l'avoir quitté et s'estre fait François: que luy seul fut cause de cette grande perte de bataille, de sorte qu'on ne scavoit qu'en penser, s'il avoit fait le coup ou par une opiniastreté et tardance militaire ou à poste; tant y a que l'Espaignol, qui est fort umbrageux et soubçonneux de soy, ne le vouleust jamais rachapter de prison ni payer un seul sou de rançon; mais qu'eust il fait, le pauvre homme, et qui n'avoit possible que l'espée et la cape, sinon de prendre le party du roy de France, qui le recherchoit pour s'en servir en sa valleur et merites. Aussy, pour telle grace de delivrance de prison servist très bien nostre roy en toutes les occurances qui luy furent presentées jusqu'a la fin de sa vie, dont nos histoires et autres estrangères sont toutes plaines.*]

3. C'est à cet événement de la vie de Pierre de Navarre que fait allusion, selon nous, la curieuse chanson publiée

Il ne fut pas si heureux devant Naples, où y ayant employé tous ses cinq sens de nature et subtilitez d'esprit, n'y peut rien faire, non plus que son general[1], qu'y mourut, comme j'en parle en son lieu. Et quant à luy, se conduisant tellement quellement, à demy mort de maladie, avec le reste de l'armée, et s'estant mis sur la queue tirant vers Averse, il fut pris et mené à Naples, où, par le commandement de l'empereur, fut estouffé entre deux coites, comme me dirent aucuns vieux soldats espaignols la premiere fois que je fus à Naples, et m'en monstrarent le lieu et la prison. D'autres disent qu'il fut estranglé de corde par main de bourreau, mais pourtant en cachette.

par M. de Lincy dans le tome 2 (p. 53) de ses *Chants historiques françois*; en voici deux couplets :

Le comte Petre de Navarre
Du roi a la commission
De mener sur la mer grant guerre
Et amasser des compaignons.
Le tour qui nous fist n'est pas bon,
Car nous sommes très mal nourrys.
Pour l'amour du roy l'enduron,
Puisque la foy luy ons promis.

Nous estions vingt et troys galères
Au port de Ligorne arrivez;
Et si estions grant compaignie,
N'avions ne maille ne denier
En jouant les cartes et les dez,
Nostre argent nous est bien failly;
Les poux que j'avons amassez,
De les tuer c'est bon déduit.

Dans la disette de renseignements où l'on est sur ce personnage célèbre, cette chanson acquiert une certaine importance. (Voy. encore Gaillard, *Histoire de François Ier*, t. 1, p. 127.)

1. Odet de Foix.

Ce fut mal faict, non de sa mort, car il estoit tant vieux et cassé qu'il n'en pouvoit plus; et à tels gens si vieux et cassez, et languissants prisonniers, nulle fortune peut advenir meilleure que le trespas subit et inopiné. Mais l'empereur en fut blasmé; car il luy devoit aussy bien pardonner qu'à Genes quelques années advant, qu'il l'alla secourir, où il fut pris : ou plustost luy devoit-il ordonner une prison perpetuelle, en laquelle eust peu escrire et laisser quelques beaux memoires de son art et science par mode de passe-temps, ou composer quelque belle histoire de ce qu'il avoit veu en son temps; si que tout cela meslé ensamble eust peu beaucoup servir à la posterité, et à la curiosité de plusieurs honnestes gens, ainsin que j'ay ouy dire qu'il en avoit la volonté et quelque commancement de le faire.

Encor toute haine et rancune que luy portoit l'Espaignol et l'empereur, si fut-il honoré d'une très belle sepulture, toute pareille à celle de M. de Lautrec, que l'on void encor à Santa Maria de la Nova, dans Naples, tous deux l'un près de l'autre et vis à vis, et de marbre fin, avec ces mots gravez (et ainsin se decore la vertu)[1] :

Ossibus et memoriæ Petri Navarii, Cantabri solerti, in expugnandis urbibus arte clarissimi. Gonsalvus Ferdinandus, Ludovici filius, magni Gonsalvi nepos, Suessiæ princeps, ducem Gallorum partes secutum pro sepulchri munere honestavit; cum

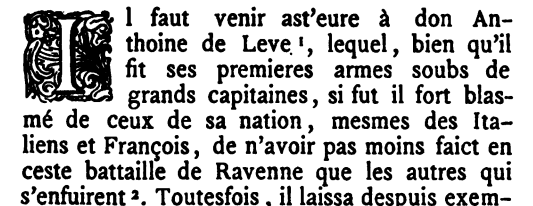
1. Branthôme a mis en marge, à propos de cette épitaphe : [« Faut escrire cecy tout du long, en prose, selon les tumbeaux antiques. »] (Mss. 8771, fol. 56.)

hoc in se habeat virtus, ut vel in hoste sit admirabilis : « Aux os et à la memoire de dom Pedro de Navarre, Biscain rusé, accort et renommé à prendre villes et places. Gonsalvo Ferdinand, fils de Louis, nepveu du grand Gonsalvo, prince de Sesse, a honnoré ún capitaine qui avoit suivy le party françois de ce don pie et charitable de sepulchre. Voyez ce que peut la vertu, qu'il faille qu'elle soit admirable à son ennemy! »

Certes, ce prince est par trop à honnorer d'une gloire immortelle. J'en parle à l'endroict de M. de Lautrec.

CHAPITRE VIII.

21. *Don Anthoine de Leve.* — 22. *Le marquis de Pescayre.* — 23. *Le marquis del Gouast.*



Il faut venir ast'eure à don Anthoine de Leve[1], lequel, bien qu'il fit ses premieres armes soubs de grands capitaines, si fut il fort blasmé de ceux de sa nation, mesmes des Italiens et François, de n'avoir pas moins faict en ceste battaille de Ravenne que les autres qui s'enfuirent[2]. Toutesfois, il laissa despuis exem-

1. D. Ant. de Leyva, né vers 1480, dans la Navarre; fait, en 1532, généralissime de la ligue formée contre la France; mort en 1536.

2. [Je mets dans ce livre force grands capitaines que je ne nomme point, qui ont fait de pareilles escapades et fuites

ple à plusieurs qui font telles et si lourdes fautes, qu'il est bien aisé, en bien travaillant, bien faisant et bien guerroyant, de netoyer et bien blanchir ces taches noires, ainsin que fit ce bon capitaine; car il peina et travailla, et mania si bien les armes despuis, en tous lieux, combats, rencontres et sieges, qu'onques puis on ne luy sceut reprocher sa faute passée : et qui le decora encore plus, ce fut le siege de Pavie, qui fut cause de la prise de nostre roy, de la perte de l'estat de Milan, et pour un temps de la grand disgrace de la France.

Aussy j'ay leu une fort belle lettre parmy celles de l'Aretin, qu'il luy escrivoit, le disant le seul brave artizan qui, de ses mains propres, avoit faict la couronne et le chappeau de triumphe que l'empereur Charles portoit sur sa teste : comme de vray, si nostre roy ne fust esté pris en ce siege et battaille, l'empereur n'eust faict de si belles choses qu'il fit puis amprès fort aisement.

Ceste gloire, certes, fut grande audict Anthoine de Leve : aussy pour sa devise il prit une ruche d'abeilles allans, entrans et travaillans pour faire leur miel, avec ces mots : *Sic vos non vobis;* comme disant qu'il faisoit tout pour autruy, et

de combats, qui, sans avoir honte de leur honte, ont repris les armes et ne se sont reculez de la guerre, et amprès ont bien fait et ont esté tenus pour grands capitaines. C'est pourtant une grande et vilaine honte quant on dit à ceux qui les louent : « Vous dites vray, mais ilz ont fuy d'une bataille et d'un tel combat ! » Comment se peut reparer cela ? car bien qu'il face aussy bien qu'Antoine de Leve dont nous parlons, cela demeure toujours et se peut dire toujours; s'il se pouvoit effacer, bon.] (*Note de Branthôme.*)

non pour luy. Il n'y a pas raison aussy qu'il portast ceste couronne, puis qu'il estoit le serviteur, et l'autre le maistre.

Or, estant à ce siege, ayant faute d'argent pour contenter et payer ses soldats, mesmes les lansquenets amutinez, il s'advisa de la ruse dont les histoires en parlent sans que je la die; mais la plus plaisante fut (racomptent les Espaignols) *que tomó toda la plata consagrada de los templos, prometiendo todas vezes con voto solemne á los santos, si quedaba vencedor, cosas harto mejores que las que tomava; de que hizó batir dinero grossamente :* Il prit l'argent sacré des temples, promettant toutesfois, avecque vœu solempnel, aux saincts, choses plus grandes que celles qu'il prenoit, s'il demeuroit vainqueur; et puis de cet argent, il en fit battre de la monnoie grossierement. Mais il practiqua par amprès le proverbe: *Passato el periculo, gabato el santo* [1], et n'en paya jamais rien. Quel payeur de debtes [et luy et son bon maistre! je voudrois que toutes les miennes se payassent ainsin [2]!] Et se disoit dans Pavie, encor de mon jeune temps, qu'il laissa la debte à payer et le vœu pour accomplir à l'empereur, puisque cela estoit pour ses affaires qu'il l'avoit emprumpté et employé. Pareil traict de Denis le tiran, quand il osta et arracha la robbe d'or [3] à son Apollo. [Mais l'un et l'autre s'en acquitarent très legierement, car et le maistre et le serviteur estoient aussi grossiers religieux qu'il estoit possible en cas qu'il allast de proffict et de

1. Le péril passé, on se moque du saint.
2. Ce détail que nous restituons n'est-il pas bien joli?
3. Var.: [*Le capot doré.*]

grandeur] Pareil traict encor et plus plaisant, d'un que fit donna Maria de Padilla[1], l'une des honnestes dames d'Espaigne, et des plus affectionnées à la rebellion qui se fit en Espaigne, au commancement de l'empereur Charles[2], ainsin que don Anthonio de Guevarra le racompte : laquelle, ayant faute d'argent pour la solde de ses soldats, prit tout l'or et argent des reliques de Tolede; mais ce fut avecqu'une cerimonie saincte et plaisante, entrant dans l'eglise à genoux, les mains jointes, couverte d'un voille noir, ou, pour mieux dire, d'un sac mouillé, selon Rabelais, piteuse, marmiteuse, battant son estomach, pleurant et souspirant, deux grandes torches allumées devant elle : et puis ayant faict gentiment son pillage, se retire aussy gentiment en mesmes cerimonie, pensant et croyant fermement que, par ceste triste cerimonie, ou plustost hypochrisie, Dieu ne luy en scauroit mauvais gré. Il y a là bien à rire qui pourroit voir ce mesme mystere jouer. Mais le meilleur (dict le compte), que les larrons, quand ilz desrobent quelque chose, ilz le font avecqu'une grande joie et allegresse, et quand on les punist ilz pleurent : ceste dame, au contraire, en desrobant pleuroit; et si on l'eust punie il eust fallut par consequent qu'elle se fust prise à rire, au contraire des autres larrons, comm' il se void.

Pour retourner au larcin d'Anthoine de Leve,

1. [Selon don Anthonio de Guevara, d'autres la nomment donna Maria d'Acceta.] (Note de Branthôme, mss. 8771, fol. 57, verso.)

2. L'insurrection des *Communeros*, en 1520.

ou plustost emprunpt pour son maistre, l'empereur, qui n'en fit aucune restitution ni payement, il ne fit pas en cela ce que fit son brave ayeul Charles duc de Bourgoigne, lequel, par repentance et amande à soy-mesmes imposée, pour avoir traicté un peu trop rigoureusement la ville de Liege, rebellée contre luy, quand il la prit, il donna et fit present à la grand' eglise d'un sainct Georges à cheval tout d'or fin. Cela se list dans l'histoire de Flandres. Le bon empereur, s'il en eust faict de mesmes de quelque seul petit sainct seulement à l'eglise de Pavie, encore l'eust-on tenu plus religieux et conscientieux [1]. Mais il ne s'en soucioit guieres (le gallant), car il pensoit reparer le tout sur ses vieux jours, en sa contrition, repentance et penitence derniere, ayant remis le tout jusques alors, comme ont dict despuis ceux de Pavie. [Je voudrois bien sçavoir qu'est devenu ce monsieur sainct Georges, s'il y est encor. Je crois que non; car il y a passé trop de bons golus et affamez, comme l'empereur Maximilien et Charles luy mesmes, duquel nous parlions; si que je croy que ce brave chevalier monsieur sainct Georges, qui l'assista si bien en la bataille des protestans, comme j'ay dit, ni avecque sa bonne lance, ni son bon cheval, ne l'ont peu

1. Var. : [*Beau don, certes, et belle amande. Son petit fils n'en fist pas de mesme à la grand esglise de Pavie, ni son bon galant Anthoine de Leve, aussy tel maistre, tel valet, qui n'en raboursa pas une maille, chargeant le tout sur son bon maistre, qui se contanta d'en faire la mine d'en estre bien fasché de ne payer cette debte, tant il contrefaisoit du bon religieux et conscientieux.*]

garantir de sa prise; cela s'appelle s'il n'y est encor.]

Sur quoy j'ay veu un' apologie qui fut faicte pour le roy François premier et Henry second, contre ledict empereur et les Espaignols, qui luy reprochoient infiniment l'alliance qu'ilz avoient faicte avec sultan Soliman et ses Turcs; mais on leur replicqua bien là dessus qu'amprès la guerre d'Allemaigne l'empereur avoit assez manifesté qu'il ne l'avoit pas faicte pour la religion, ny pour le service de Dieu, dont il se couvroit, mais pour spolier les protestans de leurs biens et dignitez et s'en aproprier. De faict, il permettoit aux lansquenets qu'il avoit pris en son camp qu'ilz vesquissent publicquement selon leur nouvelle religion et institution, chantant leurs pseaumes en leur langue, ayant prescheurs de leur doctrine, et usant ordinairement de toutes façons contraires et prohibées de l'eglise catholique, et manger chair comm' ilz vouloient, devant tous; mesmes qu'en la convention qu'il fit en la ville d'Auguste[1], il permit que les protestans fissent comm' ilz avoient faict, et leur laissa leurs presches et prescheurs, en leur accordant un *interim*[2]; possible qu'il n'en pouvoit avoir raison autrement. Voilà les propres mots de ladicte apologie; et que son propre confesseur demeura si scandalisé, que, quand il vint un jour à se confesser à luy, il luy desnia l'absolution, le mettant en peine d'en chercher un autre qui le vouleust absoudre. [Ce

1. Augsbourg.
2. Cet acte fut publié en 1548.

qu'il fit d'un qui n'estoit si scrupuleux que le premier.]

L'apologie dict de plus de luy que, lors qu'il se saisit de Plaisance, il en voulut faire autant de Parme, sans le secours du roy Henry second, qui la prit en protection pour le duc, laquelle l'empereur disoit estre des places de l'Eglise de laquelle il se disoit protecteur, advocat et procureur. Mais ladicte apologie luy objecte qu'il en estoit l'advocat, pour faire le droict d'autruy sien; procureur, pour l'administrer sans rendre compte, et protecteur, pour garder d'où il se pouvoit une fois saisir sans l'eschapper, ni laisser esperance d'en avoir raison ni restitution. Et quand on luy parla de la redition de Plaisance, il en demanda l'advis à un venerable docteur espaignol, de l'ordre de San Dominico, confesseur et moderateur de sa conscience. Il luy respondit, comm' estant faict à sa main, que l'affaire estoit en doute aucunement, toutesfois qu'en obscurité de droicts, la condition du possesseur estoit la meilleure; et, partant, Sa Cæsarée Majesté, sans offencer sa conscience, attendant la discution de la matière, pouvoit justement tenir la place: ce qu'il fit fort bien jusqu'à ce qu'il eut marié sa fille naturelle avecque M. le duc de Parme, qu'il rendit, s'estant pourtant fort bien reservé une très belle et forte citadelle, qu'il fit faire pour tousjours brider la ville: et croy que les Espaignols y sont encores dedans, comme je les y ay veuz.

[Aussy le roy François, entre autres reproches qu'il fist à ce grand empereur du peu de fiance qu'on pouvoit prendre de luy, fut qu'am-

près avoir suborné et seduit par de belles parolles et promesses monsieur de Bourbon, il en fist si peu de cas amprès qu'il l'eust si bien servy, qu'il le laissa tomber en telle necessité (ainsin quasy font tous la pluspart des princes) que de desespoir et de pauvreté il alla assieger Rome. Il fist de mesme à monsieur de Savoye, qu'il abandonna de tout secours amprès sa belle sœur, sa fame, morte, qu'il aimoit, et de tous leurs moyens s'en estant servy. De mesme il en fist au marquis de Saluces. Toutesfois, comme j'ay dit ailleurs, il recompansa aucuns des serviteurs dudit monsieur de Bourbon, fust ou que le reproche luy fust esté trop vilain, ou qu'il les avoit trouvez très fidels à leur maistre : cela estoit plus aisé qu'à leur maistre ; car ces grands ont la geule si grande qu'ils sont insatiables. L'empereur se pouvoit ainsin excuser.]

Voilà au vray l'objection que l'on donna pour lors à la conscience de ce brave empereur, lequel, pour excuser les braves et gallans hommes comme luy, disoit qu'estant courageux, ambitieux et grand guerrier, il ne pouvoit estre bon religieux et conscientieux. Et c'est ce que dit une fois ce grand marquis de Pescayre aux guerres de Lombardie à M. le legat, qui fut après pape Clement, sur le reglement des desordres et desbordements de ses soldats : *Monseñor legado, no ay cosa mas difficultosa á los que exercen la guerra, que con igual disciplina servir en un mismo tiempo á Mars y á Christo; porque el uso de la guerra en esta corrupcion de milicia paresce ser en todo contrario á la justicia y religion :* « Monsieur le legat, il n'y a chose plus difficille

à ceux qui exercent la guerre que de servir en mesme temps, et egalle discipline, à Mars et à Christ, parce que l'usage de la guerre en ceste corruption de milice est du tout contraire à la justice et à la religion. » Sur quoy je m'en vais faire un compte dont il me souvient fort bien, car j'y estois.

Aux premieres guerres du siege d'Orleans, estant le caresme venu, ce gentil et brave seigneur M. de Sypierre [1], amprès la mort de M. de Guise [2], commanda pour peu de jours à l'armée, pour n'y avoir pour lors plus grand que luy : aussy pouvoit-il bien de raison y commander, puisqu'il estoit gouverneur de la personne du roy [3], et luy commandoit absolument, comme j'ay veu (aussy sa discipline et correction l'auroient rendu un très grand roy, s'il eust vescu); et ce en attendant messieurs d'Aumale et le mareschal de Brissac, qui vindrent puis amprès. Cependant les soldats ne pouvant bien vivre qu'avecque grandes incommoditez du poisson, M. de Sypierre fut prié, de la part des capitaines, de supplier M. le legat, qui pour lors estoit M. le cardinal de Ferrare, Hypolite d'Est, au camp avec la roine-mère, qu'il donnast dispanse de manger de la chair quelques jours de la sepmaine. M. le legat d'abord trouve ceste requeste fort odieuse, et mesmes qu'on faisoit la guerre contre les heretiques ennemis du caresme ; mais, amprès avoir un peu songé, il fit response que de chair il n'en falloit point parler, comme de chose abominable ; mais pour du beurre, du fromage

1. Philibert de Marcilly.
2. François, duc de Guise, assassiné par Poltrot de Méré.
3. Charles IX.

et du laictage, qu'ilz en mangeassent à quantité, et tant qu'ilz voudroient, et leur en donnoit toute la dispanse. M. de Sypierre, qui estoit prompt, fort libre, et l'un des gallants seigneurs qui jamais naistra en France, luy dit franchement : « Monsieur, ne pensez pas regler nos « gens de guerre comme vos gens d'eglise : car « autre chose est servir Dieu et servir la guerre. « Voulez-vous que je vous die le vray ? Ce n'est « point en ce temps, ni en ceste armée, compo- « sée de plusieurs sortes de gens, que vous de- « vez faire tels scrupules : car, quand à vostre « beurre, fromage et laictage, nos soldats fran- « çois ne vous en veulent point, comme vos Ita- « liens et Espaignols. Ilz veulent manger de la « chair, et de bonne viande, pour mieux se « substanter. Ilz en mangeront aussy bien deçà « comme delà, et à ouvert et à cachette, quel- « que deffanse qui en soit. Parquoy, faictes « mieux : ordonnez leur d'en manger, et donnez « leur en une bonne dispanse et absolution. Que « si d'eux-mesmes ilz s'en dispansent, votre « authorité en sera plus suprimée ; au contraire, « de plus en plus ell' en sera eslevée si leur per- « mettez, et chascun dira : *Monsieur le legat, cet* « *homme de bien, nous a donné dispanse ;* et cela « resonnera mieux par tout. » M. le legat y ayant un peu songé, il dispensa aussy tost un chascun d'en manger, qui pria Dieu fort, aussy bien le François que l'Espaignol d'un regiment ou terze que nous avions, pour M. le legat, et sur tout pour M. de Sypierre, lequel eut raison de parler ainsin, et d'en prandre bien l'affirmative, comm' il fit, et M. le legat aussy d'avoir

lasché la bride. [Je vis faire ce compte à
sieur de Sypierre aussitost à part à aucu
ses privez; car lors j'estois à l'armée.] J'a
dire à aucuns grands docteurs qu'il est n
saire quelquesfois aux prelats de dispanser
ce subject, afin de prevenir ces friands
geurs de chair et infracteurs de lois ecle
ques: que, quand ilz en viennent là, le m
sçache et croye que c'est par dispense du p
et non par desobeissence de luy et de l'e
Voyez là dessus le livre de *Summa Ben*
[J'ai faict ce discours par forme de digre
estant venu à propos, et que possible il ne
fust pas souvenu ailleurs.]

Or, pour retourner de ma digression en
ce grand Anthoine de Leve, j'ay leu da
livre espaignol que son premier adveneme
guerre et de Naples fut lors que Manu
Benavida [1] amena d'Espaigne deux cens
mes d'armes, deux cents genetaires, et
mil' hommes de pied, tous Espaignols, e
drent descandre à Messine en Sicille, de l
versant le Far vers Reggie; et en ces tro
se trouva Antonio de Leve, qui peu à peu
bien, qu'il se rendit un très bon et grand
taine, sans avoir eu aucun reproche que de
faute à la battaille de Ravenne, que j'ay
mais il s'en lava si bien par sa valeur et l
faicts, que l'empereur le fit son general,
toute sa ligue d'Italie, qu'on ne peut j
guieres bien mordre sur luy, quelques a
que l'on envoyast contre luy, et de M. de

1. Benavidès.

trec, et de M. de Sainct Pol; que si l'un le mordoit aux fesses, il mordoit sur l'eschine. Et, s'il vous plaist, en quel estat estoit-il, quand il fit la pluspart de ses beaux exploicts? Il estoit goutteux, podagre, maladif, toujours en douleurs et langueurs : il combattoit porté en chaire comme s'il fust esté à cheval. Il prenoit villes et forteresses : il rendoit combats. Qu'eust il faict s'il fust esté bien sain et dispos de tous ses membres? Tout le monde croit qu'il eust combattu le diable. Aussy disoit-on de luy qu'il avoit un esprit familier; autrement, son miserable estat de sa personne ne luy pouvoit permettre faire les choses qu'il fit.

[Il y a un grand de nostre France et de grade en nostre court qui, le voulant contrefaire, non en matière de combats, car cela luy estoit deffandu par sa souveraine dame, madame la poltronnerie, mais pour contrefaire du boiteux et podagreux, encor qu'il ne le fust autant, mais c'estoit à dessaing, portoit ung baston et s'y appuioit ordinairement, faisant le marmiteux et piteux; et quand il estoit en sa chambre ou à la table en devis de guerre, en disoit plus que jamais. Anthoine de Leve en parla, voulant faire à croire à un chascun que c'estoit luy seul qui scavoit ce mestier, et par ainsin se faisoit descrier parmi les plus petits et plus grands, si bien que nostre roy dernier, s'en sentant importuné, luy imposa le nom, non pas proprement d'Anthoine de Leve, mais, pour plus grande desrision, de maistre Anthoine, le brocardant souvent par ledict nom; et quand il avoit dict quelque chose, il disoit souvant : « C'est une parole ou un traict

de maistre Anthoine »; mais non pas d'Anthoine de Leve : et souvent ay-je veu aussy feu monsieur de Guise l'appeler ainsin, tant il faisoit de despit à un chacun quand il vouloit contrefaire le grand capitaine. Ce fust esté un grand coup pour luy, s'il eust ressamblé ledict Anthoine de Leve; mais ni en faicts ni en semblance de corps il n'en approcha jamais.]

Amprès la prise de Fossan, qui fust la derniere de ses belles œuvres, voulant aller assieger Turin, et remettre tout le Piedmont en sa premiere obeissance, qui n'estoit par trop fortifié pour lors, il en fut destourné par M. le prince de Melfe, dont luy donna advis de tourner vers la Provance, et qu'il la trouveroit toute desgarnie de garnisons, et que jamais il n'y fit meilleur : grand faute à luy de croire son ennemy [1] ! j'en parle ailleurs [2]. Il se persuada si bien et beau ce voyage, et à l'empereur, et s'y opiniastra si fort, que l'empereur le creut, contre l'advis d'aucuns

1. Var.: [*En quoy on tient que M. le prince de Melfe, grand capitaine, luy donna bien du bigu; car pour destourner l'armée de l'empereur de la reconqueste du Piedmont et de Turin, qui luy estoit aisée amprès la prise de Fossan, manda audict Anthoine de Leve, comme par feinte et bonne mine, et comme contrefaisant encore de l'affectionné à son ancien party et mal content du roy, qu'il quittast tout et vint en Provance et à Marseille, qui bransloit, et n'y fist jamais meilleur; ce que l'empereur et Anthoine creurent aisement et y vindrent, dont mal leur en prist: ce n'estoit pas faict en sage et grand capitaine de croire son ennemy. Il y en a un bel advis et bel exemple dans les Commentaires de Cæsar, arrivé en la Gaule, où je renvoye les curieux. Voila où le dict Anthoine faillist aussy grandement sur sa fin et declin à ce coup là comme il fist sur son commancement à Ravenne.*]

2. Art. du prince de Melfe.

de ses grands capitaines, ainsin qu'il le cogneut à preuve par amprès, disant tousjours qu'il esperoit le mener à Paris, ne demandant que d'estre enterré à Sainct Denis pour toute recompanse. Mais il arriva autrement; car il ne peut faire ledict voyage, et mourut; bien est vray qu'il fut enterré à Sainct Denis, non de Paris, mais de Milan[1].

Aucuns de ces temps disoient qu'il estoit fils d'un courdonnier; mais c'estoient des impostures et calumnies; ou bien il falloit qu'il eust faict de grands butins et amas de grands biens en la guerre sur ses jeunes ans : car vous trouverez dans ce livre que j'ay allegué cy devant, *Questiones de Amor*, et autres livres espaignols que j'ay leu, que, parmy les ducs, contes, marquis, et autres grands seigneurs qui partirent de Naples, chascun avecque son grand et superbe arroy et magnifique equipage, Anthoine de Leve tint rang parmy eux, et eut son train à part, et aussy beau quasy que les autres. [C'estoit inimitié qu'on luy portoit et haine et envie pour les maux et guerres qu'il nous a faicts.]

Pour fin, la guerre luy a si bien valu, et par la faveur de l'empereur son maistre, qu'il est mort très riche, très grand, et en titre de prince d'Ascoly, duc de Terre-neufve, marquis d'Atelle, et primat des isles des Canaries, et laissa des enfans et des filles bien riches, et bien colloquées à des grands seigneurs d'Espagne. [Voila de beaux titres soubs lesquels il est mort

1. Antoine de Leve s'occupoit d'astrologie judiciaire, et il prétendoit avoir vu dans les astres les hautes destinées de son maître et les siennes.

et ensepvely. Je n'en parleray plus, car Paulo Jovio, Guiciardin et force autres en ont si bien escript avecqu'admiration.]

Don Sanche de Leve, son fils, fut un brave et vaillant seigneur [que j'ay veu en Sicile]. Il fut general du terze de Naples aussy, desquelles charges s'est très bien et dignement acquicté. J'ay veu autresfois son portraict [1] à Milan, qui monstroit bien à son visage qu'il estoit vray martial, bizarre [2] et songeard, peinct avecqu'un grand bonnet de vellours penchant fort sur l'oreille, et une plume mise à la bizarre et la gibeline [3], sur la gauche. Il fut fort blasmé de la mort du duc de Milan par un flambeau, dont j'en parle ailleurs.

J'ay leu dans un livre que l'une de ses plus grandes ambitions fut celle qu'il pust avoir la teste couverte en la chambre de l'empereur, comme les plus grands d'Espaigne avoient ce privillege, ce qu'il ne peut jamais obtenir, disant souvent à aucuns de ses amis qui luy demandoient quelquesfois en la chambre dudict empereur comment se portoient ses jambes: « Hélas! ce ne sont pas les jambes, disoit-il, « qui me font mal, mais la teste! » desirant fort qu'il eust cet heur et honneur de se tenir couvert pour estre compagnon des autres, ou bien que les humeurs de la teste tumbassent sur ses jambes, et le rendissent ainsin goutteux;

1. D'Antoine, ainsi que l'indique cette variante: « *J'ay veu le pourtraict dudit Anthoyne, etc.* »

2. Dans le sens de l'espagnol *bizarro*, qui a l'air brave, martial, un peu arrogant.

3. Allusion à la manière dont se paroient les Gibelins.

mais c'estoit à la gloire à laquelle il aspiroit plus, que de se tenir couvert avec les autres grands seigneurs et princes d'Espaigne. Ce qui a faict penser à aucuns que, bien qu'il fust esté un des grands et vaillans capitaines qu'eust l'empereur, et qu'il eust faict les plus belles choses du monde, toutesfois il ne pouvoit obtenir ce privillege, que de se ranger parmy ces grands de nom, de titre et de race, et qu'ilz ne l'eussent sceu endurer prez eux, pour leur grande extraction. Pourtant, au lieu de ceste teste descouverte, il estoit assis, et les autres debout : autant valoit, ou plus, l'un que l'autre.

Cela s'est veu et se void en nostre France, où les grands princes du sang tiennent leur rang par dessus tous; et n'y a si grand merite des autres qui les puisse esgaler à eux, sinon aux guerres, que les connestables et mareschaux de France leur commandent souvent. Mais, aux lieux et sieges où il faut tenir leurs rangs, les princes du sang vont tousjours devant, comm' ilz font de même en Espaigne, qui sont fort là grands rechercheurs et observateurs de tels ordres, rangs et cerimonies.

L'empereur pourtant fit un très grand honneur au marquis de Pescayre, Dieu mercy sa grande extraction, duquel je vais parler.

22. — Ce subject est cause donc que, sans attendre plus, je m'en vais parler dudict marquis de Pescayre, lequel, ainsin que raconte son histoire faicte en espaignol, lors qu'il alla trouver l'empereur en Espaigne, sur son mescontantement qu'il avoit de Prospero Colomne, et

pour s'excuser envers Sa Majesté de ce qu'il s'estoit retiré à Naples de son armée, sans demeurer comme devant en sa charge, dont il s'acquittoit si bien, l'empereur luy fit toutes les bonnes cheres et honneurs qu'il peut : car il le fit, amprès qu'il luy eut baisé les mains, asseoir aussy tost tout auprès de luy, et l'entretient deux grosses heures des affaires de l'Italie et de toutes les guerres, et la teste couverte, dont il le contenta fort.

Anthoine de Leve (comme j'ay dict cy-devant) eust fort desiré cet honneur, à luy concedé par son maistre.

Ce qui faict penser que les merites, rencontrant une noble extraction, sont plus forts, et se font meilleur excorte l'un à l'autre : car, bien que ceux dudict marquis fussent très grands et beaux, si est ce que sa noble race luy peut beaucoup servir en cet endroit pour obtenir ceste faveur que luy fit l'empereur. Et, pour parler de sa race et genealogie, il faut sçavoir que don Hernand d'Avalos[1] fut extraict (disent les histoires d'Espaigne et de Naples) de la noble et illustre maison d'Avalos, qui est en Espaigne vers Tolede, bonne et fort ancienne ; laquelle fut mise en grand honneur, avantage et vogue par don Rodrigo d'Avalos son bisayeul ; lequel, pour avoir combattu en champ clos un cavalier portugois, du temps que les Castillans et Portugois se faisoient la guerre, et tout devant son roy et au beau milieu des deux armées qui en advisarent le combat, dont despuis

1. Ferdinand d'Avalos, marquis de Pescaire.

il fut fort aimé de son roy de Castille, et pour ce le fit son connestable. Et puis, de race en race, se sont accreuz et faicts fort grands, pour avoir faict de bons services vers le royaume de Naples au grand roy Alfonse, et autres rois par amprès; entr'autres fut Alfonse d'Avalos, qu'on nommoit coustumierement don Alonso, vers Naples, qui gouverna le roy Fernand[1] paisiblement, qui fut cause que ce grand Hercules marquis d'Est quitta son service; car il ne vouloit que l'autre se prevalust sur luy par sa faveur, estant la race d'Est la plus grande et ancienne de toute l'Italie (dict l'histoire de Naples); lequel[2], lors que nos François perdirent le royaume, conquis par le roy Charles VIII, tenant le Castel-Novo encore assiegé, pensant avoir gaigné et suborné un More[3] pour luy donner entrée dans la place, ainsin que de nuict il y montoit par un' eschelle, et le More faisant semblant de luy tandre la main, il luy fut lasché un' arbaleste dont le traict luy coupa la gorge tout net, et tomba tout roide mort par terre. Il eut grand tort là, pour un grand capitaine, de s'estre fié à tel homme: car tels de telle nation sont infideles et dangereux à trahir et donner une venue, quoy qui tarde[4].

Sur quoy je feray ce petit compte, que ce grand roy Alfonse avoit en sa cour un bouffon qui es-

1. Ferdinand II, roi de Naples.
2. Alphonse d'Avalos.
3. Var.: [*Esclave more.*]
4. Var.: [*Pour un galant homme, il fist une grand faute de se fier en ce maraud, car en telles gens de ceste nation n'y a nulle fiance, comme j'ay veu.*]

crivoit dans ses tablettes toutes les folies que luy et ses courtizans faisoient le jour ou la sepmaine. Par cas, un jour le roy voulut voir ses tablettes, où il se trouva le premier en datte, pour avoir donné dix mill' escus à un More pour luy aller querir des chevaux barbes en Barbarie. Ce qu'ayant veu, le roy luy dict : « Et pourquoy « m'as-tu mis là ? Et quelle folie ay-je faict en « cela ? » L'autre luy respondit : « Pour t'estre « fié en tel homme, qui n'a foy ni loy : il em- « portera ton argent, et n'auras ni chevaux ni « argent, et ne tournera plus. » A quoy repliqua le roy : « Et s'il retourne, que diras-tu sur « cela ? » Le bouffon, achevant de parler, dist alors : « S'il retourne, je t'effaceray de mes ta- « blettes et le mettray en ta place, pour estre « un grand fol et un grand fat d'estre tourné, et « qu'il n'ait emporté tes beaux ducats [1]. »

Pour revenir à nostre marquis, ce don Alonso, amprès estre mort ainsin, il laissa un fils fort jeune, le marquis de Pescayre, dont nous parlons, lequel fut en son aage tendron si bien nourry, que despuis il fut ce que l'on a veu. Sa premiere guerre fut en la battaille de Ravenne, où il eust une compaignie de chevaux legers, et où il s'y comporta si bien, et y combattit si vaillamment, que tout jeune qu'il estoit, n'ayant attaint que seize ans, il emporta la gloire pardessus tous ceux qui firent le mieux.

Il y fut blessé et pris prisonnier, et mené en triumphe aux obseques de M. Gaston de Foix ;

1. On retrouve cette anecdote dans plusieurs recueils de contes du temps de Branthôme.

et puis, par le moyen de Jehan-Jacques Trivulse, qui avoit espousé une de ses tantes, et qui avoit grand credit envers le roy Louis XII, sortit de prison pour six mille escus, encor qu'il faschast fort au roy, ne l'aimant point, ni ceux de la maison d'Avalos, qui estoient anciens ennemis du nom françois; et, pour l'amour de luy, avoit faict faire un bandon general après la bataille, que nul seigneur, gentilhomme, gendarme, advanturier, ou autre François, ne laschast aucun prisonnier, ni par rançon ou autrement, sans le commandement exprès du roy. Tant y a que le dict seigneur Jehan-Jacques fit tant envers le roy, que ledict marquis sortit, en remonstrant à Sa Majesté : *que como nuevo soldado y sin barba, y muy bien castigado de la fortuna, otra vez no tomaria las armas contra Su Magestad temerariamente*: « Que, comme nouveau « soldat et sans barbe, et très bien chastié de « la fortune, un' autre fois il ne prendroit les « armes temerairement contre Sa Majesté. » Mais estant sorty, il retourna au service de son roy, et fit pis que jamais contre nous et nos partisans, s'y monstrant du tout outré d'affection, et aida fort à gaigner, ou pour mieux dire, luy seul en fut la cause du gaing de la battaille d'auprès de Vincence contre les Venitiens et Barthelemy d'Alviane [1], leur brave general; battaille certes très heureusement gaignée, aussy très vaillamment entreprise, dont j'en parle ailleurs, comme de la prise de Genes.

1. La bataille de Ghiarad'adda ou d'Aignadel, gagnée par Louis XII, en 1509, sur l'armée vénitienne.

Il donna aussy de terribles venues et empeschemens et secousses à M. de Lautrec vers l'estat de Milan, et en la journée de la Bicoque [1], qui en fut cause de la perte, fors quelques villes qui firent contenance de tenir. Ce qui fut cause d'envoyer encor delà les monts nouveau secours soubs M. l'admiral Bonnivet, dont ne s'ensuivit rien que la retraicte de Rebecq et la mort de M. de Bayard et de Vandenesse, si qu'il falut dire le grand adieu à l'estat de Milan jusques au voyage que fit le roy François, et le siege de Pavie et la battaille, le gaing de laquelle et de tout ce que j'ay dict cy dessus a esté totalement attribué à ce grand marquis. Car ce fut luy qui anima et encouragea bravement ses soldats, et mesmes les Espaignols, à ce jour bien faire, qui le premier rompit la muraille du parc [2], qui plaça l'armée, qui conseilla et qui premier chargea : j'en parle en d'autres endroicts.

Aussy le roy François le luy sceut bien dire et luy attribuer toute la gloire de ceste battaille, lorsqu'il luy alla faire la reverance et le visiter en sa prison et affliction, allant vers luy, comme dict le compte espaignol [3] : *D'aquí á pocos dias, no estando bien curado de la herida d'el rostro, vinié*

1. Village du Milanois où l'armée françoise, commandée par Lautrec, fut battue par les Espagnols en 1522.

2. La muraille du parc de Pavie, où les Espagnols pénétrèrent par une brèche, pour aller attaquer les François campés autour de la ville.

3. Var. : [*Aussy le roy François le sceut bien dire amprès et mesmes à luy lors qu'il fust retiré à Pisgueton, duquel j'ay leu un gentil traict, qu'il ne vouleust se presenter jamais au roy, ni luy faire la reverance à mode de plusieurs, sur la chaude-colle de la victoire, pour ne vouloir donner à entendre*

á visitar el rey, no vestido de terciopelo ni oro como los otros, que despues de aquella batalla, á modo de pompa, se avian ornado y decorado de los despojos de los Franceses, sino con un sayo de paño negro, por singular modestia de ánimo, que mostrava hábito, no de vencedor, sino de vencido, y por mostrar tambien, con dolor no fingido, que tenia compasion de la desventura del estado y condition real. De là un peu, n'estant encor bien guery de sa plaie du visage, il vint à visiter le roy, non vestu de velours ni d'or, comme les autres, lesquels, despuis la battaille gaignée, à mode de pompe et de bravade, s'estoient accommodez et armez de la despouille des François, sinon avecqu'un saie et habillement de drap noir, par une singulière modestie de courage, qui monstroit l'habit, non de vainqueur, mais de vaincu, et pour monstrer aussy, par une douleur non fainte, qu'il tenoit compassion de la fortune, de la condition et de l'estat royal. »

Voilà un beau traict. Le roi le receut, et luy fit tous les honneurs et bonnes cheres qu'il peut, l'embrassa plusieurs fois, ainsin que ce brave, courtois et tout gentil prince scavoit faire et recueillir les personnes mieux qu'homme du monde; et le fit asseoir près de luy, qu'il entretint long-temps par grande familiarité; se plaignant

au roy qu'il le vouleust braver en sa victoire ou luy monstrer son allegresse en soy ni pour le fascher ni importuner en son deuil, comme certes il y en a plusieurs qui, en tels cas pareils, sont insolans par trop et bravent leurs vaincus; mais ledict marquis, amprès qu'un chascun eust faict sa visite, vint trouver le roy, comme dict le conte, ainsin, etc.]

fort de son desastre, et qu'il ne scavoit ce que l'empereur feroit de luy; et que s'il se perdoit en sa victoire à luy user de quelque mauvais traictement, il avoit tant de fiance en Dieu, qu'il l'en vangeroit et l'en feroit repantir. A quoy M. le marquis respondit le plus honnestement qu'il peut, en lui donnant toutes les bonnes esperances d'un très doux traictement de Sa Majesté Imperiale, la faisant si douce et si traictable qu'il n'en falloit esperer que toute bonté; et quand elle voudroit faire autrement, il luy en scauroit bien que dire, et à bon escient. Ces parolles pleurent tant au roy qu'il l'en remercia plusieurs fois, et l'en aima tousjours. Puis, s'estant mis sur d'autres discours, tant de ceste battaille que d'autres choses, ledit marquis luy dist, venant sur ses ambitions et dessaings qu'il avoit eu tant sur l'Italie, pour l'en avertir, que l'Italie certes estoit un fort bon, aisé et plaisant pays pour le conquester et y demeurer, mais mal aisé et dangereux à le conserver et garder, et s'y sauver.

Ces mots me font souvenir de ceux que dict Pantagruel, dans nostre maistre Rabelais, de la bonne ville de Paris, que c'estoit une fort bonne ville pour vivre, mais non pas pour y mourir. Je le croy.

Pour venir à un autre discours de ce grand capitaine, on le blasma d'avoir entendu aucunement à une ligue secrette faicte entre le pape, potentats d'Italie, et autres princes chrestiens, contre l'empereur, et ce durant la prison du roy François. Car, craignans et prevoyans que ceste

grand victoire et bonne fortune de l'empereur tumbast sur l'Italie, s'advisarent tous de le prevenir et faire une ligue generalle contre luy, offensive et deffensive. Et d'autant que ce marquis s'estoit acquis, par ses beaux faits et reputation, une très grande creance parmy les gens de guerre, et aussy qu'il estoit très mal content du transport que Charles de Lannoy avoit faict du roy sans son sceu et à la desrobade, Sa Saincteté s'advisa de le faire chef et conducteur de ceste ligue; et, pour luy en tenir les premiers propos, s'aida du seigneur Hieronimo Mouron[1], un très habile et trinquat homme pour conduire ce faict, et en porter la parolle, et puis amprès, par un secretaire du pape, qui le vint trouver de sa part, en luy proposant plusieurs beaux et grands partis et advantages, dont le principal estoit qu'il l'investiroit du royaume de Naples; ce qui sonna fort doucement à ses oreilles. Comme de vray, le son d'un gaing et l'investiture d'un royaume est fort doux à entendre, comme j'en allegueroīs bien des exemples là dessus: mais il y a bien des espines à y passer et parvenir, si l'on n'y prend bien garde. Il fit pourtant quelque difficulté: qu'il n'estoit en la puissance du pape ni de droict faire telle investiture, puisque Sa Cæsarée Majesté en estoit desjà investie. Mais Sa Sainctеté le renvoya bien loing sur ce poinct, et luy fit prouver par de grands docteurs apostez ou autrement que par droict divin et humain il l'en pouvoit investir aisement sans aucun scrupule, n'oubliant

1. Jérôme Morone, chancelier de François Sforce.

surtout, pour la meilleure pièce de l'harnois, le concordat qui jadis fut faict contre les empereurs sur ce subject, qu'aucun empereur jamais ne seroit roy des deux Sicilles. Ce concordat estoit trop vieux, et desjà mangé des rats, pour servir de quelque chose et en combattre cet empereur, qui ne fondoit point ses ambitions sur des titres, papiers et concordats, mais sur son espée de sa puissance et de sa bonne fortune.

De plus, le pape luy fit remonstrer que, desobeissant en cela à Sa Saincteté, il y alloit de sa conscience et de son ame, contre laquelle, quand elle veut quelque chose et la commande, et qu'on ne la face, il y va de l'ire de Dieu.

M. le marquis ayant entendu ce Mouron, bon rompu, et ce secretaire du pape, qui s'appelloit Mente-bonna (quel nom, et quelle bonne pensée et bonn' ame!), il y songea. En quoy je reciteray les mesmes parolles en espaignol, parce qu'elles sont belles et agréables à lire et l'escrire: *Estando parado sin mover, como hombre que deliberando ça y alla, movia su animo suspenso y dudoso por la novedad y grandeza de la cosa, sabiendo que los loores que todas las virtudes se afean y ensusian mucho con solo el crimen de traycion, y que el vulgo no admite despues ninguna excusacion aunque paresca venir de cosas honestissimas y de justo dolor, porque naturalmente el nombre de perfidia y traycion es odioso y reprehendido abominablemente de todas las personas, ni jamas huvó capitan al mondo de generoso animo que con maldad y traycion procurasse alcancer lo que la virtud puede dar por la grandisima esperança de obtener facil-*

mente un regno, por lo qual algunos muchas vezes creen que, salva la honra, se puede romper y traspassar los derechos divinos y humanos; y el gran desseo que tenia de vengarse de las injurias contra los ingratos picavan reziamente su animo nascido para todas arduas impresas. « Il demeura tout ferme sans se mouvoir, comm' un homme lequel, deliberant qui çà qui là, mouvoit son esprit suspend et doubteux par la nouveauté et grandeur de l'affaire, scachant bien que les louanges de tant de vertus qu'il y a se salissent et s'enlaidissent fort avec le seul crime de trahison, et que le vulgaire n'admet amprès aucune excuse, encor qu'elle paroisse provenir de subjects et choses tres-honnestes et de juste douleur, parce que naturellement le nom de perfidie et trahison est odieux et repris pour très abhominable de toutes personnes. Et n'y eut jamais capitaine au monde de cœur genereux, lequel, par meschanceté et trahison, machinast de parvenir là où la vertu peut mener, pour la grand' esperance d'obtenir facilement un royaume, pour lequel plusieurs bien souvant croyent que, l'honneur sauve, se peuvent rompre et transgresser tous droicts divins et humains; et le grand desir aussy de se vanger de toutes les injures encontre les ingrats picquoient et animoient rudement un esprit nay et disposé pour toutes entreprises ardues et difficilles. »

Voilà des mots qui representent bien un esprit agité, comme d'une furie, de divers pensemens et irresolutions, pareilles à celle de ce brave Cæsar quand il voulut passer le Rubicon.

Or, pour en parler franchement, il n'y a rien si vray, comme je tiens de plusieurs Italiens, Espaignols et François, que ce grand capitaine se resolut à la fin de mordre à la pomme de ceste ligue, et en monstrer de bons effects. Mais il fut descouvert (dict-on) par Anthoine de Leve, qui estoit tousjours près de luy, et autres, et surtout qu'il sentit un vent que madame la regente Louise de Savoie, que l'histoire la cotte nommement, et qui estoit bien advant en ceste ligue inscripte, vouloit tout descouvrir; voire le fit pour gratifier l'empereur et le mener à un bon traictement pour son fils, et à une bonne paix; car, pour venir là, elle se fust donnée à tous les diables, par maniere de dire. Tout cela esmeut ledict marquis de s'en retirer de bonn' heure et le tout descouvrir; et aussy qu'il tenoit le duc de Milan assiegé dans le chasteau, et pensoit, amprès l'avoir pris, s'en prevaloir comme chose plus certaine que l'autre dessain de la ligue.

Parquoy il advisa de prevenir le tout et d'en advertir l'empereur, sans se faindre de rien, jusques à luy reveler franchement qu'il y avoit fort bien presté l'oreille à poste [1] pour en tirer les vers du nez, et en tirer les secrets des uns et des autres. Et, pour apparance de l'effect, il envoya querir Mouron, principal autheur de l'ambassade, le fit constituer prisonnier, et le donna en garde à Anthoine de Leve, qui le mit en si bon lieu qu'onques il ne sortit ni ne parut jusqu'à ce que M. de Bourbon vint, au bout de quelque temps, general de l'empereur en Italie,

1. Exprès, de l'italien *à posta*.

qui le delivra pour s'en servir, car c'estoit un très habil' homme d'estat et d'affaires. Touchant au secretaire, le bon Mentebona, tirant vers le chemin des Grisons, fut poursuivy ou rencontré courant la poste, tué et desvalisé de toutes ses despesches.

Pour telle descouverte tous les princes d'Italie voulurent mal mortel audict marquis, et le picquarent de force injures, les imperialistes le louant au contraire; d'autant que le duc de Milan, assiegé dans le chasteau et malade d'une fiebvre pestilentielle, venant à mourir, et le chasteau pris, il pouvoit faire ses affaires mieux, et plus honnorablement estre gouverneur general de l'estat: *Que ser visto entre los Espagnoles y Tudescos, rey en Napoles, con sospecha de fé incerta, la qual escuriesse la honra de todas sus virtudes exelentissimas.* « Qu'estre veu parmy les Espagnols et Tudesques, roy de Naples, avecque un soubçon de foi incertaine, laquelle obscurciroit l'honneur de tant de vertus excellentes qu'il avoit. »

D'advantage, il jugea et discourut en soy que mal aisement les Napolitains, qui sont de tout temps fort inconstants et subjects à changer, le souffriroient roy et lui obéiroient comm' à roy, l'ayant veu comme quasy leur compaignon et citadin de leur ville et pays comm' un autre.

Ah! j'en ay veu plusieurs au commancement de la ligue derniere, qui ont joué de pareil jeu que ce marquis: laquelle du commancement ilz entendirent très volontiers, mais après ilz la quictarent, fust ou de crainte, ou par faute d'argent qu'on ne leur livroit, ou pour en descouvrir le

pot aux roses, ou que le nez leur saigna, ou pour autres raisons que je ne diray pas, pour ne faire touscher au doigt les personnes qui jouoient ce jeu là [1]. Et c'est pourquoy il faict bon aller son grand chemin, et non tergiverser deçà et delà; car enfin on n'en raporte que de la honte et du dommage, encor que l'Italien die : *E bisogna provar ogni cosa, per non parer troppo coyon* [2], mot certes qui ne vaut pas guieres, ni en theorique, ni en pratique.

Rien ne gasta la renommée de ce grand marquis que ce traict; voire possible luy advança-t-il ses jours, comm' aucuns tiennent qu'il fut empoisonné; mais la plus saine et vraie voix est qu'il mourut hydropique. Il se peut faire, car j'ay ouy dire à de grands medecins que le poison engendre l'hydropisie, et fort soudaine, aussy bien que d'autres excez. Les braves Espaignols de ces temps disoient, par une gentile rodomontade : *Que non morió d'alguna enfermedad, mas en medio de la flor de su edad, com' ya viejo y cansado de la multitud y peso de las victorias, con la opinion de los hombres, que, si la fortuna le hubiera concedido entero espacio de vida, sin duda ninguna ygalava con los antigos capitanes de*

1. Var. : [*Entre autres deux lesquels du commancement y furent appellez aux pourparlers de la conjuration, y entendirent tant, presterent l'aureille, s'y laissarent aller, tendirent la main à l'argent; mais n'estans pas prests ni contants qu'on ne vouloit donner que quelques bagues ou joyaux pour advance, et aussy que le nez leur saigna, descouvrirent tout au roy, et plus qu'il n'y en avoit, possible, faisant des bons valets.*]

2 Il faut éprouver toute chose pour ne point paraître sot.

los que fueron grandissimos. « Qu'il ne mourut d'aucune maladie, mais qu'au milieu de la fleur de son aage, comme desjà vieux, las et cassé de la quantité et poix de victoires, avecque telle opinion des hommes, que, si la fortune luy eust concedé l'entier espace de la vie, sans doubte il alloit au pair de tous les anciens capitaines qui ont esté très excellens. »

Il mourut en l'aage de trente-six ans [1]. Dont par là il faut advouer, sur nostre premier propos de l'empereur, que ce ne fut pas l'aage qui le rendit ainsin grand capitaine, mais les continuels exercices de la guerre qu'il fit. Et possible, s'il eust vescu plus long temps, n'eust-il acquis ce titre de si grand capitaine. Il n'eust fallu qu'un petit acident, ou faute, qui l'eust desgradé de ce nom, ainsin qu'il est arrivé à plusieurs grands capitaines, tant vieux que modernes.

Advant que mourir, estant en son bon sens, il ne recommanda au marquis del Gouast [2], son cousin, que deux choses : l'une, sa femme Victoria Colomna, qu'il aimoit uniquement, bien qu'il l'espousast qu'elle n'avoit que trois ans, et luy aussy fort jeune ; mais elle se rendit avecque luy si belle et honneste dame, qu'elle fut de son temps estimée une perle en toutes vertus et beautez. J'en parle ailleurs. Il fit et composa durant sa prison, qu'il eut amprès la battaille de Ravenne, un livre d'amours (dict l'histoire de sa vie) qu'il

1. Branthôme dit ailleurs que le marquis de Pescayre avoit seize ans à la bataille de Ravenne (1512), et tout-à-l'heure il va le faire mourir en 1525. Il n'avoit donc que vingt-neuf ans, et non trente-six.

2. Alphonse d'Avalos, marquis del Vasto.

desdia et adressa à la dicte Victoria, sa femme[1]. Je voudrois fort l'avoir veu, pour scavoir de quelles matières, mixtions et sauces il estoit composé, selon le subject, pour en faire mieux revenir l'apetit à elle ou à luy, selon les instructions du dieu d'amours, duquel il escrivoit, et de madame Venus sa mère. Et tel livre, s'il me semble, ne se devoit pas addresser à sa femme, très sage et vertueuse dame: la dédication en fust estée plus propre à quelque courtisanne. Il en faudroit voir le livre pour bien en juger, selon l'opinion de Platon, qui faict deux sortes d'amour, l'une celeste et honneste, l'autre mondaine et paillarde; mais toutes deux, quant tout est dict, elles s'assamblent à la fin ensamble comme l'on void deux grandes rivières s'assambler et se joindre ensamble amprès avoir faict leur divers cours à part, qui ça l'une, qui ça l'autre, et puis ne font qu'une seule grosse rivière; ainsin que ces amours assemblées ne viennent enfin qu'à la bonne paillardise.

L'autre chose que ledict marquis recommanda amprès sa femme fut les soldats espaignols, qu'il les cherist et traictast bien, comme luy l'avoit faict, car ilz luy feroient acquerir beaucoup de bien et de reputation, d'autant que c'estoient gens braves et vaillans, et très propres pour faire guerre[2].

1. C'est aussi pour elle que son parent le cardinal Pompée Colonne a fait le poëme latin *De laudibus mulierum*.

2. Var.: [*Aussy luy rendoient-ils la pareille, encor qu'il les chastiast bien quelquefois et les punist, et mesmes quand ilz faisoient des amutinez; et quand on luy remonstroit qu'il y estoit trop sevère, et que l'empereur auroit un jour affaire de ceux qu'il faisoit mourir, il respondit:* Que no queria que el nombre imperial fuesse subjecto a ninguna consideracion

Ce marquis mourut donc à Milan, le 30e de novembre 1525, où ses obseques furent faictes fort magnifiques et très solempnelles; et peu amprès, son corps fut porté à Naples, accompaigné d'une fort belle compaignie: par tout où il passoit, en luy faisant un très grand honneur, les capitaines, alfiers[1] et force soldats s'habillarent de deuil, et de diverses couleurs qu'estoient les ensaignes ilz les firent toutes noires. Belle memoire qu'ilz avoient de luy, certes!

Victoria Columna, sa femme, le pensant voir et secourir en sa maladie, et s'advançant le plus qu'elle pouvoit, sceut les nouvelles de sa mort à Viterbe, où elle rencontra le corps, qu'elle laissa aller devant pour faire sa quarantaine, qui en fit de grands deuils, car ilz s'entr'aimoient fort, comme j'en parle ailleurs.

Il fut donc mené à Naples, et là enterré en l'esglise de San Domingo, devant le grand autel, dans un superbe cercueil que j'ay veu la premiere fois que je fus à Naples.

Il fit son heritier le marquis del Gouast son cousin, encor qu'il ne luy laissast beaucoup de biens, car il mourut fort endepté, combien qu'on le tint fort riche, pour avoir fait de grands butins aux guerres, prises de villes et chasteaux qu'il avoit gaignez: « *De modo*, disoient les Espaignols, *que de tantas victorias, ninguna otra*

ni peligro. (*Qu'il ne vouloit pas que le nom imperial fust subject à aucune consideration ni peril.*) *Belle parole, certes! car là où il va de la justice, il n'y a que regarder; et quand un prince y a de tels respects, au lieu d'estre bien servy de ses gens, il y est le plus souvent le plus mal.*]

1. Porte-enseigne, de l'espagnol *alferez*.

cosa le quedo sino la gloria y loor; porque solia decir que ninguno que tenia intencion de sacar ganancia de la guerra alcanço jamas el nombre de gran capitan. « Que, de tant de victoires, oncques aucune chose ne luy resta que la gloire et louange, parce qu'il souloit dire que nul qui a intention de tirer profit de la guerre n'obtient jamais le nom de grand capitaine », et qu'il falloit laisser aux pauvres compaignons, capitaines et soldats, le profit, et à soy reserver la gloire et l'honneur.

Il fut faict de luy un epitaphe en latin, qui se trouve dans les livres espaignols, lequel Belleforest met en sa chronique. [Il se commance : *Quis jacet;*] mais j'ay veu force grands poetes qui ne le trouvarent si beau ni si digne de luy qu'on diroit bien, faisant allusion de Pescara à *pescadour*[1], non de poissons, mais d'hommes et villes. Je m'en remets à ceux qui le liront.

A tant, c'est assez parlé de luy pour ce coup; car en force endroicts de ce livre j'en parle, et ne seroient que redictes. [Je diray ce mot de peur de l'oublier, que les Espaignols tiennent que quand il alloit en Espaigne trouver l'empereur, amprès tant de beaux combatz faictz, car il ne le vist pas jamais en Italie, il le faisoit toujours asseoir auprès de luy, tant il l'admiroit en ses vertus et valleurs; telle faveur de son empereur et seigneur à son vassal estoit grande et beaucoup remarquable.]

23. — Le marquis del Gouast, son cousin[2],

1. Pêcheur

2. Alphonse d'Avalos, marquis del Vasto, étoit fils d'Inigo l'Avalos, oncle du marquis de Pescaire.

prit sa place amprès sa mort; car, encor qu'il eust acquis beaucoup d'honneur et faict de bons combats, ce avoit esté avecque son cousin le marquis de Pescayre, duquel on le disoit avoir esté faict de sa main, et estre son disciple et sa creature de guerre, comme cela se void en plusieurs lieux, et aussy que le marquis de Pescayre estoit un peu plus aagé que luy. Et, d'autant que le marquis del Gouast le survesquit et dura plus longuement au monde, il le surpassa, non en valeur ni en combats, mais en bien plus grandes charges, car il eut cet honneur, au voyage de Thunes, que l'empereur le fit par dessus tous pour son lieutenant general, et se soubzmit à son obeissance et discipline militaire. Dont, ainsin que dict Paulo Jovio et autres histoires, et vieux soldats disoient aussy, y estans le jour que l'armée marchoit en battaille, tirant de la Golette vers Thunes, et qu'à tout' heure on pensoit combattre et donner battaille, ledict marquis, ayant esté honnoré d'une si belle charge, dict à l'empereur qu'il voyoit à la teste de l'armée comm' un simple soldat, à l'hasard des harquebuzades et des zagayes des Mores, qui agassoient à tout' heure l'armée, et pour ce Sa Majesté couroit grand fortune; il luy dit : « Puis dont, Sacrée Majesté, qu'il vous a pleu m'honorer d'une telle dignité, j'use maintenant de mon droict, et vous encharge de vous retirer d'icy en la bataille du milieu, là où sont les enseignes, de peur que, par cas fortuit, un coup de canon tombant sur vous, ou quelqu'harquebuzade, l'universelle sauvetté de la fortune publicque ne tumbe en danger irreparable au moyen

de la perte d'un seul homme. » Voilà les mêmes parolles de Paulo Jovio. L'empereur, pour observer un ordre et discipline militaire, ne faillit d'y obéir. Grande chose, que celuy qui commandoit quasy à la motié de l'Europe souffrist à ce coup la discipline ! Pareil honneur donna le roy Charles d'Anjou à ce gentilhomme nommé Alaut[1], de commander à la battaille qu'il donna contre Corradin, et la gaigna par son advis et conduicte. Voyez l'*Histoire de Naples*.

L'empereur aussy donna ce coup à croire au monde combien il estimoit ce capitaine grand et suffisant pour ceste charge, et pour d'autres qu'il luy donna par amprès, l'ayant faict son lieutenant general en Italie et son estat de Milan, qu'il deffendit très bien, voire conquesta sur nous au Piedmont, et nous donna bien de la peine. Un aussy beau traict qu'il fit, dont on le loue fort, quand il leva le siege de Nice sur M. d'Anguien et Barberousse : car, comme j'ay ouy dire à aucuns vieux, resolument, sans ce secours, la place estoit prise ; et prise, ce bon corsaire avoit resolu de la garder pour luy, et pour son principal butin ; et ne l'eust pas jamais rendue, pour luy estre fort commode et proche d'Alger, ce qui fust esté une grand' incommodité et dommage pour toute la chrestianté. Enfin, il fit de belles choses en sa vie : les histoires toutes

1. Bataille d'Alba ou Tagliacozzo, gagnée par Charles d'Anjou contre Corradin, en 1268. Charles, dans cette journée, avoit pris pour son maréchal de bataille Erard de Valerg, que Dante nomme *Alardo*. Je ne sais où Branthôme a pris le nom d'*Alaut*.

de ce temps en parlent assez sans que j'en vienne là en plus parler.

Le malheur luy escheut de la battaille de Cerizolles [1], qui lui noircist un peu sa blanche reputation, possible par punition divine, car, deux jour advant que partir de Milan pour l'aller livrer, il brava fort et menaça de tout battre, vaincre et renverser. Dont ayant faict un festin aux dames de la ville, car il estoit fort dameret, s'habillant toujours fort bien et se parfumant fort, tant en paix qu'en guerre, jusques aux selles de ses chevaux, il brava fort en ce festin, jusques à promettre auxdictes dames qu'il leur ameneroit ce jeune prince [2] prisonnier, et leur en feroit un présent. Mais les dames, toutes courtoises, gentiles et honnestes qu'elles estoient, le prioient de luy faire tout bon et honneste traictement, tel qu'il le meritoit, pour en avoir ouy dire beaucoup de bien, ce qu'il leur promit. On dict qu'il avoit faict faire deux charrettes toutes pleines de manottes, qui se trouvarent par amprès pour enchaîner et faire esclaves tous les pauvres François qui seroient pris, et aussy tost les envoyer aux galleres. Il arriva le contraire à son penser et dire, car il perdit la bataille; et, au lieu de maltraicter les prisonniers ennemis, les nostres leur firent très honneste et bonne guerre. Dieu l'en punit, car il perdit la bataille et prit la fuitte, sans attendre la dernier' heure de combat et sans s'arrester.

1. En Piémont. Bataille gagnée sur les Impériaux, en 1544.
2. François de Bourbon, comte d'Enghien.

Nos histoires françoises disent que quand il partit d'Ast pour ceste battaille, il commanda que s'il ne tournoit victorieux, qu'on ne luy ouvrist la porte nullement; mais enfin il y entra, où il s'arracha la moitié de la barbe, de despit et tristesse, dict-on. Paulo Jovio le raconte autrement : qu'ayant esté blessé d'un' harquebuzade au-dessus du genou, par l'arçon de la selle d'armes, et son armet faussé de coups de masse, et bravement combattu, se sauva, desguisé d'une cazacque noire, pour n'estre point cogneu, car il se craignoit despuis la mort de Rincon et Fregouse [1].

Il se compte qu'à ceste defaicte tous ses mulets et coffres furent pris, lesquels, ainsi qu'ilz furent visitez, un sien bouffon, qui avoit esté pris, rencontra gentiment, et dit à la compagnie : « Cherchez bien, vous y trouverez force « belles et gentilles choses, fors des esperons, « qu'il en a tousjours de beaux et de toutes sor- « tes, car il les a tous pris avecque luy pour « mieux picquer et se sauver de belle erre. » Ces bouffons, quoy qui soit, il faut qu'ilz picquent tousjours sans espargner personne, non pas les maistres, comme celuy là fit, qui meritoit les estrivieres. Aussy j'ay ouy dire à un

1. Ambassadeurs de François Ier envoyés par lui à Venise et à Constantinople. Ils furent assassinés en 1540, pendant une trêve, sur la frontière du Milanois, par des hommes déguisés. Le marquis del Vasto et l'empereur furent fortement soupçonnés d'avoir ordonné ce meurtre pour saisir les dépêches des ambassadeurs. Ils ne purent s'en emparer cependant, car elles avoient été expédiées par une autre voie. Fregouse étoit un réfugié génois; Rincon, un exilé espagnol.

grand personnage[1] qu'il se faut donner garde d'un bouffon, d'un sot, d'un fol, d'un ivroigne et d'une putain; car, quoy qu'ilz tardent, ilz donnent tousjours la venue[2].

Enfin ce marquis fut malheureux là, bien qu'il eust monstré sa vaillance en plusieurs bons et grands combats. Le marquis son cousin se peust vanter, lorsqu'il mourut, de n'avoir jamais eu telle disgrâce. Dieu mercy qu'il ne vesquit point tant (comme j'ay dict), ainsin qu'elles arrivent pareilles bien souvant à plusieurs vieillards capitaines. [Oncques puis] il en porta la teste tousjours basse, non si haute qu'auparavant, comme plusieurs ont dict. Dieu le punit aussy en cela, pour avoir faict tuer Cæsar Fregouse et Rincon, ambasseurs du roy, qu'il envoyoit, l'un à Venise et l'autre en Levant, quelques excuses qu'il en fist; et M. de Langeay l'en accusa fort et le voulut combattre là dessus de sa personne à la sienne; mais il nioit tousjours. Il avoit raison, car il avoit violé le droict des gens, et au plus beau de la tresve, que l'on ne devoit violer ni rompre sans un très grand et important subject, bien que pour excuses aucuns Espaignols alleguoient qu'ilz estoient subjects de l'empereur. A cela il y auroit belle response par un beau discours qui s'y feroit. J'espère possible le

1. Ce grand personnage semble n'être autre que Guazzo, traduit par Belleforest.

2. Var.: [*Aussy ai-je ouy dire à un grand capitaine qu'un bouffon, un sot, un fou, un ivrongne, donnent tousjours la venue, et qu'il se faut donner garde de s'y jouer. Aucuns y mettent une putain, qui est aussy dangereuse que les autres, soit de parolle ou d'effet.*]

faire ailleurs. Tant y a, quelques raisons et excuses, ce massacre estoit trop vulgaire. J'ay veu le lieu où ce beau mystere fut faict, et où ilz furent enterrez, en une islette sur le Tezin près de Pavie, environ deux ou trois milles; et mesme les bateliers qui me conduisoient, et autres, ne s'en cachoient point, et n'en faisoient la petite bouche, et disoient franchement : « Voilà où tels et tels furent tuez et enterrez, « par le commandement de M. le marquis del « Gouast. »

C'est un grand cas, que j'ay ouy dire à un grand, qu'il faut qu'un grand capitaine donne une fois en sa vie au travers de son ame et conscience avec grand deshonneur; ni plus ni moins qu'un grand pilote, qui faict plusieurs voyages sur mer, est subject de donner à travers des bans et des escueils, quelque bonne science qu'il ait, et faict perdre et briser miserablement son vaisseau. Et certes, ledict sieur marquis ne devoit avoir faict ce traict au roy, autant pour son honneur que pour la bonne et familiere chere que le roy luy fit, dont j'en vais faire le compte.

Au dernier voyage que le roy François fit en Piedmont, ayant mené M. le Dauphin fort jeune avec luy, et la tresve y estant arrivée, faicte par la reine d'Hongrie et la roine de France, les deux sœurs, le roy la receut et la fit publier; et le marquis del Gouast, general de l'empereur en ces cartiers, le receut de meilleur cœur encor, car il se voyoit avoir à faire à un grand roy belliqueux, et un Dauphin fraischement mené en
ı par la fortune, qui rit souvant plus aux

jeunes qu'aux vieux, pour leur faire faire quelque beau premier coup d'essay, affin par amprès de leur donner la venue.

Enfin ladicte tresve fut criée et publiée par les deux armées ; et pour la mieux solemniser, le roy, estant à Carmagnoles, envoya dire au marquis qu'il ne vouloit tourner en France sans le voir, pour renouveler leur ancienne amitié et souvenance, prise dès la bataille de Pavie. A quoy s'accorda ledict marquis ; et pourtant, d'Ast où il estoit, vint trouver le roy, lequel le sentant venir, vestu d'une belle robe fourrée de martres subelines[1] et un chapeau de vellours noir, couvert de plumes à la soldade[2], l'alla recuillir jusques sur le perron de l'escalier. Le marquis, armé d'armes dorées, et pardessus une casaque de vellours noir à grandes taillades, estoit tout droict venu descandre au logis du roy, et s'enclinant devant Sa Majesté pour luy faire la reverance, le roy le haussa, l'embrassa et le recuillit avecque grandes caresses, et le prenant par la main, entrarent ensamble en la salle ; et, ayant salué M. le Dauphin et M. de Montmorency, s'assirent tous deux à table, où se passarent maints propos, tant du passé que du présent. Et entr'autres, le roy parlant de la tresve advenue, et luy dist franchement que, si elle ne fust intervenue, il avoit resolu de s'aider des forces du grand turc Soliman, et faire venir une si grande et forte armée, qu'il eust de tous costez fatigué l'empereur, et donné à penser

1. Zibeline.
2. A la mode des soldats, expression espagnole francisée.

pour jamais. Le marquis respondit sagement, certes, et luy dit qu'ilz estoient tous deux si grands, si puissants et si sages princes, qu'ilz n'oubliroient jamais rien pour s'accommoder en ce qui toucheroit le bien d'un chascun, et le leur aussy. Certe, ceste responce fut belle et sage, et non pourtant sans mettre en oubly et noter en memoire les paroles du roy sur ces forces de Soliman, ainsin qu'il le fist parestre quelque temps amprès sur la mort de Fregouse et Rincon, pensant par leur mort y obvier; mais le roy y pourveut, comme j'en parle ailleurs.

Mais je trouve que le marquis ne devoit ainsin comparestre armé devant le roy, puisque la tresve avoit estée du tout appoinctée, publiée et observée. C'estoit trop se monstrer, et faire du soldat sans occasion. Le marquis de Pescayre, son cousin, n'eust pas faict le coup, car il estoit plus froid et retenu en ses ostentations [1]; tesmoing la façon dont il se montra au roy amprès sa prise, comme j'en ay parlé. Certainement, si ce fust estée une courte et petite suspention d'armes de trois ou quatr' heures, ou d'un jour, ceste parade estoit belle, comme cela se void souvant parmy les armées, et comme fit et comparut ce brave conte de Charolois au traicté de Conflans [2], qui parut armé de toutes pieces, avec le duc de Calabre de mesmes, hors la teste, tant au conseil qu'à la table; et certainement cela estoit beau. Mais en un' ample et longue

1. Mot forgé. Manières, costume, extérieur.

2. Conflans, près de Paris, où fut signé, en 1465, le traité entre Louis XI et les seigneurs confédérés sous le nom de Ligue du bien public.

trefve, il y avoit de la dérision en ceste bravade; car, ou du tout il y devoit venir en courtizan, simplement habillé, ou du tout n'y venir point. Car que pensoit-il avec sa cuirasse faire? deffaire le roy avec toute sa garde? Et que luy eust servy sa cuirasse si le roy luy eust voulu faire faire un affront? Voilà pourquoy ledict marquis fit une grande faute en cela. Il me pardonra, s'il luy plaist, si je luy dis.

Je note en ceste entreveue la magnanimité et gentillesse de nostre roy, de s'estre rendu là si familier à un capitaine, grand certes, mais pourtant son inégal; et telles façons sont, certes, louables parmy les grands, ains que fit une fois l'empereur Charles, au retour de son premier voyage d'Hongrie, s'estant embarqué à Genes, et ledict marquis avec luy, pour tirer en Espaigne. Un matin que l'empereur disoit ses heures (hé! quelles heures!) sur la coursie [1], il vit le marquis qui se passoit, et s'en alloit vers la rambade [2] pour disner avec le seigneur André Doria. Il luy demanda où il alloit; il luy respondit qu'il s'en alloit disner avec le seigneur André; et le laissant aller, sans sonner mot ni faire semblant de rien, tout à coup il les surprit ainsin qu'ilz estoient prestz à se mettre à table: « Or « (dict-il), vous ne fairez pas ceste partie sans « moy, car je disne avec vous autres. » Soudain on luy fit place, et luy appresta-t-on les bancs des forçats, avecqu'un beau tapis de Turquie qui luy servit de chaire à la mode de galere; et

1. *Coursie*, ou *coursier*, passage élevé entre les bancs d'une galère.

2. Rambade, tillac à la proue d'une galère.

par ainsin mangea avecqu'eux privement, sans aucune cerimonie, comme de compaignon avec compaignon. Il en fit de mesmes avec M. le connestable, à sa table de grand maistre, passant par France, comme j'ay dict ailleurs qu'il y alla manger à l'improviste, en le surprenant.

Nostre grand roy Henry IV d'aujourd'huy est coustumier de faire de ces traicts souvant, tant avecque les siens qu'avecque les estrangers, ainsin qu'il fit dernierement à M. le connestable de Castille, passant par France. Ainsin qu'il pensoit disner, aussy tost le roy le surprit et vint disner avecque luy. Ces privautez et familiaritez de grands envers les petis [certes] obligent fort les personnes. Et M. le marquis del Gouast, amprès telle faveur reçue du roy, ne devoit pas, quelque peu de temps amprès, luy faire meurtrir miserablement, sur le Tezin, ses ambassadeurs Cæsar Fregouze et Rincon, comme j'ay dict. Ainsin il ne la porta pas guieres longue, la faute; car, peu de temps amprès, il perdit ceste bataille, que la mort luy fust estée plus douce que telle oprobre. Il mourut aussy deux ans amprès, selon la computation que l'on peut faire; car il mourut quelque peu de temps advant le roy François [1].

M. Philippes de Commines n'approuve pas trop ces entrevues des grands. Il a raison: il en sort tousjours quelque mespris, quelque mescontantement et quelque galanterie qui ne vaut rien; car, pour parler de nostre temps, que ser-

1. Le marquis del Vasto mourut le 31 mars 1546; François Ier, un an après, jour pour jour.

vit au roy François de s'estre faict porter en Espaigne, voire à l'empereur, de l'avoir veu aussy à Aigues Mortes et à son passage par France ? Et pour parler de plus loing, que servit au pauvre Annibal, l'entrevue qu'il fit avec Scipion avant leur battaille, sinon une animosité qu'ilz eurent tous à se bien battre, eux et leurs trouppes, se defaire et se ruiner, ainsin qu'il en arriva à Annibal, où il vit sa dernière definition[1] ? Un beau discoureur en feroit là un beau discours, plein de bonnes raisons et beaux exemples. Je le leur laisse, pour achever le discours de ce grand marquis, qui se peut appeller ainsin, car il estoit fort grand, de haute et très belle taille, et pour ses valeurs. J'ay ouy dire que la crainte qu'il eut d'estre pris en ceste battaille fut cause qu'il ne battailla point si bien là comm' il avoit faict en d'autres et plusieurs combats où il s'estoit trouvé, car s'il fust tumbé entre les mains du roy, qui la luy gardoit bonne, il en eust esté en danger, pour revanche des morts de ces deux ambassadeurs que j'ay dict. J'ay ouy dire à des grands que mal volontiers un' ame ou conscience cautherisée de quelque grand forfaict ne reçoit une vaillance avecque soy ; que si ell' y a estée d'autres fois, l'en chasse, sans guieres bien l'y admettre, et est en perpetuelle apprehention et torment.

Pour finir ast'eure nostre discours, bien que je parle de luy souvant ailleurs, nostredict marquis laissa amprès soy une très belle lignée, tant de fils que de filles, de done Marie d'Aragon,

1. Défaite.

sa femme, l'une des honnestes dames du monde, dont j'en parle ailleurs [dans mon livre des dames]. Il eust le marquis de Pescayre, qu'aucuns appelloient aussy le marquis del Gouast, mais le plus communement l'on appelloit le marquis de Pescayre. Il eut don Carlo, qui fut filleul de l'empereur Charles; don Jouan et don Ceze d'Avalos. Je les ay veuz tous quatre à Milan, à Naples et en Espaigne. Les trois premiers estoient de fort belle, grande et haute taille, comme celle du pere, et don Ceze estoit de moyenne; mais pourtant il ne laissoit à l'avoir aussy belle que ses freres, et estre de fort bonne grace; et disoit-on qu'il ressembloit en sa taille à son oncle le feu marquis.

M. le marquis l'aisné estoit l'homme du monde le plus adroict et le plus fort, soit à pied ou à cheval, qui fust de son temps, et le plus ferme; et si avoit une jambe plus courte que l'autre d'un doigt; et si l'on n'y recognoissoit rien ni en sa taille ni en sa vigueur, car ell' estoit des plus belles et des plus riches. Aussy, pour l'enrichir d'advantage, il s'habilloit des mieux, et en estoit très curieux. C'estoit l'homme du monde qui combattoit à la barriere le plus vertement, et le plus ferme et le plus rudement. Ce fut luy le premier qui invanta en ses combats les revers[1], qui estoient si estranges et rudes, que peu les eschapoient qui ne missent les genoux en terre. Il estoit aussy bon, adroit, ferme aux combats de cheval, à bon escient. Il fut general

1. Coup donné de gauche à droite, avec une arme maniée de la main droite.

de l'armée qui vint à Malte pour le second secours, là où il le faisoit beau voir en sa charge, et n'en abusant point, estant fort doux et gratieux, et mesmes à l'endroict de nous autres François. Il mourut visce-roy de Sicille : j'en parleray ailleurs.

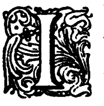
Don Carlo ne luy cedoit en rien de taille, bonnes graces et toutes belles actions; encor le tenoit-on plus beau. Aussy parmy les dames estoit-il bien venu; ce qui luy cuida couster cher en Espaigne; car, pour l'amour d'une dame en la cour, ayant pris querelle et faict quelques excez, il estoit perdu de la justice, sans que, s'aidant du privillege des esglises de delà, il se jetta dedans une, et par ce moyen se garantit : et, y ayant demeuré quelques jours, il se sauva desguisé tellement quellement par l'Espaigne, et ayant gaigné la mer se sauva vers Naples; où ayant sceu sa sentence, fallut qu'il s'en allast en exil en l'isle de Lipari, la plus chetive isle pour estre habitable de tout le Levant, car il n'y croît que des capres et caprières, comme j'ay veu. Il y demeura assez d'années, jusqu'à ce que don Jouan d'Austrie, luy ayant porté son rapel, le mena avec luy servir son roy sur mer, et à la battaille de Lepante, où il fit très bien, et mesmes Ceze, duquel l'histoire en parle fort, ainsin que leur noble race et genereux courage leur commandoit.

Ce marquis del Gouast, leur pere, porta pour devise (j'en diray encor ce mot) quelque temps une gerbe d'espics avecque ces mots : *Finiunt pariter renovantque labores;* voulant inferer que, comme les espics de bled, amprès qu'ilz sont

moissonnez, cueillis, et les bleds sarrez, aussy tost il en faut ressemer pour en faire venir d'autres, et jamais ne cessent; aussy ce marquis jamais ne cessoit à faire de grandes entreprises et exploits de guerre; car, les uns faitz, il falloit venir à d'autres, et renouveller. Certes, il eust raison de prendre ceste devise, car il travailla fort pour l'empereur, et sans luy ses affaires ne fussent trop bien allez en Italie; car il y avoit grande créance, et parmy les gens de guerre qui l'avoient accoustumé dès sa jeunesse avecque son cousin. Pour fin, ce fut un très grand capitaine et très renommé. Que si le malheur de ceste battaille luy advint, il en avoit gaigné et aidé à gaigner d'autres. C'est le sort de la guerre qui le voulut ainsin s'il fit la faute de ces ambassadeurs. Aucuns disoient que, pour le service de son maistre, il faut fermer les yeux à tout, jusques à son honneur. Après ceste dicte battaille de Cerizolles, il se remit, et reffit de nouvelles forces. Il prit un' autre devise, par des jongs marins que des vents soufflants traversent fort, avecque ces mots : *Flectimur non frangimur undis:* « Nous fleschissons, mais nous ne rompons point par les ondes. »

CHAPITRE IX.

24. *M. de Chievres.*


Il faut parler un peu de M. de Chievres[1], de la noble maison de Croy, lequel, pour manifester que ç'a esté un grand personnage, ne luy faut que trois preuves.

L'une, que quand le roy dom Philippe mourut, voyant qu'il laissoit son filz Charles aagé seulement de unze ans[2], et que le roy Louis XII, devant qu'il fust en aage, veu la legeretté des Flamans, se pourroit investir des Païs-Bas, ordonna par testament ledict roy Louis son curateur (quelle finesse et bonne pour un si bon roy, mais non pour un autre qui eust eu l'ame traversée!), et le roy, par le consentement des Pais-Bas, y ordonna ledict M. de Chievres. Voilà un' eslection et ordonnance du roy grandement à l'advantage et honneur dudict M. de Chievres[3].

La 2e preuve fut de la belle et illustre nour-

1. Guillaume de Croy, seigneur de Chièvres, mort par le poison à Worms en 1521. Le duc d'Arschot, son neveu, lui succéda dans ses charges et dans sa faveur. On connoît l'ouvrage de Varillas : La Pratique de l'éducation des princes ou l'Histoire de Guillaume de Croy.

2. Charles, né en 1500, n'avoit que six ans lorsque son père mourut.

3. Branthôme et du Bellay sont les seuls historiens qui parlent de cette tutelle. Les lettres de Louis XII aux seigneurs flamands qui étoient en Castille peuvent cependant leur ser-

riture qu'il donna à ce jeune prince, que vous lirez dans les *Memoires de M. du Bellay*, sans que je les redie icy; et de telle sorte, qu'il le rendit l'un des plus grands empereurs et capitaines que l'on ait veus guieres, comme j'ay dict [1].

La 3[e] preuve est de l'eslection que fit ledict empereur, l'envoyant gouverneur et son visceroy en Espaigne; en laquelle charge il faillit pourtant, non par faute de capacité, car il en avoit ce qu'il falloit, mais pour les extortions qu'il y fit, et pour sa grande avarice à amasser et accumuler ces beaux doublons à deux testes [2], qui luy plaisoient tant, que de tous les paye-

vir de preuves : « Ainsi que nous avons aimé le père, dit Louis XII, nous n'aimons pas moins les enfants... Les affaires de nos dits cousins ne requièrent pas la guerre, etc. »

1. Var. : [*Il l'a sceu si bien dresser que nous en avons veu l'œuvre de l'un et de l'autre, aussy que volontiers d'un bon maistre sort bien souvant le bon disciple, voire quelquefois le disciple passe le maistre, comme fist cestuy-ci, dont il se dist qu'une fois monsieur de Genlis ayant esté envoié en ambassade en Flandres, vers ledict jeune prince, et voyant ledict Monsieur de Chièvres, qui le nourrissoit si sarré qu'il estoit privé de tous exercices à quoy passent le temps les jeunes gens, et l'occupoit assiduellement aux affaires au conseil, à veoir et lire les despeches qui luy venoient, puis amprez luy-mesmes, et fût-ce de nuit, les rapporter au conseil, où toutes choses estoient deliberées selon son conseil, dont ledict Monsieur de Genlis, estonné, dist à Monsieur de Chièvres qu'il donnoit trop de travail à ce jeune prince, veu qu'il avoit le moyen de l'en soulager. Ledict seigneur de Chièvres luy respondit : « Mon cousin, je suis tuteur et curateur de sa jeunesse ; je veux, quand je mourray, qu'il demeure en liberté; car s'il n'entendoit les affaires, il faudroit qu'amprez mon decez qu'il eust ung autre curateur, pour ne les avoir entendues et n'avoir esté nourry au travail, se reposant toujours sur autruy.» Ce que despuis je vous asseure qu'il n'a faict ; car il a toujours fort bien manié son faict, comme il a paru.* »]

2. A l'effigie des rois Ferdinand et Isabelle.

mens que luy faisoient les thresoriers, il les contraignoit à les faire de ces belles pièces, et n'en vouloit point d'autres, comme je l'ay ouy dire, mesmes en Espaigne, outre d'autres grandes extorsions qu'il y fit; de sorte qu'il vit devant luy s'eslever les sept ou huict principalles villes de Castille, Tollede, Valledolit, Burgos, Lyon, Salamanque, Medina del Campo, Avile et Segovia, auxquelles l'esvesque de Zamorre, don Anthonio de Acugna, fit acroire de se mettre toutes en republiques comme celles d'Italie, Venise, Florance, Sienne, Lucques, Genes et autres, et n'obéir plus à pas un roy.

Cet evesque fut un très dangereux paillard pour la sedition, et telles gens ont grand aucthorité parmy le peuple là et ailleurs, ainsin que nous en avons veu force pareilz en nos guerres civiles, et mesmes en ces dernieres de la Ligue, que je ne nommeray point, si non un, qui estoit l'esvesque de Perigueux, mon parent, de mesmes nom et armes que moy, qui estoit un vray asne mitré et caparaçonné quand il avoit sa chappe, qui eust plustost enduré la gesne que dire un seul mot de latin, osté celuy de son breviaire, mais séditieux, mallicieux, sanguinaire à toute outrance [1]. Ledict evesque de Zamorre gaigna et corrompit force honnestes gens et grands seigneurs, comme Hernand d'Avalos, don Pedro Giron, don Charles d'Avila, don

1. François de Bourdeilles, moine de Saint-Denis, nommé évêque de Périgueux en 1575. Il mourut en 1600. Je suppose que Branthôme eut à s'en plaindre dans quelque affaire d'intérêt, peut-être à 'occasion de son abbaye. Voyez l'introduction, page 26.

Pedro Pymentel, don Pedro Lasso et don Jouan de Padilla et sa femme dona Maria de Padilla, ainsin la nomme Antonio de Guevara; d'autres la nomment dona Maria Pacheco (dont je parle ailleurs), avecque force autres grandes dames qu'y estoient des plus eschauffées, ainsin comme aussy nous en avons veu en nos guerres civiles de la ligue, lesquelles on n'eust sceu dire pourquoy, sinon qu'elles avoient esté embabouinées de quelques prescheurs seducteurs, de leurs presches et persuasions.

Ce ne fust pas tout, car ilz avoient esleu aucuns de leurs capitaines, et quelles gens! comme Auroria le sarrurier, Pedro l'esperonnier, Bohadilla le retondeur, Pegnueles le cardeur, Mendez le libraire, et Larrez le cordonnier port'enseigne, tous principaux chefs des mutins de Valledolit, Burgos, Lyon, Zamorre, Salamanque, Avile et Medine, seditieux meurtriers, tels cómme nous avons veu aussy en nos seditions, et mesmes à Paris, un messer René le parfumeur, un Chanet le brodeur, et un tireur d'or, et un Leclerc et autres, auxquels rien ne plaisoit que le sang; et de leurs mains en tuarent et firent tuer une infinité de pauvres innocents.

Et voilà les proffits que rapportent les seditions civiles, desquelles à la fin les plus seditieux se faschent; ainsin qu'il arriva en ceste sedition de Castille d'un curé du village de Mediane, lequel affectionna si fort don Jouan de Padilla, des principaux chefs amutinez, que tous les dimanches il ne failloit à son prosne le recommander d'un *Pater noster* et *Ave Maria*, et pour la saincte sediction dont il estoit grand fauteur; et

continua ces prieres l'espace d'un mois, au bout duquel la fortune veut que les trouppes dudict Padilla vindrent à passer par le village dudict M. le curé, qui luy mangearent ses poulles, son lard, et beurent son vin, et, qui plus est, luy emmenarent sa chamberiere. Le dimanche amprès il en fit sa plaincte au prosne, et leur racompte tout le dommaige que ces trouppes luy avoient faict, et sur tout de sa chamberiere Catherine, la nommant tout à trac, admonestant le peuple de ne suivre plus le party de Padilla, mais celuy du roy, donnant au diable tous ces partisans et seditieux, les conjurant tous de crier *Vive le roy et meure Padilla!* ce qui fust faict; et renvoya tous les autres à tous les diables.

Force pareils traicts avons nous veu se faire aussy en nos guerres de la ligue, selon les despits et mescontantemens des personnes qui avoient esté pillées, qui renioient et saincte ligue et belle union comme le diable.

Or, pour finir la sedition d'Espaigne, elle fut enfin appaisée, tant par la sagesse dudict M. de Chievres (puisqu'il avoit faict la faute, il falloit bien qu'il la rabillast) que par autres grands seigneurs d'Espaigne, que vous trouverez dans les histoires d'Espaigne, et sur tout par l'armée qu'y mena M. d'Esparre [1], laquelle alla mal am-

1. André de Foix, seigneur de Lespare, frère cadet de Lautrec et de la comtesse de Châteaubriand, maîtresse de François Ier. Pendant la révolte des *Communeros*, il leva une petite armée et essaya de faire pour son compte la conquête de la Navarre. Il prit Pampelune, et c'est à ce siége que Ignace de Loyola reçut la blessure qui détermina sa vocation. Lespare essaya de pénétrer en Castille pour faire sa jonction avec Padilla et les chefs des insurgés. Mais la vue

près, lorsque les seditieux Castillans cogneurent que tout alloit mal pour leur desunion, et tout bien s'ilz se remettoient en leur premier devoir et obeissance.

Ce ne fust pourtant que ledict M. de Chievres n'en receust une bonne reprehension; lequel mourut amprès sur une fort belle entreprise qu'il avoit faicte, luy qui avoit esté gouverneur de l'empereur, avec M. de Boisy, qui avoit esté gouverneur du roy François, pour accorder les deux maistres, voire disciples, et en faire une bonne paix. Et quasy ces deux gouverneurs moururent en un mesme temps, et ne firent rien, comm' il se void par les histoires. Et pareillement la belle nourriture que donna ledict M. de Chievres à l'empereur, en laquelle certes il s'y porta très bien et très sagement, et l'instruisit si bien, qu'il en fit un bon chef-d'œuvre, ainsin que de son costé fit aussy très bien M. de Boisy à l'endroict du roy François; si bien que de ces temps on les pouvoit nommer vraiment deux très braves pairs de la chrestianté, en toute sorte de valeur et de vertus. On tint pourtant M. de Chievres plus homme de guerre que M. de Boisy, tesmoing quand le roy François pria M. de la Pallice de luy laisser l'estat de grand maistre pour le donner à M. de Boisy, et qu'il le feroit mareschal de France en recompance, cet estat luy appartenant mieux que l'autre, n'ayant pas tant

des troupes étrangères irrita profondément les Castillans; les débris des *comuneros* firent leur soumission pour aider les impériaux à chasser les François. Lespare fut battu, dangereusement blessé et fait prisonnier, en 1521, près de Logrono.

manié le bureau ni la marmite que les armes : ce que M. de la Palice fit très voulontiers par apparance, car c'est un estat, ce grand maistre, qui est très beau et très honnorable, que de commander à la maison des rois, et qui porte avecque soy de grands privileges, comme chascun scait qui a pratiqué la court. Force vaillans et honnestes gens l'ont eu, comme M. le grand maistre de Chaumont, M. de la Palice, M. de Boisy, M. le Bastard de Savoye, M. le connestable de Montmorency son gendre, M. de Montmorency son fils, M. de Guise, le pere et le fils, et puis aujourd'huy M. le conte de Soissons.

Voilà comment les grands seigneurs capitaines et braves guerriers ont tenu cet estat de grands maistres et ne l'ont nullement desdaigné. Aussy ce sont les personnes qui honnorent les estats, selon qu'elles sont de merites et de vertus [1].

1. Var. : [*Voilà comment les plus grand princes et guerriers ont aimé cest estat, autant, ma foy, pour le profict et la table que pour autre chose. Par ainsin les raisons du roi estoient fort foibles, qu'il alleguoit à Monsieur de la Palice, mais les ombrages des parolles et des faits des rois sont toujours beaux et bons.*]

CHAPITRE X.

25. *Charles de Lannoy.* — 26. *Don Hugues de Montcada.* — 27. *Le prince d'Orange.* — 28. *Ferdinand de Gonzague.* — 29. *Le conte de Nassau.*

Retournons à nos gens : L'empereur, à son advenement, se pleust de se servir et agrandir fort ceux de sa nation [où il estoit nay], comm' il avoit faict de M. de Chievres, dont je viens de parler, et Charles de Lannoy, duquel je parle ast'eure, et autres que je diray. Et c'est ce que sceut bien dire Hieronimo Moron au marquis de Pescayre, entr' autres raisons qu'il luy allegua, que l'empereur n'advançoit que les Flamands, et qu'à eux seuls ilz leur donnoit les grandes dignitez et bienfaicts, et que meshuy il ne falloit que luy et les Espaignols ni Italiens en esperassent de grands biens ni de grandes charges. Ce que ledict marquis entendit très volontiers, sur le mescontentement dudict Charles de Lannoy, visceroy de Naples, qui luy ravist sa proie et son prisonnier le roy François, et, sans luy sonner mot, le mena et transfera en Espaigne, contre

1. Charles de Lannoi, seigneur de Sanzelles, et plus tard prince de Sulmone, fut fait chevalier de la Toison d'or en 1516, gouverneur de Tournai en 1521, et vice-roi de Naples en 1522. Il mourut à Gayette en 1527.

leur resolution, et de tout le conseil, pris de le mener à Naples. Dequoy ledict marquis fut si colleré et despit, qu'il en escrivit à l'empereur une lettre bravasche, fort menaçante et injurieuse, luy mandant qu'à ses despans et d'autres ledict de Lannoy s'en estoit allé triumpher en Espaigne de la battaille gaignée et prise du roy, estant si poltron qu'il ne voulut jamais condescendre à la donner, encor qu'il y eust toutes les raisons du monde, et, lors qu'il voulut aller à la charge, qu'il en trembloit de peur, disant à tous coups en souspirant : « Hà ! nous sommes perdus ! » Dans ceste lettre il l'appeloit poltron, traistre, et qu'il luy vouloit maintenir de sa personne à la sienne, tant il estoit en collere contre luy et de ce traict lasche et infidel. Mais plus aussy qu'il avoit opinion que, gouvernant ainsin l'empereur comm' il faisoit, non pas par sa valeur (disoit-il), ni pour ses merites, mais par ce seulement qu'il estoit fort son ancien serviteur, et qu'il l'eust charmé, ou bien *por alguno occulto aspecto d' estrella beniña* : « Pour aucun aspect couvert d'estoille benigne », qui l'empeschast de le recompanser de tant de paines et plaies qu'il avoit souffertes pour luy mesmes, qu'il avoit demandé à l'empereur la conté de Carpi, qui la luy refusa et la donna au duc de Some ; d'avantage, qu'il ne vouloit pas que le roy de Navarre[1] se mist à rançon ni se rachaptast, que le marquis avoit pris prisonnier de guerre, et luy vouloit donner cent mill' escus de rançon ; mais, pour temporiser, se sauva estant

1. Henri II, père de Jeanne d'Albret.

enclos dans le chasteau de Pavie, ayant suborné deux soldats de sa garde, qui, pour un grand matin, laissant un sien grand page qu'il avoit, qu'on nommoit Vivès [1] (que j'ay veu fort honnest' homme, et un de ses fils, brave et vaillant), couché dans son lict, et contrefaisant de l'endormy en pour son maistre dont il tenoit la place, trouva deux bons chevaux à un mille du parc, et se sauva, et gaigna tousjours pays, cependant que sa garde croyoit qu'il dormist tousjours et se trouvast mal, en le venant voir souvant à travers la courtine; et le croyoit estre là tousjours au lieu du page, qui faisoit du dolant et piteux, jusques au soir, que le capitaine de la garde se mit à songer et à se toucher dans l'ame quelque soubçon, qu'il vint à tirer le rideau à bon esciant, trouva le vray de ce qu'il doubtoit; dont le page en cuida patir, sans son adolescence, et luy fut pardonné. Ainsin luy ay je veu conter. C'estoit un grand homme et honorable vieillard, mal recompansé pourtant amprès. Ce fut à courir amprès le roy de Navarre; mais il avoit gaigné beaucoup de pays; et par ainsin se sauva et emporta sa rançon, et l'empereur et le marquis en furent frustrez.

Que si l'empereur l'eust octroyé du premier coup au marquis, il l'eust obligé de beaucoup, ne l'eust mescontanté, et s'en fust beaucoup prevalu; et de ce le marquis n'en inculpoit l'empereur, qui estoit tout bon de soy et liberal, mais Charles de Lannoy, qui sur ceste delivrance al-

1. Favyn (*Histoire de Navarre*, liv. XII) le nomme François de Rochefort.

leguoit beaucoup de raisons à l'empereur, et la principalle et cachée pourtant estoit qu'il luy vouloit mal mortel.

Les Espaignols disent qu'amprès que ceste strette et mocquerie fut faicte par Charles de Lannoy à tous ces grands capitaines de ceste armée, vainqueurs de ceste bataille, ilz furent bien estonnez et moquez ; car ilz avoient si bien tous ensemble concerté ceste transmigration du roy à Naples, jusques à envoyer au Castel Novo luy faire apprester et tapisser ses chambres, que Charles de Lannoy, fin et caut, estant arrivé à Gennes avecque le roy, et de là à Portofin, sans dire gare, il fit faire voille et tirer droict en Espaigne, où il arriva à bon port.

Qui furent bien estonnez ? Ce fut M. de Bourbon, le marquis et autres grands capitaines, pour avoir receu un tel affront, telle escorne et baye[1], qui estoit certes trop honteuse, et mesmes que luy alloit triumpher à leurs despans, et porter la branche de laurier qu'il n'avoit seulement osé arracher de l'arbre, mais se la faire donner des mains d'autruy. Et, pour ce, tous deputarent M. de Bourbon, qui, pour tenir son roy prisonnier, pensoit bien faire ses affaires ; mais le voyant eschappé de ses mains, en estoit desesperé. Parquoy voulontiers entreprit ce voyage d'Espaigne, où estant, ne peut parler si librement et hautement à l'empereur comm' il eust bien

1. Tromperie, mensonge. M. Génin, dans son édition de *Maistre Pierre Pathelin*, a fort ingénieusement exposé l'origine de cette expression. (Voy. ses *Notes* à la fin du volume, Paris, Chamerot, 1854, in-8.)

voulu, ou comme son brave courage luy permettoit, et comme l'affront qu'il avoit receu l'y poussoit; car volontiers un pauvre refugié et banny en un' estrange terre ne peut parler haut ni braver comm' il voudroit et faut. Il ne sceut sinon que dire et remonstrer à l'empereur que ledict Charles avoit gasté tous ses affaires, non-seulement en Italie, qui estoit tout le plus beau de leur courant cours, mais en France, laquelle ilz vouloient aller conquerir à très bon marché, pour la trouver, disoient les Espaignolz : *Privada de rey, de capitanes, de cavalleria, y despojada de dineros, pobre de consejos y muy dudosa de su salud, estando todos espantados por la estraña y grandissima destruycion:* « Privée de roy, de capitaines, de cavallerie, despouillée de deniers, pauvre de conseil et fort doubteuse de son salut, estantz tous estonnez pour telle et si estrange et grande destruction. »

De maniere que la France estant ainsin si facilement conquise, l'Italie par mesme moyen, l'empereur puis amprès se pouvoit vanter d'estre monarque de tout le monde. Voilà ce que peut dire et remonstrer M. de Bourbon, selon sa petite faculté de parler, que luy pouvoit permettre son exil et habitation où il estoit. *Despues llegaron* (ce disent les Espaignols) *cartas del marquez de Pescara, mucho mas terribles que las palabras de Bourbon.* « Depuis arrivarent les lettres du marquis, qui furent bien plus terribles que les parolles de Bourbon », là où il parle de ce Charles (comme j'ay dict cy devant) et le menaçant au combat; et ne fault point doubter que si le mar-

quis fust esté en la place de Bourbon, qu'il ne l'eust faict appeller; car il estoit haut à la main et prompt à la vengeance.

L'empereur leur respondit à tous : que ce que Charles de Lannoy avoit faict estoit pour le proficat du general et son service particulier, et non pour aucune envie, ni pour desrober l'honneur aux uns et aux autres, et qu'il scavoit bien à qui il estoit justement deu, comm' à eux qui estoient la principale cause du gaing de la battaille, et qu'il ne faudroit de les en tous liberallement recompanser; et en escrivit des lettres audict marquis, fort douces et amiables, qui luy promettoient beaucoup, et mesmes la paie des soldats de l'armée, amprès laquelle crioit fort ledict marquis pour l'avoir toute sur les bras, que le vice-roy luy avoit laissé sans un seul sol.

Or, si le marquis luy vouloit mal, quasy la pluspart des Espagnols luy en vouloient bien autant. *De manera (dezian ellos), que como era mas honrado que los otros de grandissimas honras y riquessas, assi era necessario que padeciesse terribles tempestades de embidia y odio, y se defendiesse con los exquisitos artificios de corte de los que el avia offendido.* « De maniere (disoient-ilz), que comm' il estoit plus honnoré que les autres de grandes richesses et honneurs, aussy estoit-il necessaire qu'il endurast plusieurs tempestes d'envie et de haine, et se deffendist avecque de très exquis artiffices de cour de ceux qu'il avoit offancés. » Bon advis pour les favorys de cour! comme certes il fit, et s'en despestra bravement. Aussy les Espaignols disoient de luy : *Qu'era hombre muy señalado por su astucia segreta y pru-*

dentia cubierta, y que avia occupado tant grandes honras, non por nobleza de sangre ni por alguna virtud illustra, sino solamente por una continua perseverencia de feal servicio como pratiquo y gentil ginete. « Que c'estoit un homme fort signalé par sa finesse secrette et couverte, et prudance dissimulée, et qu'il avoit occupé tels grands honneurs, non par noblesse de sang, ni par aucune vertu illustre, sinon seulement par une continuelle perseverance de fidel service, comme homme fort pratique, tringuant et fort complaisant. »

Voilà comme on en veut tousjours aux favoris des empereurs, rois et grands, et comme on les detracte, s'attacquant à leur race, à leur honneur, à leur vie et biens. Si est ce que la maison de Lannoy est grande et celebrée en Flandres : et les Espaignols luy donnoient le nom de don Carlos, lequel don ne se donne pas à de petis et bas compagnons et seigneurs. Toutesfois ilz pouvoient dire qu'ilz luy donnoient, non pour la race, mais pour le grade et dignité qu'il avoit. Il s'en faut pourtant raporter aux histoires de Flandres, qui parlent de sa maison, la tenant pour ancienne.

L'empereur luy fit de grands biens et honneurs, et est mort riche et en titre de prince de Sulmonne. Ses successeurs sont grands encor aujourd'hui au royaume de Naples, Dieu mercy celuy qui le premier s'y établit grand. Ceux qui le vouloient excuser dequoy il avoit faict ceste frasque à ses compagnons, de leur avoir ainsin desrobé le roy et porté en Espaigne, disent que ce fut par l'instinct, priere et importunité du roy François, qui pensoit, s'il avoit

une fois veu l'empereur, son frere (ainsin l'appelloit-il), et qu'il l'eust embouché, qu'il s'accorderoit aussy tost avecque luy et en auroit telle composition qu'il voudroit. Mais pour cela il n'en amanda pas mieux son marché, ains l'empira, comme il se list et l'avons ouy dire aux nostres et cogneu par pratique.

Tant y a, en quelque façon que ce vice-roy le fist, il servit là très bien son maistre, et luy fit un service trop signalé [1], si que possible l'ayant mené à Naples, où desjà ses chambres estoient dressées et tapissées au Castel Novo, ces messieurs de Bourbon et Pescayre, qui avoient tous les gens de guerre à leur devotion, et tous affamez comme beaux loups, en eussent là disposé comm' ilz eussent voulu, et faict petite part à l'empereur; et le roy se fut entendu mieux avecqu' eux, et les eust mieux gaignez; dont il s'en repentit bien amprès, comme j'ay ouy dire à personnes qui luy avoient ouy dire. Ain-

1. Voici quelques fragments de la lettre qu'il écrivit à l'empereur même; elle peut être comptée pour quelque chose dans ce *service signalé*, tant elle renferme de bons conseils: « Nous donnasmes hier la bataille, et pleust à Dieu nous donner victoire, laquelle fut suivie de sorte que avez le roy de France prisonnier, et luy en mes mains... Je vous supplie, autant qu'il m'est possible, penser à vos affaires et tout exécuter ce qui convient... Sire, je crois que vous souvient que M. de Bersele disoit que Dieu envoye aux hommes en leur vie une bonne aoust, et que si le laisse passer sans le cueiller, qu'il y a danger que ne le retrouverez plus. Je ne dis ceci pensant que Vostre Majesté doive laisser passer le temps sans en faire vostre proffit, mais seulement pour mon devoir... Du camp là où le roi de France estoit logé, devant Pavie, le 25 février 1525. CHARLES DE LANNOY. » (Lanz, *Correspondenz des Kaisers Karles V*, p. 132.)

d'alfier ou porte-enseigne, et mourir d'un à un tenant tousjours l'enseigne en la main. Le combat commença à deux heures après midy, et dura un' heure de nuict, combattant sans cesse. Enfin don Hugues y mourut, blessé d'une grande harquebuzade dans le bras, et d'un coup de fauconeau dans le muscle [1], après avoir combattu avecque une rondelle en la main, et l'espée en l'autre, tout ce que scauroit faire le plus vaillant homme du monde. En quoy plusieurs ont dict qu'il avoit eu tort d'outre-passer en cela le devoir de sa grandeur et sa charge de visce-roy, pour y estre allé en personne, car il la pouvoit bien donner à un autre moindre que luy. Mais il le faut louer extremement en cela et son genereux courage : car, usant du droict de sa dignité, il y pouvoit envoyer, ou le marquis del Gouast, qui commandoit à l'infanterie, ou le vaillant prince d'Orange, qui n'eust pas mieux voulu, ou le seigneur Alarcon, ou autre, et demeurer sur le mole, et d'enhors à son aise, sans danger, et loing des coups, en voir l'esbattement. Il y en a plusieurs qui l'eussent bien faict, et mesmes M. de Lautrec, qui estoit si brave et vaillant, car quand Philippin Dorie luy envoya demander des gens pour en charger les galleres, il se contenta d'y envoyer le sieur de Saint-Remy (M. du Bellay dict en ses memoires le seigneur de Croq, Gascon; ilz pouvoient estre tous deux, mais je parle par la bouche et escrit de l'espaignol, selon lequel, en plusieurs en-

1. La cuisse, en espagnol *muslo*. Probablement Branthôme avoit alors un texte espagnol sous les yeux et brouilloit les deux langues, à son ordinaire.

droicts de ce livre, je me regle fort) avec trois cens hommes seulement, mais très bien choisis; aussy le monstrarent ilz bien : je croy que c'est ce brave et vaillant Sainct-Remy qui depuis s'est faict signaler en nos guerres estrangeres aux sieges et aux mines et fortifications, pour l'avoir appris de ce temps de don Pedro de Navarre. Voilà la louange qu'on doit donner à ce don Hugues de Montcada.

Il se list et se dict encor que le pape Clement fut fort joyeux de sa mort, parce que ce fut luy qui prit le Vatican et pilla la sacristie de la saincte Eglise. Il en vouloit avoir comme les autres et se prandre sur le meilleur. [Voyez Paulo Jovio.]

En ceste derniere grande armée espaignolle dressée contre l'Angleterre, il y eut un de ses petits-fils qui commandoit à ceste grande galleasse tant celebrée et renommée en ceste armée là, qu'on pouvoit dire plustost une montagne de bois qu'un vaisseau de mer. Il y mourut aussy vaillamment comme avoit fait son ayeul à ce combat de Naples. Ce fut un très-grand dommage, car il estoit très-gentil et très-brave cavalier. Voyez, s'il vous plaist, comme quelquefois les enfans, par quelque fatalité, ressamblent leurs peres, aussy bien en genre de morts comme en d'autres semblances de corps, d'esprit et de naturel!

27. — Don Hugues de Montcada estant mort, tous les principaux capitaines et soldats de l'armée esleurent le prince d'Orange, portant le nom et surnom de Philibert de Chalon[1], très

1. Phillbert de Châlon, prince d'Orange, né en 1502 au

grande et très ancienne maison en France, portant le nom de Palatins : et dict-on que c'est Chalon sur la Saone en Bourgoigne, d'où sont sortis communement de très grands, braves et vaillans capitaines et personnages. Et faut noter que despuis deux cens ans en çà, voire plus, de race en race, se sont trouvez jusqu'aujourd'huy telz, tant ceux qui ont porté le nom de Chalon que de Nassau; tant ce nom de prince d'Orange est heureux en cela fatalement! Qui sera curieux d'en faire la recherche le trouvera ainsin.

On list d'un prince d'Orange [1] que, faisant la guerre à outrance au Dauphin de Viennois [2], un jour luy ayant livré combat et perdu, y ayant combattu et faict tout ce qu'un homme de guerre brave et vaillant eust sceu faire sur sa retraite, ne pouvant se sauver autrement, passa le Rhosne, roide comme il est, à cheval, armé de toutes pieces, la lance sur la cuisse, sans s'estonner nullement, se sauva de l'autre costé de la rive [3], comme fit ceste belle et genereuse Clælia, qui passa le Tibre à cheval; ce qui est une grande hardiesse, grande resolution et grande assurance de cœur et jugement.

Tant d'autres princes d'Orange y a il eu, avant cestuy cy duquel je veux parler, si braves et vaillans, qu'il faut dire et advouer cestuy fort bien

château de Nozeroi, mort au siége de Florence le 3 août 1530.

1. Louis de Chalon, prince d'Orange, mort le 18 décembre 1463, à l'âge de 75 ans.

2. Depuis Charles VII.

3. 1429.

de leur brave race, et nullement changé en nourrice, ni à eux inferieur. Je ne parleray point des anciens car, les histoires en sont assez pleines. Je parle donc de cestuy cy.

Ce prince d'Orange a esté donc un grand capitaine et heureux, auquel pourtant l'aage ni la maturité des ans n'ont point donné ce rang; car lors qu'il mourut au siege de Florance [1] il n'avoit que trente ans : et si, en ces trente ans, il fut trois ans prisonnier dans le chasteau de Lusignan en Poictou [2], où il perdit autant de temps, ayant esté pris sur mer ainsin qu'il traversoit et passoit d'Espaigne en Italie pour y servir l'empereur son maistre, qui l'avoit receu au reffus du roy François, d'autant que l'estant allé trouver, pour luy offrir son service, avecque fort belle compagnie, le jour du baptesme de M. le Dauphin, le roy n'en fit le cas qu'il devoit; et mesmes que le logis qu'on luy avoit marqué et donné luy fust osté et donné à un autre; grande faute, certes. Dont il partit fort mal content, et de despit il s'en alla trouver Charles d'Austriche, qui fut du despuis empereur, pour s'offrir à luy, qui ne le refusa pas comme l'autre; mais bien gasté fust il esté s'il l'eust refusé. Et pour tel refus d'un si gallant homme, mal en prit à la France, de laquelle il estoit ennemy mortel, et fort affectionné serviteur de l'Espaigne, comme il l'a monstré en si peu de guerres que la courte destinée luy fit pratiquer.

1. 1525.
2. 1517.

Amprès la mort de M. de Bourbon, il poursuivit l'entreprise si bien encommancée sur Rome, et de telle façon et si rudement, qu'il prit la ville, la força, la pilla et la saccagea, comme les marques en ont duré long temps ; et se faisant general par le consentement de toute l'armée, le voyant si brave et courageux, assiege le pape, le faict venir à sa mercy, et le rançonne. Bref, se void absollu seigneur et maistre de ceste grande Rome, jadis chef du monde ; et sans M. de Lautrec, qui le venoit taster, il s'en vouloit faire couronner roy[1] (disoient aucuns), suivant les erres de son general M. de Bourbon, ainsin que j'ay ouy dire aux anciens. Mais c'est asçavoir, car tous en un mesme eschaffaud ne peuvent jouer un mesme personnage les uns aussy bien que d'autres.

Le voilà donc qu'il part de Rome, voyant M. de Lautrec prendre la routte de Naples. Luy gaigne les devants avec son armée si riche, si opulante, et si chargée de butin et despouilles romaines et ecclesiastiques, costoie l'armée françoise, tousjours l'amuse, ores faisant semblant de vouloir combattre et livrer bataille, ores s'esloignant tout à coup, et se retirant en fuitte et retraicte de loup, monstrant tousjours les dents, ainsin que j'en parle ailleurs.

Enfin, sans faire que quelques petites legeres pertes de ses gens, gaigne Naples, luy jeune capitaine et quasy esbarbat[2] general, à la barbe d'un des plus vieux routiers et capitaines re-

1. A notre connoissance, ce projet du prince d'Orange ne se trouve mentionné nulle part ailleurs.

2. Sans barbe, mot périgourdin.

nommez de ce temps, M. de Lautreq, duquel il est aussy tost assiegé dans Naples si estroictement, que la faute et cherté des vivres les alloit faire rendre sans ce brave prince, lequel, amprès la mort de don Hugues de Montcade, visce-roy, fut de nouveau encor faict general par l'eslection de tous les assiegez [1].

Telles eslections par les gens de guerres sont bien plus honnorables que celles qui se font par les faveurs et les mains de leurs princes. Il falloit bien que l'on cogneust en ce seigneur je ne scay quoy d'admirable, de magnanime et genereux, plus qu'en tout autres. Il deffend si bien enfin sa ville, qu'en voilà le siege levé à son grand honneur, et malheur pour nous autres.

Par puissance absolue il se donne recompanse, à luy et à ses gens de guerre qui avoient si bien faict, et par paies et par bienfaicts, et par une telle liberalité, aux despans pourtant de l'empereur, en prenant tout ce qu'il pouvoit prendre sur les suspects à son party et Angevins [2]; ce que l'empereur ne trouva trop bon pourtant, ne voulant qu'il fist ainsin de l'empereur, ni du souverain, ni du liberal à ses despens, et luy sceut bien mander et le corriger doucement. Lequel pourtant, pour cela, ne le mescontenta autrement; mais ayant tousjours la charge de general, l'envoye assieger Florance, en faisant le mieux du monde, et le tenant de près.

Sur la fin, comme disent les histoires, fut tué

1. Le 1er juin 1528.
2. Partisan de la maison d'Anjou.

de deux harquebuzades à travers le corps, faisant autant office de soldat que de capitaine; car il vouloit fort espouser sa maistresse, Catherine de Medicis, aujourd'huy nostre roine mere, que le pape luy avoit promis en mariage[1]. Mais le destin voulut sa mort, affin qu'elle vint à estre nostre roine de France : dont le pape ne fut guieres marry de sa mort; car il estoit obligé de foy à la luy donner, et il tendoit ailleurs, en lieu plus grand, et possible à celuy à qui il la donna par amprès. Il ne faut doubter nullement de ce prince, que si ses années eussent esté longues, qu'il n'eust esté un des parfaicts capitaines du monde, puisque desjà il estoit dans le chemin bien advant pour en arriver à la perfection; car, se poussant à tous hasards, et ne refusant ni froid ni chaud, comm' il faisoit, il en venoit là.

Les histoires italiennes racontent de luy qu'il estoit si ardant à parvenir à l'estat et perfection d'un grand capitaine, qu'il ne s'estonnoit nullement à tous hasards, non plus que le moindre soldat des siens, ainsin qu'il le fist parestre à sa mort; car il pouvoit demeurer en son camp, et tenir sa reputation de général, et donner ceste charge qu'il prist à d'autres braves de ses capitaines, et mesmes à ce brave Maramaldo[2]: lequel, aussy tost que son general fut tué, on luy amena un Ferruci florantin, qui estoit chef du contraire party en ce combat; et l'ayant veu, le

1. Branthôme paroît assez certain de ce fait, que, croyons-nous, il est seul à rapporter, car il y revient plus loin dans l'article qu'il consacre à La Palice.

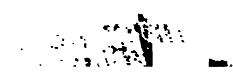
2. Guichardin le nomme Maramons.

fist desarmer de teste et de corps, luy donna un grand coup dans le corps, et le fit achever à d'autres, trouvant chose indigne qu'il survesquit ce prince, et que c'estoit raison qu'il fust immollé aux manes de ce brave prince, pour victime signalée à jamais.

C'estoit le prince du monde le plus liberal et affable, et, pour ce, fort aimé d'un chascun: j'espère en parler encore ailleurs.

Il se list de luy, et aussy que j'ay ouy dire à des vieux capitaines, soldats et habitans des susdictes villes, qu'en ses trois principales factions où il s'est trouvé (qui certes ont estées très belles et hazardeuses), il a tousjours très-bien faict: à la prise de Rome, au siege de Naples et au siege de Florance.

Assiegeant, il faisoit tousjours ordinairement faction, non seulement de général, mais aussy de simple capitaine et soldat. A ceste grand' escarmouche qui se fit devant Naples à la Magdelaine, de laquelle M. de Montluc parle, il y fit tout ce qu'un brave general et soldat peut faire, ores à pied, ores à cheval, comme je l'ay veu dire à Naples encor de mon temps. Il y eut un moulin que j'ay veu, mais M. de Montluc n'en parle pas, qui par deux fois en ce jour fut pris et repris des nostres et des leurs. A Florance, et aux forts qui estoient à l'entour, il en fit de mesmes: aussy fut-il tué devant l'un des forts et chasteaux. Paulo Jovio en parle fort, et autres histoires, mais mieux les Espaignols. Pour fin, c'estoit un vaillant prince et très brave Bourguignon, blasmable seulement de ce qu'il estoit si grand ennemy des François.



J'ay ouy conter à de vieux mortes paies [1] du chasteau de Lusignan, qui le gardoient, qu'ordinairement il en disoit pis que pendre ; et n'y avoit muraille blanche au chasteau qu'il ne noircit de petits escriteaux contre les François : et quand mal leur bastoit en guerre, il en estoit perdu de joie ; et quand bien, desesperé de deuil.

Il fut fort regretté et ploré de tous ceux de l'armée, autant des Espaignols que des Allemans, avec lesquels il avoit gardé créance.

Je ne scay que luy pouvoit estre René, prince d'Orange, ou jeune frere, ou cousin [2], qui mourut devant Saint Dizier [3] ; mais c'estoit un prince jeune qui promettoit beaucoup de luy, et que l'empereur aimoit et regretta fort : si bien que, lorsqu'il voulut mourir, il l'alla voir en sa tante, et en partit les larmes aux yeux.

Il falloit bien qu'il fust estimé grand ; car, estant allé à la tranchée, et y trouvant Ferdinand de Gonzague, lieutenant de l'empereur, tout assis, ainsin qu'il se levoit pour luy donner le siege surquoy il estoit assis, vint un gros esclat de pierre qui le blessa, dont il mourut trois jours amprès. Il falloit bien qu'il fut tenu pour fort grand, puisque le lieutenant de l'empereur luy

1. Soldat entretenu dans une garnison, en temps de paix comme en temps de guerre.

2. Le manuscrit 8771 porte en marge, d'une main étrangère : *Il estoit son neveu, fils du comte de Nassau, qui institua son cousin le comte de Nassau comme prince d'Orange.*

3. René, comte de Nassau, prince d'Orange, mort au siége de Saint-Dizier le 18 juillet 1544. Il avoit été adopté par Philippe de Chalon, dont il étoit neveu. (Voy. une des notes suivantes.)

deferoit ainsin, à luy donner sa place et son siege, bien qu'il commandast aux trouppes de Flandres qu'il avoit amenées [1].

En luy faillit la race des Palatins de Chalon, et fut transportée en la maison de Nassau, par une fille mariée après la mort de ce Philibert [2].

Il y a aucuns qui ont dict et escrit que ce fut le marquis de Marignan qui donna ce siege; mais les Espaignols disent Ferdinand. Les Espaignols et Italiens racomptent que l'empereur l'alla voir en son lict, ainsin blessé et fort au bas [3], le consola de tout ce qu'il peut, et luy disant adieu le baisa en la joue, et se retira la larme à l'œil. Belle demonstration certes d'une grande bienveillance, bien que quelques années avant il luy eust bien gasté ses affaires en Flandres, lors que ce brave et vaillant Martin Rossen [4] le desfit et ses troupes [5], et se sauva dans Anvers, et y emporta les plus assurées nouvelles luy mesmes (dict Paulo Jovio). Mais l'empereur restaura le tout, lors que luy en personne mit le siege devant Duren, et l'emporta par assault, où les

1. Il fut enterré en l'église des cordeliers de Lons-le-Saunier. On conserve sa cuirasse dans le musée de cette ville.

2. Ce n'est point *après*, mais *avant* la mort, qu'il faut lire. Philibert de Chalon mourut en 1530, et sa sœur, qui avoit épousé Henri de Nassau, étoit déjà morte en 1522. C'est de lui que René de Nassau, dont il vient d'être question, étoit fils.

3. On diroit aujourd'hui *bien bas*.

4. Martin van Rossen.

5. Ici l'analogie avoit amené sous la plume de Branthôme un jeu de mots qu'il effaça plus tard : « Lorsque ce brave et vaillant Martin Rossen *le rossa* et deffit ses trouppes. » (Mss. 8771, p. 91, verso.)

Espaignols et Italiens combattirent vaillamment et à l'envy. Ce ne fut pas la faute dudict prince d'Orange en ceste desfaicte; car il y fit et combattit vaillamment jusques à n'en pouvant plus, et n'ayant pas dequoy de forces pour d'advantage s'opiniastrer au dernier combat : ainsin le porte la loy et la fortune de guerre. Aussy qu'il estoit fort jeune prince, peu experimenté, mais pourtant tout courageux et très vaillant, comme en ceste noble race il n'y en a eu jamais d'autres.

28. — A ce prince Philibert succeda, et en sa place et charge de ce siege de Florance, par la voix de toute l'armée, Ferdinand de Gonzague, et en fut esleu general; m'estonnant fort que le marquis del Gouast ne le fut plustost que luy, ayant esté en grades et charges beaucoup plus advancé auparadvant que luy, et commandé aux Espaignols de tout temps, qui avoient toute créance en luy dès la mort de son cousin, le marquis de Pescayre, et non si grande en Ferdinand; et ceste paille en passa par le bec dudict marquis, qui ne fut faict là general, et l'autre le fut; d'autant (disoient-ilz) qu'il estoit prudent, bening, magnanime, genereux, liberal, fort adroict, gentil, valeureux, et bien proportionné[1] (si estoit bien le marquis). Voilà les qualitez qu'ilz lui donnarent, et qu'ay veu par leurs escrits. Certes, il estoit cela, et de fort bonne maison, de celle de Mantoue. Il a esté un très bon

1. L'auteur veut dire probablement : bien partagé des dons de la nature et de la fortune.

et grand capitaine; aussy, s'il ne l'eust esté on ne l'eust honoré de l'estat de couronnel general de la cavallerie legere, soubs M. de Bourbon, à la prise de Rome, soubs le prince d'Orange et à Naples et à Florance, et au voyage de Provance, où il fit fort bien, qui en veut lire les traitez : du premier coup il prit Montijan et Boissy. Par ses merites, quelques temps amprès, l'empereur le fit son-vice roy en Sicille, qu'il gouverna fort sagement, et mesmes contre les soldats espaignols amutinez, qui la ravageoient et la mettoient à sac, sans sa grande prevoyance et valeur, qui en fit de rigoureuses justices, dont j'en parle ailleurs.

Il fut aussy lieutenant general au camp de Landrecy, et amprès au camp de Sainct-Dizier, et lors que Sadicte Majesté vint si près de Paris pour l'emporter, et amprès tout de mesmes à Milan, où il commança la guerre de Parme, et fut donné par l'Empereur au roy son fils, en Flandres, pour son principal conseil; duquel il s'en trouva fort bien en si peu de guerres qu'il fit, mesmes à la battaille de Sainct-Quentin, au siege et à la prise, comme nous avons veu. Enfin il est mort vieux et cassé, et fort experimanté capitaine, tellement qu'on ne luy en peut rien desrober.

Or, comme j'ay dict que ces grands capitaines sont subjects quelquefois de donner à travers de leurs ames[1], aussy bien que les plus grands et

1. C'est-à-dire : *faire échouer son âme*. Cette expression bizarre est peut-être empruntée à l'espagnol. On appelle un homme désespéré, prêt à faire un mauvais coup : une âme en travers (*alma atrevesada*).

meilleurs pillottes donnent à travers des bans et des escueils, cestuy cy fut fort tasché, au sac de Rome, de n'avoir espargné la maison de son oncle, le cardinal de Mantoue, et en avoir eu sa part. De plus, il fut fort accusé par ce malheureux qui empoisonna M. le Dauphin, que c'estoit luy qui l'avoit suscité et persuadé de le faire, non pas seulement à l'endroit de M. le Dauphin, mais du roy et de tous messieurs ses enfants. C'estoit un très meschant acte et très pernicieux conseil. Et ay ouy dire que le roy disoit souvant que, s'il le pouvoit jamais attrapper, qu'il ne le traicteroit pas en prisonnier de guerre, mais en criminel. Aussy est-ce un très grand et odieux crime d'attenter contre un roy sacré, oing, et tenant la semblance et la place de Dieu icy bas. Aucuns Italiens ont dict que ce fut Anthoine de Leve le seul coulpable de cela. Il se peut, car on le tenoit avoir l'ame aussy mauvaise que les jambes. Toutesfois, ledict Ferdinand s'en purgea et manifesta son innocence, estant trop genereux pour se marquer de telle tasche.

29. — Le conte Nassau [1], de fort bonne maison et grande, fut aussy bon capitaine, au moins fort estimé pour lors, et que l'empereur aimoit et croyoit fort. Il espousa mademoiselle la princesse d'Orange [2], qui estoit nourrie à la court du roy, fort belle et honneste princesse. Ce fut lors qu'il vint en France de la part de Charles d'Au-

1. Henri de Nassau, né en 1483, mort le 14 septembre 1538.

2. Claude, fille de Jean de Chalon, prince d'Orange, morte en 1521. C'étoit sa seconde femme.

triche[1], qui l'aimoit fort familierement, prester au roy la foy et hommages de la conté de Flandres et Artois, et autres terres tenues de la couronne de France : ce qu'il fit, et traicta une paix par le mariage dudict Charles et madame Renée de France; mais tout cela se rompit.

Et tout ainsin que ce conte avoit faict ce bon coup, il en fit un très mauvais; car ce fut luy qui le premier commança la guerre en France, qui fut cause despuis de grands maux; et commança à brusler, s'attaquant premierement aux terres de messire Robert de La Marche, et puis vint ravager et brusler quelques petits recoings de la France, vint assieger Mezieres, qui ne valoit rien pour lors, et fort mal avitaillée; mais M. de Bayard se jetta dedans, qui la garda, comme chacun scait, contre la furie et l'effort de ce capitaine, qui la pensoit emporter de plain saut pour ses menaces; et pour ce, il envoya un trompette à ceux de la ville pour se rendre; mais M. de Bayard respondit pour tous au trompette que devant de l'ouir parler d'en sortir, qu'il esperoit faire un pont de corps morts de ses ennemis, par dessus lesquels il pourroit sortir. De plus, il luy manda qu'un Bayard de France ne craignoit point un roussin[2] d'Allemagne. Enfin, elle fut si bien gardée par ce brave M. de Bayard (qui en avoit bien veu d'autres), que ledict conte en leva le siege avecque sa courte honte, amprès quelque temps, comm' il fit devant Peronne quelques années amprès, où se trouva M. le ma-

1. Charles-Quint.

2. Jeu de mots sur *Bayard* et *Roussin*, noms de chevaux.

mareschal de La Marche[1], le conte de Dampmartin[2] et le couronnel Chiaramont, Napolitain, qui avoit esté gouverneur du chasteau de Montmelian en Savoye, lorsqu'il fut pris, et s'estoit mis au service du roy, lequel j'ay veu et tenu pour homme de fort bonne façon, et qui estoit bon et advisé capitaine. Il y avoit aussy dedans force braves et vaillants gentilshommes de Picardie et capitaines, jusques aux habitants et aux femmes de la ville; si bien que, par la brave conduicte et vaillance de mondict sieur mareschal et comte de Dampmartin, qui fit fort bien tousjours (aussy il y mourut), tant qu'il falut quicter le siege à ce brave conte, lequel estant venu devant la reine d'Hongrie[3], qui alors commandoit absolument en tous ces Pays Bas pour l'empereur son frère, elle se mit à courroucer contre luy s'il n'avoit pas honte de n'avoir peu prendre ce coulombier. « Ouy de vray, respondit-il, madame, c'est un coulombier; mais les pigeons qui estoient dedans se scavoient bien deffendre et faire autre chose que s'envoller. » Voilà deux grands malheurs qu'a eus ce capitaine au siege de deux places fort foibles; et par ainsin il a esté malheureux capitaine, encor qu'il fust brave et vaillant, comme cela arrive à aucuns et autres non.

On dict et se list que luy (avec Charles de Lannoy), aida fort à faire la paix de Madrid, et la persuada fort à l'Empereur; et ces deux le gouvernoient, et si n'estoient pas trop ennemis du

1. De La Marck, maréchal de Fleurange.
2. Philippe de Boulainvilliers.
3. Marguerite d'Autriche.

nom françois, pour en estre voisins et en parler la langue. Aussy madame la régente luy escrivoit souvant pour avoir son fils en recommandation.

[J'ay veu une fois un conte de Nassau en Lorraine, et vous diray comment : Monsieur le cardinal de Lorraine, amprès la mort du petit roy François, se banist de la court volontairement, dont il s'en repentit amprès, et fist son caresme à Reims, y ayant emmené la roine d'Ecosse, sa nièce, et messieurs ses frères d'Aumale et cardinal de Guise. Amprès Pasques s'en allarent tous et la roine à Nancy, voir M. de Lorraine, qui les festina. De là, ledict cardinal, ayant faict crier ses hommages de l'evesché de Metz et assigné pour les recepvoir à Vif, qui est un beau chasteau ou chambre episcopale qu'on appelle ainsin. Là vinrent force grands seigneurs d'Allemaigne vers les confins de Metz, pour prester leur sermant de fidelité. Il y en avoit, tant des uns que des autres, d'une et d'autre religion : entre autres se trouva le conte de Nassau, le premier de tous et le plus grand, qui avoit très bonne façon, et à qui M. le cardinal et tous deferoient fort; mais il estoit un peu trop biberon, et son visage rubicond le monstroit; on disoit qu'il estoit fils de ce conte de Nassau; il le pouvoit estre, car il pouvoit avoir... (*L'outil du relieur a enlevé près de deux lignes.*) Je pense que ce prince... Flandres est venu de ceste race : je ne suis pas esté si curieux de m'en enquérir au vray [1].]

1. Henri de Nassau n'eut qu'un fils, René, qui mourut sans enfants, en 1544. Branthôme se trompe donc dans ses suppositions. Le comte de Nassau, qu'il dut voir à

CHAPITRE XI.

30. — *M. de Bourbon.*

Il faut parler ast' eure un peu et beaucoup de M. de Bourbon[1], lequel je mets parmy les grands capitaines imperiaux, encor qu'il fust du noble sang de France et le premier prince; mais les Espaignols se vantent d'avoir faict de belles guerres soubs luy; de sorte qu'eux mesmes luy bastirent ainsin sa sepulture : *La Francia me diò la leche*[2], *l'Espagna la gloria y l'aventura, l'Italia la sepultura.* « La France me donna le laict et ma première nourriture, l'Espaigne la gloire et l'advanture, et l'Italie la sepulture[3]. » Si a-il pourtant ac-

Metz, étoit un cousin de René : Jean de Nassau, dit le Vieil, second fils de Guillaume, surnommé aussi le Vieil. Ce Jean de Nassau reçut en partage les biens de ses pères, situés en Allemagne; il fut gouverneur de Gueldres et mourut en 1606, âgé de 71 ans, ayant eu vingt-cinq enfants de ses trois femmes. A l'époque où Branthôme se rappelle l'avoir rencontré, il devoit avoir environ vingt-six ans.

1. Charles III du nom, duc de Bourbon, d'Auvergne et de Châtellerault, connétable de France, fils de Gilbert de Bourbon, comte de Montpensier, et de Claire de Gonzague, fille de Frédéric de Gonzague, marquis de Mantoue, né le 27 février 1489, tué devant Rome le 6 mai 1527.

2. Un annotateur a pensé que les rimes de ce proverbe exigeoient après ce mot ces deux-ci : *y nudritura*, ce qui semble assez juste.

3. Nous donnons ci-dessous en note une variante de cette épitaphe.

quis de grande gloire tant qu'il a servy la France; car ayant esté faict connestable par le feu roy François, à son advenement à la couronne, il mena l'advant garde (comme à lui appartenoit de raison) à la battaille des Suisses, où il fit divinement bien, et y perdit François[1], M. son frere, près de luy; et amprès toute la conqueste de l'estat de Milan, le roy, s'en tournant en France, l'y laissa son lieutenant general, qu'il gouverna fort sagement et sans perte. Puis estant tourné quelque temps après en France, le roy eut quelque mescontentement de luy, par la persuasion de madame la Regente, qui luy demandoit son douaire sur sa maison, voire, et qui plus est, desiroit fort l'espouser; mais luy, la desdaignant et en parlant très mal, l'anima contre luy tellement qu'elle luy rendit bien[2]. Que c'est que de l'amour et d'un desdain! car la bonne dame n'estoit si vieille ni cassée qu'elle ne voulust encor taster en bon mariage. Le voyage de Valenciennes se presenta, où M. de Bourbon cuydoit mener l'advantgarde[3], qui luy fut ostée et donnée à M. d'Alançon; dont accroissant despit sur despit, partit de la France. Aucuns disoient

1. François de Bourbon, plus connu sous le nom de duc de Châtelleraut.

2. On a prétendu que la duchesse d'Angoulême, nièce de François Ier, avoit conçu une vive passion pour le jeune connétable, et même qu'elle avoit voulu l'épouser. Les dédains de Bourbon l'auroient poussée à la vengeance. Il est certain qu'au mépris d'une donation authentique de Louis XII, elle revendiqua les domaines du connétable, et qu'elle abusa de son crédit auprès des juges pour obtenir une sentence inique. Cette espèce de confiscation, et non la querelle d'étiquette dont parle Branthôme, détermina le connétable à quitter la France.

3. En 1521.

qu'il eut tort pour ce subject, car il devoit au beau frere de son roy, bien qu'il fust connestable, un peu ceder.

Il s'en alla au service de l'empereur, non sans grande peine et hasard de sa vie par les chemins, car il estoit guetté de toutes parts, et les passages tous gardez; mais la fortune luy fut si bonne qu'il se sauva tout seul avec M. de Pomperant. Que c'est que d'avoir un bon second pour compaignon! Et voilà pourquoy les poëtes de jadis nous ont figuré ces braves heros ayant tousjours avecqu'eux, en leurs braves entreprises, un bon, fidel et vaillant compagnon et confidant. Les exemples en sont communs : comme bien en prit à M. de Bourbon d'avoir avecque luy cet assuré et sage second, lequel ayant tué en homme de bien, à Amboise, le seigneur de Chissay, qui estoit fort aimé du roy, et estoit des gallans de la cour, ce fut luy que M. de Lautrec envoya au pape Leon avec quelques gens pour conquester la duché d'Urbin (Marot en a faict une complaincte en ses œuvres[1]). Fallut qu'il s'en fuist par l'excorte et

1. Ce n'est point une complainte, mais un rondeau, le quinzième des *Rondeaux :*

De la mort de M. de Chissay (1517).

D'un coup d'estoc, Chissay, noble homme et fort,
L'an dix et sept, sans malheureux effort,
Tomba occis au mois qu'on sème l'orge,
Par Pomperan, qui de Boucchal et Lorge
Fut fort blessé, quoy qu'il resistast fort.

Chissay, beau, jeune, en crédit et support,
Fit son devoir au combat et abord;
Mais par hasard fut frappé à la gorge.

D'un coup d'estoc, etc.

Chissay avoit fait quelques railleries sur Pomperan : ce der-

adresse que luy donna M. de Bourbon, non sans un mescontentement du roy; et par ainsin sauva sa vie, qu'il employa despuis (luy nullement ingrat) au service de son bienfaicteur.

Enfin voilà M. de Bourbon sauvé et veu par l'empereur de fort bon œil, qui le recompensa et repeust de belles paroles. Cependant le sert bien et fidellement, par son moyen ayant emmené à propos le secours d'Allemaigne et de M. le marquis de Pescayre, qui furent cause tous deux que la battaille de Pavie fust gaignée. Il fut amprès lieutenant general de l'empereur, là où il acquist telle gloire, honneur et renom, que les soldats firent de luy une chanson, qui l'exaltoient grandement par dessus Cæsar, Annibal et Scipion, et commançoit ainsin :

Calla, calla, Julio Cesar, Anibal, y Scipion.
Viva la fama de Borbon!

Que maintenant se taisent Cœsar, Annibal et Scipion.
Et vive la renommée de Bourbon!

En amprès racomptent aucuns de ses faicts particuliers en ladicte chanson, que possible en autre endroict la mettray-je en ce livre sur quelqu'autre subject [1].

nier attaqua Chissay et le tua. François Ier fit faire le procès à Pomperan; mais Charles de Bourbon, connétable, qui aimoit Pomperan, montra que la chose s'étoit faite dans les règles. Pomperan, attaché par ce service au connétable, le suivit en 1522. Pomperan, à Pavie, sauva la vie à François Ier. Celui-ci, rentré dans son royaume, fit grâce à Pomperan, et lui donna une compagnie d'ordonnance, à la tête de laquelle il fut tué, au siége de Naples, en 1528.

1. La Régente, selon une pièce conservée à la bibliothè-

Voilà les gentils mots que ces braves soldats donnoient à leur general, bien differents à ceux que les soldats de Cæsar luy donnerent à son retour des Gaulles en triumphant à Rome : *Galias subegit Cæsar, Nicomedes Cæsarem; ecce Cæsar triumphat qui subegit Gallias; ecce Nicomedes triumphat qui subegit Cæsarem.* « Cæsar a subju- « gué les Gaules, et Nicomedes a subjugué Cæ- « sar. Voilà Cæsar qui triumphe, qui a subjugué « les Gaules, et voilà Nicomedes qui triomphe, « qui a subjugué Cæsar. » Ce brocquard est vilain. Et voilà les sobriquets que ces soldats romains donnoient à leur empereur, qui ne s'en soucioit point : encor en rioit-il ; car tout estoit de guerre et tout bon à dire ce jour là.

Les braves soldats espaignols honnoroient bien autrement leur general ; car, à ce que j'ay ouy dire à aucuns de ce temps là, par tout leur camp ilz ne chantoient autre chanson, et mesmes en cheminant, pour se desennuyer, et sur tout quand ilz le voyoient passer ; auxquels il applaudissoit, et les saluoit fort courtoisement, leur disant à tous les coups (ainsin qu'il tiroit à Rome):

que de l'Arsenal, et récemment publiée par M. Paul Lacroix dans le *Bulletin du Bibliophile* (1857–1858, p. 732), auroit écrit à l'empereur pour le prier de bien traiter son fils. Cette lettre, qui, du reste, n'a rien d'authentique, est suivie de couplets à la louange du duc de Bourbon, et dont voici un extrait :

Loenge à Dieu, qui donne la victoire.
Belle à César, par le duc de Bourbon !
Noble Bourbon, puys mil ans telle gloire
Ne acquit quelqung, que ton bruyt et renom :
Par tel fachon t'as erigé ton nom
A tousjours mais, n'est besoing en doubter,
Tu as dompté superbe nation
Qui prétendoit le monde surmonter.

« Laissez faire, compagnons, patientez un peu : « je vous mene en un lieu que vous ne scavez « pas, où je vous feray tous riches » ; ne leur nommant pourtant le lieu, qui estoit Rome ; ce qu'il fit. Mais en la prenant et montant le premier sur la muraille, il y mourut, avec un tel regret de ses gens, que de rage, pour vanger sa mort, ils ne laissarent jamais de crier : *Carne, carne! sangre, sangre! Bourbon, Bourbon!*[1] et de tuer jusques à ce qu'ilz en furent las et non pas saouls, *hasta a non hartarse*[2] (dit le mot espaignol).

Encor qu'en plusieurs histoires nous y voyons descripte la prise de ladicte Rome, si en veux-je icy toucher quelque mot que j'ay ouy dire à aucuns et appris d'eux, et mesmes des Espaignols, qui en ont mieux escrit et parlé que tous tant qu'il y en a, au moins en plus gentiles particularitez.

Il faut donc scavoir que M. de Bourbon fut fort mal content de l'empereur, qui ne luy avoit pas tenu tout ce qu'il luy avoit promis[3] quand il le voulut gaigner; ainsin qu'est le naturel des empereurs, rois et grands princes souverains, que, quand ilz veulent desbaucher un homme, et le revolter et destourner de son party et du service de sa patrie et de son roy, luy promettent des montaignes d'or; mais, estant une fois envazzez et engagez parmy eux, n'en tiennent plus de compte, et s'en mocquent, jusques à leur

1. Au carnage, au sang! Bourbon!
2. Jusqu'à ne s'en pouvoir rassasier.
3. Entre autres choses la Provence, qu'il auroit érigée en royaume indépendant, et la main d'Eléonore, sa sœur.

faire naquetter[1] leur vie, comme j'en donnerois beaucoup d'exemples, et en faictz un discours long ailleurs.

Entr'autres belles conditions, il luy avoit promis la roine Leonor, douairiere de Portugal, en mariage; mais il la donna au roy François : aussy y avoit-il bien de la differance et du choix entre un roy et le vassal. Il est bien vray qu'il fut fort compris dans le traicté de Madrid, comme nous lisons; mais le roy le rompit tout à trac quand il fut en France : si bien que M. de Bourbon fut du guet[2]. Dont l'empereur le voulant gratifier, le fit son lieutenant general de son armée en l'estat de Milan et en l'Italie, qui estoit une chose autant profitable à l'empereur que ruineuse à M. de Bourbon, d'autant qu'il estoit un très bon capitaine, et qu'il scavoit bien qu'il en tireroit de luy gloire et honneur, et bonne chevance.

Estant arrivé donc d'Espaigne à Milan, il y trouva bien des fusées à desmesler, car les soldats s'amutinoient, et ne faisoient que crier tous les jours amprès l'argent; si bien, disoient les Espaignols, « *que si no les pagavan revolverian todo el mundo : y por mostrar en la obro sus intenciones, sacqueavan y robavan todo* ». — « Que, si « on ne les payoit, ilz tourneroient le monde « sens dessus dessoubs. Et, pour monstrer à « l'œuvre leurs intentions, ilz saccageoient et

1. Faire antichambre, faire sa cour servilement.

2. Etre du guet, c'est-à-dire attrapé pendant son absence. Les mésaventures arrivées aux bourgeois pendant qu'ils montoient la garde, qu'ils *étoient du guet*, ont donné naissance à cette locution.

« desroboient tout. » Il fut contrainct de faire un emprunt sur la ville, de trente mill'escus, ce qui fascha fort aux habitants; mais il leur jura qu'aussy tost amprès les avoir receuz, il les distribueroit aux soldats, et aussy tost les jetteroit hors la ville, avec telle protestation qu'il faisoit à Dieu, que, du premier coup d'arquebuze tiré de son ennemy, il peust mourir s'il ne leur tenoit parolle. Mais il n'en fit rien pour ceste fois; et dict-on qu'amprès, pour ceste mallediction qu'il se donna luy mesmes, il eut ceste harquebuzade à Rome, qui le tua comm' il avoit dict. Il fallut encor faire un autre emprunt, car les soldats faisoient encor pis que devant à ravager les pauvres gens; si bien qu'on dict qu'il y en eut aucuns qui, du mauvais traictement qu'ilz recevoient des soldats, se pendirent, d'autres se precipitarent du haut des tours, d'autres se tuarent.

Pour fin, M. de Bourbon, amprès en avoir tiré de l'argent, les sort, et faict dessaing de courir aux terres du pape, et, ayant faict un gros corps d'armée, d'assieger Plaisance : la trouva fort bien munie de gens qui s'y estoient soudain jettez dedans, ensamble dans Boulogne, où s'estoit aussy mis le marquis de Saluces avec l'armée françoise qu'il avoit. Il fit sejour quinze jours là auprès, en un lieu qu'on nomme Sainct-Jehan, à cause des grandes pluies, du mauvais temps et du grand hiver qu'il fit; et puis, amprès avoir conferé avecque le duc de Ferrare, et tiré de luy force courtoisies pour luy, et pour son armée force vivres, avant que tirer chemin il harangua ses soldats ainsin, en leur descouvrant son secret et son dessaing. Je l'eusse mis volontiers en espaignol,

comme ell' est; mais j'avois peur d'importûner le lecteur en repetant si souvant les parolles espaignolles.

« Vous, mes vaillans, capitaines, et vous mes « braves soldats, de quel ordre que vous soyez « aujourd'huy, pour l'amour et la foy que j'ay « en vous autres, et que je vous tiens, non pas « seulement comme freres et mes enfans, mais « comme peres honnorables, en lesquels je re« cognois tenir mon honneur et ma vie de vostre « valeur, avec parolles briesves je vous veux « dire et descouvrir mon secret et toute mon in« tention; que, vous m'aidant de vostre vertu « et valeur accoustumée, j'espere bien tost de « vous faire tous riches du sac de la superbe « Rome, en vous promettant de vous en faire « seigneurs, et vous mettre entre vos mains les « peuples, les seigneurs, gentilz-hommes, sena« teurs, leurs femmes, les prelats et tout le con« sistoire des cardinaux, avec leurs richesses et « avec leur pape Clement, qui tient par trop « indignement la place de saint Pierre. »

A telles belles parolles les capitaines et soldats prestarent tellement l'oreille et le courage, que *todos en aquel puncto emprendieron á hazer guerra á todo el mondo*. « Que tous en ce poinct entreprindrent de faire la guerre à tout le monde. »

Et par ainsin se mirent à cheminer, estant tous très deliberez de faire bien et mal, dit le compte. Si bien qu'en chemin ayant rencontré don Charles de Lannoy, qui venoit au devant de M. de Bourbon, et qui portoit le concert de la concorde (de tels mots use l'espaignol) qu'il

avoit faict avecque le pape Clement[1], le cuidarent tuer, sans M. de Bourbon (mal rendu pourtant l'affront qu'il luy fist de luy avoir osté et emmené le roy François en Espaigne), d'autant qu'ilz pensoient aussy saccager Florance : mais s'estant embouchez ensemble et Bourbon et le visce roy, Bourbon tira outre sans attaquer Florance ; car il y estoit entré aussy force gens de guerre, et ceux de la ville avoient baillé quelque argent ; Charles de Lannoy se retira à Sienne. En quoy certes le pauvre pape fut fort vilainement trompé et abusé. Aussy le visce-roy ne la fit guieres longue amprès ; car ce n'estoit pas peu de chose de tromper un tel personnage que le pape, soubs titre de la bonne foy pour laquelle il proceda.

Il ne faut point demander les maux que les soldats faisoient ; d'autant qu'ilz ne trouvoient

1. Il ne paroît pas que Bourbon ait eu une entrevue avec Charles de Lannoy, qui étoit alors dans le royaume de Naples, vivement pressé par les confédérés italiens. Lannoy avoit signé une convention avec le pape Clément VII, par laquelle le premier s'engageoit à licencier les lansquenets au service de l'empereur en Italie, et à retirer dans le royaume de Naples les troupes espagnoles ; et le second, à payer la solde due aux lansquenets. Il est à remarquer que ce traité avoit été conclu sans la participation des princes confédérés de la part du pape, et sans la participation des lieutenants de l'empereur, Bourbon et don Antonio de Leyva, de la part de Lannoy. Bourbon, soit qu'il eût le dessein, comme on l'a prétendu, de se créer une souveraineté indépendante en Italie, soit qu'il voulût seulement conserver le rôle important qu'il avoit alors, étoit bien éloigné de vouloir licencier son armée. Lorsqu'il apprit, dans la Romagne, la convention de Lannoy, il n'avoit ni argent ni vivres, mais des soldats dévoués et aguerris. Ce fut alors qu'il les conduisit d'abord vers Florence, puis ensuite à Rome (1527).

leurs hostes pour leur donner vivres, et estoient tous sarrez dans les forts : de sorte que quelques trouppes de François (car M. de Bourbon en avoit force avec luy, qui s'estoient donnez à luy, et de mesmes les avoit receus) forçarent un chasteau qui s'appelloit Pienne, où ilz tuarent plus de huict cens hommes, et le mirent tout à sac.

Estant venu M. de Bourbon au dessus de Belveder de Rome, le 5 de may 1527, le soir, en plaçant son camp, visitant ses gardes, et ordonnant ses trouppes pour le lendemain à l'assaut, il les harangua encor pour la seconde fois, et la derniere, aussy par telles paroles que je refereray en espaignol, parce qu'elles ont je ne sçay quoy de plus gallant et brave que la precedante concion et raisonnement, disant : *O capitanes de gran valor y esfuerço, y vos soldados mios muy queridos, pues la gran ventura y suerte nuestra nos ha trahido al puncto y lugar que tanto hemos desseado, passando por caminos tan asperos, con nieves y frios tan grandes, en metad del yvierno, con lluvias y todos, con encuentros de nuestro ennemigo, con hambre y sed, y sin dinero, y finalmente con todas las necessitades del mundo, agora es tiempo de muestrar en esta noble y rica empresa el animo, la virtud y fuerça de vuestros cuerpos. O aveis de quedar agora perdidos para siempre, si fueredes vencidos, o ennoblessidos, honrados, y ricos para siempre, si de la palea salieredes vencedores. Toda la esperança de nuestro bien, honra y gloria esta en la victoria. No ay ninguno de nuestros enemigos, (aun las nationes estrangeras tiemblan en oir vuestros nombres) que no*

te atonito de miedo y espante del nombre de nueso exercito victorioso. En acometiendo nosotros los uros de Roma, bolverá el ennemigo las espaldas e miedo, no avrá capitan que sea poderoso para rnar las á la deffensa. Si jamas haveis desseado icquear ciudad por riquesas y thesoros, es esta na y la mas rica y señora del mundo. D'esta vez lcançando victoria, quedareis ricos señores y bien dventurados; y sino, todo lo contrario. Yo hallo uy ciertamente, hermanos mios, que esta es aquella udad que en los tiempos passados pronosticó un abio astrologuo, diziendome que infaliblemente, a la presa de una ciutad, el mi fiero ascendente me menazava la muerte. Pero yo ningun cuidado tengo e morir, puesque, moriendo el cuerpo, quede de ii perpetua fama por todo el mundo. « Mes capiaines, qui tous estes de grand valeur et couage, et vous mes soldats très bien aimez de noy, puisque la grand adventure de nostre sort ous a menez et conduits icy, au poinct et au eu que nous avons tant desiré, amprès avoir assés tant de meschants chemins, avecque neies et froids si grands, au beau mitan de l'hiver avec pluies et boues, et rencontres d'enemis, avec faim et soif, sans aucun sol, bref, vec toutes les nécessitez du monde, ast' eure l est temps de monstrer, en ceste noble et riche entreprise, le courage, la vertu et les fores de vos corps. Ou vous avez ast eure d'estre erdus pour jamais si vous estes vaincus; ou nnoblis, honnorez et riches pour jamais aussy, i vous sortez de ce combat les vainqueurs : oute l'esperance de nostre bien, honneur et

gloire, consiste en ceste victoire; car il n'y a pas un de nos ennemis, (encor les nations estrangeres), qui ne tremble à ouir vos noms, et qui ne demeure estonné de peur, et ne s'espouvante du nom de nostre camp victorieux. Nous autres en attaquant les murs de Rome, l'ennemy tournera les espaules de peur; et n'y aura capitaine, tant brave soit-il, qui les ose tourner pour se deffendre. Si vous avez jamais desiré de saccager une ville pour richesses et thresors, ceste-cy en est une, et la plus riche, voire la dame de tout le monde. Si ceste fois vous obtenez la victoire, vous demeurez riches seigneurs, et très heureux : sinon vous serez tout le contraire. Mes freres, je trouve certainement que là est ceste ville qu'au temps passé pronostiqua un sage astrologue de moy, me disant qu'infailliblement à la prise d'une ville mon fier ascendant me menaçoit que j'y devois mourir : mais je vous jure que c'en est le moindre de mes soucis; et m'en soucie peu d'y mourir, si, en mourant, mon corps demeure avec une perpetuelle gloire et renommée par tout le monde! » Belles parolles certes, et prononcées d'un grand courage, et mesmes la fin et la resolution de celuy qui les prononçoit : aussy advint il ainsin comm' il les dist et le voulut. Amprès, il commanda qu'on se retirast, qui au repos, qui à la garde, et qu'un chascun fust prest pour l'assaut de bon matin.

Despues que las estrellas fueron esclarescidas por otro mayor resplendor del sol y de las armas tan bien luzidas de los soldados que se apparejavan al

assalto. « Amprès que les estoilles se furent obscurcies pour plus grand resplandeur du soleil et aussy des armes reluisantes des soldats qui s'apprestoient pour aller à l'assaut », gentils mots que voilà ; luy, amprès avoir ordonné de son assaut, estant vestu tout de blanc pour se faire mieux cognoistre et apparoistre (ce qui n'estoit pas signe d'un couard), les armes en la main, marche le premier, et proche de la muraille, ayant monté deux eschellons de son eschelle, ainsin qu'il l'avoit dict le soir, ainsin advint-il que l'envieuse fortune, ou, pour mieux dire, traistresse, fist qu'une arquebusade luy donna droict au costé gauche, et le blessa mortellement ; *Aunque* (dict l'Espaignol), *le quitó el ser, pero un solo puncto no le pudó quitar la magnanimidad y vigor, en tanto que el cuerpo tenió sentimiento*. « Et encor qu'elle luy ostast l'estre et la « vie, toutesfois d'un seul poinct elle ne luy « peut oster sa magnanimité et vigueur, tant « que son corps eut de sentiment » ; ainsin qu'il le monstra bien par sa propre bouche : car, estant tumbé du coup, il dist à aucuns de ses fidelles amis qui estoient tout auprès de luy, et sur tout au capitaine Gogna, Gascon, *su gran familiar* [1] (je pense que c'estoit le capitaine Jonas, mais l'espaignol l'appelle Gogna, Gascon. Du despuis ce Jonas eut la teste tranchée à Paris ; ce Gogna fut pris au combat de Philipin Doria, devant Naples, avec le marquis del Gouast), qu'ilz le couvrissent d'un manteau [2] et l'ostassent

1. Son grand ami.
2. Au dire d'un poème latin peu connu, ce service lui

de là, afin que sa mort ne fust occasion a autres de laisser l'entreprise si bien encommancée. Et ainsin qu'il tenoit ces parolles avecqu'u brave cœur, comme s'il n'eust eu aucun mal, donna fin, comme mortel, à ses derniers jours [Auquel finist la noble race de Chalon, et despuis fut transferée par une fille en celle de Nassau].

J'ay ouy dire à Rome qu'on tenoit que celuy qui tira ceste malheureuse arquebuzade estoit prebstre [1], tout ainsin que celuy aussy qui dans Sainct Diziers tua ce brave prince d'Orange [2]. Ces prebstres, quand ilz se mettent à mal, font tousjours quelque coup, comme à faire bien. La vieille chanson de ces advanturiers d'alors disoit pourtant ainsin :

Quand le bon prince d'Orange
Vist Bourbon qui estoit mort,
Criant : Sainct Nicolas!
Il est mort, saincte Barbe!
Jamais plus ne dist mot,
A Dieu rendit son ame.

Sonnez, sonnez, trompettes,
Sonnez tous à l'assaut;
Approchez vos engins,

auroit été rendu par son écuyer Gombaud. (Voy. Am. de La Houssaye, *Mémoires historiques et politiques*, t. 2, p. 144.)

1. On sait que Benvenuto Cellini, dans ses Mémoires, revendique cet honneur.

2. René de Nassau, prince d'Orange, un des généraux de l'empire, tué au siége de Saint-Dizier en 1544. Une croix marque aujourd'hui la place où il tomba. Branthôme est, je crois, le seul historien qui rapporte que le coup d'arquebuse fut tiré par un prêtre. D'ailleurs les bourgeois de Saint-Dizier concoururent avec beaucoup de résolution à la défense de leur ville.

Abbattez ces murailles :
Tous les biens des Romains
Je vous donne au pillage [1].

Voilà ce qu'on chantoit pour lors : car, ces bons advanturiers ne visoient en ce temps-là tant à la rhitme comme au sens.

Or, tout ainsin que M. de Bourbon avoit recommandé couvrir et cacher son corps, ses gens le firent ; si bien que l'escallade et l'assaut se poursuivit si furieusement, que la ville, amprès avoir un peu resisté, fut emportée : et les soldats ayant desjà ouy le vent de sa mort, en combattirent plus endiablement pour vanger sa mort, laquelle certes le fut très bien, car on se mit à crier : *Carne, carne! sangre! sangre! Cierra, cierra! Bourbon, Bourbon!*

Le premier qui monta à la muraille (ce compte ne doit point estre teu) fut un enseigne espaignol, brave et vaillant, il le monstra bien, lequel se nommoit Jouan d'Avalos ; et estant ainsin monté,

1. La Monnoye fait au sujet de ces vers les réflexions suivantes :

« Lorsque, dans l'ancienne Rome, on décernoit le triomphe à un capitaine, les soldats, pendant la marche, prenoient la liberté de chanter des vaudevilles où ils disoient souvent au triomphateur ses vérités. Tite-Live, en divers endroits, fait mention de ces chansons militaires, qu'il appelle tantôt *solemnes jocos*, tantôt *inconditos versus militari licentiâ jactatos*, mais il n'en produit aucunes paroles. L'air grave dont il écrivoit l'histoire ne lui permettoit pas ces sortes de citations. Suétone, plus relâché, et d'autres historiens venus depuis, surtout les faiseurs de mémoires, se les sont permises : elles sont vicieuses quand elles sont trop longues, ou trop fréquentes, ou trop libres, ou fades. Branthôme en fournit de toute espèce. » (*Œuvres*, éd. Rigoley de Juvigny.)

luy fut tiré une arquebuzade qui luy rompit et cassa tout l'os du bras : si bien qu'il fut contrainct de s'envelloper de l'autre bras du taffetas de l'enseigne. Et, se tournant, derriere soy il vist un capitaine de gensdarmes qui s'appelloit Cuaco, brave et vaillant soldat, auquel il dist : « Mon capitaine, je vous recommande mon hon« neur, car je suis mort » ; et en disant cela il luy donna son enseigne, et dans peu il mourut. Ce capitaine Cuaco la prit aussy tost ; mais fut chargé d'une troupe de François qui survindrent, qui estoient dans la ville (car il y en avoit et dedans et dehors), qui firent bravement teste et le repoussarent, où il fut fort blessé ; si bien qu'il tumba et perdit son enseigne. Estant un peu revenu à soy, il se releva ; et, abordant un alfier qui avoit une enseigne noire avecqu'une croix blanche, en despit de tous luy osta son enseigne ; et passant plus outre en combattant comm' un lion, avecque ce bon succez, se mist à crier : *Victoria, victoria ! imperio, imperio !* et les autres amprès ; si bien que la ville fut prise. Le capitaine Cuaco, sur ce rencontre le capitaine de l'enseigne à luy recommandée, auquel il fit entendre la mort et la blessure et les parolles de son alfier, et la recommandation de son enseigne ; que l'ayant perdue et tumbé quasy mort pour avoir esté blessé, qu'il en avoit recouvert un' autre amprès estre revenu à soy, et qu'il luy en faisoit present pour l'autre, et que s'il lui pouvoit satisfaire mieux, qu'il luy commandast, que voulontiers il le feroit. En quoy le capitaine fut très content, et se sentit tres honnoré, et l'en remercia, et luy offrit tout service. O ! grand vertu et valeur des capi-

taines ! jamais ilz ne se pourroient assez exalter, ni leur curiosité à conserver leurs drapeaux. Voilà pourquoy qui les a en garde les doit conserver comme la vie.

La muraille et les ramparts gaignez, les Romains commençarent à fuir, et sauve qui peut. Les imperiaux poursuivent leur victoire de telle furie, qu'on disoit que tous les diables estoient là tous assemblez, comme disent les Espaignols en leur langue ; car les arquebuzades, les cris des combattants, les plainctes des blessez et mourans, le battement des armes, le son des trompettes, la rumeur des tambours, qui animoient d'autant plus les soldats au combat, et les coups de picques, faisoient un tel bruict, qu'on n'eust ouy tonner le ciel quand il eust tonné. Et poursuivirent si prestement les vainqueurs leur victoire, qu'à grand peine ceux de dedans eurent loisir d'abattre les chaisnes du chasteau : si bien que le cardinal Armelin y cuida laisser le chappeau, sans un de ses amis qui l'haussa avecqu'une corde de bas en haut. Le cardinal de Santiquatre [1], en se sauvant dans le chasteau à course de cheval, son cheval vint à tumber, ou bien luy, qui ne se tenoit pas bien, possible ; fut traisné, un pied dedans l'estrieu, jusques à la porte du chasteau par son cheval, qui le traisna et mena jusques là à la bonne et mall'heure ; car je pense que son corps en demeura bien mutilé ; et par ainsin se sauva, ayant passé un autre grand danger. Ce cheval fut encor bon et sage d'avoir ainsin sauvé son maistre si disgracieu-

1. Peut-être *Sinigaglia ?*

sement. Le grand camerier du pape y fut là tué.

Le prince d'Orange y acquist un très grand honneur; car, n'estant secondé des grands ses compagnons, estant M. de Bourbon mort, M. le marquis del Gouast demeuré malade d'une grosse fiebvre quarte à Ferrare, et puis porté à Naples, il vint au Ponte de Sixte, où ayant trouvé Juannin, Anthonio et Valerio Ursins, braves et vaillans seigneurs, et Hieronimo Matheo, qui s'estoient r'aliez là avec deux cens bons hommes, pour rendre quelque combat et tenir le passage, d'un costé et d'autre, fut très valeureusement combattu. Toutesfois, à la fin, le prince leur fit une charge si furieuse, que les Romains furent contraincts de s'enfuir, les uns qui çà, les autres qui là, maudissant l'heure que jamais le pape avoit consenty à Charles de Lannoy.

Or, Rome vaincue, et du tout en la puissance des Espaignols et lansquenets, qu'on ne parloit plus de rendre combat, les gallans bien aises se mirent à desrober, tuer et violer femmes, sans tenir aucun respect ni à l'aage ni à dignité, ni à hommes ni à femmes, ni sans espargner les sainctes reliques des temples, ni les vierges ni les moniales : jusques là que leur cruauté ne s'estendit pas seulement sur les personnes, mais sur les marbres et antiques statues. Les lansquenets, qui nouvellement estoient imbus de la nouvelle religion, et les Espaignols encor aussy bien que les autres, s'habilloient en cardinaux et evesques en leurs habits pontificaux, et se pourmenoient ainsin parmy la ville. Au lieu d'estaffiers, faisoient marcher ainsin ces pauvres eccle-

siastiques à costé ou au devant en habits de laquais : les uns les assommoient de coups, les autres se contentoient de leur donner *dronos* [1] ; les autres se mocquoient d'eux et en tiroient des risées en les habillant en bouffons et mattassins ; les uns leur levoient les queues de leurs chappes, en faisant leurs processions par la ville et disant les letanies : bref, ce fut un vilain scandalle.

Les huguenots en ces guerres en ont bien faict autant, et mesmes à la prise de Cahors [2], au moyen d'un petard ; car, tant qu'y dura leur sejour, tous les matins et soirs, les palleffreniers qui alloient abreuver leurs chevaux s'habilloient des chappes des eglises qu'ilz avoient prises, et, montez sur leurs chevaux, alloient à l'abreuvoir, et en tournoient ainsin vestus, en chantant aussy les letanies ; et un qui avoit trouvé la mitre de l'evesque, mais non la bonne, alloit dernier, faisant l'office de l'evesque.

Il se trouva à ce sac de Rome tel evesque qui paya rançon trois ou quatre fois ; amprès qu'ilz avoient payez à l'un, il falloit payer à l'autre. Quand il avoit passé par les mains du lansquenet, il falloit parler à l'Espaignol et au François, et de près : ilz les gesnoient si fort et les tourmentoient tant, qu'il falloit, quoy qu'il fust, trouver de l'argent ; autrement leurs pauvres testicules estoient coupez razibus du cul, dont aucuns en mouroient, les autres eschappoient, comme pauvre escouez. Ilz ne pardonnarent ni aux cardinaux ni aux evesques de leur na-

1. Coup, horion, mot employé souvent par Rabelais.

2. Cahors, enlevé par surprise par Henri IV, alors roi de Navarre, en 1580.

tion, ni ambassadeurs, et furent aussy bien saccagez que les autres. Et quand ilz leur pensoient remonstrer que l'empereur ne le trouveroit pas bon, c'estoit alors qu'ilz faisoient pis. « Vous « estes de beaux prescheurs, de beaux haran« gueurs et de beaux remonstreurs (leur disoient« ilz) : *Da mi dineros, y no consejo*, c'est-à-dire : « Donnez-moy de l'argent, et non du conseil » ; et se mocquoient d'eux, de sorte que les pauvres haires demeuroient cois. Ce ne fut pas tout : ilz ne se contentoient pas d'avoir pris, pillé et saccagé jusques à la terre ; il falut que les cardinaux, evesques, ambassadeurs et marchands, donnassent encor de l'argent pour la paie des soldats. Quelle insassietté !

Quand aux dames, il ne faut demander comment elles furent traictées. Des courtizanes des plus belles de la ville ilz n'en vouloient point, et les laissoient (disoient-ilz) *para los laquayos y rapazos*, « pour les lacquais et goujats », qui s'en donnoient du bon temps ; mais ilz s'attachoient aux marquises, contesses, baronnesses et grandes dames, et gentiles dones de la ville, leur faisant exercer l'estat de courtizanes publicques, et les abandonnoient les uns aux autres, en faisant plaisir à leurs compagnons, leur faisant acroire que c'estoit ce qu'elles vouloient, et qu'elles estoient trop chaudes, et qu'il les falloit rafraischir de la rosée, et les saigner au mois de may où ilz estoient, et que la saignée en estoit bonne, et mesmes pour les filles et religieuses, qu'ilz n'espargnoient non plus que les autres, et en firent un bordeau très friand de leur couvent, car on dit cuisse de nonain ; d'autres

disent que c'est la perdix des femmes, pour en estre la viande plus friande et savoureuze que les autres, ce que je ne croy, car il n'y a que f..... sur le velours et l'or, disoit-on le temps passé. Bref, si l'avarice fut commune à ces messieurs, la paillardise ne leur fut pas moins. Et, qui pis est, des femmes mariées, quand ilz les touchoient, ilz en exhiboient de beaux spectacles à leurs pauvres haires maris, qu'ilz faisoient si gentiment cocus devant eux qu'ilz n'en osoient dire mot devant eux, mais encor bien aises; et devant tout le monde en pleines ruës les repassoient, les menant pourmener partout sans leur faire tenir chambre sarrée, comme l'on fait à Rome, superbement habillées, selon leur grandeur, tousjours pour leur en faire mieux venir l'appetit, les tenant par leurs mains, comme si ce fussent estées leurs propres femmes, de sorte que long temps amprès on appelloit ces grandes dames les religieuses[1] du sac de Rome. Et de bonheur pour les soldats et malheur pour les pauvrettes, jamais dans Rome on ne vist de si belles femmes (qu'y sont ordinairement belles) qu'alors. Encor aucunes regrettarent leur partance de Rome, tant elles y estoient habituées; et, qui pis est, force religieuses, filles et femmes, en suivirent aucuns à Naples, comme dernièrement firent à Amiens aucunes, sans regretter leur ville ni leur patrie, tant elles se plaisoient en ce doux plaisir.

Et au diable l'une pourtant qui se tuast pour telles violances, comme Lucrece; car, selon l'op-

1. Var.: *Les reliques.*

pinion de sainct Augustin, si ell' estoit chaste, pourquoy se tuoit-elle? Tant s'en faut, elle devoit survivre pour maniffester sa vertu, et en aller la teste haute, et avecque un beau front et hardy. Si elle fut viollée et polue, encor moins; car, par une telle mort sanglante et violante, elle ne reparoit pas son honneur pour cela, et si en donnoit soubçon; mais elle devoit vivre pour se vanger du tort et du forfaict[1]. Voilà pourquoy ces belles dames romaines firent bien de ne point porter leurs mains contre leur vie, mais bien vivre, fust pour avoir souvenance de leurs plaisirs passez, car, soit par voulonté ou par force, elles y en reçoivent, ce disent aucuns docteurs, et pour ce, en quelque façon que ce soit, elles pèchent, ou pour donner à leurs gens tant de maledictions et exorcismes, que tant qu'il y en eut ne vesquirent longues années, comm' aucuns l'ont escript, et l'ay ouy dire; et en mourut grand quantité au siege de Naples, et autres lieux et guerres; mesmes que leurs butins et richesses ne leur profictarent point, non plus qu'à plusieurs massacreurs, sacquements, pillards et paillards de la feste de Sainct-Barthelemy que j'ai cogneu, au moins des principaux, qui ne vesquirent guieres longtemps qu'ilz ne fussent tuez au siege de La Rochelle, et autres guerres qui vinrent amprès, et qui furent aussy pauvres que devant. Aussy, comme disoient les Espaignols pillards : *Que el diablo les avia dado, el diablo les avia llevado.* « Le diable leur avoit donné, et le diable leur avoit osté. »

1. Var. du censeur anonyme dans les manuscrits : *Pour faire voir qu'elle estoit femme de bien.*

Voilà en somme le sac de Rome, que j'ay recuilly des Espaignols, sans emprumpter rien de Guichardin et autres qui en ont assez escrit [1], et que j'ay aussy apris d'un livre espaignol, et dans Rome et dans Naples, la premiere fois que j'y fus, et mesmes d'un vieux trompette françois qui avoit esté à feu M. de Bourbon alors, et estoit aux gages de l'empereur et du visce-roy, estant iceluy trompette aagé de soixante ans ou plus, et qui avoit veu tout le mystere.

La premiere fois que j'allay à Naples, je le trouvay à Capoue; il se fit cognoistre à moy pour François, et estoit un fort honneste homme et d'esprit, et lequel pour son aage n'avoit point oublié son mestier, car il sonnoit des mieux de la trompette. Il me conduisit despuis Capoue jusqu'à Naples, et par le chemin m'entretenoit fort de M. de Bourbon, de ses faicts, du sac de Rome, et sur tout des belles fames viollées, qu'il m'en conta prou à mon advis, et force particularitez dont je serois par trop long, sallaud et importun si je les voulois toutes exposer, encor qu'il y en ait de fort plaisantes que possible pourray dire ailleurs un' autre fois.

Certes, à ce qu'il me conta, les insolances y furent trop excessives; et si feu M. de Bourbon eust survescu (à ce qu'il me disoit), il les eust bien corrigez; car c'estoit un capitaine sage et advisé politic, et avoit un' ame qui n'eust voulu recevoir aucun reproche, encor qu'il aimast le soldat et l'eust voulu contanter, mais selon le

1. Le frère de l'historien Guicciardin et Jacques Bonaparte, entre autres, ont laissé la relation de ce siége.

droit de guerre leur eust permis le sac pour deux ou trois jours, et amprès plus; car, pour continuer le sac tant de temps, il n'y avoit point raison, et aussy que ledict M. de Bourbon eust voulu faire bource à part; et estant ainsin ceste ville saccagée de fons en comble, il n'eust sçeu. De plus, il s'en vouloit rendre patron et se faire dire roy des Romains. Voilà pourquoy tels et telles dans Rome, qui le maudirent et s'esjouirent de sa mort, s'ilz eussent le tout consideré, puis que tel malheur leur devoit arriver, ilz le devoient souhaiter vif alors, encor que le prince d'Orange y fist bien tout ce qu'il y peut pour y mettre ordre; mais c'estoit un jeun' homme qui ne faisoit que venir, et n'avoit si grand creance parmy les gens de guerre comme M. de Bourbon; et aussy pour s'establir parmy eux, et y prendre cresdit, leur vouloit du tout complaire.

Ce sac fut tel, que, de nos peres et de nous, en quelque lieu qui ait esté forcé, on n'en a veu de pareil. Nous avons eu de frais le sac de la ville d'Anvers [1], prise du costé de la citadelle; mais il fut bien autrement et plus modestement mesnagé. Il estoit tel qu'il pouvoit enrichir un' armée de trente à quarante mill' hommes; et ce furent trois mill' hommes, tous soldats espaignols, qui s'en prevalurent. Les desordres n'y furent autrement grands, sinon que le fœu fut mis en ceste belle maison de ville, à cause de quelques-uns y retirez. D'y gaigner, ilz y gaignarent ce qu'ilz

1. Le 4 novembre 1576, la garnison espagnole, assiégée dans la citadelle d'Anvers par les Flamands insurgés, fit une sortie vigoureuse, brûla beaucoup de maisons et saccagea la ville.

voulurent, jusques aux quictes goujats, dont j'en ay ouy parler d'un à un soldat espaignol, lequel, pour sa part, gaigna vingt mill' escus, luy qui auparavant n'avoit qu'une realle que son maistre luy donnoit par jour pour vivre. Estant dans un tel bien, il se perdit de telle façon, que, se mettant à jouer de tout ce qu'il avoit, ne luy resta pas un sol en quinze jours, et devint gueux et pauvre goujat comme devant. Quant aux soldats espaignols, ils devindrent si riches, si pecunieux, que lors qu'ilz en quictarent la ville, par accord faict par don Jouan qu'ilz vuideroient de Flandres et passeroient vers Italie, ils ne sçavoient comment porter leur or et leur richesses; si que la plupart faisoient garnir leurs espées toutes d'or, comme gardes et poignées, leurs picques leurs fournimans et autres garnitures, tant ilz affluoient en biens. De grand tuerie, ilz n'en firent pas par trop, sinon sur la chaude chole, ni de rançonnement non plus; car ilz trouvoient les maisons si pleines, qu'il ne leur estoit besoing d'avantage de rançonner leurs hostes que peu, envers lesquels ilz estoient encore si honnestes, que les voyans en leurs maisons ou passer par les rues, ilz les saluoient très courtoisement en les appelant leurs peres, et leur disant à chascun d'eux : « *Adios, señor padre; bien te puedo llamar* « *padre, mejor que mi padre natural, por tan gran* « *bien que me haveys hecho, y á jamas rogaré á* « *Dios por vos* ». « Adieu, pere. A bon droict je vous appelle tel, et mieux que mon pere naturel, pour le grand bien que m'avez faict; à jamais je prieray Dieu pour vous. » Voilà la differance de ce sac à celuy de Rome. Quant aux

Dizier, et commandant à l'infanterie, ainsin qu'il estoit en la tranchée assis sur une chaire, survint ledict prince d'Orange ; à qui voulant ceder comm' à luy appartenoit, estant si grand prince, s'osta de son siege et luy bailla : il n'y fust pas plustost assis qu'un coup de mousquet vint de la ville qui le tua. Ne faut doubter qu'il n'en eust faict de mesmes au marquis s'il eust demeuré là ; mais pourtant la destinée faict tout cela. Autres disent que ce fut Ferdinand de Gonzague, comme j'ay dict cy devant [1].

Or c'est assez parlé de ce grand marquis, sinon ce mot encor que le duc d'Albe en dict quand il mourut, qui fut en l'aage de quatre-vingt-sept ans, où il fit venir à soy tous ses enfans et leur fit de grandes remonstrances ; entre autres, qu'ilz advisassent sur tout à imiter leurs predecesseurs, qui avoient estez si grands capitaines et bonnes gens de guerre, et y prendre leurs modelles, non-seulement sur eux, mais sur d'autres bons qu'il avoit veuz en son temps; dont il allegua pour le premier son maistre l'empereur Charles, qu'il exalta par dessus tous. Il allegua le grand marquis de Pescayre, qu'il dict pourtant que le meilleur de luy estoit de bien commander à l'infanterie, et s'y amusoit par trop ; pour estre capitaine universel, et pour estre parfaict capitaine, il n'avoit point attainct l'aage pour l'estre. Il allegua le marquis del Gouast, qu'il dict pourtant estre efféminé un peu et adonné par trop aux delices. Il allegua Anthoine de Leve, mais que son indisposition l'avoit empesché d'estre si

1. A la fin de l'article 27, chap. X.

emmenarent avecqu'eux le corps de M. de Bourbon, leur feu general, et ne le voulurent laisser à Rome. Par amprès, s'ilz l'y eussent laissé, les Romains l'eussent desensepvely, et luy eussent faict quelque villaine oprobre à son pauvre et honnorable corps, pour avoir esté autheur de toute leur misere. Ces braves imperiaux donc emmenarent bravement le corps de leur feu general, et, exempts d'ingratitude pour les avoir faicts tous riches, ne l'abandonnarent jamais jusques à ce qu'ilz l'eurent mis (tant ilz sont à louer et estimer) en sauvetté dans le chasteau de Gayette, place imprenable de nature et d'art. Le mirent dans la chappelle amprès l'avoir honnoré d'un beau tumbeau, et digne de luy, lequel j'ay veu, et vous diray comment.

La premiere fois que je fus à Naples, à mon retour je viens passer à Gayette; M. de Quelus, pere du dernier, favory du feu roy [1], et moy, estions ensemble. Le matin, amprès avoir là couché, nous allasmes à la porte du chasteau, demandant s'il nous seroit point permis de voir le chasteau et tumbeau de M. de Bourbon, et que nous estions gentilzhommes françois. Quelques uns des gardes nous dirent qu'ilz alloient parler au castellan, lequel vint tost amprès hors du chasteau; et amprès nous avoir salué fort courtoisement, et demandé en françois de quelle part de France nous estions, et nos seigneuries, nous les luy dismes, et que je m'appellois Bourdeilles. Soudain il me dist qu'il avoit cogneu feu mon pere, et l'avoit veu d'autresfois avec M. de

1. Henri III.

Bourbon, qui l'aimoit fort, et mesmes un de mes oncles, qu'il avoit veu nourrir page de M. de Bourbon, comm' il estoit vray. Alors il se declara à nous comm' il estoit François comme nous, et serviteur de feu M. de Bourbon. Il avoit la façon très belle et bonne, fort grand et haut de taille, ni trop gras ni trop peu, venant sur l'aage de soixante ans, touteffois peu meslé pour son aage et son poil qu'il avoit noir; et l'empereur l'avoit là rescompansé. Alors il nous pria d'entrer, et croy que mon nom y servit de beaucoup.

Estans entrez, soudain il nous mena dans la petite chappelle qui est à main gauche en entrant, luy allant le premier; il prit l'aspergès et de l'eau beniste, et nous en donna; se mist à genoux devant l'autel, en nous priant de donner un *Pater noster* et un *Ave Maria*, et un *De profundis* à l'ame de feu M. de Bourbon son maistre : ce que nous fismes à son imitation. Amprès, nous estans levés, il nous montra encor ce tumbeau, qui estoit eslevé sur main gauche, aussy à la mode d'Italie du temps passé : le theu estoit couvert d'un fort beau drap d'or frizé et rouge, avecque ses armoiries toutes simples, sans estre entournées nullement de l'ordre, ni du roy de France, ni de l'empereur[1]; de quoy moy estonné, je luy demande pourquoy l'ordre de l'un ou de l'autre n'y estoit. Il me respondit qu'il avoit quicté celuy du roy, et ne le porta oncques plus despuis qu'il l'eut quicté. Aussy dict on qu'amprès qu'il s'en fust allé, le roy luy envoya demander l'espée de connestable et son ordre. Il respondit :

1. Le collier de Saint Michel et celui de la Toison-d'Or.

« Quant à l'espée, il me l'osta au voyage de Val« lanciennes, lors qu'il donna à mener à M. d'A« lançon l'avant-garde qui m'appartenoit; et l'or« dre, je le laissay derriere mon chevet de lict à « Chantelle. » Quant à celuy de l'Empereur, qui est la Toison, il ne le voulut jamais prendre [1].

En amprès, continuant son propos : « Voilà, « dist-il, le corps qui repose leans, du plus brave « et vaillant prince et capitaine qui fut jamais en « son vivant, et n'en deplaise aux neuf preux; « car il les a tous surpassez [2] ». Et nous alla conter beaucoup de ses vaillances particulieres, qui seroient trop longues à dire, et que s'il eust eu des moyens il en eust bien faict de plus belles;

1. C'est-à-dire le porter.

2. Dans le courant du dernier siècle, on montroit encore à Gayette les restes du connétable. Nous trouvons le récit suivant, t. IV de la *Description historique et critique de l'Italie*, par l'abbé Richard. (Paris, Lambert, 1766, 6 vol. in-12.)

« Ses os sont en dépôt dans une petite chambre qui est à côté du premier corps de garde du château. Comme il étoit excommunié de droit et de fait, pour l'entreprise sacrilége dans laquelle il périt, ses soldats mêmes n'osèrent l'enterrer en terre sainte; ils rapportèrent son corps à Gayette, où il est resté depuis ce temps. Sans doute que l'on fit quelque préparation pour le dessécher, car il est dans une grande caisse, en pied, habillé à la mode du temps, botté et ganté; le menton est de bois, le véritable étant tombé; il reste une peau sèche et noire sur la partie supérieure du visage, qui est à découvert. La caisse est dans une petite voûte taillée dans le roc, fermée d'une double porte de fer. Un bas officier invalide a la clef de ce dépôt, qu'il ne fait pas voir gratis. Sur la muraille de la petite chambre sont écrites différentes épitaphes du connétable, en espagnol, en allemand et en latin. »

Depuis, un tombeau a été élevé au connétable par la cour de Naples, avec la permission du Saint Siége.

mais ilz luy failloient à tous coups. Si bien qu'une fois (nous dist il) estant à Sainct-Jehan près de Bouloigne (que j'ay nommé cy devant), ses soldats ne faisoient que crier qu'ilz n'avoient pas un sol, et qu'il leur en fist donner; il les harangua tous, et leur remonstra ses necessitez, et qu'il mourroit en la peine, ou qu'il les fairoit tous riches, et qu'ilz temporisassent un peu, ne les voulant frauder nullement de leurs peines et services; et en cas qu'il ne leur dist de cœur, il leur donna à tous à despartir toute la vaisselle d'argent de sa maison, et si peu de bagues et joyaux, meubles et habillements qu'il avoit en ses coffres : si bien qu'il ne se reserva rien pour soy que l'habillement qu'il portoit sur luy; et une cazaque de toille d'argent qu'il portoit sur ses armes : car il la vouloit belle. Ce qui contenta si bien les soldats, qu'ilz jurarent tous de ne l'habandonner en quelque part qu'il voulust aller, fust à tous les diables.

Aussy en la chanson que j'ay dict cy devant, *Calla, calla*, il y a un verset qui dict :

Deziales : *Mis señores, yo soy pobre cavallero,*
Y tambien como vosotros no tengo un dinero.

« Il leur disoit : « Messieurs, je suis pauvre chevallier, et n'ay pas un sol non plus que vous autres. »

Et puis les harangua de la façon que j'ay dict cy devant, et descouvrit son secret, et le tout en espaignol, qu'il avoit très bien appris, et le parloit très bien, et s'estoit très bien façonné à leurs gestes, graces et façons; aussy en avoit il le tainct fort noir, la barbe faicte à l'espaignolle,

ce qui leur plaisoit fort. Bref, il nous compta un' infinité de choses qui seroient trop longues à escrire, mais belles à lire.

Sur tout il nous compta les mescontantemens qu'il avoit de la France, du roy et de l'empereur, et que si Dieu luy eust presté vie, il en eust eu raison. Car, resolument, il se vouloit faire roy des Romains, et eust bien brisé les œsles aux papes, et taillé leurs mourceaux courts. Il nous dict que le roy François lui porta tousjours jalouzie et quelque haine sourde, despuis que, faisant baptiser son fils que le roy tenoit, le baptesme et le festin furent si sumptueux et superbes, qu'un roy de France fust esté bien empesché (dist-il) d'en faire un pareil, tant pour la grande abondance de vivres que pour les tournois, masquarades, dances et assemblées de gentilz hommes; car il s'y en trouva force. Il y en avoit cinq cens, habillez tous de vellours, que tout le monde ne portoit pas en ce temps là, et chascun une chaisne d'or au col, faisant trois tours, qui estoit pour lors une grande parade, et signe de noblesse et richesse. Le roy François luy en porta fort envie. Aussy qu'il y avoit l'admiral Bonnivet, qui ne l'aimoit pas et luy faisoit de très mauvais offices à l'endroict du roy, encor qu'il fust son seigneur, et l'autre vassal, à cause de la duché de Chastelleraud.

Or, auprès du tumbeau de M. de Bourbon, y avoit pendu son grand estandard general de taffettas jaune, tout semé en broderie au dedans, de jaune, noir et blanc, mais le champ étoit jaune; la broderie estoit de plusieurs cerfs vollans, et forces espées nues flambantes, avecque ces

mots escrits en plusieurs endroicts : *Esperance! esperance!* Je priay M. le castellan de m'en expliquer la devise, ce qu'il fit très voulontiers, et nous dist par ce cerf vollant, encor que de longtemps avant il l'avoit pour devise, comme l'on peut veoir encore en plusieurs endroicts de Moulins, il vouloit signiffier que, pour sortir hors de France, et pour sauver sa vie, il luy avoit convenu faire un' extrême diligence et d'aller viste, et de s'armer, non-seulement de pieds de cerfs, ains d'œsles, mais qu'avecque ceste espée flambante, il avoit espérance de s'en venger et par le fer et par le feu. Voilà une terrible menace ! C'est ce qu'il nous en dist.

Puis, sortant de la chapelle, il nous bailla deux soldats pour nous pourmener au tour du chasteau, que nous vismes à l'aise. Et y vismes une des plus fortes places que j'aie veu jamais; et si en ay veu prou en France et en autre pays. Nous y vismes aussy là une chose très singuliere à voir, qui est une grande et desmesurée roche, fendue par le mitan, qu'on dict estre l'une de celles qui se fendirent à la mort et passion de nostre Sauveur; et, pour ce, il y a une petite chapelle bastie, où l'on y gaigne une fois l'an de beaux pardons.

Estans tournez de notre pourmenade et visite, nous trouvasmes M. le castellan à la salle basse, qui nous attendoit avecqu' un très beau desjuner, et aussy bien preparé qu'il estoit possible, tant de chair que de fruicts exquis, et principallement de grenades, car c'en estoit la saison, des meilleures que je mangeay jamais amprès celles de Seville en Espaigne; aussy Gayette par delà em-

porte le prix de toute la contrée pour les produire très exquises.

Amprès avoir bien desjuné, nous prismes congé de M. le castellan, qui s'offrit fort à nous, surtout à moy, et nous en allasmes. Nous avions avecque nous le bon homme trompette que j'ay dict cy devant, qui, tant que nous demeurasmes à Naples, demeuroit quasy tousjours avecque nous, et nous monstra toutes les singularitez de là, et surtout la place et forme du siege de M. de Lautrec. Quand nous allasmes au secours de Malte, cinq ans amprès, je retrouvay encor ce bon homme trompette sur le mole; et soudain nous nous recogneusmes, autant aise l'un que l'autre de ceste rencontre.

Or, pour faire fin, si M. de Bourbon prophetisa un peu devant sa mort qu'il ne s'en soucioit point, mais qu'il demeurast immortel de memoire, certes il l'est; car encor que les Italiens se sont plaincts de luy, si ne peuvent ilz s'engarder de le louer tous les jours; et luy firent ceux d'alors ce petit épitaphe, qui commence : *D'assa assai*, qui fut traduict en françois ainsin :

D'assez assez a faict Charlemaigne le preux.
Alexandre le Grand de peu fit plus grand chose.
Mais de neant a faict plus que n'ont faict les deux,
Charles duc de Bourbon, qu'icy dessoubs repose [1].

1. A côté de ces vers nous mettrons les suivants, aussi du temps, et qui témoignent du même esprit de jactance :

« Consiliis Calchas, animo Hector, robore Achilles, eloquio Nestor; jacet hic Borbonius heros. »

Francia me dió la leche,
Espanna suerte y ventura :
Roma me dió la muerte,
Gaëta la sepultura.

la ville si proche et voisine de Thurin, qui n'estoit qu'à sept petits milles.

Enfin, au bout de tant d'années et beaucoup de dommages receuz, le roy Henry l'envoya assieger avecqu'une grosse armée conduicte par M. d'Aumalle [1], dont il fut faict general, tant pour le rang de sa maison que pour sa faveur et son merite, avecque les deux braves messieurs les princes et frères de Vandosme, M. d'Anguien et prince de Condé et de Nemours, et force noblesse de la cour. Ceste place donc fut bien battue, bien assiegée et assaillie; de sorte qu'il fallut venir à composition, par laquelle ceux de dedans s'en allarent, enseignes desployées, tambour battant, bagues et hardes sauves, et conduicts à sauvetté jusques à la rivière de la Dorie près de Thurin.

Sur laquelle composition faut notter une fine ruse qui advint, que j'ay ouy dire, qu'est que M. le mareschal de Brissac, qui estoit lieutenant general pour le roy en Piedmont, sans aucun reproche et l'ayant fort bien gardé, voire beaucoup augmanté, se sentit un peu estomacqué et jaloux de ceste charge donnée à M. d'Aumalle, que madame de Valantinois, sa bellemere, qui avoit grand faveur, luy avoit faict avoir, comme fort prejudiciante à la sienne, s'en voulut revancher. Par quoy, estant dans Thurin, il fit du malade de ses gouttes pour ne se trouver à ce siege et servir de second, luy qui estoit le premier, ou qu'il fit du mal-content, s'advisa,

1. François de Lorraine, duc d'Aumale, fils de Claude, duc de Guise.

sur le poinct que l'on entra en parlement, demander soubs main à Cæsar de Naples (car corsaires à corsaires se tiennent tousjours la main) qu'il advisast comment il capitulloit et avecque qui; car c'estoit luy qui estoit lieutenant du roy en Piedmont, et qu'il l'avoit cogneu et esprouvé tel assez longtemps, et qu'il ne donneroit pas une chanson de sa capitulation s'il ne la faisoit et la signoit luy mesmes, et qu'il songeast qu'il valloit mieux qu'il capitullast avecque luy, qu'il cognoissoit de longue main, et luy avoit faict tousjours si bonne et honneste guerre, et à luy et aux siens, et avoit tant esprouvé sa foy, sur laquelle il se devoit plus assurer que de tout autre; autrement qu'il luy iroit mal, et qu'il luy fairoit courir sus et à ses gens en sortant de la ville.

Cæsar de Naples mascha et digera toute ceste demonstration, advis et instruction, et si bien y songea et si proffondement en soy, comm' il y avoit de l'apparance et raison grande, qu'il manda à M. d'Aumalle, et luy fit tel affront, qu'il ne vouloit nullement capituller avec luy, que le lieutenant general du roy, qui estoit M. le mareschal de Brissac, n'y fust. Parquoy le falut mander; et vint dans sa lictière, et triumpha de la part de l'honneur de ceste redition de place que l'autre pensoit avoir toute entiere. Toutesfois, le triumphe et labeur estoit aux despans de M. d'Aumalle. Il y a là dessus à pointiller. Quelle ruse de vieux renard! Enfin Cæsar de Naples se rendist comme j'ay dict, et fut conduict fort seurement là où il avoit esté arresté. Le chasteau, gardé par un capitaine espaignol, se

rendit par mesme composition que la ville, qu'il accepta.

Il est vray que le capitaine, avant que sortir, fit un traict de sa nation, lequel, avant rendre la place et sortir, dict que luy et ses compaignons acceptoient ceste mesme composition, à la charge qu'il tiendroit le chasteau encor vingt-quatr' heures, dans lequel temps l'on tireroit cinquante coups de canon contre ledict chasteau, disant qu'il le vouloit ainsin pour s'en servir de plus grande justification, combien que ce n'estoit que pour une bravade et pour autant faire despendre et user poudre à nostre artillerie. Quelle nattretté [1] et gloire vaine, avecque la-

1 *Nâtre, nastre, nattre*, adj.; *natreté*, subs., se rencontrent fréquemment dans Branthôme. Ces mots sont encore fort usités dans le patois du Périgord. Un nâtre est un mauvais plaisant, un homme capable de jouer de vilains tours.

Ducange (Gloss. fr.) traduit natre par grand ménager, avare; mais les exemples qu'il cite ne justifient nullement cette interprétation.

Ménage, au mot *natreté*, cite Branthôme, et pour le traduire dérive le mot françois de l'italien *natta*, moue, grimace, plaisanterie. La plus ancienne orthographe donne *nastre*, qui dément cette étymologie.

On trouve souvent dans nos vieux auteurs *fol nâtre*; quelques-uns ont cru que cela vouloit dire fou par nature, par opposition au frénétique fou par accident, et en conséquence le mot *natre* a paru une corruption et une contraction du mot *naturalis*. Cette étymologie, spécieuse au premier abord, est renversée par cet autre exemple tiré d'une ordonnance du duc de Bretagne François II, cité par M. Fr. Michel, *Hist. des Races maudites*, t. 1, p. 188: « Ceux sont vilains natres, de quelconque lignaige qu'ils soient, qui s'entre-mettent de villains metiers, comme estre escorcheurs de chevaux, de viles bestes, etc. » Il est évident que dans ce cas *natre* ne peut se traduire par *naturalis*, puisque les *vilains natres* dont il s'agit ne le sont qu'en raison de leur métier.

En comparant ensemble tous les exemples fournis par

quelle pourtant, pour sa bien venue, don Helve de Sande [1] le fist aussy tost pandre!

Ainsin fut chassé ce brave et ancien capitaine Cæsar de Naples de sa ville, qu'il avoit si longtemps gardée; laquelle M. le mareschal fit desmanteller, ruiner, et du tout demollir les murailles, pour vanger le pays d'un monde de briganderies et volleries que ceste ville soulloit faire [2].

CHAPITRE XIII.

34. *M. de Bure.* — 35. *M. de Ru.* — 36. *M. d'Anchimont.*

Les Flamans et Bourguignons ont fort estimé leur M. de Bure [3], et tenu pour bon capitaine. Aussy nous a-il faict la guerre bien fort vers nos frontieres de Picardie, qui s'en sont bien ressanties à cause de ses bruslemens, car il a esté un grand brusleur. Il mena un grand secours en Allemaigne à l'empereur son maistre, qui

Branthôme, on ne peut douter du sens qu'il attachoit à ce mot *natre*. En parlant de Don Carlos, il dit qu'il étoit « fort *natre*, estrange, et avoit plusieurs humeurs bigarrées. » Ailleurs il dit : « Il y auroit eu *natreté* et moquerie d'envoyer un huguenot comme ambassadeur au pape. » Dans ces deux passages il parle de méchants tours, de mauvaises farces.

1. Alvar de Sandé.
2. Vulpian fut pris en 1551 ou 1552.
3. Maximilien d'Egmont, comte de Buren.

estoient les trouppes des vieilles ordonnances de Flandres et Bourgoigne, qui furent trouvées très belles, et vindrent très bien à propos. Aussy, quand elles furent venues, l'empereur attaqua ses ennemis plus chaudement qu'il n'avoit faict.

Ce conte de Bure mourut à Bruxelles, et fit la plus belle mort de laquelle on ouist jamais parler au monde; qui fit croire qu'il avoit un courage très noble et haut. Ce chevallier de la Toizon tumba soudainement mallade au lict, fust de quelqu' effort qu'il eust faict en avallant ces grands verres de vin à mode du pays, carroussant à outrance, fust que les parties [1] de son corps fussent vitiées, ou autrement. André Vezalius, medecin de l'empereur Charles, l'alla incontinant visiter, et luy dict franchement, amprès lui avoir tasté le poux, qu'il luy trouva fringant, que, dedans cinq ou six heures pour le plus tard il devoit mourir, si les regles de son art ne failloient en luy; parquoy luy conseilla, en amy juré qu'il luy estoit, de penser en ses affaires; ce qui advint comme le medecin l'avoit predict, tellement que Vezalius fut cause que ce conte là fit la plus belle mort de laquelle on ait jamais ouy parler despuis que les rois portent couronnes; car le conte, sans s'estonner aucunement, fit appeller les deux plus grands amis qu'il eust, à sçavoir l'evesque d'Arras, despuis cardinal de Granvelle, qu'il appelloit son frere d'alliance, ensemble le conte d'Aremberg [2], son

1. Var.: *Parties similaires.*
2. Jean de Ligne.

frere d'armes, pour leur dire adieu. En ces cinq ou six heures, il fit son testament [qui fut escript par le fils du chevalier Perrenot], il se conffessa, et receut le saint sacrement, et fit tout ce qui se dira icy bas. Puis, se voulant lever, fit apporter les plus riches, les plus beaux et les plus sumptueux habits qu'il eust, lesquels il vestit; se fit armer de pied en cap des plus belles et riches armes qu'il eust, jusques aux esperons; chargea son collier et son grand manteau de l'ordre, avec un riche bonnet à la polacre [1], qu'il portoit en teste pour l'aimer plus que toute autre sorte de chappeau; portoit l'espée au costé; et ainsin superbement vestu et armé, se fit porter dans une chaire en la salle de son hostel, où il y avoit plusieurs couronnels de lansquenets, gentilshommes, capitaines et seigneurs flamands et espaignols, qui le vouloient voir avant mourir, parce que le bruict vola quant et quant par toute la ville que, dans si peu de temps, il devoit estre corps sans ame.

Porté en sa salle, assis en sa chaire, et devant luy sa sallade enrichie de ses panaches et plumes, avec les gantellets, il pria ses deux freres d'alliance de vouloir faire appeller tous ses capitaines et officiers, qu'il vouloit voir pour leur dire adieu à tous, les uns amprès les autres; ce qui fut faict. Vindrent maistres d'hostel, pages, vallets de chambre, gentilzhommes servants, pallefreniers, lacquais, portiers, sommeliers, mullettiers et tous autres, auxquels à tous (plorans et se

1. A la polonoise.

jettants à ses genoux) il parla humainement, recommanda ores cestuy cy, ores cestuy là, à M. d'Arras, pour les recompanser selon leurs merites, donnant à l'un un cheval, à l'autre un mullet, à l'autre un levrier ou un accoustrement complet des siens; jusques à un pauvre vieux fauconnier, chassieux, bossu, mal vestu, qui ne sçavoit approcher de son maistre pour luy dire adieu, comme les autres de la maison avoient faict, pour estre mal en ordre, fut apperceu par le conte, derriere les autres, plorer chaudement le trespas de son bon maistre, fut appellé pour venir à luy; ce que fit le fauconnier, lequel son maistre consolla; et si l'interrogea particullierement comme se portoient tels et tels oiseaux qu'il nourrissoit; puis, tournant sa face vers l'evesque d'Arras, luy dict: « Mon frere, je vous recommande ce mien fau-« connier; je vous prie de mettre sur mon tes-« tament que j'entands qu'il ait sa vie en ma « maison tant qu'il vivra. Helas! le petit bon « homme m'a bien servy, comme aussy il avoit « faict service à feu mon pere, et a esté mal re-« compansé. » Tous les assistans, voyans un si famillier devis d'un si grand seigneur à un si petit mallotru, se mirent à plorer de compassion.

Ayant dict adieu à tous ses officiers et serviteurs, leur avoir touché en la main, il demanda à boire en ce godet riche où il faisoit ses grands carroux avec les couronnels quand il estoit en ses bonnes; et de faict voulut boire à la santé de l'empereur son maistre. Fit lors une belle harangue de sa vie et des honneurs qu'il avoit receu de son maistre, rendit le collier de la toizon au conte d'Aremberg pour le rendre à

l'empereur, beut le vin de l'estrier et de la mort, soubstenu soubs les bras par deux de ses gentilz-hommes, remercia fort l'empereur, disant entre autres qu'il n'avoit jamais voulu boire en la bouteille des princes protestans ni volter face à son maistre, comme de ce faire il en avoit esté fort sollicité ; et plusieurs autres belles parolles, dignes d'eternelle memoire, furent dictes et profferées par ce bon et brave capitaine.

Finallement, sentant qu'il s'en alloit, il se hasta de dire adieu à l'evesque d'Arras et au conte d'Aremberg, les remerciant du vray office d'amy que tous deux luy avoient faict à l'article de la mort, pour l'avoir assisté en ceste derniere catastroffe de sa vie. Il dict adieu de mesmes à tous ces braves capitaines et gentilzhommes qui là estoient. Puis, tournant la teste, appercevant M. Vesalius derriére luy, l'embrassa et le remercia de son bon advertissement. Finallement, dict : « Portez-moy sur le lict » ; où il ne fut plustost posé qu'il mourut entre les bras de ceux qui le couchoient.

Ainsin, supperbement vestu et armé, mourut ce grand cavallier flamand, à la maniere de ces braves censeurs, senateurs, dictateurs, æd iles, proconsuls et autres princes romains, qui vestirent tous leurs robbes rouges triumphalles pour s'assoir en leurs chaires d'ivoire, où les soldats de Brennus, à la prise de Romme, les trouvarent assis au milieu de la grand place, pensant que ce fussent des dieux, les massacrarent tous sans respecter les barbes de ces saincts Anthoines de palais.

Ainsin et royallement voulut mourir Marie

Stuart, ceste brave roine d'Escosse, allant à la mort et au supplice avecque ses plus riches vestemens qu'elle pouvoit avoir alors; s'estant en cela monstrée magnanime et vraiment roine de France et d'Escosse.

Ainsin devroient mourir tous les plus grands de la terre, quand ilz sentent que la derniere heure de leur vie doit sonner, sans mourir en la plume, comme canards, puisqu'il ne leur est donné de mourir en une journée, aux pieds des rois et de leurs generaux d'armes. Mort de grand capitaine, qui certes merite d'estre historiée en une tapisserie, pour estre ordinairement posée à la vue des princes, rois et gouverneurs de provinces, pour leur servir de patron de bravement et royallement mourir! Ce que ne peut faire don Jouan d'Autriche peu devant qu'il rendist les derniers abois fut faict amprès sa mort, quand, dedans Namur, il fut porté mort à la veue de toute l'armée, si richement vestu et armé, qu'il a esté dict que ses chausses qu'on luy avoit vestu le jour de ses funerailles valloient plus de cinq mille ducats.

Tout cecy ay-je appris de vive voix d'aucuns de Flandres, où grands et petits parlent encor aujourd'hui de la brave mort de ce seigneur le conte de Bure, la memoire duquel ne doit jamais perir entre les hommes.

35. — L'empereur aimoit fort ledict conte, comm' il aima aussy fort M. de Ru [1], qui fut son grand sommellier du corps, et eut de luy

1. Antoine de Croix, comte de Reux.

fort honnorables charges, et fut un bon capitaine, grand ennemy des François ; si bien qu'il se vantoit ne panser jamais bien faire sinon quand il pouvoit nuire et faire mal aux François. Il voulut une fois, en pleine paix, empescher M. de Villebon d'envitailler Therouanne dont il estoit gouverneur ; et de faict luy desvalisa quelques charriots chargés de grains ; à quoy on y remedia amprès par un avitaillement bien armé. Il falloit bien dire que cet homme fust bien ennemy des François, disoit-on lors. Je pense que c'est celuy qui fut pris au combat devant Naples par Philippin Doria, qu'aucunes histoires nomment M. du Ry, autres M. du Ru, comme j'ay dict.

L'empereur se servoit voulontiers des Flamans et Bourguignons : aussy, quand il tenoit sa cour de Flandres, il la faisoit très beau veoir, estant composée de force braves et grands seigneurs de force nations estranges, et principalement de Flamans et Bourguignons, qui avoient la vogue, ainsin que j'ay ouy dire à ceux et celles qui l'ont veue.

36. — Il y a eu aussy M. d'Anchimont, gouverneur de Bappaume [1], tres bon et vaillant capitaine et bon biberon aussy ; il n'eut pas pourtant de charge grande.

Or, de ces trois messieurs de Bure, du Ru et d'Anchimont, je n'en parleray pas plus que j'en viens de dire ; car si je voulois de tous en general en discourir si amplement comme j'en ay de

1. De Thou, liv. XII, appelle d'Haulsimont le capitaine qui se distingua à Bapaume en 1553.

subject, et comme j'ay faict d'aucuns, je n'aurois jamais parachevé ce livre.

CHAPITRE XIV.

37. *Le conte Palatin.* — 38. *Le prince Cazimir.*


ussy qu'il me faut dire quelque chose de ce grand conte Palatin, qui garda vaillamment et sagement Vienne en Autriche contre une si grande multitude de Turcs qu'à les voir campez on eust pensé que c'estoit un petit monde là assemblé; car elle fut assiegée et environnée de cinq camps plantez en divers lieux; si bien qu'on estimoit le siege contenir huict milles de territoire d'au dessoubs la ville, sans compter celuy de l'eau, du costé du Danube, par lesquels furent si sarrés qu'ilz ne pouvoient sortir ni par terre ni par eau, combien qu'ilz ne furent point battuz en batterie, d'autant que leurs grosses pieces furent mises à fonds montant à contre-mont sur le Danube, mais bien de mines et de sappes qui furent faictes par les assappes [1]. Le siege ne dura pas plus de trente jours, commancé le troisiesme [2] de septembre et finy le quinziesme d'octobre; mais, pour si peu qu'on les tint, ilz furent bien secouez, assaillis, minez, sappez,

1. Les pionniers, les sapeurs.
2. A ce compte il faudroit lire treizieme.

tant ouverts de bresches et combattus que bien servit à ce grand capitaine et à ses gens d'estre bien resollus en courage et en valeur; car, en autant d'assauts que les Turcs leur donnarent, autant de fois furent ilz repoussez et grand nombre de tuez : encore battoit-on les Turcs à grands coups de bastons pour les faire aller à l'assaut et combattre.

Enfin Soliman, qu'y estoit luy mesmes en personne, comme certes il estoit en tout magnanime, courageux, brave et vaillant, bien despité d'avoir failly à son entreprise, fut contrainct d'en partir; mais advant, renvoya dans la ville plusieurs prisonniers qu'il avoit pris, avecque de belles robbes d'or et d'argent et de soie qu'il leur donna pour present, mandant par eux aux Viennois et à leur general qu'il n'estoit pas venu là pour assieger et assaillir la ville soubs la deliberation et dessaing de la prendre (quelle finesse! car nottez qu'auparavant il l'avoit menacée de feu et de sang si elle ne se rendoit), ains pour cause particuliere, et pour rencontrer son ennemy Ferdinand, avecque lequel il peust vuider la querelle de l'Hongrie par une noble battaille. Que c'est que de la gloire, comment elle penettre le cœur des plus barbares! Et par ainsin il partit, non sans louer à jamais les Viennois et leur chef, ainsin que je l'ay ouy dire à M. le baron de La Garde, à qui Soliman fit le discours.

Avecqu'eux estoient aussi trois bons chefs : le conte Pallatin, leur general, et le comte Rocandolph, premier maistre d'hostel du roy Fer-

dinand, et le conte de Salma, qui avoit faict fort bien auparavant à la battaille de Pavie. J'ay cogneu son fils, ou son petit fils au moins. Il fut lieutenant de M. de Lorraine en Lorraine, et qui avoit deux compaignies dans Thionville lors qu'il fut pris. Je l'ay cogneu, et le tiens pour un gentilhomme de fort belle façon, brave, vaillant, et fort pollitiq en sa charge; mais on le tient cruel.

J'ay ouy conter, estant à Boulloigne, à quelques uns anciens, que, lors que l'empereur y fut couronné, ledict conte Pallatin s'y trouva comme il devoit, estant un des principaux eslecteurs; mais le pape, l'empereur et tous les grands qui estoient là luy defferoient tous un grand honneur, non tant pour son illustre maison, ni pour son rang, ni pour sa grand barbe blanche et beau poil chenu, comme pour le beau siege qu'il venoit de frais soubstenir contre un si grand effort.

On dict que ce grand service signallé faict à la chrestianté fut bien aussy cause que l'empereur ne luy en prestast une aux guerres des protestans aussy bien qu'aux autres; car il y estoit bien brouillé. Aussy un tel service meritoit bien d'abolir un plus grand crime deux fois que celuy là. Il est bien vray que Wolfang Oder, grand capitaine, luy aida bien à soubstenir son siege, d'autant qu'il deffit tout à trac l'armée navalle du grand seigneur, qui montoit amont du Danube, là où estoit toute sa grosse artillerie et munitions, dans des batteaux qu'il mit à fonds très à propos, et deffit les gens qui les conduisoient.

Ce conte Palatin laissa un fils amprès luy[1], qui prit nourriture du roy François; mais pourtant fut blasmé despuis d'avoir esté un peu ingrat de cette nourriture à l'endroict de ses petits enfans, les rois d'amprès et de la France, à cause de la grand faveur qu'il presta aux huguenots, pour leur avoir envoyé des forces d'Allemaigne, dont il s'en fust bien passé; car on ne luy demandoit rien, ni à sa personne ni à son estat, ni ne vouloit-on demander. On l'excuse que, poussé du zelle de sa religion, il leur fit ce bon office; car il estoit fort religieux, ayant embrassé plus la religion de Calvin que de Luther. Au demeurant un très habile seigneur et fort remuant.

38. — Il se servoit pour principal instrument du prince Cazimir, son second fils, jeune, entreprenant, qui, de mesme que le pere, fut accusé d'ingratitude; car il avoit receu nourriture du feu roy Henry, et M. de Lorraine et luy estoient quasy nourris ensemble en sa cour. Il estoit un jeune homme très ambitieux et courageux. Il vint tousjours très bien accompaigné de grandes forces en France, et sur tout la dernière fois que M. le prince de Condé l'emmena; et se joignirent tous deux avec Monsieur, frere du roy[2]; et eussent bien troublé la France sans la bonté de Monsieur et la prevoyance de la roine mère, qui fit la paix; mais elle cousta bon, car il fallut payer ces reistres, qui montoient à plus de

1. Il ne laissa pas de fils. Branthôme paroît prendre pour tel Frédéric III, qui avoit eu pour père Jean II, comte Palatin.

2. Le duc d'Alençon, frère de Henri III.

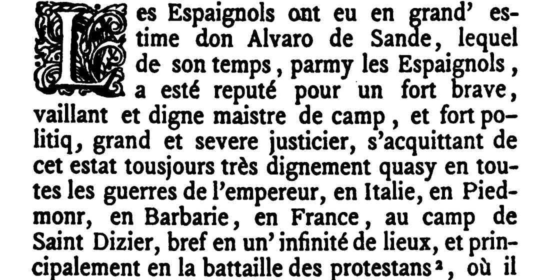
huict mille, et force lansquenets, puis au prince Cazimir il luy fallut donner pensions et appoinctemens excessifs, jusques à luy donner la duché d'Estampes.

Au partir de là il rentre en Allemaigne et s'y faict faire triumphe, ni plus ni moins qu'à la mode supperbe des anciens consuls et capitaines romains; jusques là encor (ainsin que je l'ay ouy dire) qu'en son triumphe furent menez et conduicts un' infinité de bœufs qui avoient esté pris en France, caparaçonnez et accommodez ni plus ni moins qu'estoient ceux desdicts Romains, menez tant en leurs triumphes qu'en leurs victimes et sacriffices. Il n'avoit pas eu grand peine à conquerir ces bœufs, car ilz estoient en proie à un chascun. Mais quoy! il falloit ainsin conduire ce triumphe : autrement, pensez qu'il fust esté imparfaict et point esgal aux Romains anciens. Bref, toute solempnité antique des Romains requise en leur triumphe ne fut oubliée en ce triumphe du Cazimir, voulant monstrer à tous qu'il avoit triumphé de la France. Si est-ce que ni de luy ni des siens pour ceste fois n'y eut de trop grands coups ruez; mais voilà! telle fut son ambition de triumpher, aussy bien à faux que pour le vray. Il pouvoit pourtant dire que les bagues, les joyaux, les buffets, la vaisselle d'argent, les chaisnes, et sur tout les beaux escus au soleil, le pillage et despouille que luy et les siens avoient eu de la France, pouvoient beaucoup servir au subject de son triumphe; et en pourra dire en diverses façons qui voudra. Tant y a que pour ses venues en France il y a bien ct du mal : car il estoit très mauvais aux Fran-

çois, n'estant si zelé à sa religion qu'il ne fust confederé à la ligue derniere, au commencement de laquelle il se trouva pour un mardy gras à Nancy avecque M. de Lorraine et M. de Guise, où ilz taillarent et cousurent force besoigne tous ensemble ; et s'il ne fust mort à poinct[1], il vouloit venir en France contre le roy d'aujourd'huy, qui l'avoit bien des fois assisté en sa religion calviniste, à ce que je tiens de bon lieu. Aussy le roy ne le regretta guieres : je m'en remetz à ce qui en est. Parlons d'autre subject.

CHAPITRE XV.

39. — *Don Alvaro de Sande.*



es Espaignols ont eu en grand' estime don Alvaro de Sande, lequel de son temps, parmy les Espaignols, a esté reputé pour un fort brave, vaillant et digne maistre de camp, et fort politiq, grand et severe justicier, s'acquittant de cet estat tousjours très dignement quasy en toutes les guerres de l'empereur, en Italie, en Piedmonr, en Barbarie, en France, au camp de Saint Dizier, bref en un' infinité de lieux, et principalement en la battaille des protestans[2], où il fut estimé d'avoir esté un des plus seurs et prin-

1. Le 16 janvier 1591.
2. La bataille de Mühlberg.

cipaux instrumens à aider au gaigner de la bataille avecque son infanterie, très bien commandée et conduicte par luy. Cela se trouve par escrit, et aussy que j'en ay ouy racompter les particularitez au petit capitaine Vallefreniere[1], qui alors estoit son page et en vist tout le passe temps; et l'avoit si bien veu et retenu qu'il faisoit beau l'ouir d'en discourir : et paroissoit qu'il avoit esté bien nourry, car il estoit un gentil soldat, sage, advisé et vaillant. Il fut tué devant Bourg sur mer[2] aux troisiesmes troubles, luy estant venu trouver M. l'Admiral avecqu'un autre fort vaillant soldat et capitaine, nommé le capitaine Rouvray; et tous deux vindrent par mer jusques à La Rochelle, car ledict Vallefreniere estoit marié à Dieppe, où il m'avoit une fois festiné chez luy, car il estoit fort mon amy. Et ce fut là où il me fit de beaux comptes de son maistre don Alvaro de Sande.

Il nous fit fort aussy la guerre en Piedmont et Toscane, ayant en teste M. de Montluc, qui ne luy fit pas grand peur, tant tous deux estoient esgaux en valeur. Il fit très bien aussy à la bataille des Gerbes[3], là où combattant vaillamment il fut pris et mené à Constantinople en signe de triumphe, et presenté au grand Soliman, qui le fit garder fort curieusement et estroictement, en

1. René de Valfrenière, qui faillit être pendu comme rebelle, au siége de Rouen, en 1562.

2. Bourg-sur-Mer ou sur Gironde, près de Blaye.

3. Bataille navale gagnée par Piali, amiral ottoman, contre la flotte espagnole, devant l'île de Djerbah, près de Tripoli de Barbarie. Sandé défendit honorablement le fort bâti dans l'île, où l'on avoit jeté une garnison.

faisant serment sur son grand dieu Mahom qu'il ne luy fairoit jamais plus la guerre, et qu'il vieilliroit et mourroit en prison sans le vouloir jamais mettre à rançon ; car il sçavoit bien que le roy d'Espaigne son maistre le rachapteroit de beaucoup. Enfin, voyant que, pour or ni argent il ne le pouvoit faire rançonner ni avoir, il envoya prier avecque grande supplication le roy Charles, son beau et bon frere, par le moyen de ceste bonne roine d'Espaigne sa sœur, d'envoyer un' ambassade vers le grand seigneur pour le luy demander et le luy donner. Dont le roy (comme je le vis, moy estant lors à la cour) despescha aussy tost M. le chevallier Salviaty, qui a esté despuis premier escuyer de la roine de Navarre, homme fort digne pour ceste charge, et fort habile, qui en fit l'ambassade, avec danger de sa vie pourtant qu'il courut par les chemins, ce me dict-il à son retour. Le grand seigneur du commancement en fit un peu de reffus, à ce qu'il me dict ; mais, vaincu par les prieres du roy, il ne l'en voulut reffuser, et le luy accorda pour la premiere demande qu'il luy avoit faicte, parce que c'estoit évenement de la couronne[1]. Outre plus, luy envoya les plus belles offres du monde. Par ainsin ledict chevallier s'en retourna libre avecque son prisonnier, qui ne pensoit rien moins à cela devoir à nostre roy sa vie et sa liberté. Aussy l'offrit-il à Sa Majesté par ledict chevallier. Du despuis le roy son maistre l'envoya visce-roy à Oran en Barbarie, où il a finy ses jours fort vieux et cassé, s'estant acquicté aussy honnorablement de ceste

1. Var. : *Son avénement à la couronne.*

charge comm' il avoit faict de toutes les autres.

CHAPITRE XVI.

Vaillans maistres de camp espaignols.

Je parlerois voulontiers des vaillans maistres de camp et braves capitaines de gens de pied espaignols; mais je n'aurois jamais faict, car il y en a eu tant et tant, qu'en les comptant ma longueur en seroit plus fascheuse que plaisante à ceux qui me liroient; d'autant que ceste nation a tousjours faict proffession valleureuse de l'infanterie, comme ell' a bien faict valoir en tous les exploicts qu'elle a faict despuis cent ans; car tousjours les plus beaux combats ç'a esté leur infanterie qui s'est trouvée pour les bien executer.

Ilz ont eu, du temps des vieilles guerres de Lombardie et d'Italie, un *Jouan Urbina*[1], qui a esté un brave soldat et grand capitaine pour l'infanterie, soubs ce grand marquis de Pescayre, et fort son favory, et qui l'a bien accompagné en toutes les executions de ses hautes entreprises. Les Espaignols le blasmarent pourtant de ne s'estre hazardé à la prise de Genes comme les autres, et s'estre trouvé en lieu pas digne de sa

1. Beaucoup de ces noms sont évidemment estropiés; nous avons essayé d'en rétablir quelques-uns.

valleur. L'histoire du marquis de Pescayre le dict. Si avoit il faict bien en tous autres lieux, et fit despuis encor mieux. Que c'est de la fortune de guerre! Mais il repara amprès tout fort bien, et l'empereur en faisoit très grand cas, et le regretta fort; non pas la ville de Rome, car il s'y monstra fort cruel en toutes sortes, et non sans raison, car, en la mort de son general, il se faut tousjours monstrer cruel vangeur en guerre. Il mourut en la guerre de Florance, ainsin qu'ont faict ailleurs et autres guerres force autres capitaines qui ont bien servy leurs maistres l'empereur et le roy d'Espaigne, comme ont estez :

El capitan Corbera, fort favory dudict marquis aussy [1].

El capitan Gogna, Frances, favorido del ducque de Bourbon [2].

El capitan Medrano.

El capitan Pomar.

El capitan Volague.

El capitan Hieronimo, de Segovia.

El capitan Zurilla (*ou Çurilla*).

El capitan Mara, Salermitano.

El capitan Mercado.

El capitan Errea.

El capitan Gusman Gallego, y Luys Gallego, dos hermanos [3].

El capitan Cuzano.

El capitan Cusada.

1. Du marquis de Pescayre.

2. Ou Jogna, c'est-à-dire Jonas, François, favori du duc de Bourbon. (Voy. ci-dessus l'article de ce dernier.)

3. Deux frères.

El capitan Luys Villa-Campo[1].
El cruel capitan Buzardo.
El capitan Diego de Avila.
El capitan Santa-Crux.
El capitan Salazar.
El capitan Gravera.
El capitan Juan de Leyva.
El capitan Maramaldo.
El capitan Lopez Ozorio.
El capitan Ojeda.
El capitan Manadaya.
El capitan Solys y Luys Peres de Vargas.
El capitan Juan, Bizcaino.
El capitan Getano de Grenada.
El capitan Henriquez de Esparça.
El capitan don Manriques de Lara[2].
El capitan Francisco de Belguido.
El capitan Juan d'Espruc.
El capitan Juan de Valia.
El capitan Federic Pacheco.
El capitan don Hernando de Toledo, y Tristan de Virova, muy confederados[3].
El capitan Anton Loppes.
El capitan Baldes y San Martin.
El capitan Salzedo, tous deux de la garde du roy François estant prisonnier.
El capitan Herrera.
El capitan don Gaspard de Guzman.
El capitan Amador Navarro.
El capitan Melchior Cumaraggia.
El capitan don Alonzo Pimentel.

1. Var. : *Via-Campo.*
2. Var. : *De Jara.*
3. Grands amis et confédérés.

El capitan Orihuela.
Alvaro de Vegua, su hijo[1].
El capitan Moreruela.
El capitan Diego Hernandes.
El capitan Rodrigo Pagano.
El capitan Juan Ozorio.
Bernardino de Cordova.
El capitan Bragamont.
El capitan Balcaçar.
Don Hernando de Silva y dom Pedro Acuña.
Montdragon.
Julian Romero.
Los dos Salmes[2].
Don Gabriel de Peralta.
El capitan Juan de Quixada.
El capitan Najera.
El capitan Bernardo Montanes.
El capitan Morguante.
El capitan don Pedro de Guzman.
El capitan Franquezo.
El capitan Oraignitio.
El capitan Pedro Pacheco.
El Caravanantes.
El capitan Castillo.
El capitan don Juan Mauriquo.
El capitan don Vasco Acuña.
El capitan Sancho Bertrando.
El capitan Juan de Castilla.
El capitan Augustino de Rora.
El capitan don Carlos d'Africa.
El capitan don Bernardino de Mendoça.

1. Son fils.
2. Les deux Salm.

El capitan Juan Lunaques de Palencia.
El capitan Amador de La Badia.
El capitan Sancho.
El capitan Castellano.
El capitan Castaldo [1], qui est celuy qui fut envoyé par l'empereur Charles à Ferdinand son frere en la guerre d'Hongrie, où il fit certes de très beaux faicts.

Il y eut aussy :

Bernardo Aldeno, maistre de camp des bandes espaignolles que Ferdinand entretenoit en Hongrie à ses propres cousts et despans.

Don Raymond de Cardona, maistre de camp de l'infanterie espaignolle deffaicte à la battaille de Cerizolles, amprès qu'elle eut bravement deffaict les Gruriens [2].
El capitan Boemont.
Ludovic Chezada.
El capitan Boncalo Hernandez.
El capitan Cevedio.
El capitan Chievoza.
El capitan Saccaral.
El capitan Mandozze.
El capitan Romer Solar.
El capitan Espinosa.
El capitan Caravajal, de bonne race et noble.
Monsalve de Valance.
El capitan Boca Negra, tué à la prise de Castro-Novo.

1. Pradena, marquis de Castaldo, si connu par l'assassinat du cardinal Martinazzi.
2. D'autres éditeurs avoient lu *Etruriens; Gruyers* seroit une meilleure leçon.

Sarmiento, chef des amutinez de Lombardie en la ville de Galeras.

Antonio d'Aragon, envoyé bien à poinct par l'empereur avec trois ensaignes pour secourir Janetin Doria, bien agassé des Arabes.

El capitan Michel, Aragonnois.

El capitan Molina, chef des amutinez avant le voyage de Thunes à Naples, que le marquis del Gouast fit jetter dans un sac dans la mer.

El capitan Mandesio.

El capitan Alvaro Guindeo.

Rodrigo Ripalta et Francisco Ruitio, qui firent bien au siege de la Gollette; avecque :

Sarmiento.

Juan de Luna.

El capitan Galinde, grand amy du marquis del Gouast.

En somme, je n'aurois jamais faict; encor pensé-je en avoir trop nommé, pour la craincte que j'ay d'avoir faict tort à force autres gallans capitaines que j'obmets, qui ont servy si bien l'empereur et le roy d'Espaigne en titre de maistres de camp et de capitaines, et tous en grande et brave reputation, que si je les voulois tous nommer, mon livre seroit plus plein de noms que de discours.

En quoy faut notter une chose, que plusieurs grands seigneurs auxquels on donne en Espaigne la qualité de *don* s'estiment fort honorez d'avoir une compagnie de gens de pied, comme vous en voyez icy en plusieurs, et mesmes don Alonzo Pimentel, qui estoit en son temps des gallans de la cour de l'empereur en toutes

choses, et qui despuis fut visce roy à La Gollette; et puis, pour son malheur, bruslé par sentence de l'inquisition; j'en parle ailleurs [1].

Par les noms et ces mots de *don* qui portent quallité belle en Espaigne, comme j'ay dict ailleurs, il paroist que force capitaines que j'ay nommez ci-devant sont estez de bonnes et grandes maisons, comme je l'ay veu moi-mesmes; mais plus encores, car ilz ont voulu honorer leur infanterie à s'y jetter en simples et privez soldats, portant l'harquebuze, le fourniment, la picque et le corsellet, et se rendre subjects aux loix et regles militaires comme les moindres, ainsin que j'en ay parlé d'aucuns ailleurs; et les appelloit-on *los Gusmanes*. Je ne sçay comm' ilz en usent aujourd'huy; mais de mon temps cela estoit, et leurs bandes en paroissoient encor plus belles; car la noblesse estant mêlée parmy la valeur en faict plus belle monstre et multiplication. Aussy ceste infanterie espaignolle a faict despuis cent à six vingts ans en ça de très beaux actes, s'y estant mieux accommodée qu'auparavant ceux de ceste nation s'estoient jettez à porter la zagaye et estre genitaires [2] à mode des Mores et Arabes, armes certes point si bien con-

1. Var. : [*Aucuns disent que ce fut pour la sodomie, ainsin que dict une fois à Naples un capitaine alfier à un gentilhomme que je cognois, qui lui demandant pourquoy il avoit esté bruslé, l'autre luy respondit en gaudissant :* PORQUE ERA BOUJARRA COME POR VENTURA VUESSA MERCED. *Autres disent pour la religion; bref, ce fut grand dommage de luy de s'estre là oublié, car il estoit très vaillant chevalier.*]

2. Ce mot ne devroit s'appliquer qu'aux cavaliers armés à la légère, *à la gineta;* ici Branthôme l'emploie pour l'infanterie.

venantes que les armes de l'infanterie d'aujourd'huy. Aussy despuis, avecqu' elle et leurs armes ilz ont faict de beaux effects, comme je viens de dire. Et, pour en alleguer un bel exemple, sans un' infinité d'autres dont aucuns j'ay touché en mes livres, je mets en advant le traict que fit le marquis de Pescayre à la battaille de Pavie, que j'ay leu en sa vie. Il se dict donc, et m'en vais le dire en espaignol sans changer les mots, afin que l'on y adjouste plus de foy, que ledict marquis gaigna ceste battaille avecque ses harquebuziers espaignols contre tout ordre de guerre et ordonnance de battaille, mais par une vraie confusion et desordre. C'est à sçavoir, que quinze cens harquebuziers des plus adroictz, des plus pratiquez, rusez, et sur tout des mieux ingambes et dispos, furent desbandez par le commandement dudict marquis, *losquales* (voicy les propres mots) *por nuevos preceptos del marques inseñados, y practicos por larga experiencia, sin orden ninguno, se estendian á escuadras por todo el campo, y davan vueltas á una parte y otra con gran prestezza; y assi engañavan el impetu de los cavallos; de manera qu'aquel modo de pelear por si nuevo y no usitado, y sobre todo maravilloso, cruel y miserable, estos arcabuseros ocupando, antes con gran ventaja, la virtud de la cavalleria francesa se perdia del todo; que estando los hombres d'armas recogidos todos juntos, eran deribados en tierra d'estos pocos y claros, mas muy esclarecidos arcabuzeros bravos Españoles.* « Lesquels enseignez par de nouveaux preceptes du marquis, et pratiqs aussy par leur longue experiance, sans ordre aucun, s'estendoient par

escadres par tout le camp, donnant des tours et faisant des voltes de çà de là, d'une part et d'autre, avecqu' une grand prestezze; et ainsin ilz trompoient la furie des chevaux, de façon que ceste nouvelle mode de combattre, non jamais ouye et fort esmerveillable, cruelle pourtant et miserable, ces harquebuziers empeschoient avecqu'un grand advantage la vertu de la cavallerie françoise, qui se perdit « du tout; car les hommes joincts ensemble faisant un gros, estoient portez par terre par si peu et clairs braves harquebuziers. »

Ceste confuse et nouvelle forme de combat se peut imaginer et representer mieux que la descrire, et qui l'imaginera bien la trouvera belle et utille; mais il faut que ce soient des harquebuziers très bons et triez sur le vollet (comme on dict), et surtout bien conduits.

Surquoy j'en fis un jour ce compte à ce grand feu M. de Guise dernier[1], qui le trouva très beau et bon; et se mettant en discours avecque moy, m'en faisant cet honneur, me dict qu'il y songeoit fort, et que c'estoit un vray moyen pour attrapper et deffaire un battaillon de cinq ou six mille Suisses, qui font tant des mauvais, des braves et des invincibles quand ilz sont sarrez dans leur gros. Et me dict que, pour bien pratiquer cet example que je viens alleguer sur ceste battaille, il voudroit avoir quinze cens jeunes soldats, pratiqs un peu pourtant, Basques, Biscains, Provançaux, Bearnois, Gascons et Espaignols, bien legers de viande et de graisse, maigrelins,

1. Henri de Guise, assassiné à Blois.

dispots et bien ingambes, et qui volassent des pieds (comme l'on dict), point de mousquets sur eux, sinon de bonnes harquebuzes de Milan pas trop renforcées, pour la pesanteur, mais assez moderement renforcées et de beau calibre, de bonne trampe pour ne crever; car il vouloit sur tout que la poudre fust bonne et fine pour bien tirer d'assez loing et faire bonne faucée [1]; sur tout aussy point d'espées au costé de peur d'un embarras, empeschant la legereté, mais, au lieu, de grandes dagasses [2] au costé, comme j'ay veu d'autresfois nos enfans perdus en porter. Faudroit aussy qu'ilz fussent menez, comme j'ay dict, par de bons sergens legers comm' eux, ou quelques jeunes capitaines pratiqs un peu aussy. Et puis tous ces gentils fantassins despartis en quatre ou cinq bonnes bandes ou quelquefois par escadres [3], on verroit l'eschet amprès que ces gens fairoient sur ces gros; car ilz les viendroient attaquer de près, ou d'assez loing faire des salves menues et frequentes; et lorsqu'on les voudroit charger et assaillir, faudroit que ces gentilz harquebuziers se retirassent, comme ilz verroient à l'œil, et leur faire de *las arremetidas* [4], comme font et disent les Espaignols; bref s'y comporter gallantement, en assaillant et se retirant à mode des Arabes, qui sont en telles factions tres importuns et fascheux. Par telle sorte, me disoit mondict sieur de Guise, auroit-il raison de ces grandz et gros battaillons de Suisses,

1. Fausser, percer l'armure.
2. Grandes dagues.
3. Pelotons.
4. Attaques.

qu'il les perseroit à jour et larderoit d'harquebuzades comme canards. Il en pourroit faire de mesmes sur les reistres, qui font tant des mauvais, selon les lieux advantageux qui se rencontreroient, ainsin qu'il attrappa ceux de M. de Thoré [1] en belle campaigne, où nos mousquets leur nuisirent beaucoup, et à Aulneau [2], de qui l'harquebuzerie fit si grand eschet sur les reistres, selon son commandement qu'il fit à ses braves capitaines, qui sçeurent bien obéir à ce brave general : j'en parle ailleurs.

Aujourd'huy ces messieurs les comperes [3] se sont advisez de flancquer leurs battaillons d'harquebuzerie, ce qu'ilz n'avoient faict le temps passé ; mais ilz ne pourroient faire grand mal à ces braves et dispos harquebuziers que j'ay dicts : leurs jambes n'y sont pas si legeres ni vollantes que les autres que je viens de dire.

Si M. le prince et M. l'admiral eussent eu de ces gens lorsqu'ils n'osarent attaquer nos Suisses à Meaux, montans à six ou sept mille en un battaillon, et qu'ilz eussent voulu user de ceste forme de guerre, ilz les eussent bien estonnez, et nostre petite cavallerie françoise et tout, qui estoit avecque le roy parmy eux.

Voilà le discours que mondict sieur de Guise me fit cet honneur de m'addresser. Nous par-

1. Thoré, père du maréchal d'Amville et général de l'armée protestante, défait par Henri de Guise à Dormans, en 1575. Le duc de Guise reçut dans cette action une blessure grave.

2. Auneau, près de Chartres, où l'armée des princes allemands alliés des protestants fut battue par Henri de Guise, en 1587.

3. Les Suisses.

lasmes encor, que nous avons bien eu et avons encor aujourd'huy nos enfans perdus; mais ilz ne servent qu'attacquer quelques escarmouches legeres advant les battailles, et, lors qu'elles se sont acostées et meslées, ilz se retiroient vers les battaillons, ainsin que fit M. de Montluc, comme verrez en son livre : amprès qu'il eust faict très bien son devoir avecque ses enfans perduz à la battaille de Cerizolles, se retira à son battaillon, y prit la picque et combattit avec le gros. Cela s'est veu aussy très bien en nos guerres et battailles, tant estrangeres que civiles.

Il me semble, si bien m'en souvient, que M. Philippe de Commines raconte qu'à la battaille de Montlery les archiers du conte de Charrolois combattirent ainsin en confusion, sans observer aucun rang, lesquelz endommagearent fort les nostres. A la battaille de Cerizolles, les Espaignols qui avoient deffaict les Gruriens vindrent ainsin quelques harquebuziers desbandez attaquer M. d'Anguien, qui le fattiguoient, jusques à ce qu'ilz eurent veu la grand routte des leurs; dont ilz perdirent cœur, se retirarent, et, par une charge que leur fit M. d'Anguien par derriere, et M. d'Aussyn par le flanc, furent deffaictz. Voyez les *Memoires de M. du Bellay* sur ce subject. Je n'en parle plus, sinon pour reprendre le mien premier. Tant y a que ces harquebuziers espaignols ainsin confusement menez et combattans firent si bien et de telle sorte, qu'ilz emportarent la gloire de nous avoir bien estriez en ceste battaille de Pavie; ce qu'ilz sçeurent très bien pronostiquer du commancement. Am-

près qu'ilz eurent rompu la muraille du parc et commencèrent à parestre dans la place marchande du camp, ilz se mirent tous à escrier d'unc allegresse : *Aqui sta el marques cun sus harquebuzeros españoles* [1]. J'en parle ailleurs.

Et, pour plus ample confirmation de ce bel exploict de ceste harquebuzerie espaignole, j'ay ouy conter à aucuns anciens, et si l'ay leu dans les *Annalles de Bouchet*, qu'amprès ceste battaille, madame la Regente, très sage et advisée savoisienne, envoya par toute la France, et principallement èz bonnes villes, tant de frontieres que autres, des commissaires, maistres des requestes et autres, pour leur recommander leur debvoir, leur fidellité, la conservation et vigillance sur leurs places, et, entr'autres choses sur tout, qu'ilz eussent à se pourvoir et garnir de bones harquebuzes, armes seules propres, dont les ennemis s'en estoient si bien pourvenuz et aidez à deffaire le roy et son armée en ceste battaille. A quoy obeirent les villes et le pays, non pour en user, mais pour en faire leur provision seulement ; car ilz demeurarent longtemps sans s'en pouvoir accommoder, tant ilz aymoient leurs arballestes. Du despuis, il y a environ soixante ans, ilz s'en sont bien accommodez, qu'ilz en font leçon aux autres.

1. Voici le marquis avec ses arquebusiers espagnols.

FIN DU PREMIER VOLUME.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

